numelyo
bibliothèque numérique de Lyon
http://www.numelyo.bm-lyon.fr

Mercure étranger, ou Annales de la littérature étrangère

Auteur :

Date :1813-1814

Cote : SJ BE 105/6 T. 03

Permalien : http://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML_00GOO0100137001101550353

Droit d'utilisation : Domaine public, Licence Ouverte-Open Licence

BE 105/6

MERCURE ÉTRANGER,

OU

ANNALES

DE LA LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

PAR

MM. LANGLÈS, GINGUENÉ, AMAURY-DUVAL, Membres de l'Institut Impérial de France; VANDERBOURG, SEVELINGES, DURDENT, CATTEAU-CALLEVILLE, et autres Hommes de Lettres, tant français qu'étrangers.

Poma que non nōtis legit ab arboribus.
TIB.

TOME TROISIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE D. COLAS.

A PARIS,

CHEZ { ARTHUS-BERTRAND, LIBRAIRE, rue Hautefeuille, N° 23;
D. COLAS, IMPRIMEUR-LIBRAIRE, rue du Vieux-Colombier, N° 26;

Et chez les principaux LIBRAIRES de l'Europe.

1814.

BIBLIOTHÈQUE S.J.
Les F
60 - C ILLY

THOM.S.ALOYS. + JERS.
S.J.

MERCURE ÉTRANGER.

N° XIII.

LANGUES ORIENTALES.

LANGUE CHINOISE.

NOTICE *sur une traduction inédite de Confucius par M.* ABEL DE REMUSAT, membre de plusieurs Sociétés savantes.

LE nom de Confucius est plus connu en Europe que ses ouvrages, dont les jésuites n'ont fait que des paraphrases trop médiocres pour trouver des lecteurs. Aussi les hommes qui s'occupent des sciences morales et politiques, désirent-ils encore une traduction fidelle de ces livres célèbres où se trouvent l'ensemble des principes du sage de la Chine. Mais depuis bien des années, il n'y avait personne en France qui pût entreprendre un semblable travail, parce qu'il demande une profonde connaissance de la langue chinoise dont l'étude est fort négligée aujourd'hui. Les élémens de cette langue offrent de grandes difficultés à ceux qui veulent l'apprendre, et vingt années de séjour à la Chine ne suffisent pas pour les surmonter, c'est ce que prouve l'ignorance des négocians qui ont résidé long-tems à Canton.

Le défaut d'alphabet et le nombre des signes qu'il faut connaître pour savoirle chinois, exigent de longs travaux, et les longs travaux découragent toujours. Aussi n'y aura-t-il jamais que quelques savans qui se résoudront à

étudier la langue d'un peuple que la prévention ou l'enthousiasme ont jugé jusqu'à présent.

Cette langue est digne cependant de toutes les méditations des philosophes, car elle est aujourd'hui dans le même état où elle était il y a trois mille ans, elle n'a pas plus varié que le caractère de la nation qui la parle et elle durera autant qu'elle. Des sages persuadés que le pouvoir appartient à la vertu et au génie, ont arrangé ses élémens de manière que les hommes vertueux et les savans en eussent seuls la clef. Elle est donc née au milieu de la civilisation, et, bien différente des autres langues qui ont leur enfance, leur âge viril et leur vieillesse, elle a été aussi parfaite à son origine, qu'elle l'est maintenant. On comprend les livres chinois dès qu'on peut les lire ; mais l'art d'apprendre à lire est tellement hérissé de difficultés qu'en Chine même, il n'y a que les lettrés, c'est-à-dire, le petit nombre, qui le possèdent. La *plèbe* parle sa langue par l'usage, et ne sait pas lire. L'emploi des caractères alphabétiques rendrait moins difficile l'étude du chinois, mais les lettrés qui savent qu'une haute philosophie a présidé à la composition de leur grammaire, repousseraient sans doute comme dangereux, les essais de ce genre, et ce n'est peut-être pas un paradoxe de dire que la prospérité et la longue existence de l'empire de la Chine, tiennent au caractère de la langue qu'on y parle.

M. Abel de Rémusat surmontant avec courage les nombreuses difficultés de cette langue, et celles que la *malveillance* opposait à ses efforts, est enfin parvenu à l'apprendre et il est peut-être en France le seul qui puisse lire les livres de Confucius. Sous le modeste titre d'*Essai sur la langue et la littérature chinoises*, il a publié il y a trois ans un ouvrage qui l'a placé à côté des habiles sinologues de l'Europe, dont le nombre est bien peu considérable, mais dont les connaissances sont si étendues, qu'ils passeraient pour de savans chinois, parmi les mandarins lettrés. L'essai de M. de Rémusat contenait l'an-

nonce d'une édition du texte de Confucius, accompagné de deux versions l'une latine et l'autre française. Ce grand travail fait pour exciter l'attention publique est presque achevé, et l'auteur ayant bien voulu me confier son manuscrit, j'ai pensé qu'on accueillerait avec intérêt une notice sur les traités dont il projette l'édition. Je laisse à de plus habiles que moi, le soin d'apprécier son travail sous le rapport philologique : c'est la tâche d'un *Klaproth* ou d'un *Montucci*, et j'aime mieux présenter aux lecteurs quelques pensées morales de Confucius, après avoir fait connaître les livres d'où elles sont tirées. Ils sont au nombre de quatre et ont été rédigés par ses disciples qui réunirent en corps d'ouvrage, les leçons qu'il leur donnait, en conservant autant que possible ses propres expressions.

L'histoire de la philosophie des Grecs offre un exemple du même genre. Socrate n'écrivit jamais rien. Mais Platon et Xénophon, deux de ses plus célèbres disciples, nous ont transmis sa doctrine. Il est vrai que le premier, se laissant égarer par une imagination vive et désordonnée, a souvent mis des rêveries ridicules et inintelligibles dans la bouche de son maître ; mais on ne peut reprocher de semblables altérations aux disciples de Confucius.

Le premier des quatre livres moraux est intitulé : *Tai-hio*, ou *la Grande étude*. Il traite de la nécessité de savoir se gouverner soi-même, avant de prétendre gouverner les autres.

Le second et le *Tchoung-Young*, ou *l'Invariable milieu*. C'est le seul des quatre livres que M. Abel de Rémusat ait traduit en français. Nous y reviendrons bientôt.

Le troisième est un recueil d'entretiens philosophiques entre Confucius et ses disciples, il est intitulé : *Loun-Iu*, qui signifie *Discours*.

Enfin le dernier porte le nom de *Meng-Tseu*, son auteur.

« Voilà, dit M. de Rémusat dans la notice qui précède » son travail, voilà les ouvrages moraux les plus estimés

» des Chinois, ceux que doit posséder à fond et même » savoir par cœur tout homme qui se destine à la carrière » des lettres et de l'administration. Je crois qu'on aurait » tort de traiter de puérile, une étude si approfondie des » quatre livres, avant de les avoir examinés avec attention » et impartialité : non-seulement ils contiennent une foule » de préceptes moraux excellens, mais on y trouve en- » core la substance de l'histoire qui est à la Chine bien » plus qu'ailleurs la leçon des gens en place, et ce qui » vaut mieux, un recueil d'exemples d'actions honnêtes » et de vertus sans éclat, qui doivent servir de leçons à » tous les hommes. »

Je vais tâcher de donner maintenant une idée du livre intitulé *l'Invariable milieu*, en citant quelques-unes des maximes qu'il renferme. « *Tsai-sse*, petit fils de Confu- » cius, est, dit M. de Rémusat, l'auteur de ce livre qui » a trente-trois *Tchang* ou chapitres ; il y cite à chaque » instant les paroles de son aïeul, comme autorité, ou » comme texte, d'où il déduit ses principes. Ce livre » roule sur différens points de morale, et en particulier » sur le *milieu*, mot abstrait de convention, par lequel » les Chinois entendent la conduite vertueuse par excel- » lence, et cette partie de la sagesse qui consiste à éviter » tous les excès. *Celui qui sait bien lire le Tchoung-* » *Young* (le juste milieu), dit *Tchou-hi, trouve toujours* » *à y acquérir de nouvelles connaissances, et quand il* » *l'étudierait toute sa vie, il ne saurait en épuiser le* » *contenu.* Sans adopter entièrement ce jugement d'un » lettré enthousiaste, je puis dire que le *Tchoung-Young*, » n'est pas indigne de Confucius dont il contient la doc- » trine, et s'il ne peut rien apprendre à des Européens » qui ont d'autres traités de morale plus méthodiques et » plus parfaits, il peut au moins assurer à *Tseng-Tseu* » une place à côté d'Epictète et de Marc-Aurèle, avec » lesquels il serait même assez curieux de le comparer. »

L'Invariable milieu est divisé en chapitres qui contiennent des maximes de morale, des conseils pour se

» des Chinois, ceux que doit posséder à fond et même » savoir par cœur tout homme qui se destine à la carrière » des lettres et de l'administration. Je crois qu'on aurait » tort de traiter de puérile, une étude si approfondie des » quatre livres, avant de les avoir examinés avec attention » et impartialité : non-seulement ils contiennent une foule » de préceptes moraux excellens, mais on y trouve en- » core la substance de l'histoire qui est à la Chine bien » plus qu'ailleurs la leçon des gens en place, et ce qui » vaut mieux, un recueil d'exemples d'actions honnêtes » et de vertus sans éclat, qui doivent servir de leçons à » tous les hommes. »

Je vais tâcher de donner maintenant une idée du livre intitulé *l'Invariable milieu*, en citant quelques-unes des maximes qu'il renferme. « *Tsai-sse*, petit fils de Confu- » cius, est, dit M. de Rémusat, l'auteur de ce livre qui » a trente-trois *Tchang* ou chapitres ; il y cite à chaque » instant les paroles de son aïeul, comme autorité, ou » comme texte, d'où il déduit ses principes. Ce livre » roule sur différens points de morale, et en particulier » sur le *milieu*, mot abstrait de convention, par lequel » les Chinois entendent la conduite vertueuse par excel- » lence, et cette partie de la sagesse qui consiste à éviter » tous les excès. *Celui qui sait bien lire le Tchoung-* » *Young* (le juste milieu), dit *Tchou-hi, trouve toujours* » *à y acquérir de nouvelles connaissances, et quand il* » *l'étudierait toute sa vie, il ne saurait en épuiser le* » *contenu.* Sans adopter entièrement ce jugement d'un » lettré enthousiaste, je puis dire que le *Tchoung-Young*, » n'est pas indigne de Confucius dont il contient la doc- » trine, et s'il ne peut rien apprendre à des Européens » qui ont d'autres traités de morale plus méthodiques et » plus parfaits, il peut au moins assurer à *Tseng-Tseu* » une place à côté d'Epictète et de Marc-Aurèle, avec » lesquels il serait même assez curieux de le comparer. »

L'Invariable milieu est divisé en chapitres qui contiennent des maximes de morale, des conseils pour se

conduire au sein de la société, des modèles à suivre pour régner sur ses passions et des exemples de vertus.

Afin d'éviter l'uniformité inséparable des recueils de ce genre, le philosophe chinois a recours à la narration qui réveille l'attention en excitant la curiosité et à l'apostrophe qui anime le discours. Tantôt il s'adresse au lecteur dont il frappe l'imagination par des expressions rapides et figurées ou des images vives et fortes. Tantôt il raconte les conversations des sages, et ces formes dramatiques donnent bien plus d'intérêt à l'exposition des principes de sa morale.

Mais pour l'intelligence des citations, il faut savoir ce que le philosophe entend par *invariable milieu*, en chinois *Tchoung-Young*. Le premier de ces mots indique *ce qui n'est pas dévié, corrompu*, c'est-à-dire, cette loi universelle que l'auteur de la nature a gravée en caractères ineffaçables dans la conscience de chaque homme, et qui nous montre le *bien* pour le *faire*; le *mal* pour l'*éviter*. Le mot *Young*, signifie *ce qui ne change pas*, c'est-à-dire, que les lois de la morale sont invariables comme la *vertu* et la *vérité*, les deux plus nobles attributs de la nature humaine.

Je vais citer en entier le chapitre dixième de l'*Invariable milieu*.

« *Tseu-Lou* consulta *Koung-Tseu* sur la force d'ame.

» *Koung-Tseu* lui dit : Est-ce de la force d'ame des » contrées méridionales, de celles du nord, ou de la vertu » que vous voulez parler.

» Avoir de la capacité et de la douceur pour instruire, » n'être pas trop sévère envers les criminels, voilà la » force d'ame des contrées méridionales, et c'est à elles » que s'attachent les sages.

» Coucher sur le fer et les peaux de bêtes, savoir » mourir sans peine, voilà la force d'ame des pays du » nord, et c'est à cela que s'attachent les braves.

» Mais quelle force que celle du sage qui sait vivre en » paix avec les hommes, sans avoir la mobilité de l'eau, » et rester au milieu d'eux ferme et incorruptible. Quelle

» force que celle du sage qui lorsque son pays est floris-
» sant et bien gouverné, sait ne pas se laisser corrompre
» et ne pas s'énorgueillir ; qui lorsque son pays est sans
» lois et sans vertus, sait être immuable jusqu'à la
» mort. »

Ces distinctions aussi ingénieuses que vraies entre la force d'ame des peuples du nord et celle des peuples du midi, prouve que le philosophe chinois avait observé jusqu'à quel point les hommes sont soumis à l'influence des climats. Mais la peinture de la force d'ame du sage est sublime, et jamais l'école de Zénon plus renommée par la sévérité de quelques-uns de ses principes, que par la pureté de l'ensemble de sa doctrine, n'a prêché une morale plus austère.

On sent en lisant le philosophe chinois que ses principes sont gravés dans son cœur, au lieu que les disciples de Zénon ne furent pour la plupart que des *charlatans de vertu* qui faisaient un grand étalage de leurs maximes sans en pratiquer aucune.

« Celui qui est sincère et attentif à ne rien faire aux
» autres de ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fît, n'est
» pas loin de la loi : ce qu'il desire qu'on ne lui fasse pas,
» qu'il ne le fasse pas lui-même aux autres. »

Cette maxime qui n'est que l'expression du cri de la conscience, se trouve chez tous les législateurs-moralistes de l'antiquité. *Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît. Fais aux autres ce que tu voudrais qui te fût fait*, ont dit les plus célèbres d'entre eux ; mais il semble qu'ils n'ont rien vu au-delà. Le philosophe chinois va plus loin en disant : *celui qui ne fait pas à autrui ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fît n'est pas loin de la loi* ; c'est-à-dire, *de ce qui est conforme à la nature ou à l'ordre établi par le ciel.* Or, la perfection consiste dans l'entière observation de cette loi *qui ne peut varier de l'épaisseur d'un cheveu.* Ainsi l'homme qui agit envers son prochain comme il voudrait que son prochain agît envers lui est très-voisin de la *perfection*, mais n'est pas encore *parfait.*

Une semblable morale est bien sévère, et le philosophe chinois, qui a parcouru la route de la *sagesse* et de la *perfection*, est le meilleur guide à suivre pour parvenir au terme où il est arrivé. Ecoutons son expérience.

« Le sage prend le chemin de la vertu et le parcourt » sans s'arrêter; il dirige ses passions vers le but où il » aspire, et il supporte les peines, la douleur, l'adversité » et la persécution, avec force d'ame; il est sans orgueil » au sommet des grandeurs et sans bassesse dans la » pauvreté. Il connaît les devoirs que lui imposent sa » qualité de membre d'une famille, et il est bon fils, bon » époux, bon père; il médite sur les principes des gouverne- » mens, et l'état n'a pas de meilleur citoyen. S'il n'outrepasse » pas la voie de la vertu, il ne reste jamais en arrière, et » il sacrifie tout pour atteindre *l'invariable milieu*, qu'il » est plus difficile de garder, *que de gouverner les empires* » *ou de fouler aux pieds les épées nues*. Lorsqu'il est » parvenu à *saisir une vertu*, il s'y attache *avec opiniâ-* » *treté*, la renferme dans son cœur, et ne la perd plus : » mais avant tout, il doit beaucoup apprendre, soigneu- » sement interroger, méditer avec respect, distinguer avec » clarté, agir avec solidité. Il se comporte toujours con- » venablement à son état, et ne désire pas ce qui lui est » étranger. L'union règne dans sa famille, et ses heureux » parens jouissent de sa piété. Comme il ne se relâche » jamais, sa vertu est durable; personne ne le hait, car il » n'apporte du dommage à personne. Il veille continuel- » lement sur lui; il est l'objet des louanges éternelles, et » son nom se répand au loin. Soit qu'il parle, soit qu'il se » taise, sa sincérité ne l'abandonne pas. Il donne toute » son attention à ce qu'il n'y ait rien sous son toit qui » puisse le faire rougir. Il éclaire les autres par son » exemple. Ses vertus se montrent par des actions, et non » par des paroles. Il hait le faste, et l'éclat des ornemens, » et c'est en suivant les conseils et *les exemples des sages* » qui l'ont précédé, qu'il parvient à la *perfection* par » laquelle il est conduit à l'*intelligence des choses*; et » alors on dit en parlant de lui : *Louange et amour à*

» *l'homme vertueux; gloire! gloire à sa vertu! il rend* » *aux peuples, il rend aux hommes ce qui est à eux :* » *c'est du ciel qu'il tient ses richesses : ses ordres sont* » *pour conserver et pour protéger, et le ciel redouble de* » *bienfaits* (1). »

Tel est le précis de la doctrine de *l'invariable milieu*, l'un des plus beaux monumens de la philosophie humaine, car l'évangile n'a pas été écrit par la main des hommes. Il est le premier des livres, pour un peuple dont la civilisation remontant aux premiers âges du monde, a toujours conservé ses formes primitives; pour un peuple qui depuis plus de trois mille ans est soumis aux mêmes institutions, et obéit à des lois dictées par la sagesse et la connaissance de l'homme, de ses devoirs et de ses droits. Elles ont triomphé du tems et des révolutions politiques. De grandes nations que les Chinois virent naître, ont disparu de la terre depuis plusieurs siècles; les lois de Lycurgue, de Solon, de Numa n'existent plus, et la législation chinoise ne s'est point altérée, parce que la morale en est la base.

C'est en vain que les Tartares ont plusieurs fois soumis la Chine; le fer et les ravages des conquérans ont opéré un changement de dynastie sans altérer la constitution de l'Empire, et les vainqueurs bientôt civilisés se sont soumis aux lois des vaincus. Ces événemens, dont l'histoire seule de la Chine offre l'exemple, attestent le pouvoir de la morale; même sur les peuples les plus barbares; et les soldats de Gengis-Kan devenus disciples de Confucius, offrent le plus étonnant de tous les spectacles.

On doit cependant reprocher aux philosophes chinois, d'avoir séparé la morale des idées religieuses qui parlent à la sensibilité, lorsqu'elle parle à la conscience. Mais ils l'ont trouvée toute entière dans les rapports qui unissent l'homme à l'homme, dans nos passions, dans nos besoins,

(1) Cet exposé n'est point une citation; je crois nécessaire d'en avertir le lecteur, pour qu'il n'attribue pas à M. de Rémusat les fautes qui pourraient m'être échappées.

dans ces intérêts divers sans cesse armés l'un contre l'autre, et que la nature force à se rallier pour former l'intérêt général des sociétés.

Je suis bien loin en parlant ainsi de prétendre que l'accusation faite aux philosophes chinois de ne pas reconnaître une *cause première*, ait quelque fondement. On ne peut nier malheureusement qu'il n'existe des *athées systématiques* dans les diverses classes de la société, mais il serait absurde de prétendre qu'il se trouve un Etat dont le premier ordre fasse profession d'*athéisme*. Cette *doctrine insensée et perverse* appartient à quelques particuliers et non pas à de grandes corporations. Il suffit qu'un peuple ait une morale pour qu'on ne puisse l'accuser d'*athéisme*, car elle dérive nécessairement du principe social et démontré de l'existence d'un dieu surveillant, protecteur, remunérateur et vengeur. Le sentiment intime de toutes les nations a proclamé son existence, et si cette idée sublime qui naît avec l'homme et se développe en lui à mesure que ses facultés acquièrent plus de développement, perd trop souvent sa pureté primitive, on doit en accuser le despotisme et la superstition.

Les lettrés chinois ont un des plus beaux codes de morale, donc ils reconnaissent un dieu. Leur *athéisme* et leur *matérialisme* prétendus sont des sottises bonnes seulement pour le *Dictionnaire* de Silvain Maréchal ou pour l'*Encyclopédie* de Naigeon.

La traduction de Confucius par M. de Rémusat, est une de ces entreprises faites pour honorer l'homme qui a osé la concevoir et l'exécuter. Elle mérite les plus grands encouragemens, parce qu'elle sera doublement utile, d'abord en nous faisant connaître un bon livre, ensuite en offrant aux savans une édition du texte chinois, accompagné de la version littérale d'un sinologue dont les plus habiles reconnaissent les lumières, les talens et l'érudition.

L. A. M. Bourgeat, *membre de la Société Philotechnique, de celle des Antiquaires de France, de l'Académie de Grenoble*, etc.

LITTÉRATURE GRECQUE MODERNE.

Μιχαὴλ Περδικάρη Διομηδιαδὸς. — LA DIOMÉDIADE, *Poëme épique de M.* Michel Perdicaris. — (FRAGMENT.)

(DEUXIÈME ARTICLE.)

Nous nous sommes arrêtés dans le premier article au moment où Vénus, escortée par les monstres marins, entre dans le palais de Neptune. Nous allons donner la discription que le poëte grec fait de ce palais.

» L'architecture du palais était parfaite. La noblesse du » style relevait la richesse et la beauté de la matière. Les » pierres étaient unies et adaptées régulièrement les unes » aux autres, et mariant avec goût leurs séduisantes cou- » leurs, elles représentaient, tantôt les fleurs de nos jar- » dins, tantôt ces astres éclatans qui promènent dans les » cieux leurs globes de lumière. Des colonnes élégantes, » rangées par ordre at artistement façonnées soutenaient » un dôme majestueux, tout rayonnant d'or et d'argent, » et dont la vue était aussi magnifique que la description » en est difficile. Là brillaient confondus le porphyre, le » topase, le corail, l'hyacinthe, les diamans, les éme- » raudes et les perles. Tel était le séjour de Neptune. » C'est-là qu'environné des attributs de sa dignité, il te- » nait à la main, son trident, sceptre redoutable qui » commande aux flots, dompte leur fureur et les retient » dans ces bornes insurmontables, sans lesquelles ils en- » vahiraient la terre, ou menaceraient l'Olympe lui- » même. »

Il n'y a rien ici de neuf. L'imitation est trop manifeste pour ne pas être reconnue. Ovide a fourni quelque chose de la description du temple d'Apollon,

Regia solis erat sublimibus alta columnis,

. . . . . .

. . . . . .

Materiam superabat opus. . . . . . .

. . . . . .

et M. Perdicaris s'est trop ressouvenu de Virgile,

. . . . . *Celsa sedet æolus arce*
Sceptra tenens, mollit quc animos, et temperat iras,

. . . . . .

Je ne prétends pas, je le répète, excuser ou blâmer ces nombreuses imitations, qui pourraient passer pour des traductions, et qui ne laissent plus à celui qui les fait que le mérite d'habiller en vers grecs des idées et des images qu'il a empruntées à des poëtes étrangers; mais elles prouvent, en faveur des Grecs, de ces hommes malheureux, soumis à la farouche domination des Turcs, et que des voyageurs légers nous ont peints injustement comme avilis et trop dégénérés, qu'ils sont moins éloignés qu'on ne le pense de leur premier état, et qu'ils n'ont pas entièrement perdu la trace de cette antique poésie, de cette saine littérature que les anciens ont transmises. Tous les bons auteurs grecs et latins sont actuellement lus, traduits et commentés dans les gymnases d'Asie; les écrivains européens ne sont pas exclus de cet honneur. Je citerai, entre autres, *notre Télémaque*, qui est traduit et fort répandu en Grèce. C'est en étudiant ainsi les bons modèles, en les imitant, en les copiant même, que les Grecs modernes ramènent leur littérature à sa beauté première et répandent dans leurs écrits cette sagesse de conception, ce goût qui sont le fruit des principes puisés à l'école de l'antiquité.

» Vénus s'avance près du dieu. Sa voix est douce, son » œil est languissant. Un certain air de tristesse répandu » sur elle, prête un nouvel intérêt à sa beauté : son sein » à demi nu trahit, non sans intention, les charmes les » plus irrésistibles.

» Neptune, lui dit-elle, je viens implorer ton secours; » c'est en toi seul que repose maintenant mon espoir. » Depuis long-tems, je te l'avoue, je me suis adressée » aux autres dieux, ils m'ont cruellement refusé leur ap- » pui. Mars lui-même, dont je craignais d'éveiller les » soupçons ou la jalousie en allant porter ailleurs mes » prières, Mars est sourd à ma voix, et soit faiblesse, » soit perfidie, l'ingrat m'abandonne. Je n'ai plus d'es- » poir qu'en toi, daigne m'accorder ce que je te demande, » et désormais unie à toi par les liens de la reconnais- » sance, je te sacrifie sans regret un rival indigne de ma » tendresse. Cet ennemi commun des dieux, ce mortel » insolent qui brave mon courroux, le fils de Tydée tra- » verse aujourd'hui tranquillement ton liquide empire. » Tu connais le sujet de ma haine; tant que Diomède » respire, mon cœur, rongé de chagrins, brûle à la fois » de dépit et de rage. O Neptune, exauce ma prière! » entr'ouvre tes noirs abîmes, submerge sans pitié les » vaisseaux qui portent ce traître; que lui-même frappé » expire en implorant mon secours, ma pitié, et roule » englouti sous les flots. Voilà ce que je te demande, » mon cœur sera le prix du service que j'attends de toi. »

Quelque ressemblance que ce passage offre avec celui où Virgile amène Junon devant Eole, le poëte grec a enchéri sur le poëte latin, en ajoutant quelques nouveaux traits. Vénus s'adresse à Neptune, et mesurant sa reconnaissance sur le rang de son bienfaiteur, attache un prix bien flatteur au service qu'elle attend. Neptune est trop faible devant la déesse de la beauté, qui se montre à lui sous les dehors les plus séduisans, pour résister à ses prières, et Diomède sera sans doute une victime immolée aux soupirs et aux plaintes de Vénus.

» A la vue de cette belle suppliante, Neptune attendri » se sentit pénétré d'une joie qu'il ne put cacher; tout » dieu qu'il était, il s'apperçut que les traits de l'Amour » bravaient sa puissance, et que son cœur n'était pas » à l'abri de leurs atteintes. Son visage sérieux s'adoucit

» malgré lui, le sourire se répand sur ses lèvres, ses
» regards plus doux se portent sur Vénus et lui décèlent
» le trouble qu'elle cause. Il s'approche d'elle, et pres-
» sant de sa main dure et velue le sein délicat de cette
» déesse, il l'embrasse tendrement et couvre de baisers
» ses yeux tout humides de pleurs. Cesse, lui dit-il, ô
» ma bien-aimée, cesse de t'affliger, calme tes chagrins,
» leur cause est légère, ordonne, je serai trop heureux de
» t'obéir. Vois ce trident, il ne m'appartient plus, je le
» remets en tes mains, dispose de sa force et de la
» mienne. Et pourrais-je voir, sans être ému, ton visage
» flétri par la douleur et tes yeux baignés de larmes.
» Quoi! tu t'affligerais ainsi pour un faible mortel; les
» dieux te refusent leur appui, toi leur véritable sou-
» veraine, toi qui portes une couronne d'étoiles et qui
» gouvernes en humbles esclaves les déesses les plus
» fières. Commande donc, et tu es obéie; j'entr'ouvre à
» ta voix mes gouffres les plus profonds.

» Neptune lève aussitôt son trident, et d'un coup re-
» doutable frappe le vaste sein de la mer. Les digues
» puissantes qui tenaient les flots captifs sont rompues.
» Les vagues écumeuses s'échappent avec furie, bondis-
» sent les unes sur les autres et s'entrechoquent avec
» un fracas épouvantable. Tel du haut des monts, deux
» torrens destructeurs précipitent dans la prairie leurs
» ondes tumultueuses, la mer fait entendre sa mugis-
» sante voix, et grondant en courroux sous l'écume
» bouillante, soulève des flots noirâtres qui montent,
» retombent et se dérobent sous d'autres flots. Tantôt
» s'entassant en montagne audacieuse, ils s'élèvent jus-
» qu'aux cieux; tantôt s'écroulant avec bruit, ils s'en-
» foncent dans l'abîme et découvrent à l'œil effrayé les
» plus horribles profondeurs. . . . . .
. . . . . .

Ici se termine le fragment incomplet que je possède. Je demande pardon aux lecteurs d'avoir cherché à éveiller leur curiosité pour lui fournir aussi peu d'aliment;

j'ose croire cependant qu'ils n'ont pas vu sans intérêt ce que j'ai essayé de traduire, et qu'ils désireraient comme moi pouvoir lire en entier ce poëme, qui s'annonce assez favorablement. La versification en paraît belle, et sans avoir la prétention de m'ériger en connaisseur, j'ai trouvé des vers qui m'ont semblé parfaitement faits. Simples, coulans dans les récits ordinaires, légers, gracieux dans les idées riantes, ils étaient énergiques, pleins, rapides lorsqu'ils exprimaient des sentimens de haine, de colère, ou des situations frappantes. Le passage de la tempête est digne d'Homère. L'auteur de la *Diomédiade*, fixé en Orient, travaille encore, m'a-t-on dit, à son ouvrage, qui doit bientôt toucher à sa fin. Il est inutile de dire par quel hasard le fragment que j'en ai a traversé le Bosphore pour venir jusqu'à moi; les anecdotes particulières n'intéressent pas le public, et d'ailleurs il n'y a rien de très-piquant dans celle qui m'a procuré la *Diomédiade*.

Je serais amené naturellement ici à faire quelques réflexions sur les Grecs modernes, leur langue, l'état actuel de leur littérature, à parler de ses beautés, de ses défauts, et à montrer la supériorité qu'elle peut avoir sur les autres langues orientales, supériorité que lui donne la mythologie ancienne, dont elle tire les plus fines allégories, les plus belles images, les plus gracieuses peintures, au lieu que l'arabe, le persan, le turc, privés de cette ressource, n'ont pour l'ordinaire que la poésie descriptive, dont le ressort étroit ne peut donner que des productions du second ordre, et se prête difficilement aux grandes conceptions du génie. Je pourrais aussi faire voir que le grec moderne, se rattachant essentiellement au grec ancien, ouvre aux littérateurs une carrière, sinon entièrement neuve, digne au moins, sous bien des titres, de leurs recherches et de leurs études. Mais ces observations seraient trop importantes pour figurer à la fin de mon petit article; elles méritent une plume savante et plus habile que la mienne. Espérons qu'elles seront un jour présentées par quelque laborieux helléniste, ou par

le jeune et savant professeur qui s'est chargé de répandre parmi nous la connaissance de sa langue maternelle, M. Rhazis, dont je me dis avec plaisir l'élève et l'ami.

DUVAL-DESTAINS.

LANGUE PERSANE.

GAZEL, *ou chanson érotique de* SADY.

OH, qu'il est parfait cet amant qui supporte les rigueurs de sa bien-aimée, et qui, par un noble dévouement, sacrifie sa volonté à celle de sa bien-aimée!

Si un amant véritable est en butte aux cruautés et aux dédains superbes de l'objet de son amour, il ne voit que la punition de ses fautes et n'accuse point sa bien-aimée.

Il ne convient pas de prendre une maîtresse pour se livrer au délire turbulent de ses sens; moi, je réprime mes impétueux désirs afin de me rendre digne de ma bien-aimée.

J'ai appris que des amans s'étaient retirés dans le désert, parce qu'ils ne pouvaient endurer ni les reproches des hommes ni les caprices de leur bien-aimée.

Pour moi, je ne dirige mes pas que vers les lieux où demeure ma charmante amie; je ne pose ma tête que sur les pieds chéris de ma bien-aimée.

O doux zéphir! si tu traverses le riant séjour des esprits célestes, murmure autour de mon ancienne et tendre amie les vœux que forme pour elle son bien-aimé.

Chacun à l'envi veut paraître dans les assemblées brillantes; mais *Sady* retiré dans l'angle de la solitude, étranger à tout le monde, ne connaît et ne désire que sa bien-aimée.

GAZEL *extrait de la vie des poëtes persans par* DAULET SCHAH.

DIS-MOI, ma bien-aimée, quel est le plus agité de la fortune ou des ondes de ta chevelure, ou de ma situa-

tion ? le plus petit, d'un atôme ou de ta bouche, ou de mon cœur consumé de douleur ?

Quel est le plus noir, de ton cœur perfide ou de ma position, ou de la petite tache qui orne ton visage ? le plus doux, du miel ou de tes lèvres, ou de ma bouche qui verse les pierreries de l'éloquence ?

Quel est le plus enchanteur, du collier des pléiades ou des perles, ou de tes dents ? le plus élevé, de ta taille ou du cyprès, ou de mes paroles ?

Quel est le plus ravissant, du charme de tes caresses ou de mes tendres poésies ? le plus déchirant, de ton absence ou de mes accens plaintifs ?

Quel est le plus brillant, du soleil ou de la lune, ou de mon esprit, ou de ton visage ? le plus inconstant, du ciel, de ton caractère, ou de ma situation ?

Quel est le plus courbé, de mon dos ou de l'arc de tes noirs sourcils ? qu'est-ce qui varie le plus, de tes paroles ou du vent, ou de mes espérances ?

Quel est le plus fragile, de ma patience ou de la fidélité des belles, ou de la crainte que tu as de me déplaire ? ta beauté est-elle plus grande que la douleur qui m'accable ?

Qui fait couler le plus de sang, de tes yeux ou de la fortune, ou du sabre de *Schahfour ?* qui perce le cœur d'une manière plus cruelle, de ton regard ou de l'épée, ou de mon état déplorable ?

Traduit du persan par GRANGERET DE LAGRANGE.

LANGUE ANGLAISE.

COUP-D'ŒIL SUR LES TEMPLES CIRCULAIRES ET LES ÉGLISES RONDES, extrait d'un ouvrage anglais, intitulé : *The architectural antiquities of great britain*, by JOHN BRITTON.

LA nature a gravé dans le cœur des hommes des notions de la divinité qu'ils portent toujours en eux dans quelqu'état de société ou de civilisation qu'ils se trouvent ; mais leurs manières de lui rendre hommage varient suivant que ce même état est plus ou moins avancé. L'histoire des premiers âges de chaque pays prouve cette vérité et nous montre que c'est toujours quelque statue ou quelqu'autre objet plus propre encore à faire impression sur les sens, qui reçoit d'abord les adorations des peuples. Rien n'est plus naturel ; car comme les hommes dans l'état d'ignorance ne reçoivent d'impressions que par les sens et qu'ils sont beaucoup plus frappés de ce qui parle à leurs organes que de tout ce qui s'adresse à leur entendement, les législateurs et les prêtres offrent aux hommages des nations naissantes, des figures symboliques pour leur rendre sensibles les objets métaphysiques qui sont au-dessus de leur portée. Parmi ces diverses figures le *cercle* est celle que les auteurs citent comme la plus ancienne, la plus mystique et la plus respectée : elle est le symbole de l'éternité et de l'infini. Les Hindous la représentaient par un serpent formant un rond, qu'ils ornaient d'ailes et qui était pour eux l'objet d'une profonde vénération. Les Egyptiens avaient aussi pour symboles de la divinité un globe ailé, et un serpent qui se mord la queue ; cette dernière

figure se retrouve encore sur les portes des temples chinois.

Les temples circulaires les plus anciens que l'on connaisse, si même ce ne sont pas les premiers, sont ceux que l'on appelle vulgairement druidiques (1). Ils n'offrent que des masses informes de pierres disposées en cercles, et se composent d'une, de deux ou de quatre rangées circulaires de pierres brutes, mises de bout (2). Il existe encore aujourd'hui plusieurs de ces temples dans le pays de Galles, de Cornouailles, de Cumberland, en Ecosse, en Irlande et dans quelques autres îles dépendantes de la Grande-Bretagne, ainsi qu'en Bretagne, en Danemarck, etc. Ils varient en dimensions et en figures, mais les plus considérables en étendue et les plus reconnues sont ceux de Stonehenge et d'Averbury dans le Wiltshire. Le premier de ces deux temples jouit d'une célébrité extraordinaire. Le second, quoique bâti sur un site et d'après un plan bien plus étonnans, est rarement cité par les antiquaires et est même peu connu des Anglais (3). Au centre est une rangée circulaire de pierres immenses, au nombre de cent, qu'environnent quatre autres cercles; le tout est fermé par un fossé profond et une espèce de retranchement assez élevé. Deux avenues divergentes ou plutôt une double rangée de pierres dressées partent du

(1) Moyse en éleva. Voy. Exod., chap. XXIV, ver. 4.

(2) Le temple de Stonehenge est, je crois, le seul dans les iles Britanniques dont les pierres aient été taillées avec des instrumens tranchans; ce qui a porté quelques antiquaires gallois à croire qu'il n'était pas d'une construction purement druïdique.

(3) Stukeley a écrit sur ce temple une longue dissertation qu'il a publiée en 1743, en un volume in-folio, avec un grand nombre de gravures; mais ce livre rare et cher ne se trouve que dans les bibliothèques des curieux, et n'est lu par conséquent que d'un très-petit nombre de personnes.

centre du temple et s'étendent chacune jusqu'à plus d'un mille de là, où elles sont terminées par deux rangées de pierres disposées en ovale.

Le soleil, la lune et les autres astres ont été et sont même encore aujourd'hui l'objet du culte de plusieurs nations. La plupart ont choisi pour le lieu de leurs adorations le sommet des montagnes ou une enceinte fermée seulement d'un fossé, parcequ'il leur paraissait ridicule de confiner leurs hommages entre quatre murailles; tandis que là le temple n'a d'autre voûte que celle des cieux et la vue d'autres bornes que celles de l'horison. Les Perses, les Scythes, les Numides, les Bythiniens, les Celtes ont, au rapport des écrivains, adopté ce noble système d'adoration; mais l'idée en est plus sublime que raisonnable : en effet si elle est praticable dans les pays méridionaux et sous un ciel pur et serein, on est forcé dans les contrées du nord, où l'empire de l'air est presque toujours occupé par les orages, les neiges et les gelées, de se défendre contre l'intempérie des saisons et de se retirer dans des antres ou dans des temples consacrés au culte.

Selon Hérodote et Strabon c'est par les Egyptiens que fut bâti le premier édifice régulier consacré à la religion; cependant le tabernacle que Moïse éleva dans le désert et le superbe temple de Salomon sont encore plus anciens. Mais c'est assez nous occuper de ces idées générales sur les temples, revenons à notre sujet et passons seulement en revue ceux qui sont bâtis sur un plan circulaire (4).

---

(4) Vitruve désigne les temples ronds sous les noms de *monoptéral* et de *péripteral*. Par le premier terme, il entend les temples qui n'ont ni murailles, ni chapelles, mais seulement une coupole soutenue sur des pilliers, et par le second, ceux qui sont formés d'une enceinte de murailles environnée de colonnes détachées.

Quoique l'on puisse raisonnablement supposer que la Grèce dans ses beaux siècles d'architecture a dû offrir plusieurs modèles en ce genre, cependant on n'y connoit maintenant qu'un seul temple de cette forme. Il est à Athènes et se nomme le monument choragique de Lysistrate; quoiqu'il soit de petite dimension, puisqu'il n'a pas plus de six pieds de diamètre, il est parfait dans ses proportions et remarquable par ses ornemens. Il est d'ordre corinthien et a été bâti environ trois cents ans avant l'ère chrétienne, du tems de Démosthènes, d'Appelle et d'Alexandre-le-Grand. La tour des vents qui se trouve également à Athènes est bâtie en octogone.

Les Romains qui ne furent que les imitateurs des Grecs ont bâti beaucoup de temples tant à Rome que dans les provinces; mais ce ne fut pas toujours antérieurement à la révolution, qui arriva sous Jules-César, époque à laquelle ils commencèrent seulement à produire quelque chose de remarquable dans les arts. Parmi leurs temples circulaires on cite les suivans.

Sur les bords du Tibre il y a un édifice rond, qui, selon l'opinion générale, dit Palladio, a été élevé par Numa Pompilius en l'honneur de la déesse Vesta. Hors des murs de Rome, près la porte Viminialis (maintenant la porte de Sainte-Agnès) on voit un temple circulaire dédié à Sainte-Agnès et qu'on suppose avoir été autrefois consacré à Bacchus (5). Sur la voie Appienne, non loin de la porte Appia (maintenant la porte de Saint-Sébastien) on trouve encore les ruines d'un bâtiment de forme ronde.

---

(5) Selon Palladio, les temples de Bacchus et de Vénus étaient toujours élevés hors de l'enceinte des villes.

Les temples dédiés à Vesta étaient ordinairement circulaires. Plutarque remarque que Numa éleva, pour renfermer le feu sacré, un temple rond afin qu'il fût le symbole de l'univers. Ce temple de Vesta avait un *Atrium* et un bois sacré, proche la fontaine de Juterna. C'était dans la partie la plus secrette de ce bois que l'on conservait le feu sacré que les vestales étaient chargées d'entretenir. A côté du palais d'Auguste il y a aussi un édifice d'une structure semblable que l'on appelle le temple de Vesta Palatina. On voit à Tivoli, près de la fameuse cascade d'Anio un autre temple circulaire dédié à la déesse Vesta; il est quelquefois appelé le temple de la Sibylle Tiburtine. Il est d'ordre corinthien et très-vanté par les voyageurs. Il existe aussi à Rome sur le mont Célian un vaste temple circulaire qui, suivant quelques écrivains, a été bâti par Claudius et qui était dédié au dieu Faune. Il se compose d'une muraille circulaire, qui enveloppe deux rangées de colonnes. Maintenant on l'appelle Saint-Etienne *le rond*: il a environ 190 pieds de diamètre. Mais celui de tous les temples ronds qui est le plus célèbre, c'est le Panthéon à Rome. On croit commnunément qu'il a été bâti par Marcus Agrippa, pendant son troisième consulat, quoique Palladio pense que la partie circulaire de l'édifice, qui en forme le corps, a été bâtie du tems de la république, et que le portique seul a été ajouté par Agrippa. Il fut réparé en 607 et dédié par le pape Boniface IV à la Sainte-Vierge. Tois ans après le pape Grégoire IV le consacra à tous les saints.

Il est bon de remarquer que tous les temples que nous venons de citer ont été originairement bâtis en l'honneur des faux dieux (6) et que ce ne fut qu'après

(6) Il faudrait peut-être en excepter l'église de Saint-Agnès, qui

avoir été consacrés à leur culte que quelques-uns d'entr'eux ont été convertis en églises chrétiennes, ainsi que beaucoup d'autres édifices semblables; parce qu'à mesure que la nouvelle doctrine étendait son heureuse influence, il fallait nécessairement fournir aux ministres et à leurs prosélytes des temples où ils pussent dignement célébrer leurs mystères, et auxquels on donna les noms d'églises et de basiliques. Mais après la conversion de Constantin-le-Grand, qui fut le plus puissant appui de la religion, les chrétiens, grâce à la libéralité de ce prince, virent s'élever en l'honneur de leur dieu des temples dont le nombre alla toujours croissant à mesure que l'Empereur s'affermissait davantage dans sa foi. Les églises d'Anthioche, d'Alexandrie, de Jérusalem, de Contantinople furent des monumens de la pieuse ostentation de ce prince et de l'ambition qu'il eut dans sa vieillesse d'égaler les plus célèbres travaux de l'antiquité. Enfin pendant les deux siècles qui s'écoulèrent depuis le règne de Constantin jusqu'à celui de Justinien, dix-huit cents églises chrétiennes s'élevèrent sur la surface de l'Empire.

Maintenant tournons nos regards vers les Iles Britanniques, où nous apercevrons briller à travers les ténèbres du paganisme les saintes clartés de la religion chrétienne. Au commencement du septième siècle, saint Austin ou Augustin fut envoyé de Rome avec quarante autres moines par Grégoire-le-Grand pour visiter l'Angleterre. Ce pape aussi zélé que sage leur recommanda sur-tout, « de ne point détruire les tem-» ples consacrés aux faux dieux; mais d'en enlever

---

selon quelques écrivains, est, il est vrai, un ancien temple de Bacchus; mais qui, selon d'autres, a été élevée par l'empereur Constantin.

» seulement les idoles, d'en purifier les murs avec de » l'eau bénite, d'y élever des autels, d'y déposer des » reliques et de les convertir ainsi en églises chrétien- » nes. » On ne sait pas très-bien quelles étaient la forme et l'étendue de ces temples; on suppose généralement que les premières églises saxonnes avaient la forme d'un demi-cercle dont les extrémités regardaient l'Orient. Stukeley, en parlant des églises rondes, s'exprime d'une manière étrange. « Je pense, dit-il, que ce sont » les plus anciennes églises de l'Angleterre et qu'elles » ont été probablement bâties dans le dernier tems du » séjour des Romains, ou au moins dans le commen- » cement du règne des Saxons (7). » Comme cette opinion est rarement contredite, nous allons essayer de fixer avec quelqu'apparence de fondement et de raison l'origine, le caractère et le style des églises rondes de l'Angleterre. Elles forment parmi les anciens édifices une classe particulière et rare, éminemment digne de l'attention des amateurs de l'architecture ancienne. Leur origine en Angleterre a été long-tems attribuée aux Juifs, et cette opinion a prévalu à Cambridge, jusqu'à ce que M. Essex l'eût détruite par les observations historiques, qu'il publia dans le sixième volume de l'*Archæologia*. « Leur temple de Jérusalem, » dit-il, n'était point circulaire, non plus que le taber- » nacle de Moïse, et nous ne voyons pas que les Juifs » modernes aient adopté cette forme dans la construc- » tion de leurs synagogues. Cependant on suppose » généralement que l'église ronde de Cambridge, celle » de Northampton et quelques autres encore ont été » bâties par les Juifs pour leur servir de synagogues » dans le tems où on leur permit de s'établir dans ces

(7) *Itinerarium curiosum*, p. 35.

» villes; mais comme cette conjecture n'est appuyée » d'aucune raison solide, et qu'il paraît encore certain » que les Juifs qui étaient à Cambridge avaient leur » synagogue, et demeuraient même tous ensemble, » dans le quartier de la ville appelé maintenant la » *Juiverie*, il me semble raisonnable de conclure de-là » que les églises rondes bâties dans les diverses parties » de ce royaume ne sont point des synagogues élevées » autrefois par les Juifs, quels que soient d'ailleurs les » noms que l'on donne aux places qu'elles occupent (8). » Or, comme l'architecture de ces églises prouve qu'elles n'ont pas plus été bâties par les Romains que par les Juifs, il devient intéressant de découvrir quels en sont les véritables auteurs et quelle a été l'époque de leur construction. Les quatre plus beaux édifices en ce genre qu'il y ait en Angleterre sont l'église du Saint-Sépulcre à Cambridge, celle du même nom à Northampton, l'église du Temple à Londres, et une petite église à Little Maplested dans le comté d'Essex. Toutes ces églises, ainsi qu'une qui se trouvait à Temple-Bruer et une autre à Aslackly, dans le comté de Lincoln, sont aujourd'hui généralement attribuées aux templiers, qui les auront fait élever pendant le tems de leur puissance et de leur prospérité en Angleterre (9). Ce singulier ordre de chevaliers avait, comme l'on sait, pris naissance à l'ombre des murs de l'église du Saint-Sépulcre, à Jérusalem et avait répandu de-là sa renommée par toute la terre. Cet édifice sacré était pour les saints chevaliers l'objet de la plus profonde vénération. Dans

(8) *Archæologia*, vol. VI, p. 166.

(9) Les Templiers étaient établis dans plusieurs endroits de l'Angleterre, et ils avaient des temples à Londres, à Cambridge, à Bristol, à Cantorbery, à Douvres, à Warwick, etc.

leur enthousiasme, ils avaient attaché des vertus miraculeuses aux moindres pierres de ce temple, et ils avaient pensé que consacrer leurs vies à sa défense était un sûr passeport pour le ciel. Aussi leur premier devoir était-il de protéger contre les Sarrasins les chrétiens qui venaient en pélerinage au tombeau du Sauveur. Cette origine des templiers, et ces institutions premières qui les attachaient à la conservation de l'église du Saint-Sépulcre fait conjecturer avec autant de raison que de vraisemblance qu'ils auront voulu imiter la construction de cet édifice sacré qui était rond, lorsque leur compagnie se sera répandue par la suite dans toute l'Europe, et qu'ils auront trouvé l'occasion d'élever quelque nouvelle église. On est persuadé maintenant que c'est ainsi qu'ont agi ceux qui étaient en Angleterre. L'histoire du tems prouve qu'ils avaient dans différens endroits du royaume des églises rondes, et que quelques-unes étaient même consacrées au saint Sépulcre : peut-être la plus ancienne de toutes est-elle celle de Cambridge.

L. F.

Revue *de quelques ouvrages publiés récemment en Angleterre.*

Avant de commencer cette Revue, il ne sera pas inutile de revenir encore, pendant quelques instans, sur les *Calamités des Auteurs*, ouvrage de M. d'Israeli, analysé dans le XII^e^ n° du *Mercure Étranger*.

On sait que cet écrivain a jugé utile de faire contraster avec la détresse de plusieurs gens de lettres, les *Calamités* d'une autre espèce que, malgré son opulence, Horace Walpole dût à son caractère et à ses prétentions au génie. Par malheur pour le noble auteur, les raisonnemens de M. d'Israeli sont appuyés sur des faits incontestables; mais comme il serait sans exemple que les opinions fus-

sent unanimes sur le compte d'un écrivain et de ses ouvrages, Horace Walpole a trouvé un défenseur très-zélé. C'est un anonyme qui, dans une lettre signée H. R. et insérée dans quelques feuilles périodiques de Londres, argumente avec chaleur en faveur de Walpole. Le *Chateau d'Otrante*, ce roman qui, sans prétendre vouloir établir entre les *genres* un rapprochement déplacé, est à ceux de M^me^ Radcliffe comme les tragédies de Mairet sont à celles de Corneille, paraît à l'anonyme une production merveilleuse. Il passe bien condamnation sur l'insolent dédain que Walpole affectait envers les auteurs; mais il cherche à le justifier sur son défaut de générosité envers eux, en assurant que l'on exigeait trop de lui. Ce qui ne prouverait pas que Walpole n'eût point cherché à concilier, comme on le lui a reproché, les jouissances de l'avarice avec la réputation honorable d'un protecteur des lettres et des arts. Au reste, cette lettre paraît bien moins écrite pour justifier Walpole que pour adresser à M. d'Israeli des critiques exprimées avec une extrême amertume. Rien ne serait peut-être plus propre à démontrer que son livre a, comme on l'a dit dans l'analyse, un mérite réel; et jouit d'un véritable succès. Après avoir ainsi remarqué qu'il est en Angleterre, comme dans certains autres pays, des gens qui « maigrissent de l'embonpoint d'autrui » et que la critique y prend aussi quelquefois le ton du sarcasme, passons à la *Revue* qui doit nous occuper.

Effusion of Fancy, etc. — Effusion de l'Imagination; ou les Naissances de l'Amitié, de l'Affection et de la Sensibilité; par miss *Macauley*. Petit vol. in-8°.

Outre les idées douces et aimables que présentent ces trois allégories, écrites en prose, mais d'un style élevé et presque poëtique, elles se recommandent encore par l'intérêt que l'auteur ne peut manquer d'inspirer. Miss Macauley donne sur elle-même, dans sa préface, des détails qui lui auraient pu valoir le triste privilége d'obtenir une place dans l'ouvrage de M. d'Israeli. Elle était actrice à

Gork; lorsqu'en 1811, ses médecins lui ordonnèrent de renoncer pendant quelque tems à sa profession; mais miss Macauley, toute malade qu'elle était, avait à soigner une sœur qui mourut dans ses bras, et une mère âgée et sans fortune. Elle résolut d'avoir recours à sa plume quoiqu'elle n'ignorât pas, comme elle le déclare expressément, que si les ouvrages de mérite finissent par *faire leur chemin*, l'auteur qui n'a pas d'autres ressources, court risque de mourir avant qu'ils aient parcouru la dixième partie de la route. Au reste, miss Macauley, douée de talens, comme actrice, et d'un caractère très-recommandable, a repris à Southampton avec un grand succès, l'exercice de sa profession. Ainsi, les partisans que sa préface et son livre ne peuvent manquer de lui avoir faits doivent être rassurés sur son sort.

Lives of the British Admirals, etc. — *Vies des Amiraux anglais*; par *Yorke*. 3e volume.

Il contient l'histoire maritime d'Angleterre, depuis le règne de Charles II jusqu'à la fin de celui de la reine Anne, et est orné d'un beau portrait de l'amiral Montague, premier comte de Sandwich. Les deux autres volumes renfermaient ceux du vice-amiral Benbow et de sir Cloudesley Shovel.

The Year, etc. — *L'Année, poëme*; par le docteur *Bidlake*.

A en juger par un grand nombre de passages, et par la dédicace que l'auteur adresse au docteur Hughes, un des chanoines résidens de Saint-Paul, le docteur Bidlake est encore un de ces écrivains dont on peut dire que « le malheur a passé par là. » Son poëme, écrit en vers non rimés, est d'un style nerveux et semé de réflexions mélancoliques. On peut s'en convaincre par ces fragmens de son début.

« Que d'étranges événemens verra l'année naissante ! » Que de plaisirs divers ! Que de chagrins cuisans ! Que

» d'espérances ! Que de nouveaux desirs !..... Mais qui » peut dire, lorsque l'année encore enfant commence sa » carrière, combien de fois la triste et solennelle cloche de » la mort affligera nos oreilles, et nous parlera de veuves » en pleurs et d'orphelins exposés, sans nul asile, aux » orages de la vie. Tandis que des enfans pieux gémissent » sur l'irréparable perte de leurs parens, qu'ils soutien- » dront avec résignation, des amis regretteront leurs » amis : plus de conversations agréables, ni d'épanche- » mens intimes. Mais combien l'amant se désolera plus » encore, lorsque la tombe renfermera l'objet de sa ten- » dresse ! Oh ! combien il est peu sage de désirer que le » tems précipite sa marche, tandis qu'en avançant, il » nous dérobe quelques joies ; pourquoi souhaiter l'arri- » vée du lendemain, lorsque peut-être il nous arrachera » le bonheur que nous possédons ! Hélas ! quand sem- » blable à un fidèle intendant, le tems nous présente ses » comptes, il balance les gains par quelques pertes, et il » n'est pas de plaisir qui n'ait un chagrin pour associé (1). » Pendant les frimats de l'hiver nous soupirons après les » chaleurs de l'été : cet été arrive, et nous prive de l'ami » qui, dans les soirées de l'hiver, nous faisait jouir auprès » du feu, de sa conversation intéressante ou de son in- » nocente joie. »

Le docteur Bidlake pourrait être plus gai ; mais on voit que son âme est belle, et qu'il mérite le nom de philosophe, si la philosophie, comme le prétendaient quelanciens doit être *la méditation de la mort.*

Tales, etc. — Contes par le révérend Georges Crabbe.

Voici encore un docteur, un poëte, un moraliste ; mais sa poésie et sa morale sont moins sombres que celles

(1) Quelques lecteurs français n'aimeront peut-être pas cette métaphore singulière et mercantile ; mais ces traits d'une physionomie originale et étrangère doivent être conservés dans un recueil tel que celui-ci.

de son confrère. M. Crabbe est un de ces observateurs spirituels de l'homme en société, qui aiment à instruire en plaisantant, et pensent que pour corriger notre espèce (si toutefois la chose est possible), le ridicule vaut mieux que la dureté. Quand les censeurs de cette sorte ont, comme lui, un vrai talent, ils sont à peu près sûrs de captiver les suffrages des lecteurs. Aussi les jolis contes de M. Crabbe ont ils un grand succès chez ses compatriotes.

Thelife, etc. —*Vie et administration du Cardinal Wolsey*, par *John Galt*, un vol, in-4°.

M. Galt est un de ces écrivains qui ayant cultivé avec soin un heureux naturel, peuvent s'exercer dans des genres différens, sans être taxés d'une trop grande présomption. A peine ses *Voyages* avaient-ils reçu un accueil favorable, qu'il s'est présenté comme historien aux regards du public. Il a de plus composé cinq tragédies.

Quant à la vie de Wolsey, il a, dit-il, eu la pensée de la composer parce que tout ce qu'il avait lu jusqu'ici, sur cet homme fameux, ne lui avait pas paru le présenter sous son véritable aspect. Le choix du sujet est heureux pour un biographe, et peu d'hommes méritent mieux de fixer, si non l'intérêt, du moins l'attention que ce fils d'un boucher d'Ipswich, qui parvint à devenir prince de l'église et premier ministre d'un des plus redoutables momonarques dont l'histoire ait conservé le souvenir (Henri VIII). M. Galt n'a épargné ni soins ni recherches pour que son ouvrage méritât d'être lu avec fruit, et il a retiré de ses travaux le prix qu'il devait en attendre, l'approbation et l'estime des gens éclairés.

An account, etc. — *Aperçu politique et statistique de l'Irlande*; par Wakefield. Deux vol. in-4°.

Quand il existe sur un pays un grand nombre d'ouvrages plus ou moins recommandables, l'écrivain qui arrive le dernier n'a plus besoin que de posséder l'esprit

d'analyse et de soigner sa production pour se faire lire avec intérêt. C'est le parti qu'a pris M. Wakefield, et, il a été attentif à ne rien négliger dans un sujet qui se présentait à lui sous une infinité d'aspects différens. Il a su de plus montrer une impartialité d'autant plus louable qu'on ne l'attendait peut-être pas d'un Anglais, écrivant sur l'Irlande. On en pourra juger d'après cette courte citation. Il donne des éloges aux protestans Irlandais, armés par ordre du gouvernement; mais il ajoute : « dans » un vaste pays, tourmenté long-tems par le choc des » opinions religieuses, quand une partie très-faible de la » population a le droit d'être armé, et que le reste est » ignominieusement privé de cet avantage, une telle » distinction ne sert qu'à augmenter le mécontentement » qui est déjà dans les esprits, et à établir une ligne de » séparation entre deux classes d'hommes que l'on devait « instruire à se considérer comme n'en formant qu'une » seule ».

A historical tour, etc. — *Voyage historique dans le Pembrokeshire ;* par Richard Fenton, écuyer. — Un vol. in-4°.

C'est la production d'un homme instruit, qui se bornant à décrire son pays natal, a eu l'attention de semer son récit d'anecdotes piquantes et de descriptions agréables.

Psyché, etc. — *Psyché*, poëme suivi de quelques pièces fugitives; par M^me^ Henri Tighe. Un vol. in-8°.

M^me^ Tighe est morte avant d'avoir pu jouir du succès qu'a obtenu son ouvrage. Elle a eu l'art de rajeunir autant qu'il se pouvait une allégorie si charmante et si connue, en n'empruntant rien aux nombreux imitateurs d'Apulée. Cet auteur lui-même n'a pas été servilement copié.

Temper, etc. — *Le naturel*, ou *Scènes domestiques ;* par Miss Opie.

C'est un recueil de préceptes en action pour l'éducation des enfans. Miss Opie est persuadée, comme son

épigraphe l'annonce, qu'il faut modifier de bonne heure leur caractère; et la plupart de ses exemples tendent à prouver la nécessité de cette conduite.

Ce roman, qui offre de l'intérêt, et qui est très-moral, a été traduit récemment en français, et se trouve à Paris, chez Dentu, libraire, au Palais-Royal.

The accidents of human life, etc. — *Des accidens de la vie humaine, avec des conseils pour les prévenir ou en éviter les conséquences*; par Newton Basworth, membre honoraire de la Société philosophique de Londres. Un vol. in-12.

Un plaisant anglais s'était avisé de présenter sous un aspect comique ce qu'il appelait *les miseres de la vie*; M. Newton Bosworth a pensé que cette matière pouvait et devait même être traitée sérieusement. Sans avoir aucune prétention littéraire, il n'a voulu qu'être utile. Il serait difficile de croire qu'au moment où l'on éprouve quelques-uns des accidens dont il fait l'énumération, l'on eût toujours la présence d'esprit d'y appliquer les remèdes qu'il indique; mais il en peut-être quelquefois ainsi; et c'en est assez pour recommander son livre. On reconnaîtra un véritable ami de l'humanité dans l'écrivain qui, ne se bornant pas à fournir aux hommes des moyens de défense contre les maux purement physiques, leur a enseigné de plus à se précautionner « contre les maux résultant d'une excessive sensibilité. » Si ceux pour qui ces maux sont à craindre ne forment pas la plus grande partie de notre espèce, on ne niera pas du moins qu'ils n'en soient la plus intéressante. Au reste, ceux que la lecture du livre de M. Newton Bosworth aurait pu trop affliger par cette raison que des remèdes nombreux supposent nécessairement des maladies également nombreuses, trouveront une sorte de consolation à parcourir l'ouvrage suivant.

The pleasures of human life. — Les Plaisirs de la vie humaine; par Anna Jane Wardill.

C'est la première production d'une jeune muse, qui l'a mise sous la protection de la princesse Charlotte de Galles. Ces diverses circonstances sont faites pour exciter l'intérêt. Dans le premier de ses deux chants, Mme Wardill passe en revue les plaisirs de l'enfance, ceux que promet la jeunesse, etc., et n'oublie pas ceux que procure « le retour d'un amant »; mais s'il y a jusques là quelque chose d'un peu mondain dans ses tableaux, la morale et la religion reprennent tous leurs droits dans le second chant, aussi bien que la culture des sciences et la philantropie, l'auteur reconnait qu'elles sont la source des plaisirs les plus purs et les plus durables. Une imagination brillante et une expression habituellement très-poétique caractérisent avantageusement la manière de Mme Wardill, pour qui un tel début doit être du plus heureux augure.

Sketches, etc. — *Essais sur les mœurs, les usages, les caractères, etc., des Ecossais*; par Elisabeth Isabella Spence, auteur des *Excursions d'été*, etc. Deux vol. in-12.

Voici encore une dame douée du talent de décrire, et qui ayant vu accueillir favorablement ce qu'elle avait jusque là publié, a entrepris de peindre toute une nation. Sa tâche eût été un peu forte, si elle ne s'était sagement bornée à rendre compte de ce qui l'avait plus spécialement frappée. Elle a pensé qu'après tant de descriptions et de remarques on pouvait encore dire quelque chose sur l'Ecosse. Cette observation est juste et peut s'étendre à tous les pays; car les nuances, les particularités se renouvellent sans cesse; et de plus, chaque voyageur se place à un point de vue différent. La manière dont Mme Spence juge le caractère des Ecossais, dans les diverses classes de la Société donne du sien la meilleure idée. On

sent que sa plume n'est point guidée par cet esprit de misantropie et de pessimisme que l'on n'aime jamais à trouver chez les auteurs de son sexe.

An accunt, etc. — *Description de la Côte-d'Or, en Afrique, avec une courte histoire de la Compagnie d'Afrique;* par Henri Meredith, écuyer, membre du conseil et gouverneur du fort Winnebah. — Un gros vol. in-8°.

Il était impossible qu'un grand nombre des passages de ce livre présentassent rien de bien nouveau sur une partie de l'Afrique souvent observée et décrite ; mais la situation où M. Meredith se trouvait placé lui permettait de donner quelques détails aussi curieux qu'authentiques sur le lieu de son séjour et ses environs. C'est ce qu'il a fait, et ce dont il faut lui savoir gré. Au reste, il ne fait que confirmer tout ce que l'on savait déjà sur l'affreux caractère des Africains. A cet égard le passage suivant, que sa brièveté me porte à traduire, ne paraîtra que trop décisif.

» Dans quelques endroits il y a des sacrifices humains aux funérailles, et l'on choisit les victimes d'après le rang et la qualité du mort. En 1800, quand un roi d'Apollonia cessa de vivre, on immola chaque samedi un ou deux hommes, jusqu'au moment de la grande cérémonie funèbre, et elle n'eut lieu que six mois après sa mort. A cette occasion plus de cinquante personnes furent sacrifiées, et on enferma dans sa fosse deux de ses plus jeunes femmes. Le dessus du coffre était souillé de sang humain, et l'on y voyait en même tems briller de la poudre d'or. On mit aussi dans la tombe beaucoup d'or et de riches vêtemens ».

Dérogeant, pour une seule fois, et vu la singularité du fait, à ma coutume de ne m'occuper que d'ouvrages purement littéraires, je vais donner le titre d'un pamplet de 52 pages in-8°., imprimé à Londres. Le voici :

A Portraiture, etc. — *Portrait de l'hypocrisie, ou Récit*

de faits, appuyés de lettres et d'autres documens, relatifs à la conduite et aux nombreux artifices du réverend Joseph N-t-g-le.

L'AUTEUR de cette étrange production, somme celui qu'il accuse, de se défendre, et déclare que s'il ne parvient pas à se justifier, lui accusateur se félicitera d'avoir éclairé le public sur des actions qui n'en sont pas moins condamnables, parce que la loi ne peut les punir. Il faut avouer que l'Angleterre est peut-être le seul pays qui puisse fournir des anecdotes de cette espèce; et que de pareils traits sont caractéristiques pour faire connaître les mœurs d'une nation.

Fauna Orcadensis, etc. — *Histoire naturelle des quadrupèdes, oiseaux, reptiles et poissons des îles Orcades et Shetland;* par le révérend George Low, ministre de Birsa et de Haray.

C'EST aux savans à prononcer sur le mérite de cet ouvrage, dont l'auteur a compté sir Joseph Banks au nombre des personnes qui s'intéressaient à ses travaux; mais tout homme doué de raison et d'équité peut reconnaître, sans être naturaliste, que M. Low a donné tous ses soins à ces observations continuées pendant 19 années de sa vie, et que les lieux dont il a décrit les productions naturelles, étant presque étrangers au reste de l'Europe et même à la Grande-Bretagne, son ouvrage n'en devient que plus précieux. Ses descriptions sont faites d'un ton simple et avec une exactitude vraiment consciencieuse; et quand l'occasion s'en présente, il ne manque pas de montrer un cœur compatissant. C'est ainsi qu'il intéresse ses lecteurs au sort des troupeaux qui errent dans ces îles. Poursuivis par les aigles et les corbeaux, souvent engloutis, en hiver, par les flots de la mer quand ils cherchent quelque nourriture sur ses bords, ils sont de plus complettement abandonnés par les hommes qui ne daignent même pas leur ménager quelques abris près de leurs demeures.

The works of Mistriss Cowley. — *Œuvres de M^me^ Cowley.* Trois vol. in-8°.

L'AUTEUR soutenait avantageusement un nom qui n'était pas sans gloire dans les fastes de la poésie anglaise, lorsque la mort l'a frappée. Estimée comme auteur dramatique M^me^ Coweley ne s'est point montrée inférieure à elle-même, au jugement du public anglais, dans les poésies mêlées qui sont jointes ici à ses onze pièces de théâtre. En un mot elle est du très-petit nombre de poëtes dont on peut présumer que le tems accroîtra la réputation. Il est certain, du moins, que ses ouvrages offrent des pensées élevées, et une énergie d'expression fort remarquable.

Essays, etc. — *Essais sur les sources des plaisirs que procurent les ouvrages de littérature.* Deuxième édition.

Si l'auteur écrit sur une matière souvent traitée par de grands maîtres, du moins il ne s'écarte point de leurs principes. Horace, Longin, Quintilien, Laharpe, Hughes Blair, etc., ne le désavoueraient point, et s'il a les honneurs d'une seconde édition, tout prouve qu'il la mérite. Fidèle à suivre la marche adoptée par ses modèles, il appuie toujours ses préceptes sur des exemples bien choisis. Ainsi lorsqu'il parle de la *terreur*, il établit que les poëtes et les peintres ne peuvent parvenir à exciter ce sentiment qu'en ayant soin de ne pas introduire dans leurs compositions trop de personnages principaux, etc.; aussitôt il cite le *déluge* de notre immortel Poussin. Il lui eût été impossible de rapporter en faveur de son opinion une autorité plus décisive.

A. J. DURDENT.

LANGUE ALLEMANDE.

LÉONORA.

Le petit poëme intitulé *Léonora*, par M. *Burgher*, poëte allemand, obtint, lorsqu'il parut, un succès prodigieux.

M. *W. R. Spencer* qui le traduisit en anglais, sut faire passer dans sa langue tous les charmes de l'original, et l'Angleterre partagea, pour cet ouvrage, l'enthousiasme de l'Allemagne.

C'est sur la version anglaise qu'a été faite la traduction que nous allons mettre sous les yeux du lecteur. Elle est de M. *de la Madelaine*, fils, qui a bien voulu nous permettre d'en disposer dans le *Mercure étranger*.

I. Tourmentée par de tristes rêves, fruit de son malheureux amour, Léonora se levait avant l'aurore : « Combien de tems seras-tu encore éloigné de moi, » mon Alfred?..... Est-ce la mort qui t'empêche de » revenir, ou serais-tu assez injuste pour croire quelque » faux rapport sur ton amie? »

Depuis qu'Alfred, sous les drapeaux du Grand-Frédéric, avait, pour la première fois, affronté l'ennemi près des murs de Prague, Léonora désirait en vain des nouvelles de son amant. Rien n'adoucissait l'ennui des heures solitaires qu'elle passait dans les pleurs, et la voix si prompte mais si souvent infidèle de la renommée, ne lui avait pas même appris les succès ou les malheurs de cet amant adoré.

II. Frédéric et sa redoutable rivale, également fatigués, venaient de faire cesser l'orage des combats. L'amitié joignait leurs mains désarmées et cherchait à guérir, par la paix, les blessures encore sanglantes du

monde. Les chansons, les cris de joie, se mêlent au bruit des cymbales. « Ils reviennent, ils reviennent cou- » verts de nouveaux lauriers. » Ces mots sont à l'envi répétés de toutes parts; et chaque guerrier, lassé de vaincre, ne songe plus qu'à orner de ses trophées la tranquille demeure que depuis long-tems il brûlait de revoir.

III. Tandis que le bonheur particulier de chaque famille produisait le bonheur général de la contrée, l'Amour tressait des guirlandes de fleurs pour toutes ces têtes qu'avait déjà couronnées la Victoire. Combien d'époux, de fils, d'amans reçus avec transport! Que de larmes de joie, que de baisers couvrent le brave! Malheureuse Léonora, tu es seule plongée dans la tristesse, tu n'as personne à qui prodiguer tes baisers et tes larmes.

IV. Emportée par sa passion, elle court dans tous les rangs, interroge jusqu'au moindre soldat; mais personne n'a connu, même indirectement, le sort de l'intrépide Alfred. Quand elle eut en vain parcouru ces bataillons dont la joie ajoutait encore à sa douleur; hors d'elle-même, elle arrache ses cheveux plus noirs que l'ébène, elle se roule sur la froide poussière, et s'abandonnant à un désespoir poussé jusqu'à la frénésie, elle tombe dans les plus affreuses convulsions.

V. Sa mère toute effrayée se hâte de voler vers elle, la soutient dans ses bras affaiblis par l'âge : « O Dieu, » jette un œil de miséricorde sur les chagrins de ma » fille, calme les craintes qui déchirent son cœur trop » fidèle. »

Léonora. — « Ah! ma mère, tout est fini!.... tout est » fini pour moi! Je renonce au monde, aux plaisirs, à

» l'espoir !.... Ton Dieu n'a plus de pitié de mes » peines !.... Oui !.... Oui ! je suis le malheur même ! »

VI. — La mère. — « Seigneur, écoute, écoute nous » avec bonté !... Mon enfant, adresse tes prières au » ciel ! Il ne peut errer dans ses desseins ; soumettons- » nous à ses volontés ; Dieu nous envoye des peines ; » mais Dieu les soulage. »

Léonora. — « A quoi sert de mettre sa confiance » dans le ciel ? Dieu est injuste !.... Quel bien m'a-t-il » fait ? Je lui ai adressé des prières lorsqu'elles pou- » vaient encore être exaucées ; maintenant les prières » sont inutiles, Alfred n'est plus ? »

VII. — La mère. — « Un père entend toujours les » cris de ses enfans dans leurs jours d'affliction. Tu » trouveras, au pied des autels, un adoucissement à » tes cruelles souffrances. »

Léonora. — « O ma mère, rien ne peut calmer des » tourmens aussi déchirans que les miens ! Qui pourrait » rendre le souffle de la vie à des cendres glacées. »

VIII. — La mère. — « Mais, ma fille, peut-être dans » des pays lointains, oubliant ses premiers sermens, » ton parjure recherche d'autres nœuds, d'autres bai- » sers, une autre épouse !.... Abandonne l'infidèle ; de » nouvelles amours ne lui feront point trouver le bon- » heur ; et quand son corps sera rendu à la terre, les » maux que le perfide t'a causés déchireront son ame » par des supplices éternels. »

IX. — Léonora. — « Je ne veux ni remède ni sou- » lagement à mes douleurs ! Je hais également et la » joie, et l'espoir, et la vie ! mon espoir est la mort, » ma joie est la tombe !.... Que maudit soit le jour qui

» me vit naître !.... Eteins, éteins-toi détestable flam-
» beau de ma vie ! éteins-toi dans l'éternelle nuit de la
» mort !... Je ne connais plus d'autre dieu qu'Alfred !. .
» c'est Alfred seul que ma voix défaillante invoque à
» mon dernier soupir ! »

X. — La mère. — » Grand Dieu, ne juge point ma
» coupable fille ; son cœur est innocent ; vois le trouble
» de ses pensées, et pardonne ses blasphêmes !... ne la
» frappe point de la mort du pécheur !... O mon en-
» fant, oublie ton malheureux amour : pense au bon-
» heur des élus, à la douce miséricorde de Dieu. Ton
» ame trouvera dans le ciel un époux éternel et plein de
» gloire. »

XI. — Léonora. — « Oh ! ma mère, que me fait la
» félicité des cieux ! Oh ! ma mère ! ma mère ! que me
» fait l'enfer !.... Avec Alfred tout devient félicité pour
» moi ! l'enfer est pour moi par-tout où je ne suis pas
» avec Alfred ! Laisse, laisse descendre dans la pai-
» sible tombe ce cœur déchiré et ces yeux voués aux
» larmes !.... Mon amour pouvait seul me rendre heu-
» reuse ; sans lui, ni le ciel, ni la terre ne peuvent plus
» m'offrir de bonheur ! »

XII. C'est ainsi qu'égarés par le démon du désespoir, ses esprits déréglés sont en proie à la plus noire folie. C'est ainsi que par d'impies clameurs elle ose condamner l'éternelle sagesse. Ses mains cruelles frappent, déchirent son sein d'albâtre, jusqu'à ce que le soleil, dans un char de lumière, se précipite vers l'occident et laisse la nuit, comme une veuve désolée, s'envelopper d'un manteau lugubre, que d'innombrables étoiles viennent parsemer de diamans.

XIII. Ecoutons !.... Sous les efforts d'un destrier fougueux, qui sé cabre avec orgueil, la porte ébranlée

crie et résiste à peine.... Un cavalier descend.... On entend le bruit de ses armes.... Qui peut-il être?.... Mais écoutons!.... Il agite la cloche.... elle rend de faibles sons; et bientôt la brise de la nuit, avec un léger murmure, apporte à Léonora ces paroles consolantes :

XIV. « Ma femme! mon amie! Léonora! veilles-tu, » ou serais-tu plongée dans les bras du sommeil?.... » Ton cœur entend-il encore mes vœux?.... Léonora » est-elle consumée de douleur, ou s'abandonne-t-elle » à la joie? »

Léonora. — « Alfred! est-ce toi!... Mes yeux, bai- » gnés de larmes brûlantes, sont, depuis ton départ, » privés de tout repos!... Oui, la crainte, le malheur, » ont toujours plané sur ma tête!... Ah! pourquoi tant » différer ton retour, que hâtaient sans cesse mes » désirs? »

XV. — Alfred. — « L'obscurité de la nuit pouvait » seule favoriser notre voyage. Je viens des champs » de la lointaine Prague, et le jour avait déjà éteint son » flambeau avant que j'eusse obtenu ce noir palefroi » qui doit à l'instant porter chez moi mon amante. »

Léonora. — « O mon Alfred, repose-toi d'abord ici. » Un vent froid rugit dans les vallées et dans les bois. » Viens délasser sur un lit, que te préparent la joie » et les amours, tes membres fatigués par les com- » bats. »

XVI. — Alfred. — « Que nous fait le rugissement » des vents, mon amie? Nous ne pouvons nous arrê- » ter. Mon ardent coursier brûle d'être parti. Tout » est prêt : monte sans crainte; ton amant sera ton sûr » défenseur. Notre voyage doit être terminé avant que » la lune ait achevé son cours, et cependant nous

» avons un espace immense à parcourir pour atteindre » notre lit nuptial. »

XVII. — Léonora. — « Un espace immense!.... Il » est si tard, l'obscurité est si profonde!.... La cloche » vient de faire retentir onze fois ses sons argentins. »

Alfred. — « La lune nous prête sa clarté secourable; » nous devons profiter de la nuit; elle hâte sa marche, » pressons notre départ. Quelque long, quelqu'effrayant » que soit le trajet, il finira sans que le soleil l'ait » éclairé de ses premiers rayons. »

XVIII. — Léonora. — « Où veux-tu donc me con- » duire? »

Alfred. — « Dans ma nouvelle et solitaire demeure. » Nous y jouirons ensemble d'une éternelle paix. »

Léonora. — « A-t-on pris soin d'y réserver une place » pour ton épouse? »

Alfred. — « Oui! oui! ta place y est marquée. » Partons! Les fêtes qu'on nous destine sont déjà » prêtes, quoique préparées par des mains peu exer- » cées à un semblable emploi. »

Léonora. — « Mais quels témoins doivent présider » à la solennité de notre heureuse union? »

Alfred. — « Ils nous attendent, et jamais hyménée » n'en eut de pareils. »

XIX. Léonora était presque nue, ses cheveux en désordre tombaient par longues tresses sur son sein, qui n'avait point d'autre voile; cependant le confiant amour l'emporte sur la crainte. Elle saute légèrement sur le bondissant coursier, qui part avec la rapidité du vent. La terre tremble sous ses pas, dont on entend au loin le bruit. Ils font jaillir des tourbillons de pous-

sière, de pierres, d'étincelles. Le cavalier et le cheval, tout haletans, peuvent à peine respirer (1).

XX. Avec quelle promptitude les collines et les plaines semblent fuir derrière eux ! Rien ne peut arrêter le fougueux destrier. Les barrières, les ponts, les rochers cèdent, avec fracas, à son impétuosité.

ALFRED. — « As-tu peur, mon amie ?..... Hâtons-» nous : la lune brille encore de tout son éclat ; mais » bientôt les morts, échappés des tombeaux, vont y » rentrer effrayés par l'approche du jour. Leurs mânes » errans t'inspirent-ils de l'effroi ? »

LÉONORA. — « Non, Alfred, non ! cependant, je » t'en conjure, ne parle pas des morts. »

XXI. Quels cris longs et sinistres font entendre ces corbeaux !..... La cloche des morts retentit, et l'hymne funèbre répète : « Mortel, tu n'es que pous-» sière ; rentre dans la poussière dont tu fus tiré. »

Une pompe funéraire paraît, et la sombre lueur de ses torches, loin de dissiper l'obscurité, ajoute encore à son horreur. Portant un froid cercueil, des prêtres s'avancent d'un pas lent et mesuré sur leurs chants lugubres, plus tristes mille fois que les plus tristes accens des oiseaux de nuit.

XXII. — ALFRED. — « Tandis que vos voix impo-» santes nous répètent que nous ne sommes que pous-» sière et que nous devons rentrer dans la poussière ; » tandis que la nuit répand la rosée de ses pleurs sur » les tombes des morts ; moi je conduis vers mon lit

(1) Cette phrase et celle qui est relative aux apparitions des morts, se trouvent répétées ici plus d'une fois. Elles reviennent de même dans le texte anglais, dont on n'a pas dû s'écarter.

» nuptial la plus belle, la plus parfaite des femmes.
» Approchez-vous, musiciens des tombeaux; venez,
» prêtres, venez bénir nos éternels nœuds; et avant
» que nos têtes reposent sur l'oreiller qui les attend,
» célébrez du moins notre union par vos accords plain-
» tifs et vos soupirs. »

XXIII. Les prêtres, le cercueil, tout a disparu, et l'hymne funèbre se perd insensiblement dans les échos les plus éloignés.

Bientôt la marche rapide d'êtres invisibles vient exciter encore l'ardeur du bondissant coursier, qui vole avec la rapidité du vent. La terre tremble sous ses pas, dont on entend au loin le bruit. Ils font jaillir des tourbillons de poussière, de pierres, d'étincelles. Le cavalier et le cheval, tout haletans, peuvent à peine respirer.

XXIV. Les montagnes et les forêts, les villes, les villages et les châteaux disparaissent aux yeux de Léonora avec une rapidité que ne peut plus soutenir sa vue fatiguée.

Alfred. — « As-tu peur, mon amie?..... Hâtons-
» nous : la lune brille encore de tout son éclat; mais
» bientôt les morts, échappés des tombeaux, vont y
» rentrer, effrayés par l'approche du jour. Leurs mânes
» errans t'inspirent-ils de l'effroi? »

Léonora. — « Ah! laisse, laisse en paix les morts! »

XXV. Au milieu de ces herbes sauvages toutes dégoûtantes de sang, voyez cette roue présenter ses pointes encore fumantes aux cadavres sans sépulture des meurtriers qui viennent d'y expier tant de forfaits. Leurs fantômes hideux forment à l'entour d'effroyables

danses, auxquelles la lune, à moitié voilée, prête avec peine son pâle flambeau.

ALFRED. — « Venez, spectres effrayans des coupa-» bles ! venez tous ! suivez-nous ! vos horribles jeux » nous serviront de fêtes avant que nous soyons cou-» chés sur notre lit nuptial ! »

XXVI. Les fantômes s'empresssant d'obéir à sa voix, l'entourent de tous côtés. Leurs pieds ne laissent aucune trace, et font entendre seulement un bruissement sourd, semblable à celui des vents d'automne qui frappent de leurs coups redoublés les chênes et les hêtres dépouillés de verdure. Le coursier vole avec la rapidité de l'éclair. La terre tremble sous ses pas, dont on entend au loin le bruit. Ils font jaillir des tourbillons de poussière, de pierres, d'étincelles. Le cavalier et le cheval, tout haletans, peuvent à peine respirer.

XXVII. — Pour Alfred et son amante l'astre des nuits éclaire sans cesse de nouvelles scènes. Les montagnes succèdent aux montagnes, et fuient à leur tour; les forêts succèdent aux forêts, et même les étoiles qui couvrent le firmament semblent changer de cours et se précipiter vers l'orient qui les vit naître.

ALFRED. — « As-tu peur, mon amie ?... hâtons-nous ! » La lune brille encore de tout son éclat; mais bientôt » les morts, échappés des tombeaux, vont y rentrer » effrayés par l'approche du jour. Leurs mânes errans » t'inspirent-ils de l'effroi » ?

LÉONORA. — « Oh ! Dieu ! Alfred, laisse, laisse les » morts ! »

XXVIII. — ALFRED. — « Coursier, bouillant cour-» sier, j'entends les cris perçans de l'oiseau de Mars ! Ils

» nous apprennent que nous touchons au terme de nos » fatigues. Coursier, bouillant coursier, les vents lé- » gers, précurseurs de l'aurore, nous annoncent déjà » son approche. Redouble tes efforts! ses feux ne doi- » vent point éclairer notre voyage.. Mais il est achevé!.. » notre carrière est parcourue!... le lit nuptial attend » l'épousée!... Cette nuit les morts se sont hâtés de » rentrer dans leurs tombeaux!.... Ici! ici finissent » toutes nos courses nocturnes! »

XXIX. L'ardent destrier s'élance avec impétuosité contre une grille massive qui s'opposait à son passage. Le choc effroyable fait voler en éclats et les barreaux, et la porte, et les murs. Tout cède et tombe en ruines avec un affreux sifflement... Quel spectacle horrible!... A travers des sentiers jonchés d'os et de crânes que le tems n'a point encore entièrement dépouillés, une foule de fantômes effrayans enveloppés de linceuls, erre lentement en poussant des cris lamentables!... De tous côtés les rayons sanglans de la lune n'éclairent de leur sinistre clarté que des fosses et des tombes.

XXX. Tout-à-coup d'épais nuages viennent augmenter l'obscurité. Le ~~merveilleux~~ cavalier change de forme; sa chair tombe par lambeaux, qui tombent eux-mêmes en poussière, comme un bois que le feu réduit en cendres. Sans yeux, sans paupières, dépouillée de tous ses agrémens, sa tête devient un crâne décharné; et ce corps, jadis si charmant, n'est plus qu'un squelette hideux : un dard terrible brille dans ses mains.

XXXI. Le cheval fantastique souffle avec furie, et de ses narines sortent en abondance des flammes bleuâtres; il secoue sa crinière hérissée, frappe la terre qui s'entrouve sous ses pas et l'engloutit. Des esprits infer-

naux amoncèlent, agitent les nues... elles se déchirent... La foudre éclate de toutes parts... Les morts ébranlant leurs tombes poussent d'affreux hurlemens, et le cœur de Léonora, déchiré par le dard de la mort, palpite déjà tout sanglant au bout de ce fer terrible.

XXXII. A l'ombre des nuages qui éclipsent la lune, une troupe de spectres, de fantômes, de démons, se rassemble et danse en chantant autour de Léonora expirante. Leurs accens effrayans font entendre cette auguste leçon : « Mortel, quelles que soient tes souf-
» frances, soumets-toi avec résignation : il ne t'appar-
» tient pas de blâmer les décrets de la providence !....
» Maintenant, fille criminelle, tu n'es plus qu'une
» froide poussière ! La terre s'ouvre pour te recevoir
» dans son sein ; mais le ciel, touché de tes maux,
« s'ouvre aussi pour recevoir ton ame. »

LANGUES DU NORD.

Traits remarquables de la vie et du règne de GUSTAVE WASA, *roi de Suède, tirés des écrivains nationaux.*

GUSTAVE WASA, ou Gustave I^er^, fut un des plus grands hommes du seizième siècle. On sait généralement qu'après avoir bravé tous les périls et surmonté les plus puissans obstacles, il délivra sa patrie du joug étranger, et que porté sur le trône par le vœu unanime de sa nation, il régénéra la Suède, et lui donna un rang parmi les puissances de l'Europe. Mais on connaît moins les traits particuliers relatifs à son caractère, à son administration et à sa vie privée. Ils ne sont développés suffisamment et exactement ni dans Vertot, ni dans les autres historiens étrangers, et il faut recourir aux auteurs nationaux pour les apprécier et pour en saisir l'ensemble. Nous allons exposer ceux qui méritent le plus de fixer l'attention (1).

La famille Wasa était connue en Suède depuis le treizième siècle, et avait contracté des alliances dans la puissante maison de Folke, qui occupa long-tems le trône. Une autre alliance l'avait illustrée depuis; l'aïeul de Gustave, Jean Christierson Wasa, avait épousé une sœur de Stenon Sture *l'ancien*, administrateur du royaume pendant les troubles occasionnés par le traité de Calmar, et l'un des hommes les plus remarquables que le Nord ait produits. Gustave Ericson Wasa, destiné à ceindre le

(1) Ce nom doit avoir été pris des armes de la famille, qui selon les uns représentaient une gerbe de blé, en suédois *wase*, selon d'autres une fascine de guerre, *storm wase*. Voyez les généalogies des maisons régnantes en Suède, par Lagerbring et le baron de Rosenhane, et le *Glossarium sueo gothicum* de Jean Ihre, au mot *Wase*, T. II. Il y a aussi une Dissertation de Jean Ihre sur le même sujet.

diadême, naquit en 1490 à Lindholm, seigneurie située à peu de distance de la capitale dans la province d'Upland. Il n'existe plus que les ruines du château où il reçut le jour. Son père, Eric Wasa, possédait plusieurs seigneuries considérables, et tenait en fief de la couronne l'île d'Aland. Sa mère se nommait Cécile Eka, et appartenait également à une famille distinguée.

Stenon Sture voulut présider à l'éducation de Gustave. Il lui inspira de bonne heure des sentimens nobles, élevés, et sur-tout l'amour de la patrie. Après l'avoir fait étudier quelque tems à l'école de Strengnes, une des meilleures qu'il y eût en Suède à cette époque, il l'envoya à Upsal, où il venait de fonder une Université. Les heureuses dispositions que Gustave avait reçues de la nature se développèrent de bonne heure, et il n'avait que dix à onze ans, lorsqu'il commença à fixer l'attention. Jean, roi de Dannemarck, qui se fondant sur le traité de Calmar, parvint à régner en Suède, ayant entendu parler de lui pendant un séjour qu'il fit dans le royaume, voulut l'emmener en Dannemarck; mais le père de Gustave l'avait fait partir pour l'île d'Aland, où il se tenait caché dans une retraite inconnue. Jean n'ayant pu le découvrir, en eut beaucoup de regret, et dit : le louveteau s'est échappé du filet (2).

Christiern ou Christian II, successeur de Jean en Danemarck, renouvela les prétentions sur la Suède. Dans une expédition qu'il fit à Stockholm en 1518, il demanda des ôtages; parmi ceux qu'on remit se trouva Gustave. Il fut traité en prisonnier, comme les autres, et envoyé en Dannemarck. S'étant échappé du château où il était détenu, et ayant atteint la ville de Lubeck, il obtint du magistrat de cette ville un vaisseau pour retourner en Suède, et la promesse d'un secours d'hommes et d'argent contre Christiern; mais ce prince s'était rendu maître de la Suède et y répandait la terreur. Gustave se cacha et atten-

(2) *Voyez* la *Description d'Aland*, par Radlof.

dit que les circonstances devinssent plus favorables à ses projets. Il se rendit d'abord chez un de ses parens dans la seigneurie de Terna en Sudermanie. On montre encore au château une poutre dans laquelle il traça le récit des aventures qu'il venait d'éprouver. Il se retira ensuite dans une terre nommée Refnes, située à quatorze lieues environ de Stockholm, et qui appartenait à sa famille. Dans cette retraite, il se livra tour-à-tour à l'etude, à la chasse et aux travaux champêtres. On voit un chêne qu'il planta sur les bords du lac Maelar, et le jardin où la culture des plantes et des fleurs occupait ses loisirs solitaires Le lit dont il fit usage a aussi été conservé avec beaucoup de soin : il est d'une forme antique et ne se distingue par aucun ornement. Le chêne de Gustave est un des plus beaux de la contrée; mais sa tête commence à s'incliner, et quelques-uns de ses rameaux se dépouillent de leur feuillage (3).

Ce fut dans cet asile que Gustave reçut la nouvelle du massacre de Stockholm ordonné par Christiern. Il apprit en même tems que son père avait été du nombre des victimes, et que sa mère était condamnée à passer le reste de ses jours dans les prisons de Copenhague. La voix de la nature se joignit alors à celle du patriotisme, et pressé par les sentimens douloureux qui remplissaient son ame, Gustave conçut un projet dont il dirigea l'exécution avec autant de prudence que de courage, et dont l'heureuse issue le conduisit au trône. Quoique sa tête eût été mise à prix, et qu'il fût poursuivi par les émissaires de Christiern, il prit la route de la Dalécarlie dans l'espérance de faire déclarer en sa faveur les habitans de cette province, connus par leur haîne pour la domination étrangère. Déguisé tantôt en ouvrier des mines, tantôt en paysan, il ne se fit connaître que lorsqu'il vit le moment arrivé de le faire avec succès. La ferme de Rankhytta où il battit le

(3) L'auteur de cet article a vu lui-même plusieurs fois les endroits qui rappellent des souvenirs de Gustave Wasa.

blé, celle d'Ornes, où il fut sauvé par la femme du fermier qui allait le livrer, l'endroit de la paroisse de Raetwik, où il se cacha pendant trois jours sous un sapin renversé, sont encore les objets de la curiosité des voyageurs. On ne visite pas avec moins d'intérêt la place de Mora, où non loin de l'église du lieu, il harangua les Dalécarliens, après avoir quitté son déguisement, et fit sur eux, par son extérieur imposant et noble, par son éloquence mâle et vigoureuse, une telle impression qu'ils jurèrent de le suivre. La victoire accompagna Gustave dans sa marche sur Stockholm. Après avoir été nommé, d'abord administrateur du royaume, il fut proclamé roi par les États en 1523 dans cette même ville de Strengnes, où il avait fait ses premières études. Un décret postérieur rendit le trône héréditaire dans sa famille.

Le nouveau monarque trouva le royaume dans une situation déplorable. Les champs avaient été laissés en friche par les paysans sans cesse en armes pour combattre les factions intérieures ou pour résister aux Danois. Les villes, en petit nombre, étaient sous le joug de la ligue anséatique, et sur-tout des Lubeckois qui s'étaient emparés du commerce. Il n'y avait point d'armée régulière, point de flotte, point de trésor, et les lois avaient perdu leur vigueur. Les grands, dans leurs châteaux forts, bravaient l'autorité, et se livraient à tous les excès de l'ambition, de la haîne, de la vengeance. Le clergé s'était accoutumé aux intrigues politiques, et fier de ses richesses, il se regardait comme un corps indépendant. Il fallait le génie puissant d'un grand homme pour reconstruire l'édifice social, et pour donner au trône une base solide.

Gustave chercha d'abord à se mettre en sûreté du côté du Dannemarck. Christiern, déposé par les Suédois, l'avait été peu après par les Danois, qui s'étaient donnés pour roi Frédéric, duc de Holstein. Ce prince montra le désir de faire revivre l'union de Calmar, et de maintenir les droits sur la Suède qu'avaient fait valoir ses prédécesseurs, depuis Marguerite, fille de Valdemar.

Mais Gustave le prévint en engageant les Etats du royaume à ne point reconnaître les prétentions d'un monarque étranger, et à renouveler leur serment et leurs décrets. Frédéric céda, et vécut en bonne intelligence avec le roi de Suède; il rechercha même l'amitié de celui-ci, lorsque Christiern eût entrepris une expédition en Norwège, pour remonter sur le trône.

Les opinions de Luther s'étant répandues dans le Nord, Gustave résolut de les faire adopter en Suède. Il consulta les représentans de la nation qui, par le décret de Vesteras, porté en 1527, mirent à sa disposition les richesses de l'église, et lui donnèrent l'autorité suprême sur le clergé. Le roi conserva cependant la hiérarchie à-peu-près telle que la cour de Rome l'avait établie. Il maintint l'archevêché d'Upsal, les évêchés, les archidiaconats, et leur laissa même des revenus considérables et une représentation imposante. Encore de nos jours, il n'y a point de pays protestant, si ce n'est l'Angleterre, où le clergé soit aussi riche et aussi puissant qu'en Suède (4). Les terres qu'il possède jouissent de plusieurs immunités, et il forme à la diète un des ordres du royaume. Il siége cependant après la noblesse, qui a eu le premier rang depuis la diète de Vesteras en 1527. Pour maintenir la succession apostolique, Gustave fit sacrer quelques évêques par Petrus Magni, évêque de Vesteras, qui avait été sacré lui-même à Rome. Ce furent ces prélats qui officièrent au couronnement du roi, en 1528, dans l'église d'Upsal. Petrus Magni sacra aussi, en 1531, le premier archevêque protestant d'Upsal, Laurent Petri, auquel le roi donna une garde de cinquante hommes, et qui épousa

(4) Le prélat le plus riche est celui de Vesteras, en Westmanie : il a un revenu de près de quatre vingt mille francs. L'archevêque d'Upsal en a soixante mille; les autres évêques ont de trente à cinquante mille francs; celui de Linkoeping est le premier en rang après l'archevêque. Il y a plusieurs cures qui rendent vingt mille francs.

Elisabeth Mattsdoter, fille d'une sœur de Gustave. L'archevêque, lorsqu'il trouva qu'il pouvait se passer de sa garde, employa l'argent que demandait son entretien à faire élever cinquante jeunes gens à l'Université d'Upsal (5).

Ayant affermi son pouvoir, et pouvant compter sur des ressources solides, le monarque adopta un système de gouvernement et d'administration, dont toutes les parties s'enchaînaient les unes aux autres. Sans précipiter l'exécution de ses projets, il y veillait sans cesse, et observait les circonstances favorables. Pour assurer d'autant plus le succès de ses travaux, il en conférait avec le Sénat et les États du royaume. Connaissant la jalousie des grandes familles, il ménagea leurs prérogatives autant que le permettaient la dignité de la couronne, et la sureté du peuple. Il contracta même deux alliances dans ces familles. Sa première femme, Catherine de Lauenbourg, étant morte, il épousa Marguerite Leionhuwud, et après la mort de celle-ci, il plaça sur le trône Catherine Stenbock. Ces alliances lui firent des partisans dans un corps riche et puissant; mais d'un autre côté, elles entretinrent l'ambition de ce corps, et amenèrent des suites funestes sous les règnes suivans, lorsque le génie de Gustave eût cessé de diriger le destin du royaume.

Convaincu que les produits et les subsistances sont la base la plus solide de la prospérité d'un état, Gustave donna les plus grands soins à l'agriculture, et à l'exploitation des mines répandues dans la plupart des provinces de Suède. Il fit publier plusieurs instructions pour les laboureurs, ordonna de dresser des cadastres, et voulut qu'on fît tous les ans un recensement exact des habitans de toutes les villes, pour répartir entre les campagnes les bras qui n'étaient pas nécessaires aux métiers. Il se rendait souvent lui-même à la grande foire d'Upsal, où se rassemblaient les paysans de la province, et s'entretenait

(5) *Voyez* Lagerbring, *Abrégé de l'Histoire de Suède*, T. I; Gezelius, *Dictionnaire biographique de Suède*, etc.

avec eux pour leur donner des avis utiles. La population fit des progrès rapides, et l'on put même céder à l'étranger du bétail et des grains. Le minerai de fer, de cuivre et d'argent avait été exporté jusqu'alors tel qu'on le retirait des entrailles de la terre, et sans aucune préparation. Gustave fit établir des fourneaux de fonte, et défendit l'exportation des métaux bruts. Il en résulta de grands profits pour les habitans, et une balance avantageuse dans le commerce. La mine d'argent de Salberg, moins épuisée qu'elle l'est maintenant, fut exploitée avec une attention particulière; elle donna en 1544, 21,281 marcs, et une partie de cet argent fut transportée en Angleterre où elle rendit de grands services dans le monnayage, qui avait été négligé quelque tems à cause du manque de lingots, comme Hume le rapporte dans son *Histoire d'Angleterre* (6).

Gustave ménagea assez long-tems les Lubeckois : il leur avait des obligations; cependant il ne pouvait préférer leurs intérêts à ceux de son peuple. Quand il leur eût remboursé les sommes qu'ils lui avaient avancées, il restreignit leurs priviléges commerciaux en Suède. Pour encourager ses sujets à faire le commerce, il fit équiper lui-même des vaisseaux qui se rendirent dans les ports d'Angleterre, d'Espagne et de France. La marine militaire fixa ensuite son attention. On voit, par une proclamation qu'il adressa au peuple suédois en 1542, dans quel état cette marine se trouvait pendant les premiers tems de son règne : il n'y a dans nos ports, dit le roi dans cette proclamation, que des bateaux et des carcasses, qui ne peuvent donner ni secours, ni consolation. Quelques années après, Gustave eut une flotte de plus de vingt vaisseaux; ses amiraux réprimèrent les entreprises auda-

(6) *Voyez* Lagerbring, Celsius, *Histoire de Gustave Ier;* le discours sur Gustave, par le comte de Bielke, et celui de Sandels, sur *les exportations et les importations de la Suède depuis les anciens tems jusqu'à nos jours.*

cieuses de l'amiral danois Norby, qui s'était etabli dans l'ile de Gotland; battirent près de Bornholm la flotte des Lubeckois, et arrêtèrent les pirateries des Russes sur les côtes de Finlande. Le roi leva aussi des troupes de terre, et entretint un corps permanent de 6 à 8000 hommes, la plupart allemands ou écossais. Il appela des ouvriers de plusieurs pays pour fabriquer de la poudre, et pour faire des armes. Les mesures qu'il prit pour avoir des milices dans le pays, et pour les faire subsister servirent de base à l'organisation militaire qui eut lieu sous les règnes suivans (7).

Ne trouvant pas dans ses Etats assez d'hommes capables de le seconder dans les diverses parties de l'administration, le roi s'adressa souvent à des étrangers. Il se trompa quelquefois dans les choix qu'il fit; mais il rencontra aussi des talens distingués dont il put tirer parti. Conrad Von Phy, autrement nommé Peutinger devint son chancelier; c'était un homme très-éclairé, également versé dans les affaires et dans les sciences qu'il avait étudiées dans les meilleures Universités d'Allemagne; mais il avait du penchant à l'intrigue, et ses mœurs n'étaient pas à l'abri de tout reproche. Luther et Melanchton recommandèrent au roi le docteur Normann, que Gustave nomma d'abord précepteur de son fils aîné, le prince Eric. Il l'employa ensuite dans l'organisation du nouveau culte et de l'instruction publique, et lui confia des missions importantes auprès de plusieurs souverains. Normann fut remplacé dans sa charge de précepteur du prince Eric par un français nommé Denis Beurée, qui fut un des premiers disciples de Calvin. Beurée gagna la confiance de Gustave, mais fut en controverse avec l'archevêque Laurent Pétri, zélé partisan des dogmes de Luther. Le roi laissa les deux théologiens disputer librement, et continua de se servir

(7) *Voyez* la Dissertation sur la marine suédoise insérée dans les *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres de Stockholm*; Lagerbring et Fandt, *Histoire de Suède*.

de leurs talens et de leurs connaissances pour l'exécution de ses plans (8).

C'était avec ces étrangers et avec plusieurs Suédois, qui avaient fait leurs études en Allemagne, que Gustave s'occupait du progrès des sciences et des lettres. Il était très-versé lui-même dans l'histoire, dans les mathématiques, et faisait des vers avec facilité. La nature l'avait doué du talent de la parole, et il avait cultivé ce talent de manière qu'il entraînait les suffrages des représentans de la nation par les discours qu'il leur adressait, plus que par toute autre influence (9). Il se connaissait en tableaux, en musique, et il fut le premier roi de son pays qui eut une cour composée régulièrement, et tenue avec un ordre imposant. Il y admettait les femmes, et donnait quelquefois des fêtes ou des repas publics. Le luxe ne put cependant s'introduire dans cette cour parce que le roi avait une économie sévère. On lui reprocha même un desir exagéré d'amasser de l'argent. En effet, il eut un trésor considérable; mais ce trésor lui était nécessaire dans les circonstances où il se trouvait, et lui assura des ressources dans les crises que firent naître, plus d'une fois, pendant son règne, la jalousie et l'ambition. Il y eut des insurrections en Dalécarlie, en Vestrogothie, en Smoland, et quelques mécontens formèrent même un complot contre la vie du roi, complot d'autant plus dangereux, qu'il était appuyé par Anderson, et le frère de l'archevêque, Olaus Pétri, qui avaient l'un et l'autre beaucoup d'ascendant sur le peuple, et qui avaient les premiers prêché le luthé-

---

(8) *Voyez* Gezelius, *Dictionnaire biographique*, articles *Normann* et *Beurée*, et Lagerbring.

(9) Les historiens suédois de Gustave, et en particulier Celsius, ont rapporté plusieurs discours de ce roi qu'ils prétendent avoir été prononcés dans des occasions solennelles. Mais il y en a peu qui soient authentiques; le discours qu'on reconnait généralement pour tel est celui que le roi prononça lorsqu'il prit congé des Etats peu avant sa mort. Nous le ferons connaitre à la fin de cet article.

ranisme sous les auspices de Gustave. Ces deux hommes ardens et ambitieux trouvaient les principes du roi trop modérés et sa marche trop lente. Gustave leur fit grâce de la vie en faveur des représentations de plusieurs personnes estimables ; mais les exila de sa cour, et leur ôta sa confiance.

Parmi les insurrections, celle qui éclata en Smoland, vers l'année 1540, fut la dernière, mais la plus dangereuse et la plus remarquable. Elle avait pour chef un paysan nommé Nicolas Dacke, homme hardi, plein de ressources, et même assez versé dans l'art militaire pour pouvoir commander une armée. Il souleva les paysans de la province en leur promettant le rétablissement de l'ancienne religion et la suppression des impôts. Les prêtres mécontens, des gentilshommes jaloux de l'élévation de Gustave, et plusieurs émissaires des princes d'Allemagne, parens de Christiern, se réunirent autour de lui, et lui fournirent des secours. Il rassembla dix mille combattans, et s'entoura d'une garde de cent hommes. Les châteaux du roi et ceux de ses partisans étaient livrés aux flammes, on mettait à mort les préposés qui entreprenaient de résister, et qui prenaient des mesures contre l'insurrection. Le roi essaya d'abord la voie des négociations, et envoya à Dacke quelques députés pour lui offrir un sauf-conduit. Mais fier de ses succès, Dacke refusa tout accommodement, et marcha en avant. Il voulut engager Swante Sture, commandant de Stegeborg, à prendre le titre de roi de Suède, et se mit en relation avec le duc de Meklenbourg.

Gustave prit le parti de recourir aux armes, et fit marcher des troupes contre les insurgés. Dacke consentit à une trève qui fut négociée par le sénat; mais il reprit bientôt les hostilités, et vit arriver dans son camp des députés de la part des princes allemands intéressés à le soutenir : l'empereur lui-même chercha à le gagner. Mais le moment de sa chute approchait ; attaqué par les généraux du roi, il reçut une blessure, et fut réduit à l'inac-

tion ; s'étant rétabli, il recommença la guerre, et menaça la forteresse de Calmar, enfin, une action générale s'engagea où ses troupes furent battues et dispersées, et il se vit réduit à chercher un asile dans les bois. Quelques soldats de l'armée royale l'ayant rencontré, le tuèrent à coups de fusil en 1543; il ne lui était resté qu'un bâton pour se défendre ; son corps, transporté à Calmar, fut écartelé, et la tête placée sur la roue avec une couronne de cuivre (10). Ayant perdu leur chef, les Smolandais rentrèrent dans le devoir, et le roi leur accorda un généreux pardon.

Charles-Quint désirait le rétablissement de Christiern, son beau-frère, sur le trône de Dannemarck et de Suède, et menaçait ces deux pays de sa vengeance. Christian III, qui régnait en Dannemarck, pour se ménager un appui respectable, avait conclu une alliance avec François I. Gustave prit le même parti, il envoya son secrétaire Trebow à Paris pour commencer la négociation, et François I fit partir peu après pour Stockholm, Christophe Richer. En 1542 une ambassade solennelle se rendit en France de la part du roi de Suède. Elle était composée du chancelier Conrad von Phy, de Sten Ericson Leionhuvad, beau-frère du roi, d'André Lilié, et de George Normann. Instruit des grandes qualités de Gustave, François I reçut cette ambassade de la manière la plus distinguée. Le 1^er^ juillet on signa une alliance entre les deux rois. Les principaux articles du traité étaient qu'on s'assisterait réciproquement avec un corps de six mille hommes, qui selon les circonstances, pourrait être porté à vingt-cinq mille, et avec cinquante bâtimens de guerre, qui pourraient être tirés de France pour la Suède, sans payer de droits, du sel pour la valeur de six mille ducats, et que l'on comprendrait dans l'alliance, Henri VIII, roi d'An-

(10) Tel est le rapport de plusieurs historiens et la tradition en Smolande; d'autres disent que Dacke se sauva en Allemagne.

gleterre, Jacques V, roi d'Ecosse, Albert, duc de Prusse, et Albert, duc de Clèves et de Gueldres. Selon quelques mémoires, il fut même question du mariage des deux fils aînés de Gustave avec des princesses de France. Ce traité fut confirmé sous Henri II, et renouvelé sous François II; on y ajouta un article portant que les Suédois seraient exempts du droit d'aubaine en France. L'ambassade s'était dispersée en retournant. Von-Phy qui en avait été le chef apporta à son retour l'ordre de Saint-Michel, que François I envoyait à Gustave; il avait aussi reçu de riches présens pour le roi son maître; mais il s'était cru autorisé à les convertir en argent pour enrôler des soldats en Allemagne. Luther écrivit dans le même tems en Suède pour se plaindre du scandale que le chancelier avait donné en enlevant une jeune fille à Léipsick. Von-Phy tomba en disgrâce et fut mis en prison à Vesteras. On l'accusa de dilapidation et d'intrigues dangereuses; mais il prétendit qu'il n'avait perdu la faveur du roi que parce qu'il avait réprimé en France l'humeur violente du beau-frère de Gustave, Eric Leionhuvud, qui s'était oublié à la cour. Cet étranger, qui avait eu long-tems une grande influence, et qui avait joué un rôle brillant, mais qui s'était attiré un grand nombre d'ennemis par une conduite peu mesurée, périt misérablement dans sa prison. Un employé de la chancellerie le tua d'un coup de pierre qu'il lui porta à la tête (11).

Gustave avait, à l'est de ses Etats, un voisin inquiet et ambitieux, c'était le czar de Russie, Iwan Wasiliewitch II. Vers la fin de son règne, il fut entraîné dans les troubles de Livonie, et se vit menacé du côté de la Finlande par les armées russes. Desirant la paix, il se borna à défendre ses frontières, et entra en négociation; une trève de quarante ans fut conclue entre les deux pays, et le roi de Suède s'abstint de prendre part aux révolutions

(11) *Voyez* Fandt, *Histoire de Suède*, T. II, et Lagerbring, *Abrégé de l'Histoire de Suède*, T. I.

de Livonie. Pendant les pourparlers avec la Russie, Gustave avait envoyé quelques ambassades à Moscou. La plus remarquable fut celle qui amena la pacification et que dirigea Laurent Pétri, archevêque d'Upsal. Quelques jours avant le départ de l'ambassade, le czar demanda que l'archevêque suédois voulut entrer en conférence sur la religion avec le patriarche de l'église russe. On convint du jour, et une nombreuse assemblée se réunit dans le palais. Le premier objet fut le plus difficile à décider; c'était dans quelle langue la conférence aurait lieu. Le czar ne savait ni le latin ni le grec, et l'archevêque n'entendait pas le Russe. Le czar ayant proposé l'allemand, il se trouva que le patriarche n'entendait pas cette langue. Enfin, il fut décidé qu'on ferait usage du grec, au moyen d'un interprête. Le patriarche fut accablé du grand nombre de termes métaphysiques que l'archevêque employa, et l'interprète ne fut pas moins en peine pour traduire ces termes au czar; il disait ce qui lui venait à l'esprit, et quelquefois le contraire de ce qu'avaient dit les deux prélats. Il y eut à la fin de grands éclats de rire parmi les assistans, et ce fut ainsi que la conférence se termina. Le czar témoigna cependant une grande satisfaction à l'archevêque; il lui suspendit au cou une belle chaîne d'or, et lui souhaita un heureux voyage (12).

Des chagrins domestiques troublèrent les dernières années de Gustave Wasa. Eric, son fils aîné, qu'il avait eu de Catherine de Lauenbourg, avait hérité de sa mère une humeur violente et farouche, un caractère ombrageux et jaloux. Le roi prévoyant qu'il se laisserait égarer par ses passions, quand il serait parvenu au trône, crut devoir donner aux princes nés de son second mariage, des duchés et plusieurs prérogatives, et favorisa sur-tout Jean, qu'il nomma duc de Finlande. Eric regarda Jean comme

(12) *Voyez* Gezelius, *Dictionnaire biographique de Suède*, art. *Petri* (*Laurent*).

un rival dangereux, et la désunion commença à régner entre les deux frères. Ils se réconcilièrent néanmoins, et l'autorité paternelle eut assez d'ascendant pour suspendre une rupture dangereuse, qui n'éclata qu'après la mort du roi. Denys Beurée, précepteur d'Eric, avait suggéré à ce prince le projet d'épouser Elisabeth d'Angleterre. Gustave qui avait d'autres vues, eut peine à donner son consentement au projet de son fils; mais celui-ci insista, et il fallut le satisfaire; Elisabeth donna quelques espérances, mais point de promesse positive, et le prince Eric vivement affecté de cette réponse illusoire, se laissa aller à des emportemens qui affligèrent son père. La négociation commencée par Beurée fut reprise plusieurs fois, mais sans succès : dans le même tems, Jean s'occupait, avec l'approbation de son père, à s'assurer la main de Catherine Jagellon, fille de Sigismond, roi de pologne. Cette alliance eut lieu après la mort du roi, et il en résulta deux branches de la maison de Wasa, l'une établie en Suède, l'autre en Pologne, et rivales pendant près d'un siècle (13).

Gustave avait soutenu pendant quarante années le poids du gouvernement; toujours fidèle à son importante vocation, toujours attentif aux devoirs sacrés qu'elle lui imposait, il s'était dévoué pour la nation et l'avait rendue heureuse. Parvenu à l'âge de soixante-dix ans, il éprouva plusieurs infirmités, et sentant sa fin approcher, il assembla les Etats à Stockholm. Conduit par ses fils, il se rendit dans la salle où étaient réunis les députés de la noblesse, du clergé, de la bourgeoisie et des laboureurs. Son testament leur ayant été lu par le chancelier, il prit lui-même la parole. Il remercia les représentans de la nation de la confiance qu'ils lui avaient toujours témoignée, et montrant ses cheveux blancs et les rides de son visage, il protesta qu'il n'avait point épargné ses efforts

(13) Jean Casimir, qui abdiqua, et qui mourut en France, où il avait obtenu l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés à Paris, et celle de Saint-Martin à Nevers, termina la branche polonaise, en 1672.

pour assurer le bonheur public. Rapportant à l'Etre-Suprême la gloire de ses succès, il reconnut qu'il avait pu lui échapper des erreurs, des faiblesses, et il en demanda pardon. Il adressa aussi des exhortations touchantes à ses fils, et enfin, il ajouta : « Ma dernière heure approche, je n'ai pas besoin, pour en être convaincu, de consulter les astres ; l'épuisement de mes forces me dit assez, que c'est pour la dernière fois que je m'entretiens avec vous, et que bientôt je paraîtrai devant le roi des rois. Accompagnez-moi de vos vœux au pied du trône éternel ; souvenez-vous de moi, et que mes cendres dorment en paix parmi vous quand j'aurai fermé les yeux à la lumière. » Ayant cessé de parler, il étendit ses mains pour donner sa bénédiction à l'assemblée. Ses cheveux blancs, ses traits abattus et altérés, mais toujours nobles et imposans, les larmes, qui souvent coupaient sa voix, firent une telle impression, que toute la salle retentit des accens de la douleur. Le roi se retira appuyé sur ses fils, et en se retournant souvent pour saluer encore de ses regards les représentans de la nation. L'assemblée entière se leva et le suivit jusqu'au palais. Quelques mois après, le 26 septembre 1560, Gustave expira ; ses cendres reposent dans la cathédrale d'Upsal, et son nom est inscrit dans les fastes de l'Histoire parmi les noms de ces hommes supérieurs, qui fixent l'attention de la postérité (14).

J. P. Catteau-Calleville.

---

(14) La scène touchante des adieux de Gustave aux Etats du royaume est rapportée dans l'oraison funèbre du roi par l'évêque Pierre Niger, qui avait été long-tems aumonier de la cour ; cette oraison funèbre, qui est très-longue et contient tous les événemens mémorables du règne de Gustave fut imprimée en 1620, par les soins de Sylv. Phrygius, qui y joignit une préface et des notes.

Gazette Littéraire.

ANGLETERRE.

LONDRES. — Parmi les nombreux ouvrages que le fameux libraire Lunn a publiés récemment, on remarque ceux-ci :

I. *Taciti opera, curante Abrahamo Joanne Valpy, A. M. Collegii Pemb. Oxon. nuperrime Socio.* Cinq vol. in-8°.

Cette édition est enrichie de notes excellentes. L'auteur a sur-tout profité de celles de Gabriel Brotier.

II. *Clavis Homerica, sive Lexicon Vocabulorum omnium, Gr. et Lat. à S. Patrick aucta; editio nova et emendata.* Un vol. in-8°.

III. *Ciceronis opera omnia, ex recensione Ernesti, etc.* Un vol. in-8°.

IV. *Clavis ciceromiana, etc.* Un vol. in-8°.

V. *Horatii opera, cum scholiis veteribus et notis Baxteri, Gesneri, etc.* — Un vol. in-8°.

VI. *Quintilianus du institutione oratoria; editio nova studiosorum usibus accomodata, et optimorum librorum fide emendata, curante Jacobo Ingram, Collegii Trinit. Oxon. Soc.* Un vol. in-8°.

VII. *Musæ Cantabrigienses, seu Carmina Quaedam numismate aureo cantabrigiæ ornata, et Procancellarii permissu edita.* Un vol. in-8°.

Ouvrage magnifiquement imprimé par M. Valpy.

VIII. *Latin Synonyms, etc.*, c'est-à-dire, *Synonymes latins;* par Gardin Dnmesnil, traduits en anglais, avec des additions et corrections par le révérend J. M. Gosset. Un vol. grand in-8°.

IX. *An Hebrew Grammar., etc.*, c'est-à-dire, *Grammaire hébraïque,* avec les points; par Israel Lyons,

professeur d'hébreu à l'Université de Cambridge; nouvelle édition revue et corrigée par Henry Jacob, auteur du *Guide hébraïque*. Un vol. in-8°.

X. *An Essay on a punic inscription, etc.*, c'est-à-dire, *Essai sur une inscription punique*, trouvée dans l'île de Malte par sir William Drummond. Un vol. in-4°, imprimé par Valpy.

— Il a paru à Edimbourg, dans l'année 1813, un ouvrage très-important intitulé : *A Short accunt*, etc., c'est-à dire, *Courtes expositions des expériences et des instrumens fondés sur les rapports de l'air avec la chaleur e l'humidité* ; par John Leslie, de la Société royale, professeur de Mathématiques dans l'Université d'Edimbourg. Un vol. in-8°.

— On publie à Cambridge depuis le 1^er^ mai 1813, un excellent journal de littérature ancienne et de critique, rédigé en langue latine, et intitulé : *Museum criticum*. Les Rédacteurs de cette intéressante feuille ne signent point ; on sait seulement qu'elle a été entreprise par plusieurs membres de l'Université de Cambridge.

— La onzième livraison du magnifique ouvrage intitulé : *Londina illustrata* a paru il y a quelque tems. Elle est composée de quatre planches et d'une feuille de texte in-4°.

— M. John Wilson vient de mettre au jour ses poésies diverses, parmi lesquelles on distingue l'*Isle des Palmiers*.

— Miss Porter, auteur de deux romans estimés, savoir : *Don Sebastien* et *les Frères Hongrois*, a publié récemment un vol. in-8°, composé de *balladès*, *romances* et autres poëmes assez jolis.

— On a publié en 1813 une quatrième édition des *Fragmens d'anciens poètes anglais*, accompagnés d'un essai historique sur l'origine et les progrès de la poésie et de la langue anglaises ; par Georges Ellis. Trois vol. in-8°.

— M. Valpy mettra incessamment sous presse une nouvelle édition du *Thesaurus linguæ græcæ* de Henri Etienne, accompagnée des deux glossaires, de l'*Appendix* de Scott, de plusieurs corrections et additions nouvelles. Sans doute, M. Valpy rendra un service très-important aux lettres grecques par la publication d'un tel ouvrage. Cette nouvelle édition formera 24 livraisons en beau papier. On souscrit chez M. Valpy ; *Took's court, chancery Lane*, à Londres.

— M. Boostey a publié en langue anglaise un *Essai pour simplifier la notation de la musique*, éclairci par des exemples de musique sacrée et profane. Un vol. in-4°.

— Le libraire Longman a mis au jour un ouvrage intéressant, intitulé : *Les Conférences qui ont eu lieu entre les Missionnaires Danois résident à Tranquebar et les habitans indigènes de l'Indostan*. Un vol. in-12. Cet ouvrage, qui contient des détails très-curieux sur les mœurs et la religion des Indous, a été traduit sur le manuscrit original par un officier anglais de la compagnie des Indes.

— On a mis en vente l'ouvrage suivant : *The organic Remains, etc.*, c'est-à-dire, *Débris organiques de l'ancien Monde*, contenant la description des restes pétrifiés d'insectes, de coquilles, d'amphibies, d'animaux terrestres, etc. ; par James Parkinson. Trois vol. in-4°, accompagnés de 53 planches coloriées, représentant plus de quatre-cent espèces de fossiles. L'exécution typographique de cet ouvrage est brillante ; les planches sont de la plus grande beauté.

— Le libraire Rivington a publié, il y a quelque tems, une très-belle édition des *Œuvres complètes de Locke*, en 10 vol. in-8°, ornées du portrait de l'auteur.

— Le docteur Burney nous a donné un *Essai sur les chœurs d'Eschyle* et le *Lexique de Philemon*, dont feu de Villoison avait souvent fait mention dans ses différentes notes. Il se propose de publier incessamment trois autres ouvrages : le *Dictionnaire étymologique* d'Orion le

Thébain, l'*Apparat* de Phrynichus, et le *Lexique* intitulé : Ἄλλος Αλφάβητος. Ces trois ouvrages sont fort remarquables, et intéressent beaucoup les Hellénistes, à cause des nombreuses citations prises dans les anciens poëtes, dont la plupart sont perdus.

— M. Emsley nous a récemment donné une édition des *Héraclides* d'Euripide, avec d'excellentes notes. Il s'était déjà fait connaître par ses éditions des *Acharniens* d'Aristophane et de l'*Œdipe-Roi* de Sophocle. C'est lui qui a revu le *Thucydide* d'Edimbourg. Il a donné de très-bons articles de littérature ancienne dans l'*Edimbourg-Review*, et dans le *Quaterly Review*. La critique qu'il a faite dans cette dernière feuille des *Suppliantes* et des *Deux Iphigénies* d'Euripide, de l'édition de Marckland, est regardée par nos philologues comme un petit chef-d'œuvre. On attend de ce digne successeur de Wakefied et de Porson une nouvelle édition de l'*Hélène* d'Euripide.

Autres ouvrages publiés à Londres sur la fin de 1813.

Œuvres complètes de philosophie, de politique et de morale, du feu docteur Benjamin Franklin, recueillies pour la première fois avec les mémoires de sa vie, écrits par lui-même.

— *Esquisse de Caractères*, ou Tableau de la vie réelle. Nouvelle.

— Les *Vies de Marcus Valerius, Messala Corvinus*, et de *Titus Pomponius Atticus*, avec des notes, auxquelles est jointe une notice sur les familles des cinq premiers Césars; par le rév. Edouard Berwick, traducteur de la *Vie d'Apollonius de Tyanes*.

— *L'Avare marié*. Nouvelle; par Catherine Hutton.

— Les *Œuvres de Beaumont et de Fletcher*, enrichies de notes critiques et de notices biographiques, imprimées pour la première fois sur le manuscrit original.

— *Fragmens des poëtes anglais du premier âge, précédés d'une esquisse historique de la naissance et des progrès*

de la poésie et de la langue anglaise; par Georges Ellis, écuyer.

—*Echantillons de romances métriques anglaises*, écrites la plupart dans le quatorzième siècle, precédées d'une introduction historique pour servir à développer la naissance et les progrès de la composition romantique en France et en Angleterre, par Georges Ellis, écuyer.

— *Explication d'Homère, du Dante et d'Eschyle*, par Flaxman.

— *Voyages pour découvrir la source du Nil, faits dans es années* 1768, 1769, 1770, 1771, 1772 *et* 1773, par Jame Bruce de Kinnairel, en 7 vol.

— *Nouvel ouvrage satirique* sur le grand monde, par l'auteur de *Célia cherchant un mari.*

— *Histoire d'Allemagne, y compris l'Autriche, la Saxe, la Bavière, la Hollande et la Suisse, depuis les tems les plus reculés jusqu'à nos jours*; par William Mavor.

— *Les Nuits arabes*, traduites par Edouard Forster. Quatrième édition.

—*Histoire naturelle des insectes britanniques, où on les décrit dans leurs différens états, avec les périodes de leurs transformations, de leur nourriture, économie*, etc.; par E. Donovan, auteur de l'*Histoire naturelle des oiseaux, coquilles*, etc.

—On devait publier en janvier le troisième volume, pour compléter l'ouvrage intitulé, *Nouvelle analyse de chronologie*. Ce troisième volume contiendra une histoire chronologique des Assyriens, Babiloniens, Mèdes, Persans, Lydiens, Egyptiens, etc., adaptée à l'histoire et chronologie saintes; par le docteur William Hales, professeur de langues orientales à l'université de Dublin.

—*Voyage en Suède, pendant l'automne de* 1812, enrichi de cartes, de portraits et autres dessins, par Thomas Thomson.

—On devait publier en janvier un nouveau journal philosophique, sous le titre d'*Annales de Philosophie*, ou *Magasin de Chimie, Minéralogie, Mécanique, d'Histoire naturelle, d'Agriculture et des Arts*, par Thomas Johnson.

—*Analyse de l'anatomie du corps humain dans l'état de santé et de maladie*, par Alexandre Monzo, professeur de médecine, d'anatomie et de chirurgie, à l'université d'Edimbourg. Quatre vol.

— *Voyage dans l'île d'Iceland, pendant l'été de* 1810, par sir Georges Stuart Mackenzie, membre de la Société royale d'Edimbourg. Deuxième édition. Un vol. in-4°.

—*Abrégé de l'histoire universelle ancienne et moderne, depuis les tems les plus reculés jusqu'à commencer de cette année*; par Francis Baily. Deux vol.

—*Lettres de la Méditerranée*, contenant une *Description civile et politique de la Sicile, de Tripoli, de Tunis et de Malte, avec des esquisses biographiques, anecdotes et remarques sur l'état actuel de ces pays, et leur situation relative par rapport à la Grande-Bretagne*, par Edouard Blaquier, écuyer.

— *Nouveau Dictionnaire de Médecine*, contenant une *Explication des termes d'Anatomie, de Philosophie, de Chimie, de Pharmacie, d'Accouchement, etc., et les différentes branches de la philosophie naturelle, en rapport avec la médecine*; par Robert Hooper. Un gros vol. in-8°.

—*Abrégé pratique des maladies cutanées, avec un court aperçu des symptômes diagnostiques et la méthode de traitement*; par Thomas Bateman. Deux vol. Deuxième édition.

—*Biographie dramatique*, contenant des *Mémoires historiques et critiques, et des anecdotes sur des écrivains dramatiques anglais et irlandais, depuis le commencement des représentations théâtrales en Angleterre, avec une description alphabétique et des tables chronologiques de leurs ouvrages et des remarques sur leur mérite*; dédiée au prince régent, par miss Owenson. Trois vol.

— *Voyage au Canada et aux Etats-Unis d'Amérique*, comprenant une Description de Terre-Neuve, des îles Magdelaine, de Québec, Montréal, New-Yorck, etc., de leurs coutumes et costumes curieux, et des anecdotes, du

commerce du Canada, dans la Caroline méridionale, à Boston, Charlstown, Savanach; de leur littérature, histoire naturelle, etc.; par John Lambert. Deux vol. in-8°; deuxième édition, revue et corrigée.

— *Lorimer*, conte. Un vol.

—*L'art de conserver la vue jusqu'à l'extrême vieillesse, et de la rétablir et la fortifier lorsqu'elle devient faible*. Un vol.

— *Essai sur l'éducation*, par John Evans.

—*Jane de Dunstanville*, ou Caractères tels qu'ils sont; par Isabelle Kelly. Quatre vol. Cet ouvrage a été dédié à S. A. R. la princesse de Galles.

OXFORD. — M. Gaisford, professeur de littérature grecque, a publié une excellente édition du traité d'Héphestion, de *Metris*, revu sur plusieurs manuscrits des bibliothèques d'Angleterre. Il y a joint la *Chrestomathie* de Proclus. M. Gaisford est l'auteur du *Catalogue des Manuscrits du docteur Clarke*, dont il n'a paru jusqu'ici que la première partie. Elle contient les notices des manuscrits orientaux. Notre Université s'est empressée d'acheter tous les manuscrits du docteur Clarke. Ils font maintenant partie de la bibliothèque Bodleienne.

ALLEMAGNE.

VIENNE. — Le célèbre orientaliste M. Hammer est sur le point de publier en langue allemande une tragédie en cinq actes, intitulée : *Djafar* ou *la chûte des Barmécides*. M. Hammer a dédié cet ouvrage aux mânes de Collins.

— M. Zang, docteur en médecine, a publié un *Traité des opérations chirurgicales*, en 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, écrit en allemand, a obtenu beaucoup d'éloges.

GŒTTINGUE. — On a achevé l'impression de l'ouvrage de M. Heeren, ayant pour titre : *Ideen über die politick, etc.*, c'est-à-dire, *Idées sur la politique, les relations et le commerce des principaux peuples de l'ancien Monde, et notamment des Grecs*. Trois vol. in-8°. Cet ouvrage contient des aperçus neufs, et des détails très-curieux sur l'antiquité.

— Le libraire Roewer a mis au jour le tome 9 de l'excellent ouvrage, intitulé : *Geschichte der poesie, etc.*, c'est-à-dire, *Histoire de la poésie et de l'éloquence*, depuis la fin du treizième siècle jusqu'à nos jours ; par Bouterweck. Un vol. in-8°, de 528 pages.

BERLIN.—Dans sa dernière séance publique, consacrée à la mémoire de Leibnitz, l'Académie des sciences a témoigné ses regrets, de la manière la plus touchante, sur la mort de Lagrange, ci-devant directeur de l'Académie de Berlin. M. Tralles a lu un éloge de cet illustre mathématicien, qui a été entendu de toute l'assemblée avec la plus vive sensibilité. Ensuite M. Schleyermacher a lu un excellent mémoire sur les différentes méthodes de traduire ; et M. Uhgen une savante dissertation sur le plan et les beautés de l'Iphigénie en Aulide d'Euripide.

LEIPSICK. — Le libraire Schwikert a mis sous presse une nouvelle édition de Tacite, avec une introduction, des tables chronologiques et généalogiques et des notes, par M. Weikert. Les notes sont écrites en allemand. Cette édition formera plusieurs volumes in-8°. Le premier volume a déjà paru. Il contient la Germanie, la vie d'Agricola, et le dialogue *de Oratoribus*, attribué à Tacite.

M. Spalding, philologue très-distingué, a publié une nouvelle édition de Quintilien, sous ce titre : *Quintiliani M. Fab. de Institutione oratoria lib. XII ad codd. veter. fidem recensuit et annotatione explanavit G. L. Spalding.* Quatre vol. in-8°. Chez Vogel.

SUISSE.

ARAU. — On a publié dans cette ville les *Œuvres dramatiques* de M. le comte Jules de Soden, en 2 vol. grand in-8°.

Le premier volume renferme trois pièces : *Sadi*, *Chelonis* et *Frantz de Sekingen*. Dans le second, on trouve les tragédies intitulées *Médée*, *François Pisarre* et *Virginie*.

ITALIE.

VÉRONE. — On a mis en vente la cinquième édition d'*Arminio*, tragédie, accompagnée d'un Mémoire sur la déclamation théâtrale, et sur une nouvelle réforme de la

scène, d'un discours sur la poésie tragique, et de deux lettres de Voltaire sur la *Mérope* de Maffei. Un vol. in-8°.

Lucques. — On a publié dans cette ville une nouvelle traduction du Manuel d'Epictète, sous ce titre : *Il Manuale d'Epicteto, tradotto da Lazzaro Papi*. Un vol. in-8°. M. Papi s'était déjà acquis une réputation méritée par une traduction en langue italienne du *Paradis perdu* de Milton.

Pise. — Le libraire Rosini a publié dernièrement une nouvelle traduction du *Voyage sentimental de Sterne*, par M. Didimo Chiarico. Cette traduction a obtenu un grand succès.

Milan. — M. Musi se propose de publier incessamment une belle édition des *Œuvres complètes de Machiavel*, accompagnée de plusieurs ouvrages inédits du même auteur.

Perugia. — Le savant antiquaire Giov. Battista Vermiglioli, professeur d'archéologie à l'Université de Perugia, conservateur du cabinet d'antiquités de cette ville, et membre de plusieurs Académies, vient de publier un ouvrage important et très-curieux, sous ce titre : *Memorie di Jacopo Antiquarii e degli studii di amena letteratura esercitati in Perugia nel secolo decimoquinto, con un' appendice di monumenti, etc. In Perugia*, 1813. Un gros vol. in-8° de 447 pages, accompagné d'une préface considérable et de notes nombreuses. Cet ouvrage de l'estimable M. Vermiglioli a été accueilli de tous les savans d'Italie avec le plus vif intérêt. Jacopo Antiquarii était, comme on sait, natif de Perrugia. Il fut par ses talens un des plus beaux ornemens de son siècle et de sa patrie.

Brera. — M. Fumagalli, peintre distingué, et membre de l'Académie royale de Milan, va publier par souscription les ouvrages de Léonard de Vinci. Cette collection formera au moins trente livraisons, de format grand in-4°, de six planches chacune. Elle sera intitulée : *Scuola di Leonardo da Vinci in Lombardia*. Les planches seront accompagnées d'un Discours préliminaire, d'observations et de notices sur la vie des auteurs. L'ouvrage sera tiré à 500 exemplaires seulement. On souscrit à Brera, chez l'éditeur, et à Milan, chez les libraires Molini et Landi.

MERCURE ÉTRANGER.

N° XIV.

LANGUES ORIENTALES.

LITTÉRATURE CHINOISE.

Plan d'un Dictionnaire chinois, brochure in-8° de 80 pag., par M. ABEL DE RÉMUSAT, docteur en médecine.

JE déclare, en commençant l'analyse du plan de M. de Rémusat, que je ne sais pas le chinois, et que je dois aux récits des voyageurs et aux travaux des Missionnaires tout ce que je connais de la littérature d'un peuple sur les institutions duquel on porte encore aujourd'hui des jugemens si opposés. Les sinologues vont sans doute dire, après cet aveu, qu'il ne m'appartient pas de juger leurs travaux. Ils auraient raison, si je me permettais de donner mon avis sur des ouvrages purement philologiques et sur des discussions qui auraient pour objet d'analyser ou d'éclaircir des textes chinois; mais ce n'est point de cela qu'il s'agit ici, puisqu'il est facile de démontrer que le Mémoire du docteur Rémusat peut être aussi bien apprécié par tous ceux qui s'adonnent aux lettres, que par un *sinologue*. Ce Mémoire a deux parties très-bien distinctes. La première renferme une suite de faits pour servir à l'histoire de la *sinologie* : on trouve dans la seconde des plans d'ouvrages propres à faciliter l'étude du chinois : ainsi l'on voit que pour juger le travail de M. de Rémusat, il suffit d'appliquer à un cas particulier les lois de

la *grammaire générale*, et de n'être pas étranger à l'histoire des littérateurs. C'est en l'analysant de cette manière que je vais tâcher de le faire connaître.

L'auteur parle en premier lieu des dictionnaires chinois composés jusqu'à ce jour par les Européens. Il paraît que *Mathieu Ricci* est le premier qui en ait rédigé un, car M. de Rémusat croit que l'ouvrage du père *Cobo* ne mérite pas ce titre. Malheureusement le manuscrit de *Ricci* est perdu. C'est, sans doute, une grande perte; mais si l'on considère que le père *Kircher*, l'homme le plus *mal-savant* qui ait jamais existé, devait en être l'éditeur, les regrets diminueront : car ce visionnaire, manquant des connaissances grammaticales et de l'esprit méthodique qu'exige la publication d'un dictionnaire chinois, aurait gâté bien certainement le travail du père Ricci, qui serait par là devenu tout-à-fait inutile, et peut-être même dangereux. M. de Rémusat fait ensuite connaître les travaux du père *Collado*, de *Gabriel Magaillans*, de *Bouvet*, de *Parennin*, de *Dias* et de plusieurs autres sinologues qui avaient entrepris de rédiger des dictionnaires et des vocabulaires chinois; il donne surtout de grands détails sur les essais du docteur *Montucci*, également célèbre par son goût pour la polémique, par le style mordant avec lequel il défend la vérité, et par l'étendue de ses connaissances.

Après avoir exposé les travaux des Missionnaires et des savans, sur la langue chinoise, l'auteur donne des notices de plusieurs dictionnaires manuscrits qu'il possède. Le premier est une copie du *Han tseu Si i*, ou *Sinorum characterum Europea expositio*, composé par *Basile de Glémona*, Frère-Mineur de l'Étroite Observance. Voici le jugement que M. de Rémusat porte sur ce dictionnaire : « Le « nombre des caractères qui y sont expliqués est trop peu « considérable, mais le choix en est généralement bien fait. « Les caractères homophones ne sont pas toujours disposés « suivant cet ordre *analogique*, dont Fourmont s'était « peut-être exagéré l'importance, mais qu'il est du moins « très-utile de conserver dans un dictionnaire tonique ; les

« variantes d'écriture manquent souvent et ne sont pas rap-
« portées en assez grand nombre; il règne quelque désordre
« dans les différentes acceptions du même mot, et l'auteur
« ne s'est pas assez rigoureusement conformé pour cet objet
« à la méthode chinoise. Le nombre des phrases et des
« exemples est trop petit, et d'ailleurs ils ne sont écrits
« qu'en lettres latines, ce qui diminue beaucoup de leur
« utilité. »

Le *Han tseu Si i* se divise en trois parties. La première est le dictionnaire lui-même, qui contient les caractères rangés dans l'ordre alphabétique, d'après le système d'orthographe particulier à l'auteur, et dans celui des cinq tons, adoptés par les Missionnaires lexicographes.

La seconde partie renferme des tables assez bien rédigées. Une entre autres, qui est intitulée *Usus specialis particulæ* Ta, offre cent vingt-un exemples des changemens que cette particule fait éprouver au sens des caractères avec lesquels on la joint. Une autre table est consacrée aux *particules numérales*. « Les Latins, dit M. de Rémusat, « distinguent par des adverbes de quantité différens, les « objets qui se mesurent de ceux qui se comptent. Les Chi- « nois distinguent, de plus, les objets de différente nature « qui peuvent se compter, par des particules ajoutées aux « nombres. » La troisième table, intitulée *Modus enumerandi annos more sinico*, offre le cycle sexagénaire. Il y a encore plusieurs autres tables, dont la dernière contient les *noms de familles presents, par ordre de l'empereur*. elle est rangée suivant le système orthographique adopté par le père Basile.

Enfin, la troisième partie du *Han tseu Si i* est un *index* des caractères qui ont été expliqués dans la première. Ils sont rangés par ordre de clefs, et la prononciation en lettres latines qui les accompagne sert de renvoi pour les retrouver dans le dictionnaire.

Le second manuscrit dont parle M. de Rémusat est encore une copie du *Han tseu Si i*, mais elle diffère de la précédente, en ce que l'orthographe du père Basile a été

remplacée par la prononciation portugaise et ses explications latines, partiellement traduites, soit en portugais, soit en français; mais l'augmentation des caractères, dont le nombre s'élève à plus de quatorze mille dans la seconde copie, forme entre les deux manuscrits une différence bien autrement importante que celles du changement d'orthographe et de la traduction des explications latines.

Le docteur Rémusat parle ensuite d'un dictionnaire chinois espagnol, antérieur et préférable au *Han tseu Si i* qui n'est qu'un vocabulaire. « Les caractères, dit-il, y sont « bien suivis de leurs principales significations en espagnol, « et un petit nombre seulement en sont dépourvus. Mais ce « qui fait le principal mérite de l'ouvrage, et qui le dis- « tingue de tous ceux du même genre dont j'ai connaissance, « c'est l'attention qu'a donnée son auteur aux phrases et « aux expressions complexes dans lesquelles peut entrer « chaque caractère; elles y sont toutes écrites en chinois, « d'une manière extrêmement nette, et accompagnées de « leur lecture et de leur interprétation en espagnol. » L'auteur entre ensuite dans quelques détails sur les particules, sur la prononciation des caractères, sur la langue mandarine et sur les avantages qui donnent au dictionnaire chinois-espagnol une grande supériorité sur tous les autres. Les divers rapprochemens qu'il fait sont très-curieux, mais je m'abstiens de les juger; les sinologues peuvent seuls le faire en connaissance de cause, et je n'ai pas l'honneur de l'être.

Le dernier ouvrage dont M. de Rémusat donne la notice est un vocabulaire de plus de sept mille caractères, avec de courtes explications; il est *rédigé suivant les deux cent quatorze clefs, telles que les ont enseignées* Fourmont et Deshauterayes, *et telles qu'elles ont été adoptées par les auteurs des dictionnaires chinois les plus méthodiques et les plus répandus en Europe.* L'orthographe de ce vocabulaire étant la même que celle du *Han tseu Si i*, il peut de cette manière lui servir d'*index*, et s'il est insuffisant pour traduire, il facilite du moins le recours aux dictionnaires toniques.

M. de Rémusat expose ensuite son plan d'un dictionnaire chinois. Il propose de choisir, pour base d'un travail de ce genre, le *T'sching-tseu-thong*, dont la meilleure édition est celle qui porte le titre de *Khang-hi-tseu-tian*; c'est le dictionnaire que les lettrés estiment le plus. « On y prendrait, dit-il, la série des caractères, « dont le nombre s'élève à plus de trente mille, que l'on « pourrait, au moyen de quelques additions, porter à qua- « rante mille, qui formeraient comme le fonds de la langue « chinoise. »

Il veut qu'on place sous tous les caractères la forme antique, les dégradations qu'elle a successivement éprouvées, et les variantes d'orthographe dont chacun d'eux est susceptible.

« On joindrait aux caractères, ajoute-t-il, leur pro- « nonciation en lettres françaises, non pas seulement sui- « vant la langue *mandarine*, mais aussi suivant celles de « *Tchang-tcheou* ou du *Fou-kian*, du *Kouang-* « *toung*, de *An-nan*, avec tout ce qu'on pourrait se pro- « curer des patois de la Chine et de la langue des peuples « qui se servent des caractères chinois. On noterait aussi « avec soin ce qui nous reste des anciennes prononciations « des caractères, surtout à une époque antérieure au séjour « des empereurs chinois dans le *Kian-nan*. »

M. de Rémusat pense judicieusement qu'on doit rapporter les caractères synonymes, les opposés et les définitions en chinois, d'après le *Tseu-tian*, avec une interprétation latine, et placer ensuite les expressions complexes, en ajoutant à chaque caractère une phrase ou un exemple pour chacune de ses acceptions.

« Enfin il faudrait, dit-il, que les différens tons, les dif- « férentes prononciations, les acceptions variées d'un même « mot fussent soigneusement distinguées, et qu'à chaque « section on marquât les variantes et les synonymes; car le « caractère qui peut se prendre pour un autre en un cer- « tain sens, ne le pourra pas dans tel autre sens, et c'est ce « qu'il est essentiel de déterminer. »

Tel est le plan proposé par M. Rémusat ; mais pour le concevoir il ne suffisait pas d'être habile sinologue, il fallait encore avoir fait une étude approfondie de la grammaire générale, de la métaphysique des langues, et du mécanisme particulier de celle des Chinois. C'est aux sinologues qu'il est permis de juger le projet proposé ; mais en ma qualité de grammairien, j'ose assurer qu'il me paraît bien conçu, et je désire qu'il soit promptement exécuté.

Je ne suivrai pas l'auteur dans ses considérations sur les difficultés de l'entreprise, et je ne puis prononcer s'il a de bonnes raisons pour préférer l'ordre des clefs à celui des tons, et parmi les différens systèmes des clefs, celui qui en contient deux cent quatorze, à ceux où l'on en trouve un moindre ou un plus grand nombre. Les motifs qu'il donne me semblent fort plausibles, mais les partisans de l'opinion contraire pourraient aussi en avoir de très-puissans.

Non nostrum tantas componere lites.

C'est la tâche de ceux qui savent le chinois, et qui me récuseraient si j'avais la présomption de le faire. La mienne est d'exposer les idées du docteur Rémusat.

A la suite de son plan de dictionnaire, ce savant fait l'histoire des travaux des Européens sur la grammaire et les élémens de la langue chinoise. C'est dans ce chapitre qu'il distribue à ses prédécesseurs, avec mesure, mais sans passion, l'éloge et le blâme qu'ils méritent. Ses examens des *Meditationes sinicæ* et de la *Grammatica sinica*, de Fourmont, sont inspirés par une judicieuse critique, et il juge les hommes sans se laisser imposer par l'éclat des noms. Les travaux de *Deshauteraies*, et ceux du Père *Mailla*, sont également appréciés avec justice ; il n'oublie ni la lettre du Père *Amiot*, à l'occasion du paradoxe de *Néedam* sur les hyéroglyphes égyptiens, ni les *Remarques philologiques*, dans lesquelles le docteur *Montucci* fait preuve d'une érudition fort incommode pour ses adversaires, et il donne de grands détails sur les ouvrages de M. *Marshman*.

L'auteur termine son mémoire en y traçant le plan d'une

introduction à l'étude de la langue chinoise. Les personnes qui voudraient rapprocher ce plan de celui du dictionnaire, y trouveront les mêmes connaissances grammaticales unies à une vaste érudition, et elles applaudiront sans doute au vœu que je forme de voir M. Rémusat le remplir un jour.

Quoique orientaliste, ce savant écrit sa langue avec correction et élégance; la brochure qu'il vient de publier se fait lire avec plaisir, même par ceux qui sont étrangers aux lettres orientales. Je pourrais citer tels littérateurs bien fameux dont on n'en dit pas autant, et je connais certains professeurs de *grammaire française* qui auraient besoin des leçons de l'habile sinologue.

L. A. M. BOURGEAT (de l'Isère), *membre de la Société Philotechnique, de celle des Antiquaires de France, de l'Académie de Grenoble, etc.*

Dictionnaire Chinois-Français, par M. DE GUIGNES, etc. Imprimerie impériale, 1813. 1 vol. in-fol.

[PREMIER ARTICLE.]

LA publication du premier dictionnaire chinois, expliqué en langue européenne, est un événement trop important dans la république des lettres, pour que nous ne nous empressions pas d'annoncer que M. de Guignes vient de terminer celui dont la rédaction et la publication lui avaient été confiées par un décret impérial en date du..... 1809. Il est digne de remarque que, le jour même où un journal très-répandu reprochait à l'auteur, en termes peu mesurés, son long silence, celui-ci remettait au ministre de l'intérieur le premier exemplaire de son grand et mémorable ouvrage. Comme nous devons attendre qu'il soit livré au public pour en rendre un compte aussi satisfaisant qu'il dépendra de nous, dans un second, et peut-être même dans un troisième article, nous nous bornerons à observer que ce

Dictionnaire renferme plus de treize mille caractères chinois, rangés suivant l'ordre des clefs, avec une explication française et une synonymie latine. L'exécution typographique de cet ouvrage fait le plus grand honneur à l'Imprimerie impériale : c'est l'unique établissement de ce genre, en Europe, qui possède les hommes et les matériaux nécessaires pour l'achèvement d'une aussi belle entreprise. On y trouve maintenant plus de cent trente mille caracteres chinois de différentes grosseurs, et, ce qui est plus précieux encore, un prote dont l'intelligence égale le zèle. Je me plais à rendre ici cet hommage public de mon estime et de ma reconnaissance personnelle au modeste M. La Rue. On conçoit aisément que faire l'éloge de cet habile typographe, c'est, en même temps, faire celui de ses chefs. En effet, MM. Marcel et Annisson Duperron, qui savent l'apprécier, l'encourager, s'empressent de lui procurer tous les moyens d'exécuter les ouvrages qu'on lui confie.

LITTÉRATURE PERSANE.

Refrains d'Hâfiz.

Un article que j'ai inséré dans le 9e numéro de ce Mercure, sur Hâfiz et ses poésies, me dispense de parler de nouveau de ce poète; je me contente d'y renvoyer le lecteur. La pièce dont je vais offrir la traduction fera encore mieux connaître le talent et la manière d'écrire d'Hâfiz, le plus voluptueux des poètes persans. Peut-être n'y verra-t-on pas beaucoup de suite et d'enchaînement dans les idées, ni de variété dans les images; mais c'est, comme on a pu déjà le remarquer, le défaut commun à tous les poètes orientaux. Leurs idées sont souvent si peu liées les unes aux autres, que, dans leurs poésies descriptives et dans les peintures qu'ils font de l'amour, il serait presque indifférent de commencer par le dernier vers et de finir par le premier. Il n'est pas rare qu'un vers fasse à lui seul un sens particulier, et ne dépende en rien de celui qui le précède. De-là vient que,

dans les manuscrits des poètes persans surtout, il y a des transpositions de vers très fréquentes, et que cependant le sens de la pièce reste toujours le même, et n'en devient pas plus obscur. Enfin, les poésies arabes et persanes ne sont le plus communément que des pensées détachées, sans liaison avec ce qui précède et ce qui suit Cet ordre et cette suite qui manquent chez les écrivains orientaux, on ne peut les exiger, ce me semble, dans les poètes qui chantent l'amour et le vin. La passion n'observe point une marche méthodique et ordinaire; elle se jette dans des écarts, et ne va que par bonds et par saillies : tout en elle est brusque, impétueux, désordonné. Mais ce qui fatigue et rebute dans les poètes arabes et persans, c'est ce retour uniforme des mêmes figures, qui plairaient davantage si elles étaient plus variées et répandues avec moins de profusion; ce sont des métaphores dures et hardies qui blessent le goût et choquent le bon sens; ce sont encore des pensées si gigantesques et si extravagantes, ou si niaises et si puériles, qu'il serait impossible de les faire passer en français telles qu'elles sont dans l'original.

La pièce que je vais présenter aux lecteurs n'est pas tout-à-fait exempte de ces défauts. J'ai donc cru pouvoir adoucir certains passages, les mettre dans un jour plus favorable, et leur donner une couleur qui blesse moins les regards. C'est une liberté qu'un traducteur peut et doit prendre quelquefois. En lisant la pièce d'Hâfiz, on y verra quelques traits de ressemblance avec Anacréon et Horace. J'aurais pu multiplier les citations grecques et latines; mais ce serait un soin superflu et un vain étalage de savoir Le lecteur fera, aussi bien que moi, ces sortes de rapprochemens, et il semblerait peut-être ridicule que je lui fisse toucher au doigt ce qu'il peut trouver aisément.

« O toi qui as livré au vent l'amour que tu me témoignais, est-ce donc là la fidélité que tu m'avais jurée? Est-ce ainsi que tu m'aimes?

Jusques à quand retiendras-tu captif, dans le filet des soucis amoureux, ce cœur blessé et en proie à la plus amère douleur?

O chère âme de ma vie! faut-il donc que tes rigueurs et

tes mépris déchirent continuellement le tendre et faible cœur de celui qui t'adore?

Les boucles de ta noire chevelure m'ont jeté dans le délire; tous mes sens sont bouleversés.

Quoique le feu dévorant de tes cruautés me consume, cependant je me suis fait une douce habitude des tourmens que j'endure.

Je me suis écrié Sois touchée de mes peines, et mets un terme à tes cruautés.

Mais, hélas! puisque je n'ai pas l'espoir qu'un jour tu veuilles prendre pitié d'un malheureux amant que les chagrins accablent,

Il vaut mieux ne pas détourner mon visage de la patience, peut-être obtiendrai-je ce que mon cœur désire.

« Quand même je mourrais victime des tourmens de l'amour, non, ma bien-aimée, je ne pourrais détacher mon cœur de la passion qu'il a pour toi.

Ah! si les cris que je pousse s'élevaient jusqu'à la voûte des cieux, l'astre du jour et celui de la nuit seraient sensibles à mon infortune.

A chaque instant l'arc de tes sourcils décoche des traits acérés qui me déchirent le cœur.

Est-il une plume capable de décrire la violence de mon amour? Mercure lui-même ne le pourrait, quand même j'en ferais mon interprète.

Déjà je suis vieux en amour, quoique je ne sois qu'un enfant; mais cet amour n'est encore que celui d'un enfant, quoique j'aime depuis longues années.

Puisque la fortune cruelle, en m'éloignant de toi, me retient captif dans les chaînes de la douleur,

Il faut qu'à l'exemple de *Sady*, j'apporte le calme à mes sens agités, et que je prenne patience.

Il vaut mieux ne pas détourner mon visage de la patience, peut-être obtiendrai-je ce que mon cœur désire.

« Échanson! fais couler un vin parfumé; remplis-en deux ou trois coupes aux larges bords; donne que je les vide avec délices.

Tant que ma tête conservera un reste de raison, verse-moi cette douce liqueur, dont s'abreuve la troupe sacrée des Mages.

Déjà les oiseaux qui habitent ce jardin préludent à leurs tendres concerts ; ils chantent, et mes oreilles charmées croient entendre la voix harmonieuse de David.

Et toi, musicien, fais-nous entendre le bruit du tambourin; fais frémir mélodieusement les cordes de ta lyre.

Que les feux de l'amour t'inspirent de voluptueuses chansons. Soupire doucement comme un luth, au souvenir du bonheur que je savourai dans les bras de ma bien-aimée.

Hâfiz! bois à pleine coupe ; abandonne-toi au délire de la gaîté. Et pourquoi t'inquiéter des caprices de la fortune?

Puisque l'œil n'aperçoit point de rivage à la mer de la séparation,

Il vaut mieux ne pas détourner mon visage de la patience, peut-être obtiendrai-je ce que mon cœur désire.

« O toi qui es un objet de jalousie pour toutes les belles, détourne ce voile importun qui me dérobe un visage éclatant comme l'astre de la nuit!

Que je puisse, en contemplant tes divins attraits, briser tous les liens qui me retiennent au monde, et ne m'attacher plus qu'à toi!

O ma charmante amie! nos mutuels et passionnés regards ont trahi partout le secret de nos cœurs.

Hélas! l'exil et ses tourmens ont commencé. Quelle sera la fin de mon amour?

Brûle, ô mon cœur! sur le feu de l'exil et dans la cassolette de la douleur ; exhale doucement le parfum de l'aloès.

Il a donné au vent le principe de sa vie, celui qui a consacré tous ses jours à t'aimer.

Maintenant que je ne puis baiser les pieds de cette beauté fière et dédaigneuse.

Il vaut mieux ne pas détourner mon visage de la patience, peut-être obtiendrai-je ce que mon cœur désire.

« O toi dont la taille a l'élégance du cyprès, le sein, la blan-

cheur du lis, toi dont le visage ravissant efface l'éclat de la lune,

Reviens; car je suis accablé sous le poids de l'absence, et mon âme impatiente ne peut goûter un instant de repos.

La petite tache qui rehausse l'éclat de ton charmant visage, les boucles de tes cheveux sont les appâts qui ont fait tomber mon cœur dans le piége de l'amour.

Seul, en proie aux douleurs déchirantes de la séparation, que deviendrai-je? quelle sera ma triste fin?

Eloigné de la présence chérie, il semble que ton malheureux amant, en butte à tous les traits du sort, n'ait reçu en partage que peines et que tourmens.

Hâfiz! doit-on en cette vie se proposer autre chose que de caresser une maîtresse adorée, que de presser amoureusement les bords parfumés d'une coupe remplie d'un vin délicieux!

Maintenant, ô beauté enchanteresse! que je ne puis étancher sur tes lèvres la soif qui me dévore,

Il vaut mieux ne pas détourner mon visage de la patience, peut-être obtiendrai-je ce que mon cœur désire.

« O toi qui peux calmer les transports de mon âme agitée! toi l'unique, le doux espoir de mon cœur!

Ah! combien m'est agréable l'amour que tu m'inspires! Que je supporte volontiers les flammes qui me consument!

O ma douce maîtresse! depuis que je ne te serre plus dans mes bras, à chaque instant mon âme est près de m'abandonner.

Soupirant sans cesse après ta délicieuse présence, je passe mes jours à espérer.

Quo! cette nuit s'est écoulée sans que je t'aie pressée contre mon sein! Au souvenir d'un bonheur évanoni, des torrens de larmes ont inondé ma couche solitaire.

Oui, je te le jure, tant que la mort ne déchirera pas le vêtement de mon existence, je ne cesserai de t'adorer et d'être tout à toi.

Puisqu'en dépit de tous mes efforts, je ne puis satisfaire les désirs de mon cœur brisé de douleur,

Il vaut mieux ne pas détourner mon visage de la patience, peut-être obtiendrai-je ce que mon cœur désire.

« Blessures de l'Amour, que vous êtes douces ! Vous répandez sur mon cœur le baume de la vie. L'amour que je ressens pour ma belle maîtresse est l'ami, le confident de mon cœur.

Les boucles de ta noire chevelure sont les lacs qui retiennent mon âme captive. Le rubis de tes lèvres est comme un précieux chaton enchâssé dans l'anneau de mon cœur.

Depuis que ton œil règne en souverain dans mon cœur, tes sourcils sont comme deux arcs placés entre les mains d'un satellite sévère, occupé à épier tous les mouvemens de mon âme.

Ma bien-aimée est dans mon cœur, et moi je suis dans le feu ; c'est pour elle que je crains, et non pas pour mon cœur.

Les douleurs de la séparation ont été si grandes, qu'à tout moment je me suis vu près, ou de rendre le dernier soupir, ou de perdre la raison.

Hâfiz ! ah ! quel bonheur, si celle qui te tient lieu du monde entier daignait faire descendre dans ton cœur un rayon d'espérance.

Eh bien, puisqu'il n'est pas en mon pouvoir de savourer à ton loisir et les délices de l'union et le charme des caresses,

Il vaut mieux ne pas détourner mon visage de la patience, peut-être obtiendrai-je ce que mon cœur désire. »

Grangeret de Lagrange.

LITTÉRATURE ARABE.

Poésies fugitives, *traduites par* Duval-Destains.

Les petits morceaux des traductions qu'on va lire, sont détachés et tirés des différens poètes arabes. Ils pourront donner une idée des compositions orientales dans le genre gracieux et léger.

« Non, je n'oublierai jamais ce moment heureux où, sem-

blable à l'astre des nuits, une belle, dont l'haleine est plus douce que le miel, vint me trouver dans ma retraite solitaire. Ah! me dit-elle avec transport, presse-moi sur ton sein, puise sur mes lèvres des torrens de volupté, ne crains pas l'arrivée subite du censeur. Ote, lui répondis-je, ce voile importun qui me dérobe ton charmant visage. (1) Je n'aime pas le rameau caché sous les feuilles, l'épée dans le fourreau, la lune sous les nuages, ni la fleur prisonnière dans son bouton. »

« O ma bien aimée! presse ta joue contre la mienne, et tu verras une merveille qui ravit en une extase voluptueuse. Tes joues deviendront un parterre délicieux, que les miennes inondées de larmes arroseront en abondance. »

« Dernièrement ma bien-aimée me présenta une coupe dont les bords étaient empreints du cachet embaumé de ses lèvres. Ah! m'écriai-je, que cette liqueur est douce! N'est-elle pas extraite de tes joues? Non, reprit-elle, le vin fut-il jamais extrait de la rose? »

« La pomme que j'ai prise des mains de ma bien-aimée, elle l'a cueillie sur un rameau aussi délicat que sa taille. Cette pomme a l'incarnat et le poli de ses joues, le parfum et le goût de son haleine. »

Ces pensées galantes sont assez dans le goût du madrigal français.

(1) Un poète français a dit quelque part :

Les voiles les plus délicats
Sont un outrage à la nature.

LITTÉRATURE GRECQUE MODERNE.

Ῥητορική, *etc.* ; c'est-à-dire : *Rhétorique d'après les plus célèbres rhéteurs anciens et modernes ;* rédigée par Néophytos Bambas, et publiée aux frais de ses compatriotes. Un vol. in-8° de 415 pages, avec un Discours préliminaire de 58 pages. Paris, 1813.

M. Bambas, natif de l'île de Chios, résidant à Paris, est un jeune ecclésiastique qui fait beaucoup d'honneur à sa patrie, et particulièrement au clergé de la nation grecque. Mathématicien fort habile et littérateur distingué, il a fixé de bonne heure l'attention de ses concitoyens, et a mérité il y a quelque temps l'honneur d'être nommé, par un décret, professeur de mathématiques et de physique dans le collége public qui fait toute la gloire de Chios. On lui a écrit à ce sujet pour le prier de retourner dans sa patrie, en lui faisant sentir combien elle avait besoin de ses lumières. Mais M. Bambas, qui s'occupait déjà de la *Rhétorique* que nous annonçons, a fait savoir à ses généreux compatriotes, qu'il désirait, avant de quitter la grande capitale, le foyer des sciences et des arts, y publier son ouvrage. A peine les Grecs de Chios ont-ils reçu ses lettres, qu'ils lui ont fait parvenir tous les fonds nécessaires pour l'impression de son utile travail.

C'est ainsi que les Grecs modernes honorent le mérite, encouragent les savans, et contribuent à répandre le goût des lettres. L'ardeur pour les progrès de l'esprit humain est transmise chez eux de père en fils, comme le plus beau et le plus précieux héritage.

La méthode que M. Bambas a adoptée dans sa *Rhétorique*, nous paraît fort simple. Il attache de plus le lecteur par un style correct et coulant, par la variété des exemples, relatifs à l'art oratoire, à l'histoire ou à la morale. Tous ces exemples sont bien choisis, et prouvent le goût et les excellentes intentions de l'auteur. Nous avons surtout remarqué à côté d'une foule de passages de Démosthènes, plusieurs beaux morceaux de Cicéron, que M. Bambas a traduits en

grec moderne avec beaucoup de bonheur. Si l'ouvrage qui nous occupe est déjà connu de quelques hellénistes Français, nous ne doutons point qu'ils n'y aient rencontré avec satisfaction des passages de Corneille, de Racine de Voltaire, de Massillon, de Thomas, etc., également traduits avec une rare élégance.

S'il fallait faire la part de la critique, nous dirions que l'on aurait désiré que l'auteur eût donné plus d'étendue à certains chapitres, comme par exemple à celui qui est consacré à la métaphore, et dont la sécheresse ne peut pas être excusée dans un homme aussi savant que M. Bambas C'est Blair qui a traité de cette partie importante dans toute son étendue et avec une profondeur digne du vrai philosophe.

Les Προλεγόμενα, ou discours préliminaire, dont M Bambas a fait précéder son excellent ouvrage, renferment des aperçus fort intéressans sur différens sujets. L'auteur y parle de l'origine et des progrès de l'art oratoire, se plaint noblement des détracteurs de la philosophie, donne à ses compatriotes des conseils salutaires, témoigne avec candeur la vive joie qu'il éprouve en apprenant les nouveaux progrès que font tous les jours les Grecs modernes, et plein d'un juste enthousiasme, il s'écrie :

« Celui qui reste indifférent, en voyant cette émulation « pour le bien public, celui qui du moins ne s'en réjouit pas, « n'y pouvant contribuer en rien autre chose, celui-là est « sans contredit traître à sa nation et à sa patrie. »

Ce peu de lignes, que nous venons de transcrire, suffisent pour faire voir quels sont les sentimens qui animent l'auteur, et quel a été son but, en composant ces prolégomènes.

Notre jeune ecclésiastique parle aussi avec éloge des principales écoles de la Grèce moderne. « De toutes les villes « grecques, dit-il, Chios, Cydonie (1) et Smyrne sont celles « qui ont eu le bonheur de trouver des professeurs philoso- « phes.... Chios, ma très-chère patrie, possède le célèbre « mathématicien Ioannis; Cydonie possédait le savant Vé-

(1) Petite ville de Mysie dans l'Asie mineure, non loin de Pergame, et vis-à-vis des petites îles appelées anciennement *Hécatonnèses*, et aujourd'hui *Moschonnissia*.

« niamin, qui maintenant est premier professeur au col-
« lége de Constantinople; Smyrne enfin a des professeurs
« fort habiles dans les sciences et dans la littérature, parmi
« lesquels on distingue Koumas et les frères Oikonomos...
« Dans toutes les écoles de la Grèce on a fait et l'on fait en-
« core des progrès étonnans; mais c'est surtout celle de
« Smyrne qui est fréquentée par une foule d'élèves de tout
« âge et de toute condition, et qu'un patriote ne saurait
« voir sans éprouver une joie inexprimable, etc. etc. »

L'estimable auteur termine son beau discours par des réflexions profondes et judicieuses sur les qualités et les devoirs de l'orateur sacré. Ces réflexions décèlent un homme également versé dans la vraie théologie et dans la connaissance du cœur humain.

Pour terminer cet article, je me contenterai de dire que l'ouvrage de M. Bambas est un vrai monument du patriotisme des Grecs modernes, et réfute complétement les assertions injustes et outrageantes de quelques savans du nord, qui ont prétendu et prétendent encore que les Grecs d'aujourd'hui sont avilis par l'esclavage, et ne lisent que des ouvrages de théologie polémique.

Constantin NICOLOPOULO, *de Smyrne, professeur de littérature grecque, attaché à la Bibliothèque de l'Institut impérial de France.*

LANGUE ESPAGNOLE.

PROFECIA DEL TAJO, *por* FR. LUIS DE LEON.

Folgava el rey Rodrigo
Con la hermosa caba en la ribera
Del Tajo sin testigo,
El rio sacò fuera
El pecho, y le hablò desta manera:

En mal punto te goces
Injusto forçador, que ya el sonido
Oyo ya, y las voces,
Las armas, y el bramido
De Marte, y de furor, y ardor cenido.

Ay! essa tu alegria
Que llantos acarrea, y essa hermosa
(Que viò el sol en mal dia)
A Espana, ay! quan llorosa,
Y al cetro de los Godos quan costosa,

Llamas, dolores, guerras,
Muertes, assolamiento, fieros males
Entre tus braços cierras,
Trabajos inmortaes,
A ti y à tus vassallos naturales;

A los que en Constantina
Rompen el fertil suelo, à los que bana
El Ebro, à la vecina
Sansuena, a Lusitana,
A toda la espaciosa y triste Espana.

Ya dende Cadiz llama
El injuriado Conde, à la vengança
Atento y no à la fama,
La barbara pujança,
En quien para tu dano no ay tardança.

Oye que al cielo toca
Con temeroso son la trompa fiera,
Que en Africa convoca
El moro à la vandera,
Que el ayre desplegada va ligera.

La lança ya blandea

El Arabe cruel, y hiere el viento
Llamando à la pelea;
Innumerable cuento
De esquadras juntas veo en un momento.

Cubre la gente el suelo
Debaxo de las velas despareco
La mar, la vos al cielo
Confusa y varia crece,
El polvo roba el Dia, y le escurece.

Ay! que ya presurosos
Suben las largas naves; ay que tienden
Los braços vigorosos
A los remos, y encienden
Las mares espumosas por do hienden.

El Eolo derecho
Hinche la vela en popa, y larga entrada
Por el Herculeo estrecho
Con la punta acerada
El gran padre Neptuno da à la Armada.

Ay triste! y aun la tiene
El mal-dulce regaço, ni llamado
Al mal que sobreviene
No accores, occupado
No ves ya il puerto à Hercules sagrado?

Acude, acorre, buela,
Traspassa el alta sierra, occupa el llano,
No perdonez la espuela,
No des paz à la mano,
Menea fulminando el hierro insano.

Ay quanto de fatiga!
Ay quanto de sudor està presente,
Al que viste loriga,
Al infante valiente,
A hombres y à cavallos juntamente!

Y tu Betis divino,
De sangre agena y tuya amancillado,
Daràs al mar vecino
Quanto yelmo quebrado?
Quanto cuerpo de nobles destroçado?

El furibundo Marte
Cinco luces las hazes desordena
Igual à cada parte;
La sexta, ay! te condena,
O cara patria! à barbara cadena.

TRADUCTION.

LA PROPHÉTIE DU TAGE, *par* FR. LOUIS DE LÉON. (1)

CETTE ode célèbre en Espagne, et l'un des plus brillans morceaux de poésie des siècles modernes, est une imitation du *Pastor cùm traheret* d'Horace. Elle est fondée sur une tradition historique qui attribue la chute de la monarchie des Goths à l'attentat de leur dernier roi Rodrigue, ou plutôt Rodéric, contre la pudeur de la fille du comte Julien. Ce dernier, exerçant la plus criminelle de toutes les vengeances, appela les Maures d'Afrique en Espagne, dont ils ne furent entièrement chassés qu'au quinzième siècle, après une domination de huit cents ans.

SUR la rive du Tage, le roi Rodrigue folâtrait, sans témoins, avec la belle Caba (2) .... Le fleuve indigné montra sa tête au-dessus des ondes, et proféra ces prophétiques paroles :

« Tu jouis sous des auspices funestes (3), injuste ravis-

---

(1) Ce poète est né à Grenade, en 1527. Bouterwek, dans son *Histoire de la Littérature espagnole*, lui a consacré un assez long article : « C'est, » dit-il, « sans exception, le plus correct des poètes espagnols. Il faisait des vers par l'ascendant de son étoile, non par choix, ni de propos délibéré : mais dès sa plus tendre jeunesse, il avait lu et relu les odes d'Horace ; et l'élégante correction de ce poète avait formé son goût à son insu. La grâce noble et simple de ce style était le modèle toujours présent à son imagination ; mais le caractère de la poésie d'Horace convenait trop bien au caractère de son esprit ; il se l'appropriait trop naturellement, pour risquer jamais de l'imiter d'une manière servile. Aucun poète n'a connu mieux que Louis de Léon la véritable manière d'imiter les anciens dans la poésie moderne. »

(2) La fille du comte Julien, que d'autres ont nommée *Florinda*.

(3) . . . . . Malâ ducis avi domum. »
. . . . . .
« . . . Jam galeam Pallas et ægida,
Currusque et rabiem parat. »

HOR.

seur !..... J'entends déjà le bruit affreux des armes; j'entends les voix plaintives, le cri du terrible Mars qui marche accompagné de la fureur et de la rage.

« Hélas ! ces voluptés dont tu t'enivres, que de larmes elles feront répandre ! Et toi, beauté fatale qui naquis en un jour malheureux, que tu coûteras de pleurs à l'Espagne ! que tu coûteras cher à l'empire des Goths !

« Insensé ! tu serres dans tes bras l'incendie, la douleur, la guerre et tous ses fléaux, la destruction, la mort, les immortelles souffrances qui te menacent toi-même et tes sujets malheureux ;

« Et ceux qui fendent avec le soc les fertiles plaines de Constantine (4) ; et ceux qui boivent les eaux de l'Ebre ; et les paisibles habitans de Sansuena ; ceux de la Lusitanie ; tous les peuples nombreux qui couvrent la spacieuse et triste Espagne !

« Moins occupé de sa gloire que de sa vengeance, déjà, dans Cadix, le comte offensé (5) appelle avec des cris furieux toute la puissance des Barbares ; elle arrivera trop tôt pour ta ruine !

« Entends-tu la trompette menaçante qui frappe le ciel de son bruit redoutable ? Elle appelle le Maure sous la bannière déployée qui ondoie légèrement dans les airs.

« Déjà l'Arabe cruel brandit sa lance et demande à grands cris la bataille ; je vois se réunir en un moment d'innombrables escadrons.

« Ils couvrent la face de la terre ; la mer disparaît sous leurs voiles ; le bruissement varié de leurs voix confuses grandit toujours et remplit l'étendue des cieux ; d'immenses nuages de poussière obscurcissent la clarté du jour.

« Hélas ! les voilà qui se précipitent et s'élancent sur leurs vastes navires ! Je vois leurs bras nerveux s'apesantir sur

(4) Ville d'Andalousie.

(5) Le comte Julien.

les rames; les mers, qu'ils fendent avec ardeur, blanchissent d'écume.

« Eole enfle leurs voiles d'un souffle favorable, et l'antique Neptune, d'un coup de son trident de fer, ouvre à leur flottante armée une large voie à travers le *Détroit d'Hercule.*

« Oh! déplorable roi! Et tu ne t'arraches pas à ces doux et perfides embrassemens! Et tu ne cours pas au-devant de l'ennemi qui va fondre sur toi! Ne vois-tu pas qu'il occupe déjà le *Port sacré d'Hercule?* (6)

« Va! cours! vole et bouillonne de courage! Franchis la montagne escarpée! Empare-toi de la plaine! Ne donne point de trève à l'éperon! Que ton bras ne se lasse point de frapper! Fais jaillir les éclairs de ton épée ivre de carnage!

« Hélas! que de travaux, que de sueurs, (7) et pour celui qui combat armé de la cuirasse, et pour le fantassin valeureux, pour les hommes et les coursiers!...

« Et toi, divin Bétis! (8) teint du sang étranger et du sang espagnol, que de heaumes brisés, que de nobles cadavres déchirés en lambeaux, tu rouleras à la mer voisine!

« Pendant cinq jours entiers, Mars en fureur tient la balance égale entre les deux armées, et enveloppe leurs bataillons dans une ruine commune..... La sixième aurore te condamne, ô chère patrie! à porter les fers des Barbares. »

S... É.

---

(6) Tarifa, où les Maures débarquèrent.

(7) « Ehen! quantus equis, quantus adest viris
Sudor! quanta moves funera Dardanæ
Genti! . . . . »

Hor.

(8) Le Quadalquivir.

LANGUE ITALIENNE.

REVUE *de plusieurs ouvrages publiés depuis quelque temps en Italie.*

COMPENDIO *della Storia d'Italia, etc.* — Abrégé de l'Histoire d'Italie, depuis la décadence de l'empire d'Occident jusqu'au couronnement de Napoléon-le-Grand, comme roi d'Italie. Florence, 1812. 2 vol. in-12.

L'AUTEUR anonyme de ce petit ouvrage a pensé avec raison que l'Italie moderne devait avoir son *Florus*, ainsi que la France, l'Espagne, l'Angleterre, etc. En conséquence il a extrait des auteurs les plus estimés les principaux événemens d'un pays si justement célèbre. Dans ce cadre circonscrit, on sent plus vivement qu'à la lecture d'histoires partielles, combien les destinées de l'Italie furent extraordinaires. Long-temps la terreur ou la maîtresse du reste de l'univers connu, ce pays, depuis l'invasion des Barbares, ne semble plus remplir qu'un rôle passif dans les annales de l'Europe. Cependant, même alors, de grands caractères s'y montrent, et, du moins, on ne peut lui refuser la gloire d'avoir fait renaître le goût des lettres et des arts. Ce livre, composé pour servir de guide à la jeunesse de la belle contrée, *que partage l'Apennin que la mer et les Alpes environnent*, (1) est généralement exact dans le récit des faits; et si l'abréviateur n'a pas pu se défendre de quelques préventions pour tels ou tels personnages, on voit qu'il a cherché à être impartial autant qu'il lui était possible. Ainsi, par exemple, s'il prétend que Constantin possédait *toutes les qualités qui forment un héros*, ce qui pourrait être contesté, il avoue que ce prince *commença la ruine de*

(1) Ceci est le sens de ce beau passage de Pétrarque, cité par l'auteur :

. . . . . Il bel paese
Che Appennin parte, e il mar circonda e l'Alpe.

l'empire, en transportant à Byzance la résidence des souverains, et en partageant l'état en deux parties distinctes.

Si nous avons loué, en général, l'exactitude de l'auteur, ce n'est pas qu'en plusieurs points il n'ait commis des erreurs. Nous nous contenterons d'en indiquer une seule; elle est d'une espèce assez singulière. Au chapitre des *Croisades*, l'anonyme dit que les deux plus illustres héros dans la première de ces expéditions, furent Bohémond et son neveu Tancrède. Comme il rend d'ailleurs justice à Godefroi, il n'y aurait rien à lui dire, s'il n'ajoutait pas « à l'exception de Renaud d'Est. » Un historien, un auteur né en Italie, aurait dû savoir que ce Renaud n'est illustre que par la volonté du Tasse, et doit être considéré comme un personnage à peu près fabuleux. Si l'un des ancêtres du duc de Ferrare, Alphonse, fut au nombre des croisés, il ne se distingua par nul fait éclatant; et le grand poète n'en a fait l'Achille de son immortelle *épopée* que pour flatter le prince, dont il éprouva dans la suite tant d'ingratitude. Il faut avouer qu'ici la distraction de l'historien est un peu forte. Quoi qu'il en soit, on ne trouverait peut-être pas dans l'ouvrage une seconde faute de cette espèce; et comme il manquait à l'Italie, on peut croire qu'il y aura été favorablement accueilli.

Illustrazione, etc. — Explication de deux urnes étrusques et de quelques vases de la collection d'Hamilton, par l'abbé J.-B. Zannoni, antiquaire de la galerie impériale de Florence. Florence, 1812. 1 vol. in-8.

Il n'est pas de science à laquelle on n'adresse quelque reproche. Celle des antiquaires a toujours paru un peu conjecturale, même aux personnes les plus empressées de rendre justice aux savans, dont elle fait les délices et assure la réputation. Le livre de M. Zannoni, composé d'ailleurs avec un soin extrême, sera peu propre à faire cesser cette prévention. Selon lui le bas-relief du premier vase représente *OEdipe que l'on prive de la vue*; mais avant lui Gauri et le Père Pauli y avaient vu l'un l'aveuglement de Polymnester par ordre d'Hécube, l'autre celui de Phénix, fils d'Amyntor. Le second vase a été l'objet d'un plus grand nombre

d'explications différentes. On y voit une femme emmenée de force vers un homme assis, près duquel est un vaisseau. Est-ce Augé, mère de Télèphe? Hélène, enlevée par le fils de Priam? Hipsypile s'enfuyant de Lemnos? Ou enfin l'artiste a-t-il voulu représenter les Pélasges ravisseurs de quelques jeunes Athéniennes? Chacune de ces opinions avait été défendue par quelque savant. Aujourd'hui, M. Zannoni les réfute tous, et prétend que le véritable sujet est *Helène conduite à Ménélas après la prise de Troie.* Il fait surtout valoir en faveur de son sentiment, la répugnance très-prononcée de la femme à s'avancer vers le personnage vers lequel on la conduit. Hélène, en effet, devait craindre un peu les explications, lorsque Ménélas se fut rendu maître d'elle, après tant d'années de séparation. Au reste, M. Zannoni, qui s'exprime toujours avec une vérité faite pour lui mériter l'intérêt de ses lecteurs, a déjà eu l'avantage de voir son idée adoptée par plusieurs habiles antiquaires. Son livre plaira sans doute aux amateurs de la science; mais ils pourront bien trouver fort médiocres les gravures au trait de ces deux bas-reliefs. Les beaux jours de l'école florentine auraient-ils donc à jamais disparu avec le siècle des Médicis?

L'Immortalità dell' anima, etc. — De l'immortalité de l'âme, poëme dithyrambique de Jacques Delille, traduit en vers italiens par Jean-Antoine Poggio, pasteur arcadien, etc. Verceil, 1812.

Il serait inutile de s'arrêter long-temps sur cette traduction d'un ouvrage si connu en France. M. Poggio, faisant choix de vers non rimés et d'une mesure inégale, est parvenu, peut-être sans beaucoup d'efforts, à faire passer dans sa version le mouvement du poëme original. Quant à la fidélité, il faut faire une distinction. Il est fidèle, en ce qu'il a rendu à peu près toutes les pensées de notre illustre compatriote, mais quelquefois aussi, surtout à la fin des périodes, il a jugé convenable d'ajouter au sens quelques mots qui lui donnent plus d'étendue. Il est des lecteurs qui pourront approuver d'avoir su ajouter ainsi quelques images brillantes, quelques oppositions d'idées à la production de Delille; mais d'autres se rappelleront sans doute l'ancien dicton: *In sylvam ne ligna feras.*

Memorie, etc. — Mémoires et Notices sur la terre de Montecatini, dans le Valdinievole, par le docteur Léone Livi.

Voltaire fait quelque part une remarque ironique : c'est que les anciens se contentaient d'écrire les faits les plus intéressans, tandis que de son temps « on donnait *in-folio* l'histoire de quelque village. » Quoique M. Livi se soit borné à l'*in-octavo*, cette critique pourrait bien lui être appliquée par ceux qui penseraient comme Voltaire. Peu de villes fameuses ont trouvé un historien aussi exact ; mais aussi l'amour du lieu natal a conduit sa plume. Si sa patrie, comme il faut bien qu'il l'avoue, n'occupe qu'une très-petite place dans l'univers, il s'en console par des ressouvenirs. Monte Catini n'a plus qu'une ou deux portes, mais il en eut autrefois sept, comme la Thèbes des deux fils d'Œdipe. Réduite à cinq cents habitans, cette commune en compta quatre mille cinq cents dans les jours de sa gloire. Alors encore elle eut l'honneur de soutenir, à différentes époques, jusqu'à trois assauts. A la vérité, le courage de ses habitans ne put jamais l'empêcher d'être prise et après la dernière de ces attaques, le duc Cosme de Médicis fit détruire ses fortifications. Elles sont aujourd'hui changées en promenades, et les habitans jouissent d'une vue charmante dans ces lieux où combattirent leurs pères. M. Livi a porté l'exactitude jusqu'à parler d'un grand nombre d'événemens qui pourraient n'intéresser que les seuls Montécatiniens. Il est douteux que, même dans le reste de la Toscane, on soit aujourd'hui très-curieux de savoir que les religieuses du monastère de Sainte-Marie *à Ripa*, s'enfuirent un jour à Pistoie, et que, de retour dans leur demeure, elles firent des *conventions* avec les sœurs du couvent de *Ripalta*, situé dans cette même ville de Pistoie. L'auteur paraît avoir eu plus raison de songer à repousser l'assertion de Villani, qui donne pour fondateur à Montecatini les compagnons de Catilina, par l'outrageante addition d'une syllabe. Ce lieu possède des bains que l'on dit utiles pour la santé, et que M. Livi ne pouvait passer sous silence. Il est aussi parvenu, à force de recherches, à prouver que sa patrie avait déjà produit trois hommes célèbres, dont deux médecins. Son

livre doit faire penser aux habitans de Montecatini qu'ils en peuvent compter aujourd'hui quatre.

Au reste, si l'importance que l'auteur a voulu donner à son lieu natal, a quelque chose d'un peu ridicule, le sentiment qui lui a fait écrire sa notice n'en est pas moins respectable, et son exactitude est réellement digne d'éloges. D'ailleurs, combien de lieux dans l'ancienne Grèce sont à jamais fameux, et qui, par le fait, n'avaient pas plus de droits à la renommée que le village de Montecatini!

Nous pourrions terminer cette *Revue*, en parlant d'une traduction en vers du *Paradis perdu*, par M. Mariottini, imprimée à Rome en 1813, avec le texte de Milton en regard; mais l'importance d'un tel ouvrage, et les comparaisonsqu'il rend nécessaires, nous déterminent à lui consacrer un article particulier.

LANGUE ANGLAISE.

PRIÈRE A LA LUNE.

IMITATION LIBRE DE MILADY MONTAGUE.

Astre des nuits, fille aimable des cieux,
Témoin discret des plaisirs amoureux,
Guide mes pas à travers le bocage;
Que ton flambeau, pâle et mysterieux,
Pour me conduire à l'objet de mes feux,
De la forêt pénètre le feuillage,
Et d'un amant..... favorise les vœux.

Je vois déjà ta lumière paisible
Percer des bois les ombrages épais,
Ses doux rayons animent les bosquets;
Et la beauté qui n'est pas insensible
Vient de son cœur y conter les secrets.

Parais aux cieux, déesse que j'implore,
Et devant moi fais briller ton flambeau;
Eléonore a quitté son hameau,
Mon cœur m'appelle auprès d'Eléonore.
D'un vieux mari, trompant les yeux jaloux,
Elle s'échappe, et vient au rendez-vous,
Quand de tes feux l'horizon se colore.

Ah! sers l'amour, dont le charme autrefois
Soumit ton cœur à ses puissantes lois.
Si dans les bois, témoins de ta faiblesse,
D'Endymion la grâce et la beauté
Ont sans efforts enchaîné ta fierté;
Si dans ses bras tu connus cette ivresse
Qu'aux seuls amans donne la volupté;
Et si la nuit, des voiles du mystère
De vos baisers protégea la douceur,
Reine charmante, exauce ma prière
Et donne-moi le signal du bonheur.

L. A. M. Bourgeat.

SUR L'EXISTENCE DE TROIE.

Cette ville et l'*Iliade* viennent d'être en Angleterre le sujet d'une controverse littéraire faite pour attirer l'attention de tous les savans. L'attaque et la défense ont paru dans le *Classical Journal*, ouvrage qui renferme des morceaux de la plus profonde érudition, qui n'a de commun que le titre avec les journaux ordinaires, et que l'on pourrait en quelque sorte comparer à nos *Mémoires de l'Académie des belles-lettres*. M. Bryant, l'un des hommes les plus érudits de nos jours, avait écrit pour démontrer que la cité de Priam, que cette capitale de la Phrygie dont nous pensions tous avoir une connaissance à peu près aussi exacte que de notre lieu natal, n'exista jamais: M. Brent a reproduit ses argumens dans une lettre adressée à l'éditeur du *Classical Journal*, et un autre écrivain qui signe C. W. lui a répondu. L'étendue de leurs dissertations, et surtout celle de la dernière, m'a fait renoncer au projet de les traduire textuellement; mais je vais reproduire avec exactitude et une impartialité que je regarde comme un devoir rigoureux les principaux argumens des deux antagonistes. Si l'on faisait jamais l'histoire de toutes les discussions auxquelles Homère et ses poëmes ont donné lieu, ce débat n'y tiendrait pas, sans doute, une place peu importante.

« L'ouvrage de M. Bryant, dit M. Brent, a excité une horreur et une consternation universelles. » Mais déjà plusieurs écrivains s'étaient rapprochés de son opinion, dont voici le résumé :

La Grèce, alors à demi-barbare, n'a jamais pu avoir envoyé en Phrygie un armement si considérable. Ses petits princes étaient désunis et sans asile fixe. Des bandits désolaient la contrée. Comment de tels *flibustiers* auraient-ils pu s'obliger par serment à venger une injure qui leur était étrangère? Jamais les annales du genre humain n'ont rien offert de semblable.

De plus, comment à un si faible degré de civilisation, les Grecs auraient-ils pu rassembler une flotte de douze cents

vaisseaux, tandis que leurs descendans, menacés plusieurs siècles après d'une destruction inévitable, s'ils n'eussent réuni tous leurs efforts pour s'y échapper, ne purent mettre en mer que trois cent soixante-dix-huit navires? Hélène devait être avancée en âge dès le commencement du siége; on doute d'ailleurs encore qu'elle ait jamais été enlevée: comment s'effectua l'incroyable conservation des vaisseaux? Comment se fit-il que les chefs de l'armée assiégeante furent pendant dix ans sans nouvelles de la Grèce, dont ils n'étaient éloignés que de trois jours de navigation? Peut-être une petite expédition de pirates a-t-elle servi de fondement à la fable d'Homère, qui, comme les autres poètes, aura ou totalement inventé, ou beaucoup embelli son sujet. Au reste, cette assertion ne tend nullement à diminuer la gloire de cet illustre poète. Il n'y a nulle *profanation* à croire qu'il a presque toujours écrit d'après sa brillante imagination.

Voyons maintenant si Troie a jamais existé dans la Phrygie. Jamais son site n'a été déterminé avec exactitude, même parmi les anciens. Quoique plusieurs de leurs meilleurs géographes fussent Phrygiens de naissance, ils ne purent jamais trouver de vestiges de cette ville qui correspondissent à la description d'Homère. Alexandre, dont les recherches dûrent être fort exactes, bâtit une ville sur un terrain tout différent de celui qu'aurait occupé l'ancienne Troie. Les naturels ignoraient jusqu'au nom de cette ville, quand les Grecs commencèrent à vouloir s'assurer du lieu où elle avait existé. Les descriptions du pays par les voyageurs modernes, offrent entre elles d'étonnantes différences. MM. Chevalier, Gell, Moritt, Wood, etc., attestent tous l'exactitude de leurs diverses cartes, et elles ne se ressemblent pas. Que conclure de tant de contradictions, sinon qu'il n'y eut jamais de ville de Troie? Comment, s'il n'en était pas ainsi quelques siècles eussent-ils suffi pour en faire disparaître les moindres vestiges? Mais M. Bryant a résolu la question. Il existait, d'après une tradition fort ancienne qu'Homère connut dans un temple d'Egypte, un poëme sur l'attaque d'une ville appelée Troie, et voisine de Memphis. Il traduisit en grec; il embellit ce poëme, et plaça le lieu de la scène sur la rive de l'Asie Mineure opposée à son pays. Le poëme lui-même prouve la justesse de cette assertion. La

mythologie employée par Homère était inconnue dans la Grèce à l'époque où l'on place la guerre de Troie. M. Bryant a analysé un grand nombre de noms et les a fait dériver des dialectes égyptiens ; ainsi donc la guerre de Troie est fabuleuse, du moins dans ce qui a rapport à la Grèce. Ses bases sont faibles, peu certaines, et les circonstances qui l'accompagnent contradictoires et improbables au plus haut degré.

M. Brent regarde ces argumens comme si décisifs, que plutôt que de voir dans la guerre de Troie autre chose qu'une fiction poétique, il se déciderait à croire avec le docteur Bentley, que l'*Iliade* et l'*Odyssée* furent composées par le roi juif Salomon. (Système qui, pour le dire en passant, aurait mérité d'avoir pour inventeur notre fameux Père Hardouin.)

M. Brent termine par jeter le gant aux littérateurs, et à demander si quelqu'un d'entre eux veut s'engager dans cette lutte contre M. Bryant.

« Il s'en présentera, gardez-vous d'en douter ; »

lui répond aussitôt M. C. W. Ce vigoureux adversaire commence par établir que des hommes de mérite dédaignent quelquefois de suivre les routes battues, dans la vue de se singulariser, et abandonnent ainsi la réalité pour l'ombre. Il trouve que M. Bryant eût pu faire un bien meilleur usage de son temps et de son érudition ; puis il commence sa réfutation des argumens employés par M. Brent. A ce que dit celui-ci de l'impossibilité où les Grecs encore barbares auraient été de former une expédition aussi considérable, etc., il répond que dans des temps plus modernes, des peuples bien plus sauvages sortirent du nord, en beaucoup plus grand nombre, et vinrent fondre sur le midi. Comment d'ailleurs la Grèce entière n'eût-elle pas été capable, au temps du siége de Troie, de réunir cent mille hommes ? M. C. W. entre ensuite dans d'assez grands détails pour prouver que les Grecs, adonnés dès-lors au commerce maritime, et faisant de fréquentes expéditions contre les îles de la mer Egée, purent rassembler douze cents bâtimens de transport, dont chacun ne portait qu'un petit nombre d'hommes. Fai-

sant ensuite le calcul des guerriers qui combattirent sur mer près de Salamine, il trouve qu'ils étaient au nombre de soixante-quinze mille hommes, et que s'ils n'avaient que trois cent soixante-dix-huit vaisseaux, ces vaisseaux étaient des galères très-supérieures en étendue et en force aux navires des vengeurs de Ménélas. Enfin l'armée de terre des Grecs, qui livra peu de temps après la bataille de Platée, était de cent dix mille hommes : de sorte que ces peuples mirent alors sur pied quatre-vingt-cinq mille hommes de plus qu'au temps de l'expédition de Troie. D'ailleurs, lors de l'invasion des Perses, ceux-ci avaient sous leurs drapeaux, selon le témoignage d'Hérodote, plus de cinquante mille Macédoniens, Phocéens ou Béotiens.

Lors du siége de Troie, les Grecs n'étaient pas aussi sauvages que M. Brent le suppose. Ils habitaient des villes; leur commerce avec les Phéniciens et les Egyptiens prouve qu'ils avaient atteint un certain degré de civilisation. Enfin même, en supposant pour un instant qu'ils ne fussent que des peuplades à demi-barbares, le serment qu'ils avaient prêté pour se faire rendre Hélène n'a rien d'extraordinaire. Le Sauvage de l'Amérique Septentrionale, l'Arabe du Désert tiennent leurs sermens au péril de leur vie.

L'insulte faite au frère d'un des plus puissans princes de la contrée, et la violation de l'hospitalité suffisaient pour exciter les Grecs à la vengeance; le désir de faire un riche butin dut aussi leur faire prendre les armes. L'art de prendre les villes était peu connu; ainsi le siége de Troie ne pouvait être qu'un blocus. Les Grecs, au reste, ne furent point inactifs pendant dix années; ils ravagèrent les pays circonvoisins.

Mais Pâris enleva-t-il réellement Hélène? Rien n'était alors, répond M. C. W., plus ordinaire que ces rapts des femmes distinguées par leur rang ou par leur beauté. Les histoires d'Io, d'Ariane, de Medée, etc., en sont la preuve. Ici, pour démontrer que des entreprises telles que celle de Pâris ont souvent eu lieu, même dans des temps plus modernes, M. C. W. rapporte l'aventure de Dermot, roi de Leinster, en Irlande, qui, dans le douzième siècle de l'ère vulgaire, enleva Derrorghal, célèbre par ses charmes, à O'Ruark, roi de Leitrim. Les chefs voisins s'unirent à

l'époux outragé, ayant à leur tête le roi de Connaught, le plus puissant prince de la contrée. La belle fugitive fut reprise; et Dermot, chassé de son petit état, alla implorer le secours de Henri II, roi d'Angleterre, qui, peu de temps après, conquit l'Irlande. « Brent, » dit M. C. W., « peut « tout aussi bien refuser de croire une histoire que l'autre, « elles sont toutes deux également probables et également « vraies. » Elles ont du moins plusieurs traits de la plus frappante ressemblance.

Si Hérodote et Euripide disent, sur l'autorité de quelques prêtres d'Egypte, qu'Hélène resta dans ce pays, ces prêtres purent se tromper aussi bien qu'Homère; et ceci prouve seulement qu'il y eut plusieurs traditions sur le sort d'Hélène. Au reste, les Egyptiens ne dirent point à Hérodote qu'Homère eût dérobé à quelqu'un de leurs poètes l'invention du siége de Troie.

Dans ces temps reculés, les poètes furent les premiers historiens, et aucun d'eux n'aurait pu faire considérer comme vraie une histoire reconnue dans l'origine pour totalement fabuleuse. Alors il importe peu de déterminer ce qu'Homère a pu ajouter à la vérité. Si M Brent révoque en doute le siége de Troie, parce que le chantre d'Achille s'est permis des fictions; il doit aussi penser que les Croisades n'ont jamais eu lieu, attendu que la *Jérusalem* du Tasse est en partie fabuleuse.

M. C. W. discute ensuite ce que son adversaire dit contre l'existence de Troie. Si Alexandre ne put pas déterminer la situation exacte de cette ville, il trouva du moins les tombeaux et les autres objets désignés par Homère et divers auteurs. Il visita les monumens d'Achille et de Patrocle, et, selon Arrien, offrit un sacrifice sur celui du premier de ces héros. Si la nouvelle Troie que le monarque macédonien fit bâtir ne fut pas placée précisément au même lieu que l'ancienne, c'est qu'il choisit un emplacement plus convenable, selon lui, à une cité qui devait devenir florissante par le commerce, ou que les traces de la ville de Priam n'existaient plus. Mais cet anéantissement de tout vestige ne prouve rien contre l'existence antérieure d'une ville; et, à l'appui de ce raisonnement, M C. W. cite Abydos, Tyr, la fameuse Thèbes *Hécatompyle*, ou aux cent portes;

en remarquant, avec raison, qu'il pouvait en nommer un grand nombre d'autres.

Il ajoute que les rapports des voyageurs modernes ne sont pas aussi contradictoires que le prétend M. Brent. S'ils diffèrent sur quelques points peu importans, ils sont d'accord sur les grands et principaux traits qui établissent la vérité de tout le système.

Quant à la tradition d'après laquelle M Brent prétend que la guerre de Troie était une ancienne fable égyptienne, son adversaire demande que, si on s'appuie d'un côté sur les traditions, l'on puisse aussi, de l'autre, y avoir recours. Or, chez presque toutes les nations, il en a existé sur le siége de Troie; il y en avait en Asie, en Egypte, à Carthage, à Rome et dans la Grande-Bretagne. Il ne serait pas surprenant que les noms des chefs de la Grèce fussent dérivés des dialectes égyptiens, puisque l'on sait que la plus grande partie de la Grèce fut peuplée par des colons venus d'Egypte. Ce fait ne fortifierait donc en rien l'hypothèse de M. Brent.

M. C. W. termine ainsi : « Considérant, au total, les « fortes présomptions en faveur de la véracité d'Homère, « la connexion de la guerre de Troie avec l'histoire primi- « tive de la Grèce, les différentes traditions qui s'y rap- « portent, et l'état actuel de la Troade, je n'hésite point à « prononcer que la supposition de M. Bryant est précisé- « ment aussi improbable et aussi extraordinaire que la « théorie du docteur Bentley dont parle Brent. »

Les lecteurs ont pu se convaincre, par cette simple analyse des deux opinions, que chacun des adversaires avait fait, sur cette matière importante, toutes les recherches convenables. C'est maintenant à eux à se déterminer; peut-être penseront-ils qu'à l'avantage d'avoir défendu le sentiment généralement établi, M. C. W. a joint celui de réfuter, par des argumens pleins de force, un de ces systèmes plus brillans que solides, dans lesquels on cherche moins à convaincre qu'à éblouir. Je n'ai nulle intention de révoquer en doute la sincérité de M. Brent; mais en le lisant, je me suis plus d'une fois rappelé involontairement cette exclamation d'un homme animé de l'esprit de prosé-

lytisme. « Ah! si vous saviez quel plaisir on éprouve à « faire croire aux autres ce que l'on ne croit pas soi-« même! »

R. J. DURDENT.

ANECDOTES ANGLAISES.

M. JAMES Pelles Malcolm, auteur de *Londinum Redivivum*, a fait paraître en 1810 un autre ouvrage sur la capitale de la Grande-Bretagne, dont voici le titre: *Anecdotes of the Manners, etc. Anecdotes des Mœurs et des Coutumes de Londres pendant le dix-huitième siècle, renfermant les charités, les dépravations, modes et amusemens des citoyens de Londres pendant cette période, avec une revue de l'état de la société en 1807, etc. etc.* En attendant que l'on fasse connaître d'une manière plus détaillée cet ouvrage curieux, et qui ne renferme que des faits authentiques, on croit devoir en donner une idée aux lecteurs.

Au chapitre des *Dépravations*, l'auteur a rassemblé un grand nombre de particularités peu honorables pour certains individus, et même pour l'état social, tel qu'il est toujours dans une grande cité. On en rapporte ici quelques-unes, avec la double attention de supprimer les inutilités et de n'altérer en rien la vérité des récits.

— Après la prise de Vigo par les Anglais, un habitant de Londres eut l'effronterie de faire voir pour six sous (douze sous) ce qu'il appelait les principales dépouilles enlevées de cette ville. En conséquence il offrait aux regards de la multitude un devant d'autel en argent, avec six figures d'anges; quatre apôtres et quatre autres anges ayant des encensoirs, plus, un pot à eau bénite, une couronne enrichie de pierres précieuses, etc. Le tout, disait-il, transporté de Vigo dans la tour de Londres.

— Dans l'enceinte du lieu où se donnait le grand bal masqué de l'Opéra, on avait établi une salle de jeux de hasard. Un particulier y joua cinquante livres sterling et les perdit. Il en perdit encore cent cinquante autres sur sa pa-

role, et quand on lui en demanda le paiement, il déposa quatre rouleaux qui devaient contenir chacun cinquante guinées. On eut des soupçons; on les ouvrit, et l'on ne trouva que des demi-sous. Le fripon, arrêté aussitôt, déclara fièrement qu'il était homme de loi et parfaitement informé des peines décernées par l'autorité contre les jeux de hasard. Il avertit de plus l'officier qui s'était rendu maître de sa personne, de ne pas encourir la punition décernée contre ceux qui se permettent envers un sujet anglais une arrestation illégale. « Quand on l'amena devant un magistrat, continue l'auteur, il obligea ce respectable conservateur de la tranquillité publique à reconnaître qu'il ne pouvait rien faire de lui, et en conséquence il fut renvoyé absous. »

— Rien n'est plus commun que de rencontrer des gens qui emploient toutes sortes de moyens pour exciter la commisération publique; mais peu d'entre eux se sont avisés d'un stratagème aussi périlleux que celui dont on va parler. Une femme, assez bien mise, âgée de trente à quarante ans, avait pris, pour solliciter des secours, le parti de se *pendre*. Quand elle avait choisi le lieu qui lui convenait, elle se passait une corde au cou, que bientôt un homme aposté se hâtait de couper. Il disparaissait alors du milieu de la foule. Souvent quelques personnes présentes transportaient l'intéressante victime dans leurs maisons, ou, du moins, ils lui faisaient quelque aumône; et quand elle avait recouvré la faculté de parler, elle leur apprenait qu'ayant joui de quinze cent livres sterling, elle s'était mariée à un capitaine irlandais, qui lui avait volé jusqu'au dernier sou: alors le désespoir l'avait portée au suicide. Cette femme fit assez long-temps des dupes avant que sa fraude fût découverte.

— Un suicide d'une toute autre espèce, un suicide très-réel et qui fut accompagné de circonstances affreuses, fut celui de Richard Smith et de sa femme, que Voltaire a fait connaître à toute l'Europe, dans ses *Lettres philosophiques sur les Anglais*. Tout son récit est très-exact; mais M. Malcolm y ajoute des détails importans. Il n'est que trop vrai que ces deux forcenés donnèrent la mort à leur enfant: c'était une petite fille, qu'ils tuèrent dans son berceau d'un

coup de pistolet. L'auteur anglais rapporte en leur entier les lettres dans lesquelles ils recommandent à la charité d'un ami leur chien et leur chat, et affirment, comme Voltaire le dit, qu'ils sont fermement persuadés de l'existence de Dieu. Ils manifestent cette opinion à plusieurs reprises, et de la manière la plus énergique; mais à la fin de leur lettre, égarés sans doute par le parti désespéré qu'ils ont pris, ils expriment avec non moins de force une façon de penser bien différente. On se contentera d'en rapporter une phrase originale. Elle suit immédiatement l'épitaphe qu'ils se destinent, et qui offre l'expression la plus positive d'un matérialisme absolu « C'est, disent-ils, l'opinion des naturalistes, qu'à certaines époques de la vie, nos corps sont composés d'une nouvelle matière; de sorte qu'un grand nombre de pauvres gens *ont plus souvent des corps nouveaux que de nouveaux habits.* »

— M. Malcom a placé, avec une très-grande raison, au nombre des actions *dépravées*, la conduite des conducteurs de voitures dans les environs de Londres, au milieu du siècle dernier. Ils s'attachaient avec une persévérance remarquable à renverser les cabriolets, les chaises, etc., des particuliers, sans s'inquiéter des accidens funestes qui en résultaient. L'auteur cite un de ces hommes pervers qui poursuivit une voiture avec la sienne, absolument comme s'il eût été un corsaire empressé de se rendre maître de quelque riche vaisseau marchand. Il vint enfin à bout de son mauvais dessein, et continua sa route après avoir brisé cette chaise, où étaient un gentleman et trois dames qui se rendaient à Windsor. Ce qu'il y avait de plus odieux dans cette coutume, c'était que les propriétaires des voitures publiques encourageaient et récompensaient leurs cochers : souvent même ils corrompaient ceux des particuliers; de sorte qu'il fut un temps où l'on ne pouvait sortir de Londres, dans son propre équipage, sans être à-peu-près sûr d'être blessé, ou même de perdre la vie sur la route. Ces événemens se multiplièrent tellement, qu'il fallut que le gouvernement prit contre les coupables des mesures sévères.

— Des bateliers furent aussi, pendant quelque temps,

de dangereux ennemis de la sûreté des particuliers. L'auteur rapporte que l'un d'eux, passager entre Queenhithe et Windsor, noya exprès d'une seule fois quinze personnes, après s'être long-temps moqué de leurs frayeurs et des prières qu'elles lui adressaient pour qu'il les mît à terre. Il se sauva seul à la nage, et, le lendemain, il eut l'impudence de se présenter chez la veuve du plus distingué de ceux dont il avait ainsi causé la mort. Il la trouva livrée à une profonde tristesse, aussi bien que le reste de sa famille; lui fit une histoire controuvée des causes du désastre, et termina en disant d'un ton suppliant, « qu'il espérait que sa bonne dame voudrait bien lui donner un demi-écu (3 fr.) pour boire à sa santé, et pour l'indemniser d'une paire d'avirons et d'une voile qu'il avait perdus le soir précédent, lorsque son époux avait été noyé. » Il est triste et peu honorable pour les organes de la loi en Angleterre que cet assassin n'ait pas expié son crime sur un échafaud.

— Une aventure très-long-temps fameuse parmi le peuple de Londres, fut celle du *revenant de Cock-Lane*. Cet esprit se fit entendre d'abord dans le lit d'une petite fille de douze ans, dont le père, appelé Parsons, était clerc de l'église du Saint-Sépulcre. Au milieu des agitations et des tourments qu'il paraissait faire éprouver à la *jeune innocente* et à une petite sœur qu'elle avait, le mort déclara qu'il était l'âme d'une femme qu'un particulier du voisinage avait épousée, et ensuite fait périr par le poison. L'accusé venait de se remarier depuis six mois à une très-aimable personne qui lui avait apporté une dot de trois mille livres sterling. Il avait eu une seconde femme, aux jours de laquelle l'esprit affirmait qu'il avait aussi attenté. Il fit toutes les démarches nécessaires pour découvrir une fraude aussi coupable, et démontrer son innocence. Des gens raisonnables le secondèrent, et on parvint à prouver que l'ecclésiastique, ennemi de cet homme, avait fait jouer cette pièce tragi-comique à sa fille qui était ventriloque. Il fut condamné à un emprisonnement de trois mois, et à trois jours d'exposition au pilori; mais la populace, toujours aveugle dans ses jugemens, eut pitié de lui, et lui fit de fréquentes aumônes.

— Au nombre des établissemens où des abus très-répré-

hensibles se sont commis à Londres, M. Malcolm cite plusieurs maisons particulières, où l'on renfermait des personnes qu'on disait atteintes de folie. Il résulte de quelques exemples qu'il cite, que, dans un pays où l'on montre en général un très-grand respect pour la liberté individuelle, des parens, des maris parvinrent quelquefois à exercer impunément de cruelles vengeances. Nous terminerons cet article en reproduisant textuellement le plus remarquable des faits qu'il rapporte.

« Le docteur Battie, célèbre pour sa science dans tout ce qui était relatif à l'aliénation d'esprit, rapporte l'aventure d'un particulier qu'il visita dans la maison de fous d'un nommé Macdonald. Le docteur pense qu'il avait déjà été plusieurs années dans cet état de réclusion. Ce Macdonald avait invité M. Battie, d'après le désir d'un parent du malade, à venir le visiter. Le docteur trouva ce malheureux enchaîné dans son lit; il n'avait eu jusque-là le secours d'aucun médecin. Quelque temps après, M. Battie, ayant été appelé chez une des personnes de la famille du prétendu fou, on lui dit que Macdonald n'avait reçu aucun ordre pour le faire venir près du malade. Le docteur conclut qu'on l'avait fait disparaître. En effet, il n'en entendit plus parler, jusqu'à ce qu'un jour Macdonald lui dit que cet homme était mort de la fièvre, sans avoir été assisté d'aucun autre médecin, et qu'il avait laissé en mourant une somme d'argent au docteur qui avait pris soin de lui.

Ces traits d'inhumanité devinrent assez nombreux, et l'on présenta un bill au parlement, pour soumettre à un réglement les maisons de fous dans la Grande-Bretagne.

LANGUE HOLLANDAISE.

EXTRAIT *du dernier compte rendu par les quatre classes de l'Institut d'Amsterdam, de leurs travaux pendant l'année 1812.*

[PREMIER ARTICLE.]

TRAVAUX DE LA PREMIÈRE CLASSE.

PARMI les animaux-plantes, le *lis-marin* mérite particulièrement d'être observé avec attention. La découverte d'*une nouvelle espèce appartenant à cette classe*, communiquée par M. *Bennet*, ne pouvait donc manquer d'être d'une grande utilité. Nous regrettons qu'une description de ce genre ne soit pas même susceptible d'un extrait général. Nous essaierons néanmoins de rassembler ici les résultats que présente le discours de M. *Bennet*.

1° L'animal-plante décrit par M. Bennet diffère entièrement de la première et seule espèce d'*Encrinus* connue jusqu'à ce jour, et décrite par Guettard, tant par la contexture de la tige ferme et pleine, que par la forme de l'organisation de la couronne, la division des rayons en branches, la nature et l'effet de leurs articulations, et en outre par tout l'ensemble de son mécanisme et de sa conformation.

2° Cette espèce nouvelle d'*Encrinus* diffère entièrement de tous les *encrinites* connus jusqu'à présent, et par conséquent elle ne doit pas être regardée comme l'original perdu et retrouvé de quelques espèces d'*encrinites* déjà connus.

3° Outre les autres particularités intéressantes que présente sa conformation, cet *Encrinus* se distingue par une forme d'articulation entièrement nouvelle.

4° Cette espèce d'*Encrinus* offre une faculté motrice géné-

ralement répandue et une richesse d'articulation dont il n'y a guère d'exemple, puisqu'on découvre très-facilement à l'œil, dans la couronne seule, au-delà de six mille articulations, nombre plus que quadruple de celui de l'*Encrinus* de *Guettard*.

Nous croyons devoir entrer dans quelques détails sur les essais d'une description géographique de la *flore hollandaise*, présentés par M. *Reinwardt*.

Le sol des départemens hollandais étant un terrain neuf, formé de la vase qui s'y est déposée, l'auteur a recherché en premier lieu quelles sont les flores d'Europe d'où la plupart de nos plantes indigènes tirent leur origine Il résulte de ces recherches que c'est dans les pays limitrophes, situés comme celui-ci dans le voisinage de la mer, que les flores (familles des plantes) conservent le plus long-temps, et sur une plus grande étendue, leur conformité avec les nôtres; que beaucoup d'espèces de la plupart des familles naturelles aux climats tempérés se trouvent également dans ce pays-ci, et qu'il produit en outre diverses plantes indigènes qui sont inconnues, ou du moins extrêmement rares dans les contrées circonvoisines.

L'examen des plantes sauvages qui croissent naturellement sur notre sol devient surtout remarquable et intéressant pour l'histoire naturelle de ces départemens, si l'on considère l'analogie qui se trouve évidemment entre les plantes indigènes et la terre qui les nourrit. M. *Reinwardt* s'en est occupé, surtout par rapport aux terrains sablonneux et à ceux qui renferment de la tourbe; et sans doute il n'est pas de pays plus propre que la Hollande, pour fournir dans de pareilles recherches des résultats concluans. La propriété qu'ont les terres sablonneuses de produire des plantes fermes, dures, vivaces, abondantes en carbone, a suggéré à M *Reinwardt* l'idée que les bancs d'ocre dure, composés de fer et de sable, et qu'on rencontre communément dans les bruyères, tant ici que dans les pays plus septentrionaux, sont une production du sol même de ces bruyères. Il conjecture que les substances dures et carbonées qui sont la dépouille des plantes aréneuses, ont produit, en se mêlant avec le sable et l'eau, le minéral ferru-

gineux, et qu'il s'est fait, par conséquent, une transformation de carbonne en fer.

Il en est autrement des terres à tourbe. Les plantes des terres basses ou des tourbières, croissant en liberté longtemps et vigoureusement, déposent chaque année, dans la terre, une quantité étonnante de matière carbonique; mais le manque de sable et la surabondance d'eau empêchant cette matière de se transformer en fer, elle reste carbonée dans un état déterminé de fixité, et devient de la bonne tourbe.

On sait qu'au milieu de tous les avantages dont la ville d'Amsterdam pouvait se vanter par rapport à son commerce, la navigation de cette ville trouvait un grand inconvénient dans l'obstacle que les bas-fonds, dits *Pampus* et *Wieringerrlaak* présentent au passage des navires pesamment chargés: cet obstacle étant de nature à ne pouvoir être écarté, on a dû chercher les moyens d'alléger pour quelque temps les vaisseaux, et de les soulever en quelque sorte au-dessus de ces bancs. L'emploi de barriques vides, dont on avait commencé à faire usage depuis 1665, a été trouvé insuffisant.

Bientôt le génie de *Meuwis Bukker* inventa les alléges, vulgairement appelés *chameaux*, et on parvint dès 1690, au moyen de ces alléges, à augmenter de deux pieds la flottaison des navires portant quatre-vingt-dix pièces de canon, ce qui suffisait pour ce temps-là.

Mais comme on a depuis augmenté peu à peu la grandeur des vaisseaux destinés à la guerre, il est devenu en même temps indispensable, non seulement d'augmenter la dimension des chameaux, mais encore de faire de grands changemens dans leur construction et dans leur ensemble.

M. *Glavimans* a expliqué tout cela dans une dissertation lumineuse, à laquelle il a joint des dessins et des modèles exécutés avec la plus grande précision.

Après quelques considérations sur la nature et la solution des problèmes géométriques en général, et leur division en solutions purement géométriques, et en solutions mécaniques ou transcendentales, M. Floryn propose pour pro-

blème la *division d'un cercle donné, en un nombre de parties quelconque, dont les aires et les contours soient tous égaux entre eux* : et cela au moyen d'une solution purement géométrique.

Cette solution est très-ingénieuse, et d'autant plus remarquable qu'elle est purement géométrique, tandis que le problème appartient par sa nature à la géométrie transcendentale, ce qui peut être regardé comme un paradoxe mathématique.

Voici cette solution : qu'on partage le diamètre en autant de parties égales qu'on veut avoir de parties dans le cercle donné ; qu'on décrive sur la première, sur les deux, sur les trois, etc., premières parties, des demi-cercles, tous du même côté du diamètre ; qu'on décrive de même des demi-cercles sur la dernière, sur les deux, sur les trois, etc., dernières parties, mais de l'autre côté du diamètre : et le problème est résolu. Les parties du cercle renfermées entre les circonférences de ces demi-cercles, prises ensemble des deux côtés du diamètre, auront toutes des aires et des contours égaux.

Avant qu'on eût, il y a quelques années, pris pour la base d'une mesure universelle, la grandeur du globe que nous habitons, des mathématiciens avaient proposé pour cet effet la longueur du pendule simple. Le célèbre *Huigens* en fit la proposition dans son ouvrage de *Horologio oscillatorio*, en 1673 ; tandis que d'autres attribuent le projet de tirer du pendule une mesure universelle à lord *Brounchner*, et que d'autres en font honneur à Gabriel *Mouton*, dont l'ouvrage avait paru avant celui de *Huigens*.

M. *Van Swinden* s'est proposé de décider ce point de l'histoire de la physique d'après des pièces authentiques, et pour la plupart inédites. Il a fait part à la Classe de ses *Recherches sur l'histoire du Pendule, considéré comme étalon d'une mesure universelle*, auxquelles il en a joint sur les *Découvertes les plus importantes de Huigens*.

Il résulte clairement de ces recherches que quoique lord *Brounchner* soit le premier qui ait indiqué, après l'invention des pendules cycloïdaux par *Huigens*, et à leur occasion, l'idée de tirer du pendule une mesure universelle, néan-

moins la chose n'aurait pu se faire avec exactitude en suivant le procédé qu'il propose. Suivant ce physicien, il n'y aurait qu'à prendre pour mesure universelle un pendule, consistant en une boule de métal suspendue à un fil de fer d'une longueur déterminée; mais *Huigens* avait déjà prévenu les savans anglais de l'incertitude de cette expérience.

Les expériences faites par *Mouton*, pour déterminer la mesure générale par la longueur du pendule, sont de l'an 1665; elles s'accordent avec celles de lord *Brounchner*, quoique *Mouton* n'en eût ni n'en pût avoir aucune connaissance.

La détermination d'une mesure universelle exacte dépendrait d'une autre découverte dont *Huigens* s'était occupé dès l'an 1660, et qu'il avait dès-lors complètement démontré. Cette découverte consiste à trouver le centre d'oscillation, et à déterminer par ce moyen la longueur du pendule simple, dont les vibrations coïncideront avec celles du pendule composé donné. Il en fit part, en 1661, à la Société Royale et à plusieurs savans.

Cette invention et les conséquences que *Huigens* en avait déduites pour parvenir à une mesure universelle, obtinrent la plus grande approbation de la Société de Londres, et celle de lord *Brouchner* en particulier; de sorte que la doctrine des pendules composés, qui ne fut publiée par *Huigens* qu'en 1673, avait été créée pour lui douze ans auparavant, et communiquée dès-lors à nombre de savans.

L'auteur de cette dissertation a puisé tous ces détails, qu'il expose avec la plus grande exactitude dans plusieurs manuscrits de *Huigens* et d'autres. La copie de trente pièces inédites, consistant en lettres entières ou en extraits, vient à l'appui de son sentiment.

En réunissant les quatre classes de l'Institut en un seul corps, l'intention du fondateur a été sans doute qu'elles travaillassent de concert autant qu'il serait possible. L'Institut a plus d'une fois éprouvé les avantages de cette mesure salutaire, et vient d'en recueillir une nouvelle preuve dans l'*Interprétation de quelques termes appartenant à l'Agriculture, et qui ne se trouvent point dans les Dictionnaires qui existent*, communiquée à la première classe par M. *Kops*, l'un de ses membres, pour servir au dictionnaire de la lan-

gue hollandaise, dont s'occupe la seconde classe de l'Institut. Celle-ci a reçu ces matériaux et en a témoigné sa reconnaissance.

M. *Bonn* ayant dessein d'offrir un traité des causes prochaines et principales des défauts corporels extérieurs, et des difformités que certains individus apportent en naissant, en a donné un échantillon dans une dissertation sur l'hydrocéphale, qu'il attribue à une sécrétion et à une accumulation extraordinaire de la lymphe naturelle qui arrose les cavités de la tête et du cerveau.

L'auteur a fait observer comme un phénomène très-ordinaire le développement et l'extension des sinuosités extérieures du cerveau, tandis que les parois membraneuses et osseuses qui protègent le cerveau, se gonflent et s'étendent par l'effet de l'eau.

Dans une dissertation postérieure, M. *Bonn* a entretenu la classe sur la maladie vulgairement appelée *hernie du cerveau*, et sur les prétendus *monstres sans cervelle*. Il regarde ces difformités comme des suites de l'*hydrocéphale*, soit que la substance du cerveau ait été entièrement dissoute et absorbée par l'eau, ou qu'ayant été antérieurement poussée à travers les ouvertures contre nature, entre les écartemens des os supérieurs du crâne, aplatis ensuite par le gonflement, elle soit descendue, en prolongeant en forme de poche les tégumens membraneux (tunique-membrane), et ait ainsi formé ces hernies.

Des dessins exacts et des préparations délicates ont beaucoup ajouté à l'utilité de ces deux dissertations.

Depuis long-temps les physiciens sont partagés d'opinion sur la question, si la propagation de la lumière se fait par une véritable émission de corpuscules lumineux, comme le veut *Newton*; ou si elle consiste simplement dans des ondulations d'un milieu éthéré. Après les tentatives infructueuses de plusieurs physiciens, en particulier de *Homberg* et de *Mairan*, pour démontrer, par des expériences, que cette propagation se fait par une véritable émission de la lumière, un physicien anglais, nommé *Michel*, a paru y avoir réussi.

M. *Van Marum* a formé le projet de répéter l'expérience de *Michel*, mais en se servant pour cela d'un appareil beaucoup plus exact que celui qui avait été employé par le physicien anglais, et de juger ensuite du résultat.

Il a fait tomber le foyer d'un grand miroir ardent sur un plan perpendiculaire (vertical fixé à l'extrémité d'une aiguille de douze pouces, suspendu, comme l'aiguille de boussole, très-légèrement sur un pivot dans une petite cage de verre; et il a vu effectivement, ainsi que *Michel* l'expose, le plan se porter en avant au moment où il est atteint par le foyer d'un miroir ardent. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que ce mouvement ou ce heurtement du plan, au lieu de devoir être attribué à l'incidence des rayons de lumière, comme *Michel* le prétend, n'est, au contraire, que l'effet de la dilatation violente et subite de l'air qui se trouve devant ce plan.

Au nombre des matériaux les plus importans pour établir une statistique des départemens hollandais, appartient, sans contredit, une connaissance exacte de l'état du ciel et de l'atmosphère. Un des observateurs les plus habiles que l'Institut compte parmi ses membres, s'en est occupé pendant plusieurs années avec une constance infatigable. M. *Van Swinden* avait déjà fourni, pour la première partie des mémoires de la première classe, un tableau comparatif des observations du baromètre : dernièrement il a fait part à la même classe d'un relevé raisonné des observations météorologiques faites en ce pays. Il y a joint dix tables contenant les réductions nécessaires et les résultats généraux de ces observations.

L'ensemble de ces tables présente la réduction la plus complète qui ait jamais été exécutée, d'observations météorologiques faites dans ce pays. La classe en reconnaît ici le mérite, et elle tâchera de faire, dans l'exposé de son histoire littéraire, un usage convenable, tant de cette dissertation que des productions des autres membres dont il vient d'être fait mention.

L'Institut devant aussi rendre compte des ouvrages présentés à la classe, et qui sont destinés à être imprimés,

il les a partagés en deux classes, dont la première contient les pièces sur lesquelles la classe a déjà porté un jugement, et la seconde, celles sur lesquelles elle n'a pu encore prononcer.

La première des pièces est de M *A'Roy*; elle a pour titre : *Exposé d'une maladie de nerfs extraordinaire.*

Cet exposé contient un narré exact des phénomènes très-frappans observés dans un spasme extraordinaire et violent qui s'est fait sentir à une jeune personne dès l'âge de dix-sept ans, qui a duré consécutivement au-delà d'un demi-siècle et qui tourmente encore sa malade à l'âge de près de soixante-dix ans.

La seconde pièce est de M. *Brugmans*. Elle contient des *Observations sur les moyens à l'aide desquels les poissons se meuvent en général et en particulier, sur l'expiration à laquelle ce mouvement est dû.*

Après un résumé exact de tout ce qu'ont écrit sur cette matière *Borelli*, *Duhamel*, *Bonnet*, *Blumenbach*, *Gouan* et *Barthez*, l'auteur propose quatre différentes causes auxquelles il rapporte le mouvement des poissons.

La première consiste dans une tension et un relâchement alternatif de certaines parties appartenant particulièrement au corps du poisson, de manière que l'équilibre de l'eau qui presse sur ses parties se trouve par là détruite, et que le corps avance suivant la direction de cette pression proportionnellement diminuée.

La seconde cause de mouvement réside dans les nageoires. Dans cette partie, l'auteur explique complétement l'action des nageoires d'après leur placement, leur nature et leur mouvement. Il démontre en même temps les erreurs dans lesquelles sont tombés ceux qui ont considéré les nageoires comme organes du mouvement.

La troisième cause consiste dans la faculté qu'ont les poissons de varier, surtout au moyen de muscles latéraux qui servent en même temps de tégumens au-dessous de la peau, la forme et la pesanteur spécifique, soit du corps entier, soit de quelqu'une de ses parties, et par conséquent surtout la faculté de s'élever et de s'abaisser perpendiculairement.

La découverte d'une quatrième cause appartient exclusi-

vement à l'auteur, et il est le premier qui l'ait publiée. Elle consiste dans la pression de l'eau expulsée au moment de l'expiration par les ouvertures des ouïes.

L'auteur ne s'est pas contenté de démontrer que l'emploi de cette quatrième force motrice est dans la nature même de la chose, et qu'elle a le pouvoir de produire l'effet qu'il lui attribue. Il a voulu aller plus loin, et il est parvenu à confirmer sa théorie par des expériences, au moyen d'un appareil très-ingénieux.

Cet appareil consiste en deux planchettes disposées de manière qu'elles imitent une tête de poisson dont les ouïes sont ouvertes. A ces planches, est adapté un ressort qui tend à les fermer, mais dont l'action est arrêtée par une petite cheville placée à l'intérieur. Au moment où on pousse la cheville, le ressort abat le couvercle des ouïes; l'eau contenue à l'intérieur s'échappe avec violence, et le poisson factice part d'un mouvement très-rapide.

Tels sont les travaux de la première classe auxquels l'Institut doit pour cette fois borner son exposé raisonné. Il doit néanmoins ne pas passer sous silence une liste nombreuse d'autres pièces réservées pour un autre volume de ses Mémoires, après que la classe aura émis le jugement qu'elle en doit porter. Il suffira d'en citer les titres, pour en faire pressentir l'intérêt et le mérite. Ces pièces sont les suivantes :

1° *Hennert.* Sur les orbites des comètes.

2° *Hennert.* Sur le mouvement que suivent les corps entourés d'une corde, pendant le développement de la corde.

3° *Hennert.* Sur les écoulemens des eaux par les orifices.

4° *Hennert.* Mémoire concernant la vitesse moyenne des eaux courantes.

5° *Floryn.* Considérations sur le mouvement des corps tombans et de ceux qui descendent sur un plan incliné, pour autant que ce mouvement est retardé par la résistance de l'air ou par d'autres obstacles.

6° *Van Barneveld.* Observation relative à l'électricité médicinale.

7° *Serrurier.* L'agriculture considérée comme digne d'être admise au nombre des sciences que cultivent les membres de l'Institut.

8° *Vander Borch Van Verwolde.* Esquisse de l'état de l'agriculture dans les parties arides et les plus reculées du royaume de Hollande.

9° *Glavimans.* Un vaisseau considéré comme corps homogène et comme corps hétérogène.

10° *Van Swinden.* Des nombres anagrammiques.

11° *Fokker.* Observations sur la comète de 1807.

12° *Goudrinan.* Considérations sur les observations à faire par rapport à la hauteur de l'eau dans divers courans et bras de rivières près de la mer, et contenant en outre la description d'un instrument très-simple, au moyen duquel la hauteur de l'eau, le rumb et la force du vent s'indiquent d'eux-mêmes, tant la nuit que le jour.

13° *C. L. Brunings.* Sur la congellation et le dégel de la glace formée, suivant les degrés de température indiqués par le thermomètre.

4° *Brunings.* Pièces pour faire suite à son mémoire sur la congellation.

15° *Oriessen.* Considérations sur des objets de physique et de chimie.

16° *Floryn.* Sur la dilatation du fer par la chaleur.

17° *Oriessen.* Coup d'œil sur quelques objets de physique et de chimie.

La première classe n'a reçu, dans le courant de l'année, de personnes non attachées à l'Institut, qu'une seule pièce, consistant en un télégraphe que l'on peut facilement transporter d'un endroit à l'autre, à la suite d'armées, présenté le 9 juillet dernier par M. *N. W. Kool*, avec une explication de son mécanisme.

Il n'est guère possible de donner, au moyen d'une simple description, une idée précise de la construction et du mécanisme de cet appareil. L'Institut cependant croit devoir déclarer que la première classe le met au nombre des inven-

tions les plus ingénieuses et les plus utiles, et qu'elle pense que l'inventeur mérite de justes éloges;

Que, néanmoins, la classe désirerait qu'avant de prononcer complétement et définitivement sur la force requise pour dresser un semblable appareil construit en grand, il fût fait quelques expériences sur cet objet;

Qu'en conséquence il a été adressé, de la part de la première classe, une lettre à M. le préfet de la marine, pour l'inviter à faire faire ces expériences qui seront peu coûteuses, dans le chantier impérial, en présence d'une commission des membres de la classe et de l'inventeur.

(*La suite au numéro prochain.*)

LANGUES DU NORD.

Analyse d'un drame suédois intitulé : SUZANNE A BABYLONE.

CETTE pièce, en cinq actes et en vers, est une de celles qu'on donne le plus souvent sur le théâtre national de Stockholm. Elle est de M. Valenborg, long-temps professeur au collége de Gothenbourg; et c'est dans le Recueil de la Société des sciences et des belles-lettres de la même ville, que nous avons lu la première fois cette production dramatique. Quoique le plan puisse donner lieu à quelques observations, et que l'auteur se livre quelquefois, comme la plupart des auteurs dramatiques de son pays, aux déclamations longues et emphatiques qui nuisent à l'effet des situations et du dialogue, le drame de Suzanne a toujours du succès à la représentation, parce qu'il est plein de noblesse, d'élévation, de sensibilité, et que le style est généralement harmonieux et soutenu. Une actrice d'une figure très-heureuse répand ordinairement beaucoup d'intérêt sur le rôle de Suzanne.

Cette victime de la perversité de deux vieillards criminels est abandonnée à la douleur et à la honte, au sein d'une prison. Jojakim, son époux, qui lui a toujours été tendrement attaché, ne peut se persuader qu'elle est coupable : mais les odieux vieillards insistent; ils allèguent des preuves si plausibles, qu'ils parviennent à le convaincre; son âme se remplit de toutes les fureurs de la jalousie, il ne respire que vengeance.

Pendant qu'Esra et Joram méditent une nouvelle perfidie contre Suzanne, la prison est représentée ouverte, et l'on y voit cette femme vertueuse chargée de chaînes. « Ne crains point, » dit-elle à Thyrsa, sa confidente, qui a obtenu la permission de l'accompagner; « ne crains point pour mon sort; mes soupirs s'élèvent vers celui dont la main puissante dirige les destinées de la terre; il sait mettre un

frein aux forfaits des méchans, et il les fait tomber eux-mêmes dans les piéges qu'ils dressent à l'innocence. C'est le vice qui doit craindre ; la vertu se montre calme et tranquille, même dans les fers. O toi dont l'œil pénètre dans les cœurs, comme dans les abîmes de l'Océan! tu lis dans le mien, et tu sais que l'aspect même du supplice ne m'arrachera pas des larmes honteuses. Mais j'ai un père qui réclame sa fille; j'ai une mère qui me regardait comme la consolation de sa vieillesse ; j'ai un époux, qui regrette une compagne qu'il chérissait tendrement, et qui, peut-être, jette sur ma vertu des soupçons odieux! Si la crainte ne peut m'accabler, la douleur me fait verser des larmes. Dieu tout-puissant! épargne mon père, ma mère, mon époux! c'est assez d'une victime. Inspire-leur du courage; donne-leur ce que tu me refuses, la paix et le bonheur! »

Jojakim est introduit dans la prison; il veut accabler Suzanne de reproches; mais il s'arrête, étonné du calme qui règne sur son front, attendri par les paroles pleines de douceur et de sensibilité qu'elle lui adresse. Cependant les perfides rapports que lui ont fait les vieillards se retracent à son esprit, et la jalousie renaît dans son âme. Suzanne tâche en vain de détruire ses soupçons ; elle lui rappelle en vain le souvenir de leur union et de leur bonheur. « Puissance éternelle et sage! » s'écrie-t-elle enfin, « comment expliquer tes décrets? La vertu va donc succomber sous les traits de la calomnie! Mais je l'ai mérité, » ajoute-t-elle; « ma douleur est un châtiment de ta justice ; une idole, grand Dieu! avait pris ta place dans mon cœur; infidèle à ton service, j'avais rendu à mon époux, fragile mortel, un hommage insensé et téméraire ; je m'étais dévouée à lui, comme je ne devais me dévouer qu'à toi. Oui, cruel Jojakim, c'est vers toi, qu'au mépris du Seigneur, s'est porté mon profane encens ; arme ton bras contre ce cœur, qui trop long-temps t'a fait jouir d'un culte criminel, et, en répandant mon sang, donne au monde une leçon effrayante. Viens, frappe, mon crime est grand, le ciel doit être apaisé; j'adore ses décrets, et je t'abandonne ma vie! »

Jojakim allait s'apaiser, lorsqu'on vient lui remettre, par une indigne trahison, une lettre, où Joram, d'intelligence avec Esra, offre à Suzanne de la délivrer de sa prison, et

de s'enfuir avec elle. L'époux indigné, transporté de fureur, menace et Suzanne et Joram. Après avoir fait à son épouse les plus terribles reproches : « Et toi, » s'écrie-t-il, « mortel pervers, tu tomberas sous mon glaive! Les abîmes te cachassent-ils dans leur sein, tu périras! »

Helkia, père de Suzanne, paraît dans ce terrible moment, et les accens de la douleur paternelle retentissent au milieu des cris du désespoir de Jojakin. Cette scène produit toujours le plus grand effet. « Enfant coupable dit le vieillard, tu répands donc sur les cheveux blancs de ton père le chagrin et la honte ! Il est donc réduit à voir son nom flétri par ton crime, et le dernier rejeton de son antique race va tomber sous le fer du bourreau ! Suzanne, me disais-je souvent, fermera mes yeux éteints; c'est elle qui recueillera mon dernier soupir! Que mon espoir a été cruellement déçu ! Tu flétris ma vieillesse et tu me feras descendre au tombeau sous le poids de la douleur et de l'opprobre ! Le coupable est-il jamais digne de pitié? Mais tu es mon sang, tu es ma fille ! Le nom de père retentit au fond de mon âme, et mon juste courroux ne peut arrêter mes larmes ! O! malheureux enfant ! je vais encore te serrer dans mes bras ! Prends ces gages de l'amour paternel : ce sont, hélas ! les derniers ! La voix de la justice va l'emporter sur celle du sang. »

Joram, qui a appris que Suzanne va périr, se rend à la prison avec un des juges, et cherche à la gagner ; mais elle le repousse avec indignation. Jojakim survient, aperçoit Joram, et lui enfonce un poignard dans le sein.

Cependant les juges, insensibles à l'honneur, et trahissant leur conscience, prononcent que Suzanne est coupable et doit être livrée au supplice. Elle en est instruite, mais conserve son courage, et se livre à une touchante résignation. « L'arrêt est donc prononcé ! dit-elle, et l'heure du trépas approche ! D'où vient que mon âme est si tranquille? Il me semble que ma douleur, mes angoisses s'apaisent de plus en plus, et que je respire avec plus de liberté. Est-ce donc là ce redoutable fantôme, qu'on n'envisage qu'en tremblant ? Une main céleste me délivre de tous les liens terrestres; insensible à la joie, insensible à la peine, je vois du même œil l'échafaud et les trônes, le monument funèbre

et les palais. Messagère d'un Dieu qui prend pitié des malheureux, ô mort! viens fermer mes yeux, qui ont répandu tant de larmes! Rends à la terre les débris de cette enveloppe mortelle, et que mon âme puisse, après tant de souffrances, trouver la consolation dans un autre séjour! »

On vient annoncer à Suzanne que le moment fatal est venu. « Je suis prête, répond-elle. Adieu Thyrsa, ma compagne fidèle! Adieu sombres murs, qui avez écouté mes gémissemens, quand les hommes y étaient sourds! Que je sois enfin délivrée de ces fers qui, destinés au crime, ont couvert des mains innocentes! Et toi (fixant le portrait de son mari, qu'elle a conservé), chère et douloureuse image d'un époux adoré, reçois les dernières preuves d'un attachement qui ne peut plus compter sur un tendre retour! (Elle baise le portrait et fond en larmes) Dieu, pardonne ces pleurs! Ils coulent pour un mortel; mais j'ai dû l'aimer et je l'aime encore; j'oublie ce qu'il est, pour me rappeler ce qu'il fut long-temps: accorde-lui, Seigneur, ta protection: accorde-la à ceux qui m'ont donné le jour. O mon père! ô ma mère! je ne vous verrai plus; mais mon dernier soupir sera une prière pour vous. Approchez (à ceux qui doivent la conduire). Vous paraissez émus: dites à ceux dont vous êtes les ministres, que je leur pardonne. »

Déjà tout est prêt pour le supplice; la prison disparaît, et l'échafaud se montre. Mais Daniel arrive soudain: instruit du procès intenté à Suzanne, il a cherché à découvrir la vérité. Il parle au peuple, expose la perfidie et l'injustice des juges, et les force à en convenir. Suzanne est reconnue innocente, aux applaudissemens de la foule, et sa vertu reçoit un hommage solennel. Jojakim, accablé de remords, présente ses mains pour recevoir les chaînes portées par Suzanne. Cette tendre épouse s'approche de lui, et le serre dans ses bras, en lui disant: « Voilà, cher Jojakim, les liens que je te destine. »

J.-P. Catteau-Calleville.

VARIÉTÉS.

SUR LES VOYAGES D'ALI BEI (1) EN AFRIQUE ET EN ASIE.

Dans le mois de novembre dernier, on communiqua aux trois classes de l'Institut, (la première, la troisième et la quatrième classes) un extrait des *Voyages en Afrique et en Asie*, faits par *Ali Bei*.

Les découvertes, les observations qu'a faites ce voyageur célèbre, intéressent également les savans, les érudits, les artistes.

Cet extrait a excité, au plus haut degré, l'intérêt du premier des corps savans; c'est ce qui nous engage à en donner une esquisse dans cet ouvrage périodique, dont le principal objet est de rendre compte des travaux et productions littéraires, ainsi que des progrès de l'esprit humain dans les pays étrangers.

Ali Bei s'adonna de bonne heure à l'étude des sciences de l'Europe. Après avoir voyagé en France et en Angleterre, il résolut de passer à Tanger, dans le royaume de Maroc, et de faire son pélerinage à la Mecque. Il fut reconnu comme fils du prince Othman Bey el Abbassi, et aujourd'hui on ne le connaît en Orient que sous ce nom.

Il arriva à Tanger le 23 juin 1805. Le nom qu'il portait, ses connaissances, lui méritèrent bientôt la vénération des Musulmans, et par sa conduite il s'en fit aimer, ensorte que, peu de jours après son arrivée à Tanger, on le vit déjà jouir des plus grands honneurs, et acquérir dans le pays une grande influence. Comme il avait fait ses études en Europe, et qu'il pratiquait l'astronomie, il prédit à

(1) Il y a eu plusieurs Ali Beis, qui ont joui de plus ou moins de célébrité, à diverses époques; il ne faut pas confondre notre voyageur avec ceux-là, comme l'ont déjà fait quelques écrivains: cette méprise ne serait pas sans inconvéniens.

Tanger une éclipse de soleil, qui eut lieu peu de temps après son arrivée. Il avait dessiné et expliqué d'avance toutes les circonstances de l'éclipse, telle qu'on la vit effectivement à Tanger. Dès lors Ali Bei passa pour un homme divin parmi les Musulmans.

L'empereur de Maroc, Muley Soliman, vint peu de temps après à Tanger. Il se prit d'amitié pour Ali Bei, qu'il invita à le suivre à Mikines et à Fes. Là il observa deux grandes éclipses de soleil et de lune. Le sultan partit ensuite pour Maroc, où bientôt après Ali Bei vint le trouver. Le sultan lui fit une donation de biens considérables, et ordonna qu'on lui rendît de grands honneurs publics. Ali Bei visita Mogador, et revint à Maroc, où il fut atteint d'une maladie grave.

Le sultan, qui était allé à Fes, revint aussi à Maroc; et Ali Bei lui annonça son prochain départ pour la Mecke. Le sultan aurait voulu le retenir, et pour y parvenir il lui fit les offres les plus brillantes; mais Ali Bei fut inébranlable; il ne se laissa séduire ni par l'ambition, ni par les plaisirs, prit congé du sultan, retourna à Fes, et en partit bientôt après pour le Levant. La révolution survenue à Alger, dans ce temps-là, le força de s'arrêter dans le désert d'Angad. Il y resta campé plus de deux mois, entouré de tribus arabes qui se faisaient la guerre; mais l'empereur lui envoya un corps de troupes qui l'escortèrent jusqu'à la sortie du désert, et il passa à Laraisch, où il s'embarqua sur une frégate tripolitaine, le 15 octobre 1805, pour Tripoly de Barbarie.

Ali Bei, dans tous ces voyages, et pendant sa résidence dans les villes, faisait des observations astronomiques, avec des instrumens excellens, construits sous ses yeux, par les meilleurs artistes de Londres, et il prenait des informations sur les lieux qu'il ne connaissait pas, ensorte qu'il donnera une carte précieuse du royaume de Maroc, formée sur neuf cartes routières. Il faisait aussi des observations météorologiques. et examinait en même temps le pays en géologue. Il donnera le plan de la ville de Maroc, et y joindra d'autres dessins intéressans, ainsi que des descriptions en tout genre. Il fit aussi des collections d'histoire naturelle très-importantes; enfin, il acquit la certitude de

l'existence d'une Mer intérieure au centre de l'Afrique, semblable à la mer Caspienne d'Asie : ce qui a été confirmé, cinq ans après, par M. Jackson, consul anglais à Mogador. Il croit que l'ancienne Ile Atlantide n'est autre que la chaîne des monts Atlas, entourée de la mer ; ce qu'il démontre autant qu'une pareille hypothèse peut être démontrée.

Dans la traversée de Laraisch à Tripoly, le bâtiment d'Ali Bei se trouva enveloppé d'un météore singulier, qu'il attribue à l'électricité, et, peu de jours après, notre voyageur fut exposé à périr par une bourrasque affreuse.

A Tripoly, il acquit l'amitié du pacha Youssouf, et il y fit le Ramadan. Aussi offrira-t-il une description du pays. Il observa dans cette ville une grande éclipse de lune. Il y dessina le plan et le profil de la grande Mosquée, et recueillit beaucoup d'objets d'histoire naturelle et des médailles.

Le 26 janvier 1806 il s'embarqua pour Alexandrie sur un gros bâtiment turc ; mais les bourrasques le forcèrent d'aborder, premièrement à Modon, sur la côte de la Morée, dont il dessina une vue, et ensuite dans l'île de Chypre, où il séjourna deux mois : il visita ces lieux classiques de Cythère, dalie, Paphos et Amathonte, en fixa les positions géographiques, fit des observations et des collections en tout genre : il nous en donnera des descriptions intéressantes et des dessins. C'est là qu'il se lia d'amitié avec l'archevêque grec *Chrysanthos*, prince de Chypre.

S'étant rembarqué sur un brigantin grec, il passa à Alexandrie, où il arriva le 12 mai 1806, et resta cinq mois et demi, vivant dans l'intimité du capitan pacha de la Porte-Ottomane et de Moussa-Pacha. Il y fit quelques observations et dessins, entre lesquels il y a une vue générale d'Alexandrie très-complète, et continua de former des collections très considérables en tout genre.

A la fin d'octobre, il partit pour le Caire. Il s'y rendit en remontant le Nil, et il y fit son Ramadan, jouissant de la considération particulière de Méhemed-Ali-Pacha du Caire, et des grands de la ville. Le 15 décembre il partit pour Suez avec une grande caravane.

A Suez, il s'embarqua pour Gedda, sur un bâtiment

arabe de la Mer-Rouge, le 26 décembre 1806. La singulière construction de ces bâtimens, et la manière de naviguer sur cette mer toute semée d'écueils, seront décrites par notre voyageur avec une extrême précision. Comme ces bâtimens vont toujours très-près de la côte d'Arabie, et que l'on jette l'ancre tous les soirs, il profita de ces circonstances pour continuer ses observations, et enrichir ses collections de nouveaux objets.

La nuit du 5 au 6 janvier 1807, une tempête terrible cassa tous les câbles des ancres; le bâtiment frappait des coups horribles sur un rocher. Ali Bei, avec quatorze hommes, sauta dans la chaloupe, et débarqua sur un îlot désert, nommé *El-Okadi*; mais le bâtiment ayant été secouru par un autre, Ali Bei put se rembarquer, et continua sa route pour Gedda, où il arriva le 13 janvier.

Après avoir fixé la position géographique de Gedda, et fait d'autres observations curieuses, Ali Bei partit pour la Mecque, et il entra dans cette capitale de l'Islamisme dans la nuit du 22 au 23 janvier 1807.

Ali Bei resta à la Mecque trente-huit jours, pendant lesquels il fixa la position géographique de cette ville par de nombreuses observations astronomiques. Il en fit le plan et celui du temple, ainsi que son profil : il peignit aussi, de grandeur naturelle, la fameuse pierre noire appelée *khagera-el-assuad*, qui attire la vénération des fidèles dans *El-Kaaba*, ou Maison de Dieu; il dessina les lieux sacrés, Saffa, Méroua et la montagne Aarafat Tous ces dessins et beaucoup d'autres seront accompagnés de descriptions.

Ali Bei, pendant sa résidence à la Mecque, fut dans une relation intime avec le sultan shérif *Ghaleb*, qui lui donna des lettres pour S M. l'Empereur et Roi. Ceci rappelle les lettres que Charlemagne reçut du kalife Haroun Arrachid. Ali Bei, avec le sultan Schérif, lava et parfuma l'intérieur de El-Kaaba, qui est toujours fermé, et qu'on ouvre une fois dans l'année, pour cette cérémonie, avant l'époque du pélerinage. Dès lors il put porter le titre de *Khaddem Beit Allah el Haram*, Serviteur de la Maison de Dieu la défendue. C'est pour obtenir ce titre que tout nouveau sultan de Constantinople envoie le pacha de Damas, qui balaye en son nom.

Pendant la résidence d'Ali Bei à la Mecque, le sultan des Wehhabis, *Saaoud*, avec ses deux fils et une armée de quarante-cinq mille hommes, prit définitivement possession de la ville, en même temps qu'avec une armée plus considérable sur les frontières de la Syrie, il empêchait le pacha de Damas de venir en pélerinage avec sa grande caravane de Turquie. Ali Bei donne des renseignemens sur ces réformateurs, et le détail des cérémonies du pélerinage.

La ville de la Mecque est grande et belle; mais située dans un désert, sans une goutte d'eau, si l'on excepte l'eau que fournissent des puits extrêmement profonds, laquelle est chaude et saumâtre. La Mecque n'existerait pas sans la superstition, qui, en ayant fait le centre des pélerinages, même avant Mohamed, la rendit encore l'entrepôt d'un commerce immense, sans compter qu'elle reçoit beaucoup en donations pieuses.

Cette partie du voyage d'Ali Bei sera véritablement du plus grand intérêt pour nous, parce que, jusqu'ici, aucun chrétien n'avait pu pénétrer dans ces lieux, conformément à une défense expresse du Prophète, et que les Musulmans qui y sont admis ne sont pas en état de nous en transmettre des informations exactes. C'est donc pour nous une espèce de mystère, qu'Ali Bei nous dévoilera en homme instruit. Trois ans après lui, le savant allemand M. Seetzen, s'étant fait Musulman, a rempli le devoir du pélerinage à la Mecque, et on a publié déjà quelques extraits de son voyage; mais malheureusement nous avons remarqué que presque tous les noms arabes sont dénaturés ou tronqués, ce qui ne donne pas une idée favorable de l'ouvrage. Au reste, il pourrait se faire que la cause de ce défaut vînt de ce que M. Seetzen se sera toujours adressé aux Turcs, qui parlent un arabe détestable, et qui sont encore moins instruits en tout genre que les Arabes. On a aussi publié une petite brochure, sous le nom de *Voyage à la Mecque*; mais elle est absolument insignifiante, puisqu'on n'y dit presque rien de cette ville. Enfin, les descriptions que nous connaissons, sont fondées sur les relations des pélerins turcs, extrêmement imparfaites et même erronées.

Ali Bei partit de la Mecque pour Gedda, le 2 mars 1807, et continua son voyage à l'Ienboa.

Les Wehhabis ayant prohibé tout acte de vénération au Prophète, ont défendu aux pélerins d'aller à Médine visiter le tombeau. Ali Bei, malgré la prohibition, voulut aller à Médine; mais il fut fait prisonnier par ces réformateurs, à Gideïda, dans le désert de Médine. Il fut ensuite renvoyé, ainsi que les chefs et employés turcs, du temple de Médine; ils ne leur permettaient point de séjour dans le territoire sacré. A ce sujet, Ali Bei remarque que le Prophète n'a jamais eu de *tombeau* proprement dit, puisqu'il fut enseveli simplement dans la terre; que le temple de Médine n'a jamais été un lieu de pélerinage, mais seulement de dévotion, de laquelle se dispensaient le plus grand nombre des pélerins. Les lieux de pélerinage ont été la Mecque et Jérusalem.

Etant revenu à Yenboa, Ali Bei partit avec une nombreuse flotte de bâtimens arabes pour Suez. Les détails de cette traversée maritime sont très-curieux; mais après un mois de navigation, dans laquelle on éprouva toutes sortes de désastres, il débarqua à Gadiahia : c'est une rade de la côte d'Arabie, à dix lieues sud sud-ouest du Mont-Sinaï, d'où il est venu par le désert El-Ssaddor à Suez : pendant la route, il observa une éclipse lunaire à Wadi-Corondel.

Dans toutes ces traversées, Ali Bei faisait continuellement des observations et des collections intéressantes. Sa carte géographique de l'Arabie et de la Mer-Rouge, faite sur ses propres observations astronomiques, est du plus grand intérêt, ainsi que ses observations sur les pétrifications, et sur la différence du niveau de la même mer.

Après une relâche de vingt jonrs à Suez, Ali Bei, se réunissant à une grande caravane, revint au Caire, où il fut reçu en triomphe par les grands de la ville : il y fit son entrée publique le 14 juin 1807.

Le 3 juillet, Ali Bei partit du Caire avec une caravane qui traversait le désert pour Gaza, où il laissa la caravane. Il passa à Jérusalem, où il fut étonné de la magnificence du Temple que les Musulmans ont élevé sur les restes de l'ancien temple de Salomon: il fit le plan et le profil de ce temple. Ce sera encore pour nous un résultat important des travaux de notre voyageur. En effet, ce temple n'a jamais été vu par aucun chrétien, et les Musulmans n'en ont

donné presque aucune description ; aussi cette partie du voyage a-t-elle excité l'admiration des savans d'Europe à qui elle a été communiquée. On appelle le temple *Beit el Mokkaddes e Scherif*, ou Maison Sainte principale ; et c'est un lieu de pélerinage pour les Musulmans, qui croient qu'il l'a été pour tous les prophètes dès l'origine du monde.

Ali Bei visita tous les saints lieux des chrétiens lieux qui sont aussi révérés par les Musulmans. Tout près de Béthléem il vit en plein jour un météore lumineux de la plus grande beauté Il visita les sépulcres d'Abraham et de sa famille, et celui de David ; il vit le sépulcre de Jésus-Christ, que les Musulmans ne révèrent pas, parce que le koran dit que Jésus-Christ ne mourut pas.

Ali Bei passa à Saint-Jean d'Acre, et y dessina le Mont-Carmel. Delà il vint à Nazareth ; et continuant sa route entre le Mont-Tabor et la mer de Galilée, il traversa le Jourdain par le pont de Jacob, qu'il dessina, et entra à Damas le 22 août. Le grand commerce et les fabriques de Damas fixèrent l'attention de notre voyageur.

Il passa ensuite dans le voisinage de Palmire, par la ville de Homs, et par celle de Hama sur le rivage de l'Oronte, dans l'intérieur de la Syrie. Cette contrée est très-peuplée et très-riche.

Le 3 septembre, Ali Bei arriva à Alep ; et continuant sa route avec des Tartares, il franchit la chaîne du Mont-Taurus et toute l'Asie-Mineure par son centre. Et traversant aussi la chaîne de l'Olympe et le Bosphore, il arriva à Constantinople le 21 octobre 1807. La carte routière d'Ali Bei, depuis le Caire à Constantinople et plusieurs dessins et observations intéressantes, sont les fruits de cette traversée.

Ali Bei fit, à Constantinople, le plan du temple ou mosquée d'Eyub, où se fait une grande cérémonie, dont l'objet est de ceindre le sabre au nouveau sultan, ce qui équivaut au couronnement des monarques d'Europe. Jamais aucun chrétien n'a pu pénétrer daus l'enceinte où elle s'exécute ; aussi n'en connaissions-nous qu'une description incomplète, donnée par M. Ohsson, dans son grand *Tableau de l'Empire Ottoman*.

Le 7 décembre, Ali Bei partit de Constantinople ; et tra-

versant le mont Hæmus et le Danube, il arriva à Bukarest dans la Valachie, le 13 décembre 1807.

Là se termine la relation de notre voyageur.

Cette relation offrira le plus grand intérêt, tant par les descriptions qu'elle contient, que par les nombreux dessins, les plans, les cartes géographiques qui l'accompagneront. C'est une espèce d'Odyssée tant à cause des relations continuelles du voyageur avec les souverains, ou les princes des pays qu'il a visités, que par les événemens singuliers qui y sont racontés, et qui paraîtraient incroyables, s'ils n'étaient attestés par les agens et négocians européens dans ces pays.

On va publier la partie historique descriptive des voyages d'Aſi Bei, en trois volumes et un atlas; et quand les circonstances permettront de réunir ses nombreuses collections, on publiera la partie scientifique, qui sera assez étendue, et dans laquelle on trouvera aussi le dépouillement de ses observations astronomiques et météorologiques.

Gazette Littéraire.

ANGLETERRE.

Londres. — M. Murray, libraire et homme de lettres distingué, a publié récemment un grand nombre de bons ouvrages, dont voici les principaux :

I. *Childe Harold's Pilgrinage, etc.;* c'est-à-dire : *Le Pélerinage du fils d'Harold* poëme ; par lord Byron. Un vol. in-4°. Ce poëme, plein de mérite, a été composé pendant les voyages de l'auteur en Portugal, Espagne, l'Albanie, et en différentes contrées de la Grèce. Il est accompagné de notes nombreuses et de quelques autres poésies. L'auteur y a aussi inséré la traduction de plusieurs chansons grecques, et des observations fort intéressantes sur la littérature grecque moderne.

II. *Paganism and Christianity compared ;* c'est-à-dire : *Le Paganisme comparé avec la Religion chrétienne ;* par John Ireland, sous-doyen de Westminster. Un vol. in-8°.

III. *Life of Michel Angelo, etc.;* c'est-à-dire : *Vie de Michel-Ange, etc.* ; par le chevalier Duppa. Un vol. in-4°, supérieurement imprimé par Bensley ; deuxième édition, ornée du portrait de Michel-Ange par le célèbre Bartolozzi, et de cinquante autres gravures. L'auteur a accompagné son excellent ouvrage des lettres et des poésies de Michel-Ange. Ces dernières ont été traduites en vers par MM. Southey et Wordsworth. L'ouvrage est terminé par une dissertation critique sur le mérite de Michel-Ange, considéré comme sculpteur, comme peintre, comme architecte et comme poète.

IV. *Typographical Antiquities ; or, the History of Printing in England, Scotland, and Ireland, etc.;* c'est-à-dire : *Antiquités typographiques*, ou *Histoire de l'Imprimerie*

en Angleterre, Ecosse et Irlande ; ouvrage commencé par feu Joseph Ames, considérablement augmenté par William Herbert, et maintenant beaucoup plus augmenté par le révérend Thomas Frognall Dibdin. I et II volumes in-4°. Cet important ouvrage renferme de longues notices sur les anciens imprimeurs anglais, des listes de tous les ouvrages sortis de leurs presses, un grand nombre de portraits et d'autres gravures, une histoire de la littérature anglaise, un aperçu général sur les progrès de la gravure dans la Grande-Bretagne, etc. L'exécution typographique de cet ouvrage ne laisse rien à désirer.

V. *The Costume of the Ancients* ou *Costumes des Anciens*, avec une introduction descriptive ; par Thomas Hope. Deux vol. gr. in-8°.

VI. *Marine Dictionary, etc. ;* c'est-à-dire : *Dictionnaire de la Marine*, auquel on a ajouté la traduction des termes et des phrases de la marine française, puisés dans les ouvrages de MM. du Hamel, Aubin, Savérion, etc.; par William F. Iconer. Nouvelle édition, contenant des corrections et additions considérables ; par William Burney, professeur de l'académie navale de Gosport. Un vol. in-4°.

VII. *The origine nature, and object of the new system of education ;* c'est-à-dire : *l'origine, la nature et l'objet du nouveau système d'éducation.* Un vol. in-8°.

VIII. *The life of Nelson*, c'est-à-dire : *La Vie de Nelson*, par Robert Southey. Deux vol. in-8°, ornés de jolies gravures. Cet ouvrage, écrit avec impartialité et avec chaleur, a obtenu un grand succès.

M. Murray doit aussi avoir publié un grand poëme français, dont voici le titre : *Charlemagne*, ou *Rome délivrée*, poëme épique en vingt-quatre chants ; par L. B.

Voici comme l'éditeur annonçait ce poëme l'année dernière dans un journal anglais :

« Cet ouvrage sera imprimé d'une manière brillante, et formera deux volumes in-4° impérial. Il sera orné de superbes planches, auxquelles travaille déjà M. Charles Heath. Le sujet du poëme est *Rome délivrée des Lombards*

par *Charlemagne*, et l'établissement du second empire d'Occident. L'auteur a joint à ses récits la description des exploits militaires de Charlemagne contre les Saxons et les Huns, un tableau de leur culte, et la conversion de Witikind, leur chef, qui est regardé dans l'histoire comme la tige des rois de France de la troisième dynastie. Le poète y peint aussi les excès des iconoclastes grecs, et y chante les coutumes civiles et militaires des Maures en Espagne, les exploits de Roland et d'autres chevaliers. Le merveilleux du poëme n'a rien de commun avec la mythologie payenne; il est entièrement fondé sur la religion catholique. Toutes les principales cérémonies de ce culte sont successivement introduites dans la narration, et contribuent à son développement. Le poème est très-étendu; il se divise en vingt-quatre chants. Sa composition et les connaissances variées qu'il exigeait, ont été l'objet de l'occupation principale de l'auteur, pendant huit ans, depuis qu'il s'est retiré des affaires politiques. On continue maintenant à le solliciter de le publier, et l'on espère qu'avant quelques mois son manuscrit sera en état d'être livré à l'impression. Le texte sera accompagné d'une traduction poétique en langue anglaise.

— M. Monk, philologue d'un grand mérite, et professeur de littérature grecque à Cambridge, a publié, il y a quelque temps, une excellente édition de l'*Hippolyte* d'Euripide, sous ce titre : *Euripidis Hippolytus Coronifer. Ad fidem manuscriptorum ac veterum editionum emendavit, et annotationibus instruxit J. H. Monk, etc.* Un vol. in-8°. Les notes de ce savant décèlent un homme profondément versé dans la langue d'Euripide, et font désirer qu'il donne une édition complète de ce grand poète.

— Le révérend R. Polwhele a publié une élégante traduction anglaise des œuvres de Théocrite, de Bion, de Moschus et de Tyrtée, en un vol. in-8°.

— M. le chevalier John Jackson a publié un excellent ouvrage intitulé : *A Grammar of the Aeolo-Doric, or modern greek tongue*, c'est-à dire : *Grammaire de la langue Aeolo- orique*, ou *grecque moderne*. Un vol. in-4°. L'ouvrage est accompagné de dialogues familiers, d'un chapitre du *Vicaire* de Wakefield en grec moderne, avec le texte an-

glais à côté, et d'un très-bon vocabulaire. L'auteur y a joint également un drame héroïque, en vers, écrit en langue Aeolo-Dorique. Il est hors de doute que M. Jackson a pris pour base, dans la composition de sa grammaire, l'important ouvrage intitulé : Γραμματικὴ τῆς Αἰολοδωρικῆς γλώσσης, publié à Vienne, il y a quelques années, par M. Athanassios Christopoulos, homme de beaucoup d'esprit, littérateur et poète très-distingué, et qui doit à ses grands talens le poste élevé qu'il occupe depuis quelque temps à Bucharest en Valachie.

— Le libraire Cawthorn a publié, en 1813, un ouvrage très-intéressant, intitulé : *A journey through Albania and other provinces of Turkey in Europe and Asia to Constantinople, during years* 1809 *and* 1810; *by J. C. Hobhouse*, c'est-à-dire : *Voyage à Constantinople, par l'Albanie et d'autres provinces de la Turquie d'Europe et d'Asie, pendant les années* 1809 *et* 1810; par J. C. Hobhouse. Un grand volume in-4° de 1152 pages. Ce grand ouvrage contient une infinité de détails nouveaux et très-curieux sur les mœurs et les usages des Albanais, et notamment sur la langue singulière de cette nation, peu connue des Européens éclairés. L'auteur s'étend aussi beaucoup sur la littérature des Grecs modernes, et fait le plus bel éloge de leur zèle patriotique. Parmi plusieurs morceaux de littérature, il cite de préférence quelques pages de l'excellente géographie de Meletius dans l'original, le fameux poëme intitulé : Ἄσμα πολεμιστήριον, et une harangue de Thucydide, traduite en grec moderne par le savant père Néophytos Doukas L'ouvrage est orné de plusieurs gravures de la plus grande beauté, et il est imprimé avec beaucoup de luxe.

— Le libraire White a fait paraître l'année dernière un ouvrage très-curieux intitulé : *An Essay on the probability, etc.*, c'est-à-dire : *Essai sur la probabilité de la sensation dans les végétaux*, accompagné d'*observations sur l'instinct, la sensation, l'irritabilité, etc.*; par James Perchard Tupper. Un vol. in-8°.

— M. W. Wite, docteur en médecine, d'un mérite très-distingué, a publié un excellent ouvrage, dont voici le

titre : *Observations on the contracted intestinum rectum, etc.*, c'est-à-dire : *Observations sur la contraction de l'intestinum rectum, et la manière de la traiter*, accompagnées de différens cas de cette maladie. Un volume in-8° avec planches.

— Le libraire Longman a mis en vente un bel ouvrage, intitulé : *A Treatise on some practical points, etc.*, c'est-à-dire : *Traité de quelques points pratiques relatifs aux maladies des yeux ;* par feu John Cunningham Saunders. Un vol. gr. in-8°, avec huit planches et le portrait de l'auteur. L'ouvrage est précédé de la vie de l'auteur et de sa méthode de traiter la cataracte, par le docteur Farré, son ami intime.

— M. Syek a donné au public l'ouvrage suivant : *A Treatise on the management of infants, etc.*, c'est-à-dire : *Traité de la manière de soigner les enfans*, avec *l'histoire et la méthode de traiter les principales maladies auxquelles ils sont exposés.* Un vol. in-8°.

— M. Thomas Haynes, savant agronome, a publié un ouvrage très-utile et très-curieux, intitulé : *A Treatise on the improved culture, etc.*, c'est-à-dire : *Traité de la culture améliorée du fraisier, du framboisier et du groseiller*, contenant une *nouvelle méthode de cultiver ces différens genres et d'en obtenir les plus beaux fruits.* Un vol. in-8°.

Oxford. — M. Copleston vient de publier un ouvrage rempli de vues profondes, dont voici le titre : *Prælectiones Academicæ Oxonii habitæ ab Eduardo Copleston S. T. B. collegii Orielensis socio et poeticæ publico prælectore, nunc Ecclesiæ Cathedralis Londinensis præbendario, etc.* 1 vol. in-8° de 466 pages. — Cet ouvrage contient les leçons de haute poésie ancienne, que l'auteur a données aux élèves de notre Académie. Ces excellentes leçons sont le résultat de longues méditations et de pénibles recherches. Elles sont divisées en trois parties ; la première est intitulée : *De Imitatione* ; la seconde, *De Affectibus ;* et la troisième, *De Phantasia.* L'ouvrage est écrit avec une méthode tout-à-fait philosophique ; ce qui le rend un peu obscur. Mais tel qu'il est, il a obtenu un succès complet, et fera époque dans

les annales de la philologie moderne. L'auteur l'a dédié au baron Grenville, digne chancelier de l'académie.

CAMBRIDGE. — On a publié ici, il y a quelque temps, un ouvrage posthume du célèbre Porson, sous ce titre : *Ricardi Porsoni adversaria. Notæ et emendationes in Poëtas Græcos, quas ex Schedis manuscriptis Porsoni, apud Collegium SS. Trinitatis, Cantabrigiæ, repositis deprompserunt et ordinarunt nec non Indicibus instruxerunt J. H. Monk A. M, C. J. Blomfield A. M., etc.* — Cet ouvrage a été accueilli de tous nos Hellénistes, et augmente nos justes regrets sur la mort de l'illustre Porson.

ALLEMAGNE.

GOETTINGUE. — Le deuxième volume de l'ouvrage du célèbre Blumenbach, intitulé : *Beitraege zur Naturgeschichte etc.*, ou *Mémoires d'histoire naturelle*, est composé de cent quarante-quatre pages in-8°. Il renferme deux mémoires très-importans : le premier a pour objet l'*homo sapiens ferus* de Linné, et l'*Homme sauvage* de Hameln. Le savant auteur prouve, d'une manière fort ingénieuse, que la plupart des prétendus *hommes sauvages*, cités par Linné, n'étaient que des sourds-muets absolument imbéciles ; le second mémoire est consacré aux *momies humaines d'Egypte*. Cet écrit n'est que la réimpression de celui que l'auteur avait antérieurement publié sur le même objet, et qu'il a cette fois-ci considérablement augmenté, à l'occasion d'une momie parfaitement conservée, que le duc de Saxe-Gotha lui avait envoyée.

VIENNE. — Le docteur Beer publie depuis quelque temps par cahiers, un ouvrage important, intitulé : *Geschichte der Augenkunde, etc.*, c'est-à-dire : *Histoire de la connaissance des yeux et de leurs maladies en particulier.* Le même docteur a déjà publié un ouvrage du même genre, en deux volumes in-8°, et dont le titre est : *Leitfaden etc.*, c'est-à-dire : *Manuel des Cours publics sur les maladies des yeux, et de l'institut clinique de ces maladies.*

HEIDELBERG. — Les sectateurs de la nouvelle philosophie

de Schelling parlent avec éloge de l'ouvrage de M. de Hagen, intitulé: *Kosmologische Geschichte der Natur, etc.*, c'est-à-dire: *Histoire cosmologique de la Nature, etc.*— Cet ouvrage, écrit dans les principes singuliers de Schelling, contient, à côté de plusieurs assertions paradoxales, des aperçus neufs et curieux sur la structure des plantes et des minéraux.

— M. Schelver a publié un ouvrage de quatre-vingt-six pages in-8°, qui a pour titre *Kritik der Lehre von den Geschlechtern der Pflanzen etc.*, c'est-à-dire: *Critique de la théorie du système sexuel des Plantes, etc.*— L'auteur combat le système sexuel, et veut prouver que les plantes ne peuvent avoir de sexe: en quoi il est d'accord avec Tournefort et d'autres célèbres botanistes. Tous ceux qui ont lu cet ouvrage ont remarqué avec satisfaction que l'auteur développe des connaissances profondes en physiologie végétale.

— Le troisième volume des *Annales de la Société d'histoire naturelle de la Wetteravie* a paru il y a quelque temps à Hanau.

—Le dernier ouvrage qu'a publié le docteur Al. Haindorf, a pour titre: *Versuch einer pathologie, etc.*, c'est-à-dire: *Essai d'une pathologie et d'une thérapie de l'esprit.* Un volume de quatre cent trente-six pages in-8° — L'auteur expose les différens genres des maladies de l'âme, leurs liaisons et leurs rapports avec l'organisme physique. Ces maladies sont divisées en quatre classes, savoir:

I. Egoïsme animal maladif, qui dégénère en cupidité, avarice et désir de s'approprier tout exclusivement, et dont le siége est dans la moëlle épinière.

II. Maladies du système des sensations.

III. Maladies de la faculté appétitive.

IV. Maladies du sentiment intérieur.

Dans la deuxième partie, l'auteur traite particulièrement 1°, des maladies causées par l'idée objective des sens; 2°, des maladies de l'imagination; 3°, des maladies du jugement; 4°, des maladies de la raison.

L'auteur a voulu créer un système scientifique des maladies de l'esprit humain. Il semble qu'il a beaucoup profité

des opinions physiologiques du docteur Gall, son digne confrère et compatriote.

BERLIN. — Il a paru dans cette ville un ouvrage très-utile pour les amateurs des jardins, intitulé : *Aesthetische pflanzenkunde, etc.*, c'est-à-dire : *Botanique esthétique*, ou *Choix des plus belles plantes d'ornement, divisées par classes, et accompagnées de la manière de les cultiver dans les appartemens, les serres et les jardins*, rédigée par F. Th. Dietrich.

— Le célèbre Hufeland a publié dernièrement une seconde édition de son ouvrage intitulé : *Geschichte der Gesundheit, etc.*, c'est-à-dire : *Histoire de la Santé*, avec un *Essai sur le caractère physique du temps actuel.* Un vol. in-8°.

— M. Hubert a donné au public un vol. in-8° qui porte ce titre : *Die Wartung der schaafe, etc.*, c'est-à-dire : *Traité de la manière d'élever et de soigner les moutons, et d'en améliorer les prodaits.* Un vol. in-8°, avec deux planches

SUISSE.

ZURICH. La dernière exposition des objets de beaux-arts de cette ville a eu lieu vers la fin de l'été dernier. Plusieurs vues pittoresques de la Suisse et un grand nombre de paysages et de portraits se faisaient remarquer.

Parmi les paysages on distingue une Marine au crépuscule, peinte à l'huile, par Schoenberger; deux paysages de la Suisse, à l'huile, par Larive, de Genève; un paysage entre Rome et Naples, peint à l'huile, par Lory, de Berne; la vue de l'ancien temple de Paestum, peint à l'aquarelle, par le même. La plupart des paysages étaient peints d'après nature. Il y avait aussi quelques marines de Gaspard Huber, de Zurich, et quelques gouaches de Landolt.

Le seul tableau d'histoire qui mérite d'être cité est celui de G. Wolmar, de Berne, représentant un sujet de l'Histoire de la Suisse.

M. Henri Keller, de Zurich, a exposé un panorama à

l'aquarelle, représentant une vue de l'Isola Bella, dans le Lagomagniore.

Plusieurs amateurs ont enrichi cette exposition de leurs productions, qui, pour la plupart, annoncent des talens.

Toute l'exposition se montait à-peu-près à cent cinquante pièces, tant tableaux que dessins.

En fait de sculpture, il n'y avait que quatre pièces en marbre, entre autres deux petits bas-reliefs, représentant l'Amour et Psyché, faits par Martin de Muralt, de Zurich. On remarquait encore trois petites figures du professeur Sonnenschein, et une Hébé et une Vénus de Christen, le tout en terre cuite.

Les instrumens de mécanique consistaient, 1° en un rouet de laiton, construit par Ziegler, de Winthertur; 2° une règle dioptrique, par George Oeri; une boussole et un télescope de Henri de Muralt, et une guitare-lyre de nouvelle invention, de Ferdinand May.

M. Müller d'Engelberg avait exposé dans une autre pièce un relief des plus hautes montagnes de la Suisse. Ce relief embrasse toute la partie méridionale du canton de Zurich, les cantons de Zug, Schwytz, Ury, Unterwalden, et une partie des cantons de Lucerne et de Berne.

ITALIE.

NAPLES. Le gouvernement a regardé comme très-avantageux de rendre au théâtre son ancien éclat, et de le diriger vers le grand but d'*instruire en amusant*: aussi avait-il cru devoir instituer un *concours dramatique*. Les résultats de ce concours sont déjà très-satisfaisans. De toutes les parties de l'Italie, on s'est empressé d'envoyer des compositions dramatiques: on en comptait cent au moins de toute espèce. Un jury de cinq hommes de lettres, choisi parmi ceux qui se sont le plus distingués par leurs propres productions, a prononcé avec sagesse et impartialité sur ces diverses compositions.

D'après le rapport que le jury a fait à Sa Majesté, par l'intermédiaire du ministre de l'intérieur, le prix de la *tragédie*, consistant en une médaille d'or de 1320 fr., a été

décerné à la *Sapho* de l'abbé *Louis Scevola*, de Brescia, vice-président de la bibliothèque de Bologne ; l'accessit à la tragédie nationale intitulée : *Ferdinand Ier, roi de Naples*, pièce de M. *Gabriel Sperduti*, attaché au ministère de la justice. Le jury, ayant pensé que cette production méritait non seulement cette seconde distinction, mais aussi un des deux prix destinés aux *mélodrames*, et qui n'ont point été décernés, Sa Majesté a bien voulu accorder à l'auteur outre l'accessit, le prix de 880 fr. Deux autres tragédies, un *Annibal* et un *Arminius*, ont obtenu des mentions honorables.

Le prix de la *comédie* (de 880 francs) a été décerné à *la Femme exemplaire*, comédie en cinq actes, de M. *Emmanuel Mistiretti*, napolitain ; l'accessit à une autre pièce en trois actes, du même auteur, et qui est aussi intitulée : *la Femme exemplaire*. Un second accessit a été accordé à une comédie de l'*Irrésolu*, envoyée de Gênes.

Un mélodrame tragique, intitulé *Oreste*, par l'avocat napolitain *Bucchiarelli*, a paru digne d'être distingué dans la foule des autres ouvrages du même genre envoyés au concours. Il a obtenu une mention honorable.

Florence. L'académie impériale della Crusca, après avoir reçu l'autorisation de S. A. I. madame la grande-duchesse de Toscane, vient de publier le programme du concours pour le prix de 500 napoléons :

« Seront admis au concours les ouvrages tant manuscrits qu'imprimés dans le cours de 1813. Ils devront être adressés, francs de port, au secrétaire de l'académie, dans le courant du mois de février 1814. Parmi les traductions, on n'admettra que celles qui seront faites des anciennes langues savantes. Les ouvrages manuscrits qui seraient couronnés seront publiés avec les noms de leurs auteurs, avant la distribution du prix établi par la munificence de S. M. I. et R. en faveur des écrivains qui ont le plus efficacement contribué à maintenir la langue italienne dans toute sa pureté. Tous les ouvrages envoyés au concours resteront dans les archives de l'Académie. »

MERCURE ÉTRANGER.

N° XV.

LANGUES ORIENTALES.

NOTICE DE QUELQUES OUVRAGES DE LITTÉRATURE INDIENNE, PUBLIÉS EN BENGALE.

(Suite *).

PUBLIC DISPUTATION, etc. — *Exercice public des élèves du collége du Fort-William au Bengale, en présence de lord Minto, gouverneur général du Bengale, et visiteur du collége, etc., le 20 septembre 1813, imprimé à Calcutta, réimprimé à Londres en avril 1814*, in-8° *de 48 pages.*

Chez Black et Parry, etc., libraires de la Compagnie des Indes-Orientales.

J'ÉPROUVE, je l'avoue, un véritable plaisir à continuer un travail commencé et publié à une époque où il y avait quelque courage peut-être à se montrer partisan zélé des savans Anglais, et même admirateur de cette nation à laquelle nous devons maintenant tant de reconnaissance.

(*) Voyez la première partie de cette NOTICE, t. I, p. 1 et 2 de ce Mercure.

Nos lecteurs apprendront avec intérêt que plusieurs des Anglais *Indianistes*, à qui j'ai plus d'une fois payé un tribut d'estime et de gratitude, non contens d'aplanir, dans d'excellens ouvrages élémentaires, les difficultés qu'ils ont eues à surmonter, s'occupent eux-mêmes de l'enseignement des langues orientales dans le collége du Fort-William à Calcutta (1), et forment des élèves dignes de leur succéder. Ce collége, fondé en juin 1800 (2), prend annuellement de nouveaux accroissemens, et l'on y enseigne maintenant le samskrit, le bengali, l'hindoustani, l'arabe et le persan. Des professeurs Anglais donnent les principes de ces langues, en expliquent les meilleurs ouvrages, dont ils publient même d'excellentes éditions. D'autres savans, originaires des contrées où se parlent ces langues, en rendent l'usage familier aux élèves, qui sont pour la plupart des employés civils ou militaires de la Compagnie des Indes. Ces élèves soutiennent, tous les ans, en présence du gouverneur général du Bengale, un exercice public sur les différentes langues qu'ils étudient. C'est du dernier de ces exercices que nous allons rendre le compte le plus rapide qu'il nous sera possible; car, pour beaucoup de personnes, l'intérêt de l'objet dont il s'agit n'égale pas son importance.

S. E. le comte de Minto ayant fixé au lundi 20 septembre 1813 l'exercice public sur les langues orientales, que l'on doit soutenir chaque année, conformément aux statuts du collége, le président, les membres du conseil de cet établissement, les officiers, professeurs et étudians se rendirent à l'hôtel du gouvernement où étaient réunis le grand-juge, les principaux membres du conseil suprême du Bengale, les plus notables Anglais de Calcutta, et plusieurs grands personnages du pays.

Dans la thèse persane, il s'agissait de prouver que « l'uniformité qui existe entre toutes les histoires des Orien-

---

(1) Voyez ci-dessus, tome I, p. 12.

(2) Voy. *Asiatic annal register for* 1800, p. 104. *Supplement tot he chronicle.*

taux, doit être attribuée à l'influence du climat et à la situation de leur pays. »

La thèse hindoustanie reposait sur cette assertion : « Les arts, les sciences et la littérature sont mieux cultivés dans l'Hindoustan que dans toute autre contrée de l'Orient. »

Les étudians en bengali ont cherché à prouver que « le style oriental dans les compositions littéraires, est plutôt le caractère particulier d'un siècle que celui d'une nation. »

On a soutenu dans la thèse arabe que « cette langue est une des plus abondantes, des plus riches et des plus énergiques de toutes celles qui se parlent dans le monde. »

Un étudiant a lu une amplification composée en samskrit sur l'élégance et la précision de cette antique langue des Brâhmanes.

Après ces exercices, que nous espérons faire connaître dans un des numéros suivans par des analyses d'une certaine étendue, Son Excellence le gouverneur général distribua les prix et les récompenses aux élèves les plus distingués. Il leur fit ensuite un discours paternel et en même temps honorable pour l'établissement, dont il proclama les progrès et l'utilité. Parmi les détails administratifs dans lesquels il est entré, nous devons remarquer une importante addition faite au collége du Fort-William. Dans le cours de 1812, on a ajouté des élèves militaires aux élèves civils. On conçoit aisément tous les avantages que la Compagnie des Indes tirera d'officiers familiarisés avec les langues des pays où ils commanderont, ou bien qu'ils seront obligés de parcourir. Chaque professeur a pris ensuite la parole, pour décerner de justes éloges à ceux de ses élèves qui se sont distingués. La plupart de ces noms ne tarderont certainement pas à figurer dans ce Journal et sur la scène littéraire du monde. On nous permettra au moins de prendre ici l'avance à l'égard de l'enseigne Haugton, du lieutenant Ayton et surtout de MM. Sutherland et Glyn, dont les rapides progrès dans l'arabe et le persan, ont étonné leurs professeurs. Les deux derniers ont, en outre, acquis une profonde connaissance de la langue et de la littérature samskrites. Plusieurs professeurs se sont plu à proclamer les titres que ces élèves ont déjà à la renommée, et à reconnaître les obli-

gations que leur aurait à son tour le collége du Fort-William.

Quoique le samskrit doive être regardé comme la langue-mère de toutes celles que l'on parle maintenant dans l'Inde, et malgré les richesses littéraires qu'on peut y puiser, il se trouve peu d'éleves assez courageux pour braver les difficultés que présente cette étude. En outre, les élèves du collége du Fort-William ayant principalement pour but de leurs travaux le service de la Compagnie, préferent apprendre le persan, l'hindoustani et le bengali, langues qui leur sont indispensables pour remplir convenablement les places civiles ou militaires qui leur sont confiées. Ces considérations n'empêchent pas la cour des directeurs d'encourager l'étude du samskrit et même celle de l'arabe; mais ces encouragemens ne sont accordés qu'aux hommes studieux, déjà employés activement pour la Compagnie, et qui préfèrent cet aride, mais utile et honorable travail aux amusemens que se procurent à grands frais les Anglais établis dans l'Inde.

Nous passons sous silence beaucoup de détails relatifs à l'examen des élèves, à leurs progrès, pour arriver à un article d'un intérêt plus général; c'est la notice des principaux ouvrages exécutés ou seulement entrepris depuis le dernier exercice.

Le docteur Lumsden, professeur d'arabe et de persan, avait distribué le prospectus d'une collection des meilleurs traités de jurisprudence musulmane qu'il voulait publier successivement. Il avait même déjà préparé une édition de l'*achbahouel-nadhair;* mais les frais prodigieux qu'entraînerait une pareille entreprise en ont empêché l'exécution. Cependant on espère que le conseil suprême la favorisera, en prenant, comme il a coutume de le faire pour les ouvrages importans, une souscription de cent exemplaires; de manière que l'on ne doit pas encore renoncer à l'espoir de posséder un choix peu nombreux de jurisconsultes Musulmans, publiés sous la direction de M. Lumsden et des savans natifs attachés maintenant au collége de Calcutta.

Le capitaine Roebeck, secrétaire-adjoint et examinateur, prépare une nouvelle édition très-augmentée du diction-

naire hindoustani-anglais du docteur Hunter. Le professeur de samskrit et de bengali, le docteur Carey, à qui l'on doit déjà une savante et volumineuse grammaire samskrite-anglaise (3), a terminé l'impression d'une grammaire du Pendjâb (contrée septentrionale du haut Hindoustan); il a mis sous presse deux grammaires, l'une talinga, et l'autre carnate. Il compose maintenant des grammaires des langues du Kachmyr, de Puchna, de Balotche et d'Oriça. Outre ces importans et pénibles ouvrages, notre infatigable missionnaire s'occupe de son dictionnaire bengali, et espère le livrer au public au plus tard dans deux ans.

Son digne fils, Félix Carey, qui marche sur les traces de ce vertueux père dans la carrière religieuse comme dans la carrière littéraire, a livré à l'imprimerie des Missionnaires à Sérampour une grammaire de la langue des Barmahs.

L'éditeur des *OEuvres de Confucius*, M. Marshman, et son jeune élève, devenu aujourd'hui son associé, s'occupent sans relâche de la grammaire et de la littérature chinoises.

M. Marshman a composé un ouvrage sous le titre de *Clavis Sinica* (Clef de la langue chinoise); ce ne devait être d'abord qu'une édition augmentée de sa dissertation sur la langue chinoise, insérée dans le premier volume des *œuvres de Confucius;* mais, la matière s'étant étendue sous sa plume, il a composé un ouvrage absolument neuf. La première partie est déjà imprimée, et contient deux dissertations, l'une sur les caractères chinois, et l'autre sur la langue vulgaire. Une grammaire chinoise formera le complément de cet ouvrage, qui sera composé de 4 ou 500 pages in-4°. M. Marshman a le projet d'ajouter, en forme d'*appendix*, un vocabulaire contenant les caractères du *Confucius*. On sait que la complication, et surtout la multiplicité des caractères chinois a obligé jusqu'à présent les imprimeurs du pays, même les imprimeurs européens, à employer des planches ou au plus des types en bois. M. Marshman et ses collaborateurs sont parvenus

(3) Voy. ci-dessus, t. I, pages 16-19.

par les procédés les plus ingénieux à imprimer les textes chinois avec des types de métal, mobiles (4).

M. Colebrooke a présenté au collége un dictionnaire pendjâbi.

M. Lockett prépare un catalogue raisonné et détaillé des manuscrits qu'il a recueillis en Arabie; le public attend avec impatience la relation de son voyage, qui intéressera l'antiquaire, l'historien et le philologue.

L'impression du beau dictionnaire samskrit et anglais par M. Wilson, se continue; mais malgré l'activité qu'il y met l'auteur n'espère pas pouvoir le livrer au public avant deux ans. Les momens de loisir de M. Wilson ne sont pas perdus pour la littérature samskrite, ni pour l'instruction des Orientalistes; il s'est amusé à traduire en très-heureux vers anglais le poëme de Calidasa, intitulé *Megha Douta* (5), ou le Nuage Messager. Cet ouvrage jouit d'une grande réputation parmi les naturels, qui ne se lassent pas d'admirer la beauté et la simplicité du style, la richesse des descriptions, la justesse des idées, et la chaleur, le charme des sentimens. En effet, la versification du *Megha Douta*, l'harmonie du rhythme, les grâces de l'idiome embellies par des allusions aux coutumes, aux opinions, et à l'histoire de la nation, qui peut conséquemment en saisir la finesse et la beauté, devaient naturellement exciter l'intérêt d'un amateur de la poésie samskrite, poète lui-même, et justifient le choix du sujet sur lequel il a exercé à-la-fois sa verve et son érudition. Nous n'insisterons pas plus long-temps sur le mérite d'un poëme que nous nous réservons de faire connaître par un extrait d'une certaine

---

(4) Un typographe, profondément versé dans son art et d'une rare industrie, que je nommerai quand il sera temps, a trouvé un procédé semblable à celui de M. Marshman, et dont le résultat est au moins aussi satisfaisant.

(5) La Bibliothèque du Roi possède trois copies de ce beau poëme samskrit, l'une en caractères dêva-nagary, n° 44, deux en caractères bengalis, n°s 105 et 172 du *Catalogue des Manuscrits samskrits*, etc. Paris, 1807. 1 vol. in-8°. Calidasa, un des poètes Indiens les plus justement estimés, florissait dans le onzième siècle de l'ère vulgaire.

étendue. Nous nous bornons à remarquer ici que le poète étant conduit par son sujet à faire des allusions, à présenter des images relatives à l'ancienne géographie de l'Inde, à plusieurs articles de la croyance aux mœurs et aux usages des Indiens, M. Wilson a cru devoir ajouter un assez grand nombre de notes très-instructives; il a en outre fait des rapprochemens entre certains passages de l'ouvrage samskrit et les poètes anglais classiques. Enfin, pour l'instruction de ceux qui se livrent à l'étude de la langue samskrite, il a donné en notes la traduction littérale des passages, du sens desquels il a cru devoir s'écarter dans sa version poétique. Ces passages sont éclaircis par des citations textuelles de plusieurs autres ouvrages samskrits, et de discussions critiques et étymologiques sur certaines constructions, certains mots ou sens du texte original.

Cette brochure est terminée par la liste nominative de dix-neuf élèves qui ont quitté le collége au mois de septembre 1813. A la tête de ces élèves, on distingue M. Glyn, le premier en bengali, le premier en samskrit, et le second en persan.

LANGLÈS.

GENERAL PRINCIPLES, etc. — (Principes généraux d'inflexions et de conjugaisons du Bradje B,hâk,hâ, langue vulgaire parmi les Hindous dans le pays de Bradje, dans le district de Goualyor, dans les domaines du Râdjâ de Bharatpour, ainsi que dans les vastes contrées de Bocsouara, de B,hâdawar, Antar, Bed et Boundel-kand, composés pour l'usage des étudians en Hindoustani; par Chry Lallou Lall Kovi, mounchy (c'est à-dire, écrivain et maître) de B,hâk,hâ au collége du Fort-William. Calcutta, de l'imprimerie de la gazette de l'Inde. 1811. In-4° de 75 pag., plus, l'introduction de 15 pages.)

DES essais de grammaire sont encore moins susceptibles

d'analyse qu'une grammaire suivie et complète. Ainsi j'insisterai bien moins sur la structure du Bradje B,hâk,hâ que sur l'origine, les rapports de cet idiome et le pays où on le parle.

Suivant les idées généralement reçues parmi les Hindous, l'univers est divisé en trois régions nommées *loka*. Dans chacun de ces loka on parle une langue différente.

1° La région céleste, *soura loka*, on suppose que c'est la résidence des anges.

2° Le *patala loka*, région souterraine et entièrement habitée par les serpens.

3° La terre qu'on nomme *nara loka*, région des mâles, ou *martya loka*, région de l'espèce humaine.

Il existait autrefois, avant l'âge présent, des communications fréquentes entre ces trois régions; mais l'affaiblissement de l'espèce humaine la priva des moyens de se transporter dans les autres contrées. De là le *soura bani* (1), ou langue du pays de Soura, nommé aussi *soura b,hâk,hâ* et *déva bany*, que l'on suppose être le même que le *samskrit*, fut perdu.

Le *nag bani* (2) ou langue des serpens, nommé aussi *prakrit*, diffère du *b,hâk,hâ*, en ce que l'*n* nasal (*nouni ghouna*) y est beaucoup plus fréquent que dans le *b,hâk,hâ*,

---

(1) Qu'il me soit permis d'indiquer en passant quelques conformités des différens noms samskrits de l'homme avec les mêmes noms dans d'autres langues. 1° *Martya*, en persan *mard* et *mards*; de là le nom d'un peuple (les Mardes); le mot latin *Mars*, *Martis*, désigne le dieu de la guerre, l'homme brave par excellence. 2° *Nara*, le mot persan *ner*, désigne un mâle, de quelque espèce que ce soit. 3° *Djana* rappelle le mot chinois *djin*, homme. Ajoutons que ce dernier mot, métamorphosé quelquefois en *sin*, par un vice de prononciation, est chez ses voisins le nom de la nation même. On sait que plusieurs nations asiatiques, et presque toutes les nations sauvages, se désignent elles-mêmes par le mot qui signifie *homme* dans leur langue. (LANGLÈS.)

(2) *B,hkâ,hâ*, *bani*, *bhacha*, mots samskrits qui signifient *langue*; les lettres *k*, *ha* et *cha*, se changent facilement l'une pour l'autre. On donne principalement ce nom à la langue dont il s'agit.

et que la plupart des lettres y sont doublées, arrangement nécessaire pour rendre cette langue convenable à la conformation des organes de ces reptiles.. Il y a long-temps que cette langue ne se parle plus ; on peut la regarder comme ayant été en usage à une époque intermédiaire entre celles où a fini le *samskrit* et commencé le *b,hâk,hâ* moderne, nommé, comme nous l'avons déjà dit, *nar bani*. C'est proprement la langue vivante des Hindous ; on la parle surtout dans le pays de Bradje et dans le district de Goualyor. Bradje est un district situé entre Dehly et Agrah, jouissant parmi les Hindous d'un vénération particulière, parce qu'il a été le lieu choisi pour la dernière incarnation de Vichnou sous la forme de Krichna. Il a pour capitale Mathourah, et renferme aussi les villes de Brindaben et de Gokoul, toutes deux célèbres par les amusemens et les miracles de leur divinité favorite, ainsi que les domaines du Râdjà de Bharatpour, les montagnes de Govardhen. On nomme plus communément Ghohéd le pays dépendant de la fameuse forteresse de Goualyor. C'est dans ces deux districts surtout que l'on parle le *b,hâk,hâ* le plus pur, considéré par les Hindous comme la langue la plus abondante et la plus éloquente.

Quoique l'on n'ait pas de renseignemens bien positifs sur l'époque où le *bradje b,hâk,hâ* est devenu une langue écrite et savante, on a lieu de croire que les livres les plus anciens de cette langue ne remontent pas au-delà de l'invasion des Musulmans dans l'Inde, sous la conduite de Mahmoud le Ghaznevyde, c'est-à dire, au commencement du onzième siècle de l'ère chrétienne.

On connaît encore deux ouvrages écrits vers cette époque; mais c'est à dater du règne d'Akbar, c'est-à-dire, de la fin du seizième siècle, que cette langue a été cultivée et employée par des écrivains hindous. Ces deux observations suffisent pour expliquer d'une manière satisfaisante l'introduction des nombreux mots arabes et persans qu'on trouve écrits en caractères *déva-nagâry* dans le *bradje b,hâk,hâ*, quoique le fond de cette langue soit

évidemment *samskrit*, comme le prouve aussi la forme des mots.

Le mounchy, auteur de l'ouvrage que nous annonçons, s'étant borné à donner les déclinaisons et les conjugaisons de la langue dont il s'agit, nous ne présenterons ici aucun détail sur son système synthétique : il nous suffira de remarquer, comme nous l'avons déjà fait dans le sixième volume de la nouvelle édition de la *Géographie de MM. Pinkerton et Walcknaer*, que la syntaxe du *bradje b,hák.há* a beaucoup de conformité avec celle de l'Hindoustani, dont on doit une excellente grammaire et un copieux dictionnaire à M. Gilchrist, orientaliste anglais aussi savant que laborieux.

(LANGLÈS.)

***RAPPORTS** entre la langue sanscrite et la langue Russe, présentés à l'Académie Impériale Russe. Saint-Pétersbourg*, 1811 (1).

DU moment où l'on a commencé à envisager et à traiter les recherches philologiques, comme un moyen des plus sûrs pour éclaircir l'histoire des peuples, on a dû s'apercevoir que les anciennes hypothèses sur la langue primitive et sur la filiation des idiômes anciens et modernes ne pouvaient

---

(1) Cette petite brochure in-4°, dont l'auteur n'a pas cru devoir se nommer, contient, outre le texte que nous publions ici fidèlement, un vocabulaire comparatif de cent soixante-dix-huit mots samskrits et russes qui ont entre eux une parfaite ressemblance. Nous avons supprimé cette partie de l'ouvrage, qui n'offre qu'une sèche nomenclature ; il suffit de remarquer qu'elle renferme les mots qu'on peut regarder comme fondamentaux dans toutes les langues, tels que les noms de parenté, les verbes *être*, *donner*, *aller*, les noms des différentes parties du corps humain, des élémens, des astres, des nombres, etc. (LANGLÈS)

plus tenir. C'est particulièrement à la connaissance plus exacte que nous avons aujourd'hui de l'Inde, que nous devons la lumière qui guide maintenant les savans dans leurs travaux sur l'affinité des langues; quelque faible qu'elle soit encore, cette lumière n'a cependant pas manqué d'indiquer déjà la route, qui désormais sera probablement la seule à suivre pour tous ceux qui aiment à conduire ces recherches plus loin, et à les pousser jusqu'à un résultat analogue à la nature des langues, à l'histoire de l'homme et aux données, que l'histoire, la langue et les mœurs de chaque peuple en particulier nous en fournissent. A mesure que les savans Anglais, les Jones, les Colebrooke (2), les Hamilton (3), et avec eux les Anquetil du Perron, les Langlès,

---

(2) M. H. T. Colebrooke, membre de la Société Asiatique de Calcutta, a enrichi les tomes VI-XI des *Mémoires* de cette illustre Académie de dissertations savantes et curieuses sur la langue et la littérature samskrites. On lui doit aussi une excellente édition du *Cocha*, ou *Trésor de la langue samskrite*, par Amara Singha, en caractères dêva-nâgary, accompagnée d'une traduction anglaise. (LANGLÈS.)

(3) M. Alexandre Hamilton, membre de la Société Asiatique, de la Société Royale de Londres, professeur de littérature indienne au collége de Hertford, est venu exprès, à Paris, pour examiner et consulter la collection nombreuse et bien choisie de manuscrits samskrits et bengalis que posséde la Bibliothèque du Roi, et c'est d'après ses savantes notes que j'ai publié le catalogue de ces manuscrits, en 1807. 1 vol. in-8°. Le même orientaliste, dont la complaisance et la douceur égalent sa vaste érudition, m'a communiqué d'excellentes observations, dont j'ai enrichi les additions que j'ai faites à la traduction française des deux premiers volumes des *Recherches Asiatiques*, ou *Mémoires de la Société établie au Bengale, etc.*, en citant celui à qui je les devais avec les éloges et les expressions de gratitude qui lui étaient dus. M. Alexandre Hamilton a bien voulu aussi, à ma prière, faire un examen des *Relations des Indes et de la Chine, par deux voyageurs Arabes qui y allèrent dans le neuvième siècle, traduit de l'arabe*, par l'abbé Renaudot. Il a fait sur ces relations des notes et des observations très-importantes, dont je compte enrichir la nouvelle traduction que je prépare, et qui doit accompagner le texte original de cet ouvrage, qui est déjà imprimé sous format in-18, avec les beaux caractères arabes de l'Imprimerie Royale. Si cet opuscule, dont l'authenticité et l'existence même ont été contestées, peut avoir quelque prix aux yeux des Orientalistes, c'est aux notes de M. Hamilton qu'il le devra. Il me sera doux de lui avoir moi-même

les Silvestre de Sacy, les Schlegel et d'autres, osèrent lever le voile mystérieux qui couvrait jusqu'aux traits de la langue samscrite (*a*), on fut frappé du rapport qu'elle présentait avec beaucoup d'autres langues principales, et on fut bientôt porté à croire que le sanscrit devait être la langue mère, ou du moins la sœur aînée de la plupart des langues vivantes, pour ne pas dire de toutes. C'est ainsi qu'on y a retrouvé l'hébreu, le persan, le grec, le latin, le celtique, l'allemand, et même le slavon (*b*).

---

cette nouvelle obligation, et de pouvoir lui payer publiquement un nouveau tribut de l'estime qu'il a inspirée à tous ceux qui l'ont connu pendant son séjour à Paris. (LANGLÈS.)

(*a*) *Sanscrit* ou *sanscrita*, est, d'après le savant Colebrooke (*V.* son mémoire : *On the sanscrit and pracrit languages*, dans les *Asiatick researches*, *t.* VII, *p.* 99.), le participe d'un verbe composé du mot *cri*, auquel on ajoute la lettre *s*, pour lui donner la signification de *beau*, et de la préposition *sam*. *Sanscrita*, ou *samscrita*, signifie donc *orné*, *formé*, *cultivé* (polished). Les philologues indiens emploient ce terme pour dire *régulièrement formé ou dérivé*. C'est un dialecte pur, dont les formes et les inflexions forment la base de la grammaire de l'Inde. Comme je n'ai pas le dessein de citer ici tous les livres qui traitent de cette langue, je dois renvoyer le lecteur à l'ouvrage immortel de feu M. Adelung, qui porte le titre : *Mithridates oder allgemeine sprachkunde, etc. Berlin*, 1806, *in*-8°, *vol.* I, *p.* 134. (*Note de l'auteur.*)

(*b*) *De Affinitate qua lingua samscredamica cum ea Persarum ita conjuncta est, ut potius ab hac illa, quam ab illa hac naturali ordine sit derivanda.* Auct. Othm. Frank. *V.* Ejusd. *Commentarii de Persidis lingua et genio.* Nuremberg, 1809. 8.— Mémoires de l'Académie des Inscriptions, t. 49, p. 647-712. — Correspondance de M. Anquetil du Perron et Paulin de Saint-Barthélemy, avec le jésuite Cœurdoux, sur le rapport du sanscrit avec la langue grecque et latine. — F. Paullini a J. Bartholomæo, *Diss. de latini sermonis origine et cum orientalibus linguis connexione.* Romæ, 1802, 4. — Ejusd. *Diss. de antiquitate et affinitate linguarum Zendicæ, samskritanicæ et germanicæ.* Padovæ, 1798. 4. — *Ubereinkunft des sanscrit mit den wœrtern anderer alten sprachen*, dans le *Mithridates* de feu M. Adelung, vol. 4, v. 149. (*Note de l'auteur.*)

Nota. J'ai profité de ces différens ouvrages pour rédiger plusieurs articles des langues de l'Inde, auxquels j'ai ajouté quelques observations qui me sont particulières, dans le sixième volume de la *Géographie moderne* de MM. Pinkerton et Walknaer. (LANGLÈS.)

Ce n'est pas le but de ces feuilles de donner tout le développement littéraire que demanderait cet objet, elles sont uniquement destinées à justifier leur titre, et à fournir l'occasion et des matériaux pour des recherches ultérieures. Elles se borneront donc à faire connaître l'étonnant rapport qu'il y a entre la langue sanscrite et la langue russe.

Ce rapport qui, d'après les preuves que la suite de ce petit mémoire donnera, ne laisse plus aujourd'hui aucun doute sur une affinité directe ou indirecte entre ces deux idiômes, fut déjà soupçonné il y a soixante-dix ans, bien avant que les savans anglais nous eussent appris à connaître la langue sacrée de l'Inde. J'en trouve les premières traces dans les manuscrits d'un certain M. Paton-Baudau (*c*), que la Bibliothèque Impériale de l'Ermitage possède. Cet homme extravagant dans ses hypothèses, mais extrêmement laborieux, a laissé une quantité prodigieuse d'ouvrages, dont aucun n'a été imprimé, et s'occupent tous de recherches philologiques. Il s'y trouve entre autres un des plus volumineux qui porte le titre de *Dictionnaire Amazonien*, et qui doit prouver que les Slavons et les Scythes, jadis voisins de l'ancienne Médie, s'étendaient jusqu'aux provinces limitrophes de l'Inde, et parlaient la même langue qu'on retrouve encore aujourd'hui dans l'idiôme de cette presqu'île. Le célèbre M. Rüdiger, à Halle, indiqua déjà ce rapport en 1791 (*d*). Le savant Fr. Schlegel en découvrit encore plus de nuances, et montra principalement une grande concordance dans la structure grammaticale des deux langues (*e*). M. Anton, professeur à Wittenberg, en

---

(*c*) L'auteur se propose de donner à une autre occasion, aux amateurs de ces recherches, une connaissance plus détaillée de ces productions curieuses et d'un travail immense. (*Note de l'auteur.*)

(*d*) *Aweiar's kalwiorhuckam oder sittensprüche aus tamulischen palmblattern übersetzt*, mit Bemerkungen über Indische gelehrsamkeit von J. C. C. Rudiger. Halle, 1791. 8. v. 26, (Traité de morale, traduit du tamoul, écrit sur feuilles de palmier.) (LANGLÈS.)

(*e*) Dans son excellent livre : *Uber die sprache und weisheit der*

a fait enfin le sujet d'une dissertation particulière, qui a paru en 1809, sous le titre : *De Lingua Rossica, ex eadem cum samscrdamica matre orientali prognata ; adjectæ sunt observationes de ejusdem linguæ cum aliis cognatione et de primis Russorum sedibus*, Vitembergæ, 46 p. in-8°. Je ne dois pas ici passer sous silence un ouvrage très-intéressant qui a paru l'année passée, sous le titre modeste d'un *Projet d'une Académie Asiatique* (*f*), et dont le savant auteur a démontré avec autant de clarté que d'élégance, combien la connaissance plus exacte de l'Inde, de sa littérature et de sa langue doit être importante à la Russie, sous beaucoup de rapports, et aussi sous celui de l'histoire et de la perfection de sa langue.

C'est au Karamsin, aux Krug et aux Lehrberg, de démêler l'origine véritable des Slavons, et d'expliquer par là le phénomène surprenant de trouver les Russes d'aujourd'hui rapprochés des habitans du Gange par leur idiôme. Le phénomène est extraordinaire, il paraît incroyable, mais il n'en est pas moins vrai. C'est enfin à l'illustre Académie Impériale russe, à ajouter à tant d'autres services importans rendus à la langue russe, encore celui de s'occuper à dessein de ces recherches curieuses, de les poursuivre et de leur donner toute l'étendue que ce sujet intéressant demande, et que ses moyens lui permettent. C'est à ses membres savans et patriotiques que j'adresse ces feuilles, pour les inviter à un travail aussi fructueux que méritoire. C'est d'eux que je réclame des perquisitions ulté-

---

Indier, etc. Heidelberg, 1808. 8. (Sur la langue et la sagesse des Indiens.) *Note de l'auteur.*

Nota. Il serait à désirer que cet ouvrage, résultat de vastes connaissances, analysé dans une tête bien faite, fût traduit en français ; il contribuerait beaucoup à répandre parmi nous la connaissance et le goût de la littérature indienne. (LANGLÈS)

(*f*) *Projet d'une Académie Asiatique.* Saint-Pétersbourg, 1810. 50 p. 4°, avec quatre tables. (*Note de l'auteur.*)

Nota. Sous ce titre bien simple, le trop modeste auteur a caché une immense érudition et des aperçus aussi vastes que justes. Tous les amis des lettres, les Orientalistes surtout, doivent

rieures, capables de répandre plus de lumières sur une matière, dont le résultat pour la langue russe, déjà si riche, si énergique et si harmonieuse, sera peut-être encore un accroissement d'idées, de tournures de phrases et de termes, et en tout cas l'avantage de se voir alliée à une sœur, dont elle n'aura sûrement pas à rougir.

Je passe aux épreuves (4). Elles ne peuvent qu'être défectueuses, le sanscrit étant encore trop peu connu parmi nous, et les moyens de le comparer avec les autres langues étant encore trop rares en Europe (*g*). C'est plus particulièrement par les rapports grammaticaux, que par une connaissance

---

désirer ardemment de voir exécuter ce beau projet dans la ville de l'Europe la plus avantageusement située pour le succès d'un pareil établissement. Il m'est doux d'avoir l'occasion de répéter ici l'opinion que j'énonçai et les vœux que je formai, quand la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut me chargea de lui rendre compte de cet ouvrage, de lui faire connaître les vues neuves et la belle classification qu'il renferme. (LANGLÈS.)

(4) Ces épreuves consistent en cent soixante-dix-huit mots russes comparés avec autant de mots samskrits. Je crois les avoir suffisamment remplacés par la note insérée au commencement de cet article. Nous nous permettrons d'observer qu'il est à regretter que l'auteur n'ait pas pu consulter le *Cocha*, ou *Dictionnaire samskrit*, publié par M. Colebrooke. (LANGLÈS.)

(*g*) Voici les titres des principaux ouvrages sur la grammaire du sanskcrit : *Vyàcarana seu locupletissima samscrdamicæ linguæ institutiones, auct.* Paolino de S Bartholomæo. Romæ, 1804, 4.—Les grammaires de Colebrooke et Carrey. (Serampore, 1806, in 4°); de C. Wilkins. (Londres, 1808. in-4°.) — Voyez le Moniteur, 1810, n. 146; et l'ouvrage de M. Schlegel : *Uber die sprache und weisheit der Indier*, auquel il faut ajouter : *Notæ necessariæ ad prima capita operis germanicis :* Uber die sprache und weisheit der Indier, dans les *Commentarii de Persidis lingua et genio*, auct. Othm. Franck. (*Note de l'auteur*)

Nota. Ce sont en effet de très-bonnes notes faites sur un très-bon ouvrage. Ceux qui connaissent les ouvrages de M. Othmar Franck et son goût pour l'étude doivent regretter que ses travaux sur les manuscrits orientaux de la Bibliothèque du Roi aient été interrompus; mais nous avons tout lieu d'espérer que le retour de la paix nous ramènera cet estimable savant, et en attirera beaucoup d'autres, dont nous nous empresserons de faciliter les recherches, autant qu'il dépendra de nous. (LANGLÈS.)

plus profonde du sanscrit, que l'affinité entre cette langue et la langue russe, pourra être rendue plus évidente. Je profite, en attendant des matériaux, que la précieuse collection des Recherches asiatiques, les travaux du Père Bartholomée, de MM. Anquetil du Perrou, Langlès, Hamilton et Schlegel, nous fournissent, pour mettre ensemble tout ce que j'y trouve d'analogue à la langue russe, pour la concordance des mots dans leur prononciation comme dans leur signification (5).

---

(5) Notre auteur, écrivant à Saint-Pétersbourg, en 1810, ne pouvait pas avoir connaissance de différens ouvrages relatifs à la langue et à la littérature samskrites, que j'ai fait connaître dans le premier numéro de ce Journal. Puisqu'il cite les *Recherches Asiatiques*, on me permettra de consigner ici un fait important, je crois, pour l'histoire littéraire, et qui n'est pas sans intérêt pour l'histoire politique. Un ami zélé des lettres, dont le nom sera toujours cher à ceux qui l'ont connu, l'estimable et infortuné M. Adrien Duquesnoy, conçut le projet de publier une traduction française des *Recherches Asiatiques*. Il pria MM. Delambre, Cuvier, Delamark, Olivier et moi, de revoir la traduction des Mémoires relatifs à l'objet de nos travaux respectifs; chacun s'empressa de seconder l'auteur d'un projet aussi honorable et aussi utile. L'impression fut confiée à l'Imprimerie Royale. MM. Duboy-Laverne et Marcel, directeurs successifs de ce magnifique établissement, montrèrent un zèle qu'on ne saurait trop louer; ils me prièrent de diriger la gravure des caractères bengalis, oïgours, mongols, etc., qui leur manquaient. Les deux premiers volumes parurent enrichis de longues et nombreuses additions, et citations de textes arabes, persans, turks, samskrits, mantchous, etc. Un événement lamentable empêcha la continuation de l'ouvrage. Les deux premiers volumes imprimés furent presque tous vendus à l'encan, achetés par des spéculateurs de licences pour les denrées coloniales, et jetés à la mer, par suite de cette opération commerciale. (LANGLÈS.)

LITTÉRATURE ARABE.

L'AMOUR FRATERNEL, Conte traduit de l'arabe par GRANGERET DE LAGRANGE (1).

DHOHAK, roi de Perse, s'attirait l'amour et la vénération de ses sujets, par la sagesse de son gouvernement et la bonté de son caractère. Il était doué des qualités les plus brillantes, et le bruit de sa justice se répandait par toute la terre. Un jour certain génie malfaisant ayant revêtu une forme humaine, se présenta devant lui et lui dit : Grand roi, je suis un habile cuisinier, j'offre mes services à votre majesté. Le roi accepta ; dès lors le génie couvrit chaque jour la table de Dhohak de mets si exquis et si recherchés, que personne n'en pouvait préparer de semblables. Cependant il ne demandait aucun salaire pour des services si importans, mais son crédit croissait de plus en plus auprès du roi ; il continua encore de le servir de la sorte pendant long-temps. Les hommes, et surtout les riches de notre siècle, consentent volontiers à être servis sans qu'on exige d'eux aucun salaire. Mais un jour Dhohak appela son cuisinier : Mon ami, lui dit-il, je t'ai de grandes obligations. Quoi ! tous les jours tu me prépares des mets délicieux, et tu ne demandes pas de récompense ! dis-moi donc ce que tu désires, et sois assuré de ma reconnaissance. Je désire, répondit le génie, baiser vos épaules ; je serai tout glorieux d'avoir obtenu une telle faveur. Oui, je veux qu'on dise : le cuisinier de Dhohak a touché de ses lèvres les épaules du

(1) Ce conte est extrait de l'ouvrage qui a pour titre : *Fâkihet alkholéfa wa moufâkihet azzoréfa ;* c'est-à-dire : *Le plaisir des princes et le divertissement des gens d'esprit*, par Ebn-Arabschah, auteur de la *Vie de Tamerlan*, traduite en français par Vattier.

roi son maître. Dhohak étonné d'une pareille demande, met à nu ses épaules, et les présente au génie, qui bien vite y applique deux baisers, et disparaît aussitôt. Dhohak ressentit à l'instant une forte démangeaison à l'endroit où le génie avait posé ses lèvres; ensuite une tumeur brûlante se forma sur ses épaules, et lui fit éprouver d'horribles douleurs, qui, telles qu'un feu dévorant, le consumaient sans relâche. Enfin, deux serpens effroyables prirent naissance sur ses épaules. Nuit et jour Dhohak poussait des cris perçans et douloureux, il demandait des secours et personne ne pouvait le secourir ni le soulager; les médecins ne connaissaient rien à son mal. Après avoir essayé mille remèdes, Dhohak reconnut qu'il n'y avait que des cervelles humaines qui pussent calmer la violence de sa douleur. Dès ce moment il étendit la main de la cruauté pour se procurer des cervelles humaines. Ses sujets étaient désespérés; ils gémissaient, ils criaient, ils demandaient grâce. Enfin, après bien des débats et des cris, on résolut qu'il fallait avoir recours au sort, comme étant l'unique moyen de s'accorder; et que celui sur qui tomberait le sort, on lui briserait la tête pour en arracher la cervelle; qu'ainsi il délivrerait les autres de toute inquiétude pour leur vie. On appliqua donc sur les ulcères de Dhohak des cervelles humaines qui, servant de pâture aux deux serpens, diminuaient le feu qui embrasait ses épaules, et tempéraient l'excès de ses souffrances. Une fois le sort tomba sur trois jeunes hommes. Aussitôt ils furent chargés de chaînes et traînés en prison, pour y subir le même traitement que les autres. Comme ils étaient dans la prison, livrés au plus affreux désespoir, une belle femme vint se jeter aux genoux de Dhohak, pour tâcher d'émouvoir son cœur en faveur de ces trois infortunés. Dhohak lui ayant ordonné de se relever, lui demanda ce qu'elle désirait. Hélas! reprit-elle, trois jeunes hommes, d'une même famille, ô ciel! puis-je supporter une telle barbarie! Non, votre majesté ne se laissera pas aller à une injustice aussi criante, à une tyrannie aussi horrible. Un fils qui est l'âme de ma vie, un frère qui est mon soutien,

et un époux qui est le dépositaire de mes pensées; eh bien, tous les trois sont indignement renfermés dans une prison, et tout à l'heure on va leur présenter la coupe d'un trépas ignominieux. Attendri par les larmes et par les prières de cette femme, Dhohak lui répondit : Ils ne périront pas tous les trois, je vous le jure, ô femme suppliante et désolée. Allez, et sauvez celui qui vous est le plus cher. Aussitôt cette malheureuse femme vole à la prison, et son époux s'offre d'abord à ses regards. Il souffrait cruellement, et désirait qu'on le tirât de l'état affreux où il était. Celle-ci se rappelle les heureux momens qu'elle avait passés avec lui, et ces jours et ces nuits où, transportés, hors d'eux-mêmes, ils puisaient dans les bras l'un de l'autre des délices inexprimables. Le souvenir d'un bonheur encore récent la fit incliner d'abord en faveur de son époux. Mais bientôt ses yeux s'arrêtent sur son fils, les délices de son cœur, la joie de ses entrailles : elle admire la fraîcheur et l'éclat de ses joues, l'élégance de sa taille; elle se rappelle son enfance aimable et folâtre, les tendres soins qu'elle lui avait prodigués, le breuvage salutaire que ses mamelles lui présentaient tous les jours, et les douces paroles qu'elle murmurait à ses oreilles en le pressant contre son sein. A ce souvenir délicieux ses entrailles maternelles s'émurent, son sein palpita de tendresse, elle voulut sauver son fils, elle voulut une seconde fois lui donner la vie. Mais elle regarde son frère; elle le voit pâle, défait et tremblant. Les yeux fixés constamment vers la terre, il pleurait et attendait une mort cruelle; car il savait bien que sa sœur n'abandonnerait pas son époux et son fils, et que son cœur ne balancerait qu'entre eux deux. Cette femme infortunée hésita longtemps sur le choix qu'elle devait faire; ses combats et ses souffrances étaient horribles. Tantôt c'était son époux qu'elle voulait sauver, tantôt c'était son frère, tantôt c'était son fils. Mais non, elle voulait sauver à la fois son époux, son fils et son frère. Enfin, après de profondes réflexions, elle s'écrie : Mon cher frère, c'est toi que je délivre! Dhohak instruit du choix qu'elle venait de faire, lui demanda pour-

quoi elle avait préféré son frère à son époux et à son fils. Si vous me donnez une réponse juste et sage, lui dit-il, je vous les rendrai tous les trois, et de plus vous recevrez de magnifiques présens; mais si vos raisons sont faibles et frivoles, songez bien que vous serez la quatrième victime. O grand roi, répondit-elle, sachez que m'étant rappelé la vie heureuse que j'avais passée avec mon époux, et les voluptés pures dont je m'étais enivrée en confondant mes soupirs avec les siens, et en m'endormant dans ses bras, je penchai d'abord en sa faveur. Je portai ensuite mes regards sur mon fils, ce cher enfant que j'avais nourri, ce doux objet de mes soins les plus assidus. L'amour que j'avais eu pour lui se réveilla de nouveau dans mon cœur: je fus touchée de son extrême jeunesse et de sa beauté merveilleuse. J'allais l'arracher aux horreurs du trépas, lorsque je fixai mes yeux sur mon frère, mon frère que je connaissais depuis si long-temps! Je le mis dans la balance avec mon époux et mon fils. Je flottai, j'hésitai, incertaine du choix que je devais faire. Enfin, je dis en moi-même: je suis jeune encore; j'ai de la beauté, des grâces et de l'esprit; toutes ces qualités pourront me faire rechercher. Si mon époux doit périr, j'en trouverai facilement un autre, j'aurai des enfans; et mes désirs seront satisfaits en retrouvant ce que j'avais perdu. Mais quant à mon frère, oh! non, je ne puis en avoir un autre, car il y a long-temps que mon père et ma mère n'existent plus. Voilà, ô grand roi, les réflexions que j'ai faites, et qui m'ont engagée à donner la préférence à mon frère.

Dhobak enchanté de la réponse de cette femme, lui rendit son époux, son fils et son frère, et la renvoya comblée de présens.

LANGUE ITALIENNE.

Il Paradiso perduto, etc. — *Le Paradis perdu*, de Jean Milton, *trad. en vers italiens*, par Felice Mariottini, avec le texte anglais en regard. Rome, 1813.

Ce ne sont pas les lecteurs du *Mercure Étranger* qui peuvent désirer de longs détails sur la personne de Milton ou sur son poëme. Persuadé que les défauts et les beautés de cette admirable production leur sont également connus, je vais m'occuper spécialement de la traduction italienne.

Un court avertissement nous apprend qu'en l'année 1794, le premier chant en fut publié à Londres avec le texte, la vie de Milton, les remarques d'Addisson, et des notes appartenant en partie à M. Mariottini. Deux ans plus tard, parut la traduction complète, à laquelle les critiques anglais les plus estimés accordèrent de grands éloges; mais à peine en eut-on connaissance en Italie. Cette nouvelle édition l'y rendra sans doute familière aux amateurs de la haute poésie et des idées extraordinaires. Il est d'ailleurs, dans ce pays, une classe particulière de littérateurs qui ne peut manquer d'accueillir avec satisfaction le travail de M. Mariottini. Milton doit plaire aux admirateurs du Dante.

Le traducteur s'est rapproché de l'original de toutes les manières possibles. Il a écrit, comme Milton, en vers non rimés; il s'est, en outre, assujéti à une scrupuleuse fidélité. Dans nos traductions en vers, la difficulté, ou, pour mieux dire, l'impossibilité de suivre cette marche fait que l'on est convenu de se contenter d'équivalens; mais en Angleterre et en Italie, la facilité de secouer le joug de la rime permet plus d'exactitude; et les traducteurs font bien de profiter d'un si précieux avantage.

Le vers héroïque anglais est de dix syllabes, celui des

Italiens de onze. Il semblerait donc, au premier aperçu, que Milton aurait pu être traduit à-peu-près vers pour vers; cependant cela n'est pas, et ne pouvait être. Les mots anglais sont habituellement plus courts que ceux qui leur correspondent en italien (1). La traduction est donc plus étendue que le poëme d'environ un cinquième ou un quart, sans que l'on puisse accuser M. Mariottini d'avoir voulu paraphraser son auteur. Cette exactitude est vraiment digne d'éloges; car enfin, quelques raisonnemens spécieux que l'on puisse alléguer en faveur des traductions *libres*, le premier devoir de celui qui traduit est de faire connaître, autant qu'il le peut, à ses compatriotes, un écrivain dont ils ignorent la langue : or, ce ne sera jamais en substituant ses propres idées à celles de son modèle qu'il y pourra parvenir.

Cette fidélité que je prise dans M. Mariottini, se manifeste dès le début du poëme. Par une inversion hardie, Milton a rejeté au commencement du sixième vers ces mots : « Chante, céleste Muse » qui, dans notre manière exacte de construire les phrases, se trouveraient au commencement. Le traducteur a pris le même parti et son huitième vers commence par « Canta, o celeste Musa ! »

Il est cependant, comme on peut le présumer, plus d'une occasion où il s'est écarté de cette imitation scrupuleuse, et quelquefois sa traduction y perd quelque chose. Ceci doit être éclairci par un exemple. Les poètes doués d'un véritable génie sentent, pour ainsi dire, sans qu'ils s'en rendent compte, le meilleur effet qui peut résulter de l'arrangement des mots. Ainsi Milton, après avoir tracé en quelques vers de la plus grande énergie, le tableau des demeures infernales, ajoute pour dernier trait : « L'Espérance n'y vient jamais, elle qui vient partout. »

. . . . . Hope never comes,
That comes to all. . . . . .

---

(1) Si ce fait avait besoin de preuves, on les trouverait dès les premiers vers du poëme. *Man*, *fruit*, *tree*, *death*, etc., n'ont pu être rendus que par les mots *l'uomo*, *frutto*, *arbore*, *la morte*, etc.

Et en ajoutant ainsi à la pensée contenue dans ce fameux vers que le Dante lut sur la porte de l'Enfer,

Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate,

le poète anglais a trouvé le moyen d'être original, même en imitant. De plus, les mots « elle qui vient partout, » devaient être placés comme ils le sont, à la fin de la phrase. Tout le monde conçoit que l'effet en serait affaibli si Milton eût dit « L'Espérance, qui vient partout, n'y vient jamais. » C'est cependant ce qu'a fait le traducteur. Il dit:

« . . . . . Dove la speranza,
« Che a tutto giugne, giammai non si appressa. »

On se tromperait beaucoup si l'on réduisait à la seule exactitude le mérite de cette traduction. M. Mariottini cherche toujours à se pénétrer du feu dont Milton est animé: il lutte avec lui; et si sa langue, si riche, si harmonieuse, lui fournit de grandes ressources, il sait très-bien en tirer parti. Satan est précipité dans l'Enfer, « afin, dit Milton, « qu'il y demeure au milieu de chaînes de diamant et d'un « feu vengeur, lui qui osa défier aux combats le Tout-Puis- « sant. »

. . . . . There to dwell
In adamantin chains and penal firo
Who durst defy th' Omnipotent to arms.

La traduction de ces beaux vers est un peu moins concise, mais toute la force des expressions s'y retrouve.

Onde di lacci d'adamante cinto,
E fra pennace fuoco ivi sua stanza
Quegli rinvenga, il qual d'arme alla prova
Colui sfidare osò, che tutto puote.

Je ne crois pas devoir multiplier les citations: inutiles à ceux qui connaîtront cette traduction, elles seraient toujours insuffisantes pour les autres lecteurs, quelque étendues qu'elles fussent. Je me borne donc à recommander l'ouvrage

de M. Mariottini aux Français qui entendent l'italien, et qui ne peuvent goûter les beautés du *Paradis perdu* dans la langue où cet ouvrage de génie fut originairement composé.

De quelques auteurs de Nouvelles, *peu connus hors de l'Italie.*

La vivacité de l'imagination des Italiens, la richesse de leur langue et les facilités qu'elle offre pour la versification, les ont portés à composer des poëmes, plutôt que des romans; mais ils n'en ont pas moins écrit avec un grand succès des *Nouvelles*. Celles de Boccace, dont plusieurs ont été imitées en tant de langues, sont célèbres par toute l'Europe, aussi bien que le *Belphégor* de Machiavel. D'autres écrivains dans ce genre ont aussi obtenu une célébrité qui a dépassé les limites de leur pays natal. Cependant plusieurs d'entre eux ne sont guère connus que de nom hors de l'Italie. Nous pensons qu'il entre dans notre plan de donner de temps en temps la traduction de quelques-unes de leurs productions. Elle ne servira pas moins à l'histoire des mœurs qu'à celle de la littérature de l'Italie. Pietro Fortini, auteur de la Nouvelle que nous publions aujourd'hui, a dans son style une naïveté piquante, que l'on s'est appliqué à conserver dans une version dont on garantit l'exactitude.

Tour joué par le bouffon Gonnella à un abbé riche et avare; nouvelle de Pietro Fortini.

« Gonnella, étant un jour venu à Naples, alla saluer le roi Robert. Ce prince et ses barons, le connaissant bien, ne voulurent lui faire aucune libéralité, s'il ne parvenait auparavant à obtenir quelque présent d'un abbé napolitain, très-riche et très-avare. Ils savaient que jusqu'alors personne n'avait pu obtenir de lui un verre d'eau. Gonnella ne refusa pas la proposition. Il sut où demeurait cet abbé, et,

formant aussitôt son plan, s'affubla du costume indigent d'un pèlerin. Prenant congé du roi et des barons, il leur dit : Je me dispose à vous obéir ; je vais où vous me commandez d'aller, et je risque l'aventure. Il se mit en chemin ; et, arrivé à la porte de l'abbaye, demanda l'abbé, en disant qu'il avait grand besoin de lui parler. Le portier alla trouver l'abbé, et lui parla ainsi : Il y a un pèlerin à la porte qui prétend avoir grand besoin de vous parler. L'abbé, à ces mots, répondit : C'est quelque pauvre diable qui demande l'aumône. Alors il se rendit à l'église, en ajoutant : Dis-lui qu'il vienne vers moi. Le pèlerin se rendit près de lui ; et, s'agenouillant, le pria de vouloir bien le confesser. L'abbé répondit qu'il lui donnerait quelqu'un de ses moines qui le confesserait. Mais le pèlerin répliqua : Père Saint, je vous prie en grâce de me confesser vous-même, parce que j'ai à révéler un péché si grand, que je ne peux le confier qu'à un prêtre supérieur en dignité à un moine. Rendez-vous à mes instances, je vous en conjure, pour l'amour de Dieu. L'abbé, l'entendant parler ainsi, résolut d'accéder à sa prière ; il désirait connaître ce péché si grand, et il lui dit d'attendre un peu. Quelques instans après, il revint de sa chambre, vêtu d'une belle robe, liée de cordons de soie, et suivi de plusieurs moines. Alors s'asseyant sur un des siéges du chœur, il dit au pèlerin d'approcher de lui. Celui-ci se hâta d'obéir, et s'étant mis aux pieds de l'abbé, commença sa confession. Il hésitait à nommer son grand péché, tant il craignait, disait-il, que Dieu ne le lui pardonnât pas. L'abbé, selon l'usage, le réconforta et l'encouragea. Alors le pèlerin lui dit : Monsieur l'abbé, je suis d'un naturel si pervers, que souvent je deviens loup, et si enragé, que je dévore aussitôt tous ceux qui m'approchent. Je ne sais d'où cela vient. Je dévore alors un homme armé, comme s'il était nu : cela m'est arrivé très-souvent ; et, quand je vais devenir loup, je commence à trembler et à hurler fortement. L'abbé fut très-effrayé et changea de couleur. Gonnella, qui avait les yeux d'Argus, s'en aperçut bien, et commença aussitôt ses tremblemens et ses cris. Ah ! ah ! disait-il, je

commence à devenir loup; et il ouvrit la bouche, comme pour mordre l'abbé. Celui-ci, tout effrayé, se leva, et s'enfuit vers la sacristie. Le pèlerin s'était saisi de la robe, et comme il ne la quittait pas, l'abbé défit les cordons, la lui abandonna, et s'enferma. Les autres religieux s'étaient déjà dispersés çà et là par frayeur. Le pèlerin mit la robe sous ses habits, et courut promptement à la cour. Là, ayant quitté subitement ses haillons, il se présenta devant le roi et ses barons, et leur apprit ce qui venait de se passer. Le prince et ses courtisans éclatèrent de rire, applaudirent à l'adresse de Gonnella, et lui firent de grandes largesses. Quand ce tour fut connu dans la ville, Gonnella se remit en route. L'abbé, rempli de terreur aussi bien que les moines, crut que très-certainement l'ennemi de Dieu était venu sous la forme d'un pèlerin châtier son avarice. Il en parla dans ce sens à plusieurs personnes, de sorte que le roi en eut connaissance. Ce prince le fit venir, et lui demanda si ce qu'on lui avait dit était vrai. L'abbé lui confirma la vérité du récit, attesta de rechef que c'était le diable, et finalement soupira de douleur d'avoir perdu sa robe. Le roi et ses barons, qui étaient instruits de la vérité, ne s'en amusèrent que plus à ses dépens, et je crois qu'à la fin l'abbé lui-même connut la supercherie; car il évita de parler davantage de sa mésaventure. »

Nota. On a cru ne pas devoir traduire les deux dernières phrases qui ne contiennent que des invectives très-fortes contre les gens d'église, et qui, au fond, ne prouvent rien. Au reste, si Fortini a eu tort en ceci, ce tort lui est commun avec la plupart des écrivains de son siècle et de son pays. Pour peu qu'on soit versé dans la littérature italienne, on a eu occasion de remarquer combien de tels reproches se renouvellent souvent dans des livres qui n'en ont pas moins été fréquemment réimprimés *con licenza de' superiori*. C'est une des cent mille bizarreries et contrariétés de l'esprit humain.

TRADUCTION DE L'*AMORE FUGGITIVO* DU TASSE. (1)

J'ai quitté le troisième ciel, dont je suis reine et déesse, pour chercher mon fils, le fugitif Amour; hier, en folâtrant sur mes genoux, l'ingrat, soit maladresse, soit malice, m'a percé le cœur avec une flèche d'or, et pour éviter un juste châtiment, d'un vol rapide il s'est élancé loin de moi : j'ignore, hélas! dans quel lieu il a fui.

Indulgente et sensible comme le sont les mères, mon courroux s'est bientôt changé en pitié, et j'ai tout fait pour retrouver l'ingrat : mais c'est en vain que j'ai parcouru ma planète, celle de Mars, et les autres globes errans ou fixes, il ne se cache pas dans les cieux.

Heureux mortels, je descends sur la terre où mon fils séjourne souvent. Ah! si ce fugitif est parmi vous, donnez-m'en des nouvelles.

Je ne vous le demande pas, femmes aimables; car si son aile légère caresse souvent vos charmes, s'il joue souvent avec vos beaux cheveux, et s'il implore souvent votre pitié pour avoir un asile, c'est en vain; aucune de vous ne veut le recevoir dans son cœur, où siégent le dédain et les cruautés.

J'espère le trouver parmi vous, mortels courtois qui ne lui refusez jamais l'hospitalité. Oh! je vous en conjure, mes bons amis, dites-moi donc où est mon fils : je veux que

(1) Nous ne connaissons en France que les grands ouvrages du Tasse; mais ses poésies légères lui auraient seuls fait une réputation distinguée. Son poëme de l'*Amour fugitif*, imité d'une idylle de Moschus, est un chef-d'œuvre, et je l'ai traduit pour engager les personnes qui s'occupent de la littérature italienne à lire les petites pièces que le chantre de Godefroi a marquées du sceau de son génie. On demandera peut-être pourquoi le *Mercure Etranger*, consacré plus particulièrement à faire connaître les ouvrages nouveaux, contient la traduction d'une idylle fort ancienne. Je réponds que ce qui n'est pas *connu* étant *nouveau*, le petit poëme du Tasse aura en France tous les charmes de la *nouveauté*.

celui qui me l'apprendra cueille sur mes lèvres le baiser le plus doux qu'il me soit possible d'assaisonner; mais celui qui le ramenera de son exil volontaire obtiendra de moi un prix si grand, que le don même d'un empire ne saurait l'égaler. Ma promesse est sacrée, et j'en jure par le Styx. Oh! dites-moi où se cache mon fils.

Vous vous taisez!.... Ne l'auriez-vous pas vu! Peut-être est-il déguisé parmi vous. Sans doute il aura quitté les ailes, ornemens de ses épaules, son carquois, son arc et ses flèches, armes triomphantes et terribles dont il est toujours chargé. Mais je vais vous donner de tels signes que vous le reconnaîtrez facilement.

Cet Amour qui tente d'échapper à vos yeux, a l'âge et l'astuce d'un vieillard, et cependant il est si petit, que par sa faiblesse il ressemble à un enfant; il est dans une agitation continuelle, on dirait qu'aucune place ne peut lui convenir : les amusemens enfantins lui plaisent seuls, mais ses jeux sont environnés de peines et de douleurs; il s'irrite et s'apaise avec une égale facilité, et les chagrins ainsi que les plaisirs naissent en même temps sur son visage.

Ses beaux cheveux brillent en boucles d'or, et, comme la Fortune, l'Amour les a longs et touffus sur le front, tandis que le derrière de sa tête en est dépouillé.

Son teint est plus éclatant que le feu, on voit sur ses traits une voluptueuse audace; ses yeux, qu'anime une joie trompeuse, lancent en dessous de furtives œillades, et ne regardent jamais en face : le son de sa voix est plus doux que le lait; il n'achève pas ses phrases, son parler est agréable et flatteur, et ses discours séduisent et trompent : un doux sourire naît toujours sur ses lèvres, mais tel que le serpent qui se cache au sein des fleurs, ce sourire couvre la ruse et la perfidie.

Il a d'abord des manières polies et caressantes, comme celles du pauvre étranger qui réclame en tremblant un asile; mais quand on l'a reçu, son orgueil renaît par degré, et il devient d'une insolence extrême : alors il veut seul avoir la clef des cœurs, y recevoir de nouveaux habitans à la place des anciens qu'il en chasse, soumettre la raison à ses caprices, et maîtriser le jugement : c'était d'abord un hôte plein de douceur, il n'est plus qu'un tyran impitoyable; il

attaque avec furie ce qui s'oppose à ses volontés, et la mort suit toujours la résistance.

Vous connaissez à présent les traits et les mœurs de mon fils: s'il est au milieu de vous, donnez-m'en des nouvelles, je vous en conjure..... Vous gardez le silence, et peut-être croyez-vous pouvoir me le cacher plus long-temps.... Insensés.... prétendre dérober l'Amour à tous les yeux, c'est la plus grande des folies; il s'annoncera bientôt lui-même par vos discours, par vos regards, et par mille autres indices!.... Ah! malheureux, vous ressemblez à celui qui veut cacher un serpent dans son sein, tandis que ses cris et son sang trahissent son secret.....

Puisque je ne puis retrouver mon fils dans ces lieux, je vais le chercher par toute la terre avant de remonter au ciel.

L. A. M. Bourgeat (de l'Isère).

LANGUE HOLLANDAISE.

EXTRAIT *du dernier compte rendu par l'Institut d'Amsterdam, de ses travaux pendant l'année 1812.*

[DERNIER ARTICLE.]

TRAVAUX DES SECONDE ET TROISIÈME CLASSE.

Seconde classe.— La seconde classe possède diverses pièces qu'elle destine à l impression ; elle a, par exemple, entre les mains, 1° une dissertation historique sur un des monumens les plus anciens et les plus obscurs qui existent sur notre sol ; 2° des recherches théoriques concernant un sujet intéressant pour la poésie dramatique tant ancienne que moderne ; 3° une dissertation remarquable et très-étendue de M. *Heerman*, sur le roi de Danemarck Christiern II, et sur les démarches que fit ce prince dans ce pays-ci, pour reconquérir ses états.

M. *Van Wyn*, ancien conservateur des archives de la Hollande, avait déjà enrichi notre collection d'un mémoire travaillé avec soin sur un privilége donné par *Gui de Hainaut* à la ville d'Amsterdam, et inconnu jusqu'ici. Il a de même tiré des archives de l'état un *Vidimus* remarquable du second octroi de péage accordé à la même ville par le comte Florent V. La classe en connaissait déjà l'original, et voulait en donner une copie figurative.

M. *Bilderdyk* avait remis, l'année dernière, à la classe, sur la déesse *Néhalennia*, un mémoire qui se rapportait principalement à celui que M. *Pougens* a publié en fran-

çais sur le même sujet. La classe a jugé ce discours digne, tant par la nature du sujet que par les vues qu'il présente, d'être remis entre les mains de l'auteur, en l'invitant à lui donner la forme d'un traité complet, pour pouvoir être inséré dans les mémoires de l'Institut.

Une pièce lue par M. *Bilderdyk* sur les chœurs dans la tragédie, a paru assez intéressante, tant par son contenu que par le sujet dont il traite, pour trouver lace parmi les ouvrages adoptés par l'Institut ; mais on a jugé qu'il serait pour cela nécessaire de donner à cette pièce une autre forme, et l'auteur s'en occupe actuellement.

M. *Van Lennep* a donné un petit ouvrage de poésie sur *Danaë*, dans lequel il a rempli les lacunes du fragment grec de *Simonide*, qui est parvenu jusqu'à nous, et en a fait ainsi un morceau complet aussi touchant que rempli de beautés poétiques.

M. *Bilderdyk* a donné en meme temps une traduction en vers hollandais de la célèbre *Epithalame* de Catulle sur *Pelée* et *Thétis*; et, plus tard, une pièce de poésie de sa composition, ayant pour titre le *Bonheur*.

M. *Loots* a fait hommage à l'Institut d'une pièce de sa composition, remplie de beautés. Cette pièce a pour titre : *l'Homme considéré comme être intelligent.*

La classe a reçu de M. *Bussingh* plusieurs morceaux choisis de *Cats*, auxquels il a donné une tournure moderne.

M. *Scheltame* a donné une histoire complète du séjour du czar Pierre-le-Grand dans ce pays. Il a tiré les faits qu'il raconte de sources authentiques, mais où l'on n'avait pas encore puisé. Cet ouvrage est une nouvelle preuve du zèle avec lequel cet auteur recherche tout ce qui a rapport à l'ancienne histoire de la Hollande, et de son application à exposer les faits avec la plus grande exactitude.

Outre une dissertation de M. *Bilderdyk* sur la lettre *Y*, et une autre sur la traduction de l'imitation des pièces de poésie, le même auteur en a présenté à la classe une troi-

sième sur *la Langue Chinoise*, dans laquelle il s'est attaché à réfuter les idées qu'on s'est formées jusqu'à présent de cette langue, et particulièrement l'opinion d'*Adelung* et de ses partisans, qui croient y voir une langue très-ancienne et même une mère-langue, et qui fondent leur opinion sur sa prétendue *monosyllabie*. M. *Bilderdyk* a fait voir que sa langue chinoise est, comme toutes les autres, susceptible de dérivations, et qu'elle présente en effet des mots dérivés; en même temps qu'il a prouvé, en quelque manière, l'influence nuisible qu'ont eue sur la langue des Chinois les caractères qu'ils emploient pour peindre la pensée.

Nous pouvons encore citer une courte dissertation du même auteur sur l'invention de l'imprimerie, où ce sujet est considéré sous un point de vue nouveau, et la question ramenée à de tout autres termes qu'on ne l'a fait jusqu'à présent. L'auteur n'y trouve qu'une simple application, ou un nouvel emploi de l'ancienne écriture encaustique en lettres d'or et d'argent sur le parchemin, dont on s'est servi dans le moyen âge et avant ce temps-là, sans que l'idée s'en soit jamais perdue, ou qu'on ait cessé d'en faire usage.

Les travaux de la seconde classe ne se bornent pas à ces pièces qui lui ont été présentées; son attention s'est particulièrement fixée sur l'extrait d'un avis publié sur la découverte, récemment faite à Bamberg, d'une *paraphrase évangélique*, au sujet de laquelle on disputait en Allemagne sur la question de savoir si elle était écrite en *franc-teuton* ou en *bas-saxon*.

M. *Bilderdyk* a fourni sur cette pièce une dissertation approfondie. Il a démontré que la langue dans laquelle elle est écrite est la langue *franc-teuton* pure; mais qu'il s'y trouvait intercalé en quelques endroits (et sur-tout au commencement), des mots saxons, ajoutés postérieurement en forme de notes explicatives, et qui, ayant été insérées dans le texte par les copistes, ont altéré le premier extrait qui en a été publié.

Il a reconnu en outre que la pièce était en vers, du mètre ordinaire *franc-teuton*, qui est une espèce de *carmen adonium*, et il est venu à bout de rétablir la versification pri-

mitive de toute la partie qui avait été publiée, presque sans autre changement que l'élimination des glosses saxonnes.

Une découverte d'un intérêt direct pour la classe est celle qui a été faite à Combourg en Souabe, de plusieurs manuscrits en vieux hollandais, dont les plus importans pour la littérature sont : Une pièce intitulée : *Reinteje de vos*, différente de celle de *Hendrik van Alkmaar ;* une traduction du fameux *Roman de la Rose*, dont il n'existait plus de traces ; un manuscrit contenant le *Mystère des Mystères* de Haerlant, et une *Chronique hollandaise*, qui se termine à la mort de *Marguerite de Hainaut.*

La classe s'est adressée, à ce sujet, à M. Grimm, bibliothécaire à Cassel, qui avait fait parvenir en Hollande le premier avis de cette découverte. En conséquence la classe a reçu des détails plus étendus et plus satisfaisans, et elle croit pouvoir se flatter d'obtenir la communication des autres pièces, à l'exception du *Reinaert*, qui est sous presse.

En s'occupant de recueillir ces découvertes faites chez l'étranger, la classe n'a pas négligé ce qui était à sa portée. Dans la bibliothèque de La Haye se trouve un manuscrit ancien et très-beau, de l'ouvrage de *Haerlant*, intitulé : *la Fleur de la nature.* Cet ouvrage renferme l'histoire naturelle de l'homme, des animaux, des plantes, des sources, des pierres et des métaux, suivant la manière de considérer et de cultiver cette science du temps de l'auteur, qui vivait au treizième siècle. La classe a obtenu ce manuscrit du maire de La Haye, pour en faire l'usage convenable à ses vues. Il a été remis entre les mains de M. *Bilderdyk*, qui l'a transcrit lui-même en entier ; de sorte qu'on pourra maintenant le comparer avec les autres copies qui en existent.

Avec cette pièce de *Haerlant*, se trouvait relié en un même volume, un ouvrage préliminaire sur le *Calendrier*, le *Système des astres*, la *Météorologie*, les prétendus *Aspects* et *Influences des planètes*, et une *Astrologie médicale et physiognomique.* M. *Bilderdyk*, après avoir examiné cet ouvrage, a non seulement prouvé que c'était à tort que plusieurs bibliographes l'avaient attribué à *Haerlant* ; il l'a en outre restitué à ses véritables auteurs. Il consta

en effet qu'environ 384 vers de cet ouvrage ont pour auteur un certain *Hendis le Hollandais*, tandis que 120 vers au moins appartiennent au célèbre frère *Geraert van Gent*, contemporain de *Haerlant*, mais plus jeune que lui de quelques années.

Les diverses découvertes d'anciens écrits, tant en hollandais qu'en vieux allemand, qui ont été faites dans le cours de ce siècle à peine commencé, ont fait prendre la résolution d'adresser une circulaire à tous les membres et correspondans de l'Institut, pour les inviter de communiquer à la classe tous les manuscrits et autres morceaux rares d'antiquité, dont ils pourraient avoir connaissance, concernant la langue hollandaise ou l'histoire de la Hollande, ou bien se rapportant aux anciens idiomes qui ont de l'affinité avec le nôtre.

Cette mesure a déjà valu à la classe quelques renseignemens importans, quelques dessins et un ancien poëme brabançon sur *la Guerre de Grimberg*.

C'est, en partie, en conséquence de la même circulaire adressée aux membres et aux correspondans de la seconde classe, en partie à la nature même de son institution, que la classe est redevable d'une multitude d'informations sur l'état de délabrement dans lequel se trouve une très-grande quantité d'anciens papiers, manuscrits, livres et morceaux d'antiquités, qui ont appartenu aux *corps de régence* ou aux *colléges d'administration* actuellement dissous dans les ci-devant Provinces-Unies.

Troisième classe. — Si l'on se montre, en général, porté à rendre hommage à la gloire que les Hollandais se sont acquise dans la carrière des lettres et des arts, il s'en faut de beaucoup qu'on apprécie, comme il faut les apprécier, les progrès qu'ils ont faits dans ces différentes branches des connaissances humaines. Cette considération, jointe à l'attente où est le public que l'Institut saura mettre à cet égard le mérite de la nation dans tout son jour, a particulièrement excité le zèle de la troisième classe dans le cours de l'année qui vient de s'écouler; et, persuadée que le principal but des sociétés littéraires, est d'assurer par la réunion de tous ses membres le succès de leurs travaux, elle a invité les autres

classes de l'Institut à se concerter avec elle pour dresser un état exact des sciences, des lettres et des arts en Hollande, et donner un relevé authentique du mérite des Hollandais en ces divers genres.

La troisième classe s'est immédiatement occupée, pour ce qui concerne la littérature et l'histoire ancienne, de régler le mode le plus convenable pour mettre ce projet à exécution. Elle a, pour cet effet, vivement sollicité tous ses membres d'y concourir; elle a distribué des travaux entre eux, et a fixé le commencement du dix-huitième siècle, comme le terme, non d'où l'on devra partir, mais au-delà duquel on pourra remonter, pour faire le relevé proposé par la classe. Elle tirera ensuite, du dépouillement des divers rapports particuliers, les résultats qu'ils présenteront pour dresser un état général.

Un article, inséré dans *le Moniteur* au mois d'octobre de l'année dernière, concernant la découverte, faite dans les fouilles de Pompeja, de fragmens d'un poëme épique en latin sur la guerre civile entre Antoine et Auguste, avait engagé la classe à prier son correspondant, M. *Galdi* de Naples, de lui faire parvenir une copie de ces fragmens; mais jusqu'à présent son attente n'a pas été satisfaite.

Au reste, tandis que la classe donne en toute occasion un exemple de zèle pour atteindre le but de son institution, elle a eu aussi la satisfaction de voir qu'en général ses membres sont animés du même esprit, et d'en recevoir des preuves indubitables.

La dissertation de M. *Wiarda*, *sur l'ancienne loi frisonne*, a été trouvée digne d'être imprimée parmi les ouvrages de l'Institut, comme renfermant un grand nombre de points intéressans, en même temps qu'elle fait le plus grand honneur au jugement et à la sagacité de l'auteur.

Quant à la pièce présentée par M. *Kinker*, sous le titre de *Pensées détachées sur les Schemata musica de Sappho, de M.-F. Magnus Volger insérés à la suite de son édition des œuvres de Sappho, avec quelques remarques de M. Kinker sur cet objet*, la classe a jugé que ces *Pensées détachées* n'étaient pas de nature à pouvoir être admises

dans le recueil des ouvrages de la classe, à moins qu'on n'y insérât en même temps les *Schemata* même de *Volger*, et qu'on n'ajoutât à ceux-ci les poésies et les fragmens qu'ils citent, et auxquels ils appartiennent. Ce mode de communiquer les idées de M. *Kinker* ne paraissant ni le plus commode pour le public, ni plus avantageux pour la classe, celle-ci a résolu que cette pièce serait remise entre les mains de son auteur, et qu'il serait instamment prié de composer un traité séparé et complet sur la partie musicale du mètred e anciens. M. *Kinker* s'est rendu à cette invitation.

L'Institut avait annoncé, dans son rapport des travaux de l'an 1810, le projet aussi hardi qu'intéressant, formé par M. *Kinker*, de donner un introduction à la science générale du langage. Dans le rapport de 1811, l'Institut rendit compte de plusieurs morceaux de cet ouvrage, lus consécutivement par l'auteur dans les séances de la troisième classe. Maintenant l'Institut a la satisfaction de pouvoir annoncer que ce travail, dont l'auteur a continué de lire de temps en temps des extraits à la classe, se trouve entièrement achevé. M. *Kinker* a divisé son ouvrage en deux parties. Dans la première partie il traite,

a. Des formes générales de la pensée, et des lois de l'entendement ;
b. De l'application de ces formes ou de ces lois à la sensibilité générale ;
c. Des significations primitives qui sont objectives et du sens extérieur ;
d. Des significations primitives qui sont subjectives et du sens intérieur ou de la conscience de la pensée ; et
e. Il prouve que la table des significations primitives dressée d'après cette méthode est complète, et il traite de la manière dont ces significations y sont classées.

La seconde partie, comprenant la manière d'appliquer ces significations primitives au langage, en fait ensuite l'application.

a. Aux mots, ou aux signes en général.
b. A ce qu'on appelle vulgairement les parties du discours, qui, dans toutes les langues, sont des instrumens au

moyen desquels nous représentons et nous lions entr'elles nos pensées suivant une certaine symétrie reçue ;

c. A la manière dont ces parties composent une proposition ou une phrase ; et enfin

d. A l'enchaînement synthétique de ces signes de la pensée, ou à la syntaxe.

Mais, comme celles des parties du discours, qui sont flexibles, s'expriment dans certaines langues avec plus de force subjective, dans d'autres avec plus de force objective, tantôt d'une manière plus développée et plus analytique, tantôt d'une manière plus cachée, plus concentrée et plus synthétique ; comme, dans les unes, le symbolique du langage approche plus d'une représentation allégorique, et que, dans d'autres, il s'assimile davantage à une figuration mystique de la pensée, et que, pour diversifier tout cela, il faudrait des connaissances pratiques plus étendues et plus détaillées, tant de ces divers dialectes que de leurs élémens grammaticaux que l'auteur ne prétend en posséder, il a invoqué, au sujet de cette application, le savoir de ses confrères, qui désirent vivement de faire des essais de sa théorie sur les langues qu'ils cultivent particulièrement, ou de lui en fournir les matériaux.

La classe a reçu de M. *Van Hemert* un commentaire sur le cantique funèbre de David sur Saül et Jonathan. Ce commentaire, écrit en latin et accompagné d'une épitre très-agréable dans la même langue, est très-détaillé et entièrement prélologique. La classe n'a pas encore reçu, à ce sujet, le rapport de ses commissaires.

M. *Van Hall*, qui avait présenté à la classe un mémoire sur l'ordonnance criminelle de Philippe, a cédé aux instances de la classe, qui l'a prié d'y faire les changemens, et les modifications qu'il a proposés lui-même, comme les plus convenables pour donner à cette pièce la forme qu'exigent nos mémoires.

M. *Boscha* a fait part à la classe d'une pièce de vers latins, qu'il a composée à la louange du savant grec *Coray*,

et qu'il a intitulée : *Auspicia instaurandæ Græcorum famæ, ad Diamantium Coray, virum doctissimum.*

M. *Van Kooten* a lu à la classe une élégie latine, qu'il a composée uniquement comme il a eu la modestie de le dire, *ut hisce suis nugis imponeret finem.*

M. *Falck* a surpris agréablement la classe, en lui faisant la leture d'une traduction en vers français des deux petites pièces latines de M. *Van Kooten*, intitulées, l'une *Hiemem*, l'autre *in Æstatem.*

M. *Cras* a présenté à la classe un exemplaire de la lettre écrite par lui en latin à feu M. *Jeronimo Bosch*, l'année qui a précédé la mort de ce savant. La classe se flatte de pouvoir lui assigner une place dans ses mémoires.

LANGUE ALLEMANDE.

TRAITÉ DU DROIT DES GENS, dédié aux Souverains Alliés et à leurs Ministres.

AVERTISSEMENT.

LE Traité que nous publions n'est qu'un morceau détaché d'un plus grand ouvrage qui a paru en 1796, sous le titre d'*Elémens Métaphysiques de la Jurisprudence et du Droit des Gens.* L'importance du moment nous a engagé à le mettre en français. Kant semble avoir écrit de pressentiment; ses vues s'adaptent aux circonstances actuelles. Les Souverains alliés ont porté la civilisation morale dans la guerre et la politique, que le préjugé vulgaire n'en croyait pas susceptibles. D'après ce dont nous avons été témoins dans l'espace de peu de jours, il est permis d'espérer que le congrès permanent qu'on propose ne restera pas un simple vœu.

ŒE.

§ Ier.

Principes élémentaires du Droit des gens.

Les sociétés politiques sont, de leur nature, indépen-

dantes (1) l'une de l'autre, et elles tendent à se maintenir telles.

Dans l'état d'indépendance sauvage rien ne règle leurs relations extérieures.

L'arbitraire et la force s'y exercent de plein droit.

Il en résulte un état de guerre perpétuelle, qui subsiste, quoique les hostilités ne soient pas absolument permanentes.

La lassitude amène la trève.

Mais la trève n'en serait pas une, sans un accord mutuel.

Cet accord, pour s'assurer un repos momentané, est le premier pas que font les sociétés politiques pour sortir de l'état sauvage.

Elles substituent, à des procédés bruts, un procédé de méthode.

Le terme de la trève détermine le commencement des hostilités.

Cependant la permanence de la guerre expose les sociétés politiques à des hasards perpétuels de la part du plus fort.

Pour obvier à cet inconvénient, des unions se forment entre deux ou plusieurs puissances.

Le but de l'union est la défense contre les attaques extérieures.

Elle n'a aucun droit de s'immiscer dans les affaires intérieures de l'un ou de l'autre des alliés.

L'union ne connaît point d'autorité souveraine, comme la société civile.

C'est une simple confédération dissoluble, selon les intérêts du moment, et qui a besoin d'être renouvelée de temps en temps.

Elle ne saurait exercer qu'un droit de secours (*in subsidium*), pour empêcher qu'on ne retombe dans l'état de guerre (*fœdus Amphyctionum*).

---

(1) Toute société politique, soumise à la loi d'une autre, n'est qu'une puissance équivoque (*civitas hybrida*) comme l'Irlande avant l'acte de réunion, et la Confédération du Rhin sous le protectorat.

A l'aide de ces unions, les relations extérieures de peuple à peuple cessent d'être exclusivement hostiles; elles habituent les sociétés politiques à des formes de conduite qui, subsistant indépendamment des traités, constituent ce qu'on peut appeler l'étiquette du droit des gens.

§ II.

Des Traités.

Pour traiter, il faut avoir la qualité requise, celle de puissance. L'étiquette exige qu'on soit reconnu pour telle.

Les traités, embrassant plus ou moins de rapports, selon que les intérêts se multiplient et que la prévoyance se développe, ne doivent définitivement avoir en vue que la paix.

S'il en était autrement, ils tendraient à perpétuer la guerre.

Ce but serait absurde, puisqu'il tendrait à ramener l'état sauvage, qui ne connaît point de traités.

Pour le temps que dure le traité, il arrache au vague de l'arbitraire toute cette portion de droits que la convention embrasse.

La guerre qui lui succède n'est plus qu'un état de passage pour arriver à des relations pacifiques.

§ III.

Du Droit des gens au renouvellement de la guerre.

Tant qu'il n'y aura pas d'arbitre pour juger les différends de peuple à peuple dans les formes d'un procès entre particuliers, une société politique rentrera dans l'état de guerre chaque fois qu'elle se croira lésée.

N'ayant d'autre mode légitime pour obtenir justice que son propre pouvoir, elle l'emploiera de plein droit.

Il faut distinguer la première offense de la première hostilité, puisque la lésion effective peut être précédée par des menaces.

Les menaces consistent :

D'une part, dans les armemens (2) sur lesquels est fondé le droit de prévenir l'ennemi (*jus præventionis*);

De l'autre, dans l'accroissement des forces, par lequel une puissance devient très-redoutable aux autres (*potentia tremenda*).

Cet accroissement, par le fait seul de son existence, et précédemment à tout acte d'hostilité, est de la part du plus fort une lésion des autres.

Dans l'état d'indépendance sauvage, cette lésion n'a rien d'illégitime; mais c'est de ce genre de lésion que provient d'une autre part le droit d'équilibre de toutes les puissances qui se touchent réciproquement.

Quant à la lésion effective, elle comprend les représailles (*retorsio*), c'est-à-dire, la vengeance qu'on exerce de son propre chef, à cause d'une offense reçue, et sans avoir auparavant cherché la réparation par des voies pacifiques. Les représailles ressemblent dans ce cas à une guerre entreprise sans déclaration.

L'opinion exige comme un devoir le préalable de la déclaration.

Cette déclaration fait supposer que le mode d'action, proposé par elle, a été accepté, et que les adversaires sont convenus de poursuivre leur droit par la voie des hostilités.

La guerre entreprise sans déclaration est regardée comme un acte d'assassinat (3).

---

(2) La conscription militaire, telle que nous l'avons vue établie en France, peut être considérée comme un armement continuel.

(3) Telle était la dernière guerre que Bonaparte a faite à l'Empereur de Russie.

§ IV.

Du Droit des gens pendant la guerre.

Le droit des gens pendant la guerre est la chose la plus délicate qu'il soit possible de concevoir. Comment prescrire des lois à un état d'indépendance qui n'en reconnaît point? (*inter arma silent leges.*)

Un principe cependant paraît incontestable, c'est celui de faire la guerre d'après des maximes qui laissent la possibilité de revenir à la paix.

La guerre entre des puissances ne peut, à cause de leur indépendance réciproque, être une guerre de punition (*bellum punitivum*): car la punition ne peut avoir lieu que dans le rapport d'un supérieur (*imperantis*) à un sujet (*subditum*), et les puissances ne se trouvent pas dans cette relation.

La guerre ne saurait être non plus une guerre à mort (*bellum internecinum*), ni une guerre d'asservissement (*bellum subjugatorium*), qui est l'extermination morale d'un état dont le peuple est, ou fondu dans la masse du vainqueur, ou réduit à l'esclavage.

Cette dernière ressource pour arriver à la paix, n'est pas en contradiction avec le droit absolu du vainqueur; mais elle est contraire à la conception primitive du droit des gens.

Fondé sur l'idée d'une opposition exercée d'après le principe d'indépendance extérieure pour se maintenir dans la possession de ce qu'on tient, le droit des gens ne saurait admettre un mode d'acquisition qui, par l'accroissement de la puissance d'un état, deviendrait dangereux et menaçant pour tous les autres.

Tous les moyens de défense sont permis à l'état qui est en butte à des hostilités, à l'exception de ceux dont l'emploi effacerait dans ses sujets la qualité de citoyens, et les rendrait incapables d'être membres d'une société politique; car

le résultat de ces mesures rendrait le prince, ou l'Etat lui-même, incapable de jouir, dans ses rapports extérieurs, des mêmes droits que les autres puissances.

Ainsi l'Etat ne doit pas employer ses sujets à lui servir d'empoisonneurs et d'assassins, il ne doit pas même les employer comme espions, comme chasseurs-*tyroliens* (4), ni comme faussaires et faux monnoyeurs, ni comme colporteurs de fausses nouvelles.

Il faut qu'il évite tous les moyens perfides qui détruiraient la confiance nécessaire à l'établissement futur d'une paix solide.

La nécessité de vivre pendant la guerre permet à l'ennemi d'imposer des contributions et d'exiger des fournitures des pays qu'il occupe; il n'a pas le droit de piller les individus, parce que ce n'est pas aux sujets, mais à l'Etat qui leur commande qu'on fait la guerre.

§ V.

Du Droit des gens après la guerre, et au moment où l'on traite de la paix.

Le vainqueur fixe les conditions dont il faut convenir avec le vaincu, pour arriver à la paix.

Il les fixe, non pas en vertu de quelque prétexte de droit qui lui revient à cause de la prétendue lésion de la part de son adversaire; il les fixe en vertu de son pouvoir.

C'est pourquoi le vainqueur ne doit pas prétendre à être indemnisé des frais de la guerre, parce qu'alors il déclarerait la guerre de son adversaire injuste; et, quoiqu'il puisse agir par ce motif, il ne lui est pas permis de le révéler, parce qu'alors il déclarerait sa guerre une guerre de punition, ce qui serait une nouvelle offense.

---

(4) On entend, par cette expression, des chasseurs de métier placés en embuscade.

L'échange des prisonniers sans rançon et sans égard à leur nombre, fait partie du droit des gens après la guerre.

L'Etat vaincu, ou ses sujets, ne perdent pas, par la conquête de leur pays, leur existence ou liberté politique, de manière que l'Etat vaincu devienne une dépendance de l'autre et ses sujets des serfs; car ce serait une guerre de punition.

La servitude peut d'autant moins être le résultat de la guerre, que ce serait punir l'Etat sur ses sujets, qui n'ont été que ses instrumens, et n'ont fait qu'obéir.

Une servitude héréditaire est encore moins admissible, parce que c'est une chose absurde de prétendre que quelqu'un puisse hériter de la punition d'autrui.

§ VI.

Du Droit des gens durant la paix.

Le droit de la paix consiste dans le droit,

1° De garder la paix, tandis que le voisinage est en guerre : c'est le droit de la neutralité;

2° De se faire donner une garantie de la durée de la paix;

3° De former des associations mutuelles, pour se mettre à l'abri des attaques.

Le droit de la paix ne donne pas celui de former une Confédération pour attaquer et pour s'agrandir.

§ VII.

De l'Ennemi pervers.

Le droit des puissances contre l'ennemi pervers ne connaît point de bornes, non pas relativement à l'espèce, mais bien relativement à la force des moyens; c'est-à-dire, elles

ont le droit d'employer contre lui tous les moyens permis, jusqu'au dernier degré.

Mais qu'est-ce qu'il faut entendre par l'ennemi pervers?

C'est un ennemi plus que barbare, qui ne se contente pas de jouir de l'exercice du pouvoir que lui permet l'état d'indépendance sauvage où chaque puissance est son propre juge dans sa cause, mais dont la volonté, publiquement énoncée par des paroles ou des faits, trahit une maxime de conduite qui, si elle devenait loi générale, rendrait l'état de paix impossible, et servirait à perpétuer celui de la brutalité guerrière.

Telle est la lésion de tous les traités publics et de toutes les habitudes conventionnelles (5); lésion qui attaque tous les peuples, puisqu'elle menace la liberté et l'indépendance de tous; lésion qui les provoque tous à se rallier, pour lui ôter la puissance dont il abuse.

Mais les peuples alliés, pour mettre un terme à l'abus du pouvoir, n'ont pas le droit de se partager le pays de l'ennemi pervers, ni d'effacer, pour ainsi dire, un Etat de la terre : car ce serait une injustice contre le peuple, qui ne peut pas perdre son droit primitif de constituer une société politique.

On peut néanmoins forcer ce peuple d'adopter une nouvelle constitution, qui, de sa nature, soit contraire aux projets de l'ennemi pervers.

§ VIII.

Des Progrès du Droit des gens.

Comme l'état brut des peuples est un état dont il faut esssayer de sortir, parce qu'il ne remplit pas le vœu de la raison, qui nous sollicite d'arriver à une existence régulière,

---

(5) La conduite de Bonaparte envers le pape, l'Espagne et l'électeur de Hesse.

tout le droit des peuples, ainsi que toute possession acquise, ou maintenue par la guerre, n'est qu'un état provisoire, et ne peut devenir définitif que par une association générale de toutes les sociétés politiques, suivant l'analogie du contrat par lequel un assemblage de familles devient un état, ce qui amènerait une véritable paix.

Mais comme par l'extension géographique un seul corps ne serait pas capable d'accorder à tous les membres de la confédération une protection égale et suffisante, et que plusieurs de ces réunions retombent nécessairement dans l'état de guerre, la paix perpétuelle, ce dernier but du droit des gens, devient une idée inexécutable.

Mais, en prenant pour base de l'indépendance les limites naturelles des habitudes et du langage, il est possible de suivre des maximes tendant à réaliser des unions politiques qui nous rapprochent continuellement de la paix perpétuelle.

Ces maximes sont exécutables; la raison les commande comme un devoir.

Ainsi le droit des gens est fondé sur celui de l'être raisonnable et sur le droit des sociétés politiques en général.

Une pareille union de différens Etats constituerait un congrès permanent, et il serait permis à tout voisin de s'y associer.

Relativement à l'étiquette du droit des gens, autant qu'elle peut contribuer à maintenir la paix, un semblable congrès a existé déjà pendant la première moitié du dix-huitième siècle. Les états-généraux, assemblés à La Haye, représentaient un congrès d'étiquette diplomatique. Les ministres des principales cours de l'Europe, aussi bien que ceux des républiques, y énonçaient leurs griefs contre les iniquités éprouvées de la part d'une autre puissance; ils regardaient l'Europe comme une confédération commune, que les puissances choisissaient pour arbitre de leurs différends.

Dans la suite, cette idée du droit des gens a disparu des cabinets, ou ne s'est reproduite qu'après l'exercice des hostilités, dans des déductions destinées à être ensevelies dans les archives.

On entend par congrès une réunion arbitraire de plusieurs Etats, dissoluble dans tous les temps.

L'union qui, comme les Etats-Unis d'Amérique, fondée sur une constitution, et par conséquent indissoluble, est tout-à-fait étrangère à notre idée.

Le congrès, tel que nous le proposons, est l'unique moyen de rendre réelle l'idée d'un droit public. Si elle était exécutée, les querelles politiques pourraient, jusqu'à un certain point, être jugées dans une forme civile, au lieu qu'aujourd'hui on en décide, à la manière des Barbares, par la force des armes.

§ IX.

Du Droit cosmopolitique.

L'idée d'une relation universelle et pacifique, quoiqu'elle ne soit pas encore amicale, de tous les peuples de la terre entre lesquels il peut y avoir de la réciprocité d'action, n'est pas seulement un principe de philantropie, mais un principe de droit.

La nature les a renfermés tous dans des limites déterminées par la forme sphérique de leur séjour (*globus terraqueus*); et comme la possession du sol sur lequel vivent les habitans d'un pays, n'est jamais que la possession d'une partie du grand ensemble déterminé sur lequel chacun exerce un droit primitif, tous les peuples se trouvent originairement dans une communauté de sol.

Cette communauté n'est pas celle de la possession légitime (*communio*), ni par conséquent celle de la disposition ou de la propriété du sol, mais celle du contact (*commercium*), en vertu de laquelle ils ont le droit de se mettre en relation, sans que la tentative de le faire puisse être regardée comme hostile.

Ce droit, autant qu'il aboutit à réunir tous les peuples autour de quelques principes généraux qui puissent servir

de bases à leurs relations possibles, s'appelle le droit cosmopolitique (*jus cosmopoliticum*).

Les mers semblent mettre les peuples hors de toute communication; mais elles sont, par le moyen de la navigation, les voies les plus heureuses pour communiquer. Ainsi la liberté des mers est de droit cosmopolitique.

Il est vrai que les établissemens qu'entraîne la navigation deviennent la cause de beaucoup de violences. Cet abus ne détruit pas le droit de l'habitant du globe d'essayer de communiquer avec tous, et de visiter dans ce dessein toutes les contrées de la terre.

Le droit de communiquer avec un autre peuple n'amène pas celui de s'établir sur son sol. Pour cet effet, il faut une convention (*jus incolatûs*).

Mais on a le droit de faire des établissemens dans un pays nouvellement découvert, et dans le voisinage d'un peuple qui en a déjà pris possession, même d'en faire sans son consentement, à condition que l'établissement se fasse à une distance convenable, et n'attaque point l'usage d'autrui.

Lorsque l'établissement se fait dans un pays occupé par des peuples nomades-pasteurs, comme les Hottentots et les Tunguses, ou chasseurs, comme les indigènes du nord de l'Amérique, dont la subsistance dépend d'une grande étendue de sol, il faut un contrat fait de bonne foi.

Il n'est pas permis d'employer la force ou la ruse, pour tirer profit de l'ignorance de ces peuples.

Les publicistes n'ont pas hésité de soutenir le contraire. La force et la ruse, employées dans une bonne intention, soit pour étendre la civilisation et pour améliorer le sort de l'espèce humaine en général, soit pour purger un pays de malfaiteurs et à dessein de corriger ceux-ci, ainsi que leur postérité, leur paraissaient permises.

C'est ainsi que jadis on justifiait les moyens sanguinaires employés pour propager la foi.

La bonne intention ne saurait jamais effacer la tache d'injustice.

Si l'on objecte que c'est la violence et la ruse qui ont

fondé l'existence légale des peuples, et que, sans la violence et la ruse, le monde entier serait encore barbare, on répond que ceci ne renverse pas le principe de droit qui interdit de fonder la justice sur l'injustice; car, s'il en était autrement, on renverserait également un principe de saine logique qui dit, qu'une chose ne peut pas être et n'être pas en même temps.

APERÇU DÉFINITIF.

Lorsqu'on ne peut pas prouver qu'un objet existe, on essayera de prouver que cet objet n'existe pas. Si l'un ni l'autre ne peut réussir, chose qui arrive souvent, on peut demander s'il importe d'admettre l'un ou l'autre, comme par hypothèse. Cette hypothèse sera ou spéculative, comme pour expliquer un phénomène quelconque, ou elle aura une direction pratique.

Dans ce dernier cas, elle aura en vue un résultat purement technique, ou un résultat moral. On appelle moral tout but quelconque qui se rapporte à une maxime de conduite que la raison nous prescrit comme un devoir.

Le devoir n'est pas dans la supposition que le but se réalisera. Cette supposition est un jugement spéculatif et en même temps problématique, et il n'y a pas de loi qui nous oblige de croire quelque chose.

Mais quoiqu'il n'y ait pas la moindre probabilité de théorie que le but qu'on se propose doive s'exécuter, il suffit que l'impossibilité ne puisse pas être démontrée, pour que l'action dirigée d'après l'idée de ce but, c'est-à-dire, les moyens qui peuvent en approcher, soient de devoir.

C'est ainsi que la morale religieuse interdit jusqu'aux simples désirs.

La raison appliquée à la morale s'oppose, d'une manière absolue, à la guerre. Elle interdit ce mode de poursuivre son droit aux particuliers et aux Etats.

Ainsi, il n'est pas question de savoir si la paix perpétuelle

est une réalité ou une chimère; ni si nous ne commettons pas d'erreur en admettant qu'elle puisse s'effectuer.

Il s'agit pour nous de nous conduire comme si ce qui peut-être ne s'effectuera jamais, devait avoir lieu.

En conséquence, nous devons chercher à parvenir à un ordre de choses qui puisse amener la paix perpétuelle, et mettre pour toujours un terme au fléau de la guerre.

La guerre est malheureusement encore le but principal sur lequel sont dirigées toutes les institutions intérieures des Etats.

Et si le changement qu'on se propose ne devait rester qu'un simple vœu, nous ne commettons certainement pas d'erreur, en réglant notre conduite sur la maxime dont l'application générale pourrait conduire à la paix; car si nous pouvions regarder comme une erreur la loi morale qui nous commande cette maxime, il vaudrait mieux renoncer à la raison, et nous abandonner par principe au simple mécanisme de la nature, à l'exemple des autres classes d'animaux.

ALEXIS ET DORA,

ÉLÉGIE TRADUITE DE GOETHE (1).

Hélas! le vaisseau s'efforce de fendre sans cesse les vagues écumantes; il s'éloigne de plus en plus : la quille forme un long sillon dans lequel les dauphins suivent en sautant le vaisseau, comme si leur proie s'envolait. Tout annonce un voyage heureux; le tranquille marinier déploie encore plus cette voile flexible qui travaille pour tout l'équipage. L'ima-

---

(1) Cette élégie est, dans l'original, en vers hexamètres et pentamètres, ce qui lui donne beaucoup d'harmonie; on sent combien elle doit perdre dans une traduction en prose.

gination des navigateurs parcourt d'avance le chemin que lui tracent le pavillon et les banderoles.

Un seul voyageur, appuyé tristement contre le mât, tourne ses regards vers le rivage qu'il vient de quitter : il voit fuir les montagnes qui se couvrent déjà d'un nuage bleuâtre; enfin leurs sommets mêmes disparaissent, et tout reste de joie disparaît en même temps de son âme.

Pour toi aussi, Dora, le vaisseau a disparu, le vaisseau qui te ravit ton Alexis, ton ami, ton amant... En vain tes regards se tournent vers moi : nos cœurs battent encore l'un pour l'autre; mais, hélas! ils ne se touchent, ne se pressent plus! Seul instant où j'existai! tu vaux tous les jours qu'avant toi je passais dans l'insensibilité! Ce ne fut que dans ce moment, dans ce dernier moment, qu'une nouvelle existence parut pour moi descendre des cieux. En vain, Apollon, tu éclaires l'atmosphère; tes rayons resplendissans me fatiguent.— Je veux me rappeler ce temps où je la voyais tous les jours. Etait-il possible de voir tant de beauté, et de ne pas en être frappé? Ces attraits divins ne touchèrent donc point ton âme insensible!... Ne t'accuse pas, malheureux. — C'est ainsi qu'un poète propose au cercle de ses amis une énigme cachée avec art : chacun est charmé de la liaison des idées, de l'élégance des images; mais le mot de l'énigme est encore ignoré; s'il est enfin découvert, l'esprit de tous s'épanouit et trouve dans les vers un sens bien plus réjouissant. Pourquoi, Amour, pourquoi tardais-tu si long-temps à m'arracher le bandeau dont tu m'aveuglas!... Depuis long-temps le vaisseau attendait un vent favorable; enfin, propice aux vœux des matelots, il souffle du côté tant désiré.

Temps écoulé de ma jeunesse, que tu me parais vide, insipide! Songes de l'avenir, vous êtes disparus. Je ne vois dans ma vie entière qu'un seul moment; mais il me reste avec le bonheur..... Tu me restes, Dora! car l'espérance ne cesse de m'offrir ton image.

Souvent je te vis aller au temple, parée et modeste, et ta mère marchait d'un air grave à tes côtés. J'admirais ta

vivacité et ta fraîcheur, quand tu portais les fruits au marché; ta dextérité, quand, retournant de la fontaine, ta tête balançait hardiment la cruche pleine d'eau : alors je vis dans leur beauté ton cou, tes épaules; j'admirai surtout la grâce de tes mouvemens. Combien de fois je craignis que la cruche ne vînt à tomber; mais elle tenait toujours ferme sur le coussin.

C'est ainsi, charmante Dora, que je te contemplais; ainsi l'on voit un astre, on l'admire, on jouit, éclairé de ses doux rayons, sans que l'âme tranquille sente le moindre désir de la posséder; ainsi long-temps te je vis, t'admirai en silence.

A peine une distance de vingt pas séparait nos maisons, et jamais mon pied n'a touché le seuil de ta demeure. Maintenant, mer fatale, tu nous sépares! le ciel, que réfléchissent les vagues, n'est qu'un mensonge; ce bleu céleste a pour moi la couleur de la nuit....

Tout était en mouvement; un garçon accourut vers la maison de mon père, et m'appela au rivage : On tend la voile, dit-il, déjà les vents la font ondoyer, et l'ancre, tirée avec force, se dégage du sable; venez, ô Alexis, venez! Alors mon vénérable père posa sa main bénissante sur ma tête, et ma mère, toujours tendre, m'apporte une corbeille que sa prévoyance avait préparée pour les besoins du voyage. Reviens, me disait-il, reviens riche et heureux! Je m'en allais, la corbeille sous le bras, le long du mur de ton jardin; je te trouvai à la porte, tu souris, en me disant : « Sont-ce là, Alexis, tes compagnons de voyage, ceux qui là bas font tant de bruit?.... Tu vas donc voir des contrées lointaines, et acheter des marchandises précieuses et des ornemens pour les riches dames de notre ville, apporte-moi aussi un petit collier, je te le payerai avec reconnaissance ». Je m'étais arrêté, et, selon l'usage des marchands, je te demandai quelle devait être la valeur du collier que tu désirais : tu m'en dis un prix médiocre, et moi je regardais alors ton cou digne de porter le collier d'une souveraine. — On cria plus fort du côté du vaisseau. Tu me dis d'un ton affable : Prends avec toi quelques fruits de mon jardin,

prends les oranges les plus mûres, les figues blanches; la mer ne donne pas de fruits, tout pays même n'en produit pas. J'entrai donc; tu cueillis diligemment les fruits les plus mûrs, tu remplissais d'une charge de pommes d'or ta robe retroussée. Plusieurs fois je te priai de cesser, en disant : c'est bien assez; mais toujours un fruit plus beau encore, touché à peine, te tombait dans la main. Enfin tu vins vers le berceau : le myrte tout en fleurs nous ombrageait, un panier s'y trouva, et tu commenças en silence à ranger les fruits : d'abord l'orange pesante comme une boule d'or, et puis la figue molle qu'écraserait le plus faible poids; tu couvres ensuite et pares ton présent avec les feuilles du myrte; mais je ne songeais point à le prendre. Je restais immobile : nos yeux se rencontrèrent, et les miens se mouillèrent de larmes de tendresse. Je sentis ton sein pressé contre le mien : mon bras entoura ce cou superbe, sur lequel mes baisers ardens laissèrent mille empreintes; ta tête se pencha sur mon épaule, et tes beaux bras formèrent un lien autour de l'heureux Alexis. Je sentis les mains de l'Amour nous serrer encore plus... Trois fois le tonnerre se fit entendre dans l'air serein : mes pleurs coulèrent en abondance; tu pleurais avec moi et de douleur et de joie; le monde nous sembla périr : les cris qui partaient du rivage redoublèrent, mais mes pieds refusaient de me porter. Je m'écriais : Dora, n'es-tu pas à moi? *A jamais!* me dis-tu. Alors nos larmes se séchèrent, emportées comme par un souffle divin. Ces cris Alexis! Alexis! approchèrent. Le jeune garçon qui me cherchait m'aperçoit, accourt. Comment le pannier se trouva-t-il dans ses mains? Comment me poussa-t-il hors du jardin? Comment te serrai-je encore la main? En quel état suis-je arrivé au vaisseau? Tout ce que je sais, c'est que je paraissais ivre, insensé. Mes compagnons me crurent tel, et épargnèrent le malade; bientôt de tristes nuages couvrirent la ville qui s'éloignait de mes yeux. A jamais! as-tu dit; ce son retentit encore dans mes oreilles, ce son que j'entendis en même temps que le tonnerre du maître des dieux. Sa fille, la déesse de l'Amour, se trouvait sans doute près de son trône : les Grâces l'entouraient; ainsi notre union est sanctionnée par les Dieux. Avance donc, ô vaisseau! avance, poussé par

des vents propices! et toi, quille, fend, brise les vagues écumantes.

Conduis-moi vers le port étranger; que l'orfévre fabrique aussitôt pour moi le gage céleste. Oh! oui, Dora! le petit collier que tu m'as demandé deviendra une chaîne! neuf fois elle tournera autour de ton cou; tu auras encore d'autres ornemens de toute espèce; des bagues d'or brilleront à tes mains; que le rubis et l'émeraude s'y disputent le premier rang; que l'aimable saphir y soit opposé à l'hyacinthe, et que ces pierres précieuses soient enchâssées dans l'or d'une manière agréable à la vue. Oh! que l'amant se plaît à parer l'amante! Quand je vois des perles, je pense à toi : chaque bague me retrace la belle forme de ta main. Je veux échanger et acheter, tu choisiras ce qu'il y a de plus beau; ah! je formerais volontiers toute la charge du vaisseau d'objets destinés à ta parure; mais ce n'est pas seulement des bijoux que ton ami aura soin d'acquérir pour toi, il t'apportera aussi ce qui réjouit une bonne ménagère : des couvertures de laine fine, avec des bords de pourpre, pour préparer le lit qui nous recevra mollement; de belles pièces de toile. Tu t'occuperas à coudre, à faire mes habits et les tiens, et peut-être ceux d'un troisième encore.... Images de l'espérance, venez, touchez mon âme! modérez, ô Dieux! cette flamme ardente qui embrase mon cœur.

Et pourtant je la redemande encore cette joie douloureuse, quand la froide jalousie s'empare de moi. Non, ni la torche des Euménides, ni l'aboiement des chiens infernaux n'effrayent autant le criminel dans les lieux où règne le désespoir, que me saisit d'horreur ce spectre calme qui me montre de loin mon amante! Eh quoi! la porte du jardin est encore ouverte! un autre vient! Pour lui aussi tombent les fruits, à lui aussi la figue prodigue son miel nourrissant! l'attire-t-elle aussi vers le berceau? et la suit-il? Rends-moi aveugle, ô Dieu puissant, efface dans mon âme toute image de souvenir. Oui, elle est de ce sexe inconstant; et celle qui donne facilement son cœur à un homme, peut le donner aussi facilement à un autre. O Jupiter! que cette fois les sermens d'amour, imprudemment violés, n'excitent pas ton sourire. Tonne, dieu terrible, frappe!

— Mais non ; retiens tes foudres ! envoie après moi tes nuages épais ! Qu'au milieu des ténèbres de la nuit tes éclairs étincelans frappent ce malheureux mât, dispersent les poutres, donnent ces marchandises en proie aux vagues tumultueuses, et que moi-même je serve de pâture aux dauphins.

C'est assez, Muses ! En vain vous tâcheriez de peindre comment la joie et la douleur se succèdent dans un cœur amoureux ; vous ne sauriez guérir les plaies dont Amour nous frappe ; mais vos faveurs seules savent les adoucir.

S**.

LANGUE ANGLAISE.

A Description, etc. — Description de la collection des terres cuites *du Musée Britannique.*

Cet ouvrage de luxe forme un volume in-4°, imprimé sur vélin, avec des gravures d'après les dessins de M. W^m. Alexander; les notices sont de M. Taylor-Combe.

Les morceaux antiques rassemblés dans le Musée Britannique ne peuvent être comparés à ceux qui composent le Musée de Paris. Ce dernier renferme aujourd'hui la presque totalité des statues généralement reconnues pour des chefs-d'œuvres de l'art, et même les bustes et bas-reliefs les plus célèbres. Mais les sculpteurs anciens ont produit un si grand nombre d'ouvrages depuis la naissance de l'art en Grèce, jusqu'au siècle d'Adrien, et même jusqu'à des époques encore plus rapprochées de nous, que, malgré les ravages du temps et des barbares, il existe aujourd'hui en Europe plusieurs collections dignes de fixer l'attention des amateurs et des antiquaires. Le Musée Britannique est de ce nombre, et la salle où sont exposées les *terres cuites* n'est pas la moins digne d'être examinée. Au moyen des gravures et des descriptions que j'ai sous les yeux, je vais donner une idée de cette salle, en ne m'attachant qu'aux morceaux les plus remarquables, soit par la beauté du travail, soit par quelque singularité dans le sujet.

Il convient de dire, avant tout, comment cette collection s'est formée. La plupart des bustes, bas-reliefs, etc., qui la composent, appartenaient à M. Charles Townley, et furent acquis à sa mort, par le parlement, pour le Musée Britannique. M. Nollekens avait aussi acheté en Italie des morceaux précieux : on les réunit à la collection; enfin, on y en ajouta quelques autres qu'avait possédés sir Hans Sloane.

Toutes les statues, à l'exception d'une seule, furent découvertes par hasard, en 1775, à Rome, près de la *Porte Latine*, dans un puits entièrement desséché. M. Nollekens en rejoignit avec soin les fragmens. Quant aux bas-reliefs, voici ce qu'en dit M. Taylor-Combe :

« Ces bas-reliefs ont, sans nul doute, été moulés; ensuite on les fit cuire, et peut-être on les retoucha au ciseau en quelques endroits. Plusieurs des sujets sont romains; mais ils paraissent avoir été copiés, pour la plupart, d'après les ouvrages d'artistes grecs. »

Un des bas-reliefs représente *le combat de deux Amazones contre deux Griffons*. M. Taylor-Combe est surpris qu'Hérodote, Pausanias, et les autres écrivains qui ont parlé de ces femmes belliqueuses, ne les aient jamais représentées luttant contre de tels ennemis. Ce n'aurait été, en effet, qu'une fable ajoutée à tant d'autres, dont elles ont été l'objet. Les statuaires anciens ont rarement flatté les Amazones. Je ne crois pas avoir vu un seul bas-relief original ou gravé, où, malgré leur valeur si renommée, elles ne soient presque toujours sur le point de céder la victoire. L'auteur de celui-ci, en leur opposant des adversaires fantastiques, les a encore plus maltraitées. Les deux guerrières ont un genou en terre ; l'une d'elles ne peut même plus faire usage de sa hache d'armes, ni de son bouclier; et déjà les Griffons impriment, sur le sein de chacune, leurs ongles redoutables. Au reste, dans un autre bas-relief, des guerriers barbares, en qui M. Taylor voit des *Arimaspes*, ou des habitans du nord de la Scythie, combattent les mêmes monstres avec encore plus de désavantage.

La Réunion de Bacchus et de l'Amour, cette réunion allégorique si vantée, si recommandée même par les poètes érotiques de l'antiquité, a fourni le sujet d'un charmant bas-relief. Le dieu du vin, portant une barbe, serre dans ses bras l'Amour adolescent et ailé, tandis que devant eux une bacchante, dans une attitude très-gracieuse, danse au son du tambourin. Bacchus et sa suite joyeuse se retrouvent

souvent dans cette collection. Un bas-relief qui le représente donnant des ordres à un faune, est surtout d'une rare beauté.

Un autre bas-relief, très-remarquable par la disposition pittoresque des figures, représente *une femme la tête entourée d'un grand voile, et assise sur le dos d'un cygne, qui se dispose à s'élancer dans les airs.* M. Taylor-Combe veut que cette femme soit Vénus, et il cite Ovide, Horace, Stace, qui ont supposé que des cygnes, et non des colombes, étaient quelquefois attelés au char de cette déesse. Il avoue cependant que jamais les poètes ne l'ont placée sur un cygne. Une circonstance que l'écrivain n'a pas relevée, et qui pourrait augmenter la difficulté, c'est qu'ici cette figure de femme est couverte d'une longue robe qui ne laisse nus que ses bras et une de ses épaules.

Les statues sont, en général, drapées avec beaucoup de goût, et principalement celles à qui l'on a donné les noms de *Junon* et de *Thalie.*

Le nombre des sujets gravés dans cet ouvrage est de 79. Le succès qu'il eut en 1810 détermina les auteurs à faire paraître dans le même format, et d'après le même plan, *la Description des Marbres antiques* du même Musée; et la première partie de ce nouveau recueil parut en 1812. C'était encore à M. Charles Townley qu'avaient appartenu presque tous ces morceaux.

Ils ne sont qu'au nombre de seize, et le travail de quelques-uns est assez médiocre; mais il en est d'autres qui méritent l'admiration des amis des arts. Peu de statues offrent un aspect aussi noble qu'une *Caryatide* plus grande que nature et d'une très-belle conservation. Il faut distinguer aussi, comme un chef-d'œuvre de pensée et d'exécution, une *Bacchanale,* sculptée autour d'un très-beau vase, et une *statue de Vénus,* drapée seulement à la partie inférieure du corps. M. Gavin Hamilton fit la découverte de cette figure, l'an 1776, dans les ruines des bains maritimes de l'empereur Claude, à Ostie.

Une petite *Fontaine domestique,* en forme de colonne

d'environ cinq pieds de haut, est un monument curieux et d'un travail très-élégant.

Parmi plusieurs têtes colossales, il en est deux qui représentent *Minerve* : l'une d'elles est des premiers temps de l'art chez les Grecs. Le sculpteur moderne qui l'a restaurée a placé un hibou de chaque côté du casque. Cette particularité ne mériterait pas d'être remarquée, s'il n'avait imité une médaille d'argent de la ville de Nole, où ces oiseaux sont ainsi représentés au nombre de deux, contre l'usage le plus généralement établi.

Les descriptions de M. Taylor-Combe sont faites avec soin, et une simplicité digne d'éloges. Non seulement il a donné la mesure exacte des morceaux, mais il a encore distingué ce qui était antique d'avec les restaurations. Il y a plus ; pour que, sous ce rapport, il n'y ait rien à désirer, ces mêmes restaurations sont aussi indiquées sur les estampes par un trait fort léger, et qui ne s'aperçoit que lorsque l'on regarde de très-près. A ce moyen, tout est concilié, et l'effet de l'ensemble ne se trouve pas détruit, par cette attention que l'on devrait peut-être imiter dans les recueils de cette espèce. Quant au mérite des gravures, il faut faire une distinction : tout ce qui tient à la netteté et au fini ne mérite que des éloges; mais le dessin n'offre pas habituellement cette correction, cette fermeté que l'on désire toujours dans des estampes exécutées d'après l'antique.

R. J. DURDENT.

LANGUES DU NORD.

NOTICE SUR JEAN ROBECK, *auteur d'un Ouvrage sur le Suicide*; tirée du suédois (1).

LE personnage singulier que nous allons faire connaître, est une preuve que, dans tous les pays, dans tous les climats et dans tous les temps, l'esprit humain a été sujet à d'étranges égaremens, et que la faculté de combiner des idées a produit autant de conceptions bizarres, de travers déplorables, que de vérités et de résultats satisfaisans. *Jean Robeck* naquit, en 1672, à Calmar, en Suède, où son père était bourguemestre. Il se fit remarquer, dès son enfance, par une imagination très-vive et facile à être frappée. Ayant été envoyé à l'université d'Upsal, il y passa dix années, et se distingua par son zèle pour l'étude. Parmi les ouvrages qu'il lisait avec le plus de plaisir, était le livre de Marc-Aurèle Antonin. La lecture fréquente de ce livre fit sur lui la plus forte impression; il prit un éloignement et un dégoût décidé pour tous les soins qui tendent à la conservation du bien-être et de la vie. Rempli d'idées exaltées sur la vanité des choses humaines, il entreprit de les publier, et demanda à soutenir sur ce sujet des thèses publiques à Upsal; mais le conseil de l'université rejeta sa demande. Il obtint peu après au collége de Calmar une place de régent, dont il se dégoûta bientôt. Les théologiens suédois étaient

(1) Cette notice est tirée du *Mercure Suédois*, ouvrage périodique, publié, pendant une suite d'années, à Stockholm, par le bibliothécaire Gjoerwell, et du *Dictionnaire Biographique de la Suède*, par *George Gezelius*, qui a paru de 1778 à 1787, en quatre volumes in-8°, à Stockholm, Upsal et Abo. Ces deux ouvrages renferment beaucoup de notices littéraires très-curieuses, que nous ferons connaître successivement. *Voyez*, pour celle dont il s'agit maintenant, le *Mercure Suédois* pour l'année 1758, et le *Dictionnaire Biographique*, t. 4, art. *Jean Robeck*.

L'auteur y a rassemblé, sans ordre et sans méthode, tout ce qu'il a trouvé de fort et de faible, de réel ou d'imaginaire, pour défendre son opinion. Les notes du professeur Funccius sont très-savantes, et forment une réfutation raisonnée de Robeck.

Nous ajouterons quelques anecdotes de Jean Bureus (3), autre savant suédois remarquable par ses rêveries. Il vivait vers le milieu du dix-septième siècle. On l'estimait pour ses connaissances dans les antiquités et dans les mathématiques. Mais il abandonna ces objets pour se livrer à la cabalistique, et prétendit prédire la fin du monde; il assura que ce serait au printemps de telle année, et fixa même le jour. Un apothicaire d'Upsal, qui avait médité sur le même sujet, ne fut pas d'accord avec Bureus, et soutint que l'événement n'aurait lieu qu'au printemps de l'année suivante. Ils firent un pari, et attendirent l'issue, qui les trompa l'un et l'autre. En attendant, Bureus, qui s'était cru sûr de son fait, avait distribué son bien aux pauvres, et serait mort dans la misère, si la reine Christine n'était venue à son secours. Il avait dédié à cette princesse le traité où il développait ses opinions mystiques. Ce traité, écrit en suédois, avait pour titre : *De la supputation du temps, des Chérubins, et du rugissement du lion du Nord.* L'auteur y annonçait très-sérieusement que le premier terme de la fin du monde arriverait le 5 mai 1647, et le dernier l'an 1674. Il vécut lui-même jusqu'en 1652, et fut dans sa vieillesse un objet de risée pour le public, qui avait long-temps estimé son savoir et ses talens.

J.-P. CATTEAU-CALLEVILLE.

---

tianorum; recensuit, animadversionibus notavit, præfatus est et indicem addidit J. N. Funccius, Rinteln 1736, 4to.

(3) Il faut distinguer ce Bureus du savant André *Bureus*, ou Bure; celui-ci fut le père de la géographie en Suède. Il fit graver les premières cartes de ce pays, et publia un ouvrage ayant pour titre : *Orbis arctoi imprimisque regni Sueciæ nova et accurata descriptio.* Wittenb. 1630.

Gazette Littéraire.

ALLEMAGNE.

A M. le Rédacteur du Mercure étranger.

Il y a long-temps, monsieur, que je n'ai rien fourni au Mercure étranger.

Voici la liste des ouvrages de Kant; elle pourra faire plaisir aux amateurs de sa philosophie, s'il en existe en France. Ce penseur a mis en mouvement une prodigieuse masse d'idées, et je ne connais point d'écrivain qui, depuis Voltaire, ait exercé plus d'empire que lui; avec cette différence cependant qu'il cherche à mettre un terme au sceptisisme que l'esprit du dix-huitième siècle a poussé fort loin. Mais l'influence de Kant s'est arrêtée aux latitudes septentrionales : le midi l'a repoussée, parce que la philosophie spéculative en général y est tombée dans le plus grand discrédit. Celle de Kant a la réputation d'être obscure; ses écrits le sont quelquefois; mais ce défaut est compensé par une foule de qualités éminentes. Il n'est pas à présumer qu'un écrivain, quel qu'il soit, se soutienne long-temps s'il n'a un véritable mérite, dans un ècle de lumières et chez des nations savantes.

Je vous prie, monsieur, d'agréer l'assurance de me haute considération.

ŒLSNER.

Le 7 avril.

Liste des ouvrages de Kant.

1. Recherches sur les forces vives et examen des preuves employées par Leibnitz et par d'autres mécaniciens dans cette discussion, 1746.
2. Histoire générale de la nature et théorie du ciel, 1753.
3. *Principiorum metaphys. nova dilucidatio*, 1755.

4. *De principiis primis cognitionis humanæ*, 1755.
5. *Monadologia physica Spec. I*, 1756.
5. Histoire des faits les plus remarquables du tremblement de terre de Lisbonne, 1756.
7. Traité du mouvement et du repos, et des expériences physiques qui y ont rapport, 1758.
8. Pensées sur l'optimisme, 1759.
9. Projet d'une géographie physique, 1759.
10. Recherches sur l'humidité des vents d'ouest dans les contrées septentionales, 1759.
11. Démonstration de la fausse subtilité des quatre figures syllogistiques, 1763.
12. Essai pour introduire dans la philosophie l'idée des grandeurs négatives, 1763.
13 L'unique démonstration possible de l'existence de Dieu, 1763.
14. Observations sur le sentiment du beau et du sublime, 1764.
15. Sur l'évidence dans les sciences métaphysiques.
16. Supplément à la théorie des vents, 1765.
17. Rêves d'un visionnaire, expliqués par les rêves de la métaphysique, 1766.
18. *De mundi sensibilis atque intelligibilis formâ et principiis*, 1770.
19. Critique de la raison pure, 1781.
20. Préliminaires de toute métaphysique à venir, 1763.
21. Idée d'une histoire universelle, 1784.
22. Base de la métaphysique d'actions, 1785.
23. Métaphysique élémentaire des sciences physiques, 1786.
24. Critique de la raison pratique, 1786.
25. Critique de la faculté du jugement, 1790.
26. Parallèle entre l'ancienne et la nouvelle critique de la raison pure, 1792.
27. De la religion dans les limites de la seule raison, 1793.
28. Projet d'une paix perpétuelle, 1795.
29. Elémens métaphysiques de la jurisprudence, 1796.
30. Elémens métaphysiques de la morale, 1797.
31. Discussion entre les quatre facultés académiques, 1798.

32. Anthropologie, 1798.
33. Sur la fabrication des livres, 1798.
34. Des forces de l'âme pour maîtriser les sensations douloureuses, 1798.
35. La logique.

On trouve dans ses mélanges :

36. Correspondance entre Lambert et Kant.
37. En quoi consistent les lumières.
38. Sur les volcans dans la lune.
39. Sur l'illégitimité de la contrefaçon.
40. Commencement probable de l'histoire humaine.
41. Sur l'emploi des principes théologiques dans la philosophie.
42. Sur le non succès des tentations de la philosophie en fait de théodicée.
43. Sur l'application de la théorie à la pratique.
44. Sur la fin des choses.
45. Sur l'influence de la lune en fait de météorologie.
46. Préface pour l'ouvrage de Soemmering sur l'organe de l'âme.
47. Sur les prétentions philosophiques.
48. Accommodement d'une mésintelligence mathématique.
49. Sur un prétendu droit de mentir par humanité.
50. Sur la question : Si l'espèce humaine se perfectionne sans cesse.
51. Sur le vice radical de la nature humaine.
52. Examen de Mendelsohn et de Jacobi.
53. Polémique contre Sletvin.
54. Traité de métaphysique, 1801.
55. Traité de géographie physique.

ANGLETERRE.

Londres. — M. Murray vient de publier un ouvrage fort intéressant, dont voici le titre : *A Collection of the most beautiful poems of the Minor Poets of Greece, etc.*; c'est-à-dire, *Collection des meilleures poésies des Petits Poètes Grecs*, conservées dans les Anthologies de Brunck, de

Jacobs, etc., et traduites de l'original grec, par le révérend Robert Bland et autres. Un volume in-8°. L'ouvrage est imprimé avec une élégance qui fait honneur aux presses anglaises. Il est accompagné d'excellentes notes, et d'éclaircissemens biographiques d'une grande importance.

— M. Nathaniel Howard a fait paraître chez Longman un Vocabulaire anglais et grec, à l'usage de ceux qui s'appliquent à l'histoire naturelle. Les rédacteurs du *Critical Review* ont rendu compte de cet intéressant ouvrage, et en ont fait l'éloge.

— On a publié une deuxième édition de l'excellent ouvrage de John Jones, intitulé : *A Grammar of the greek language, etc.;* c'est-à-dire, *Grammaire de langue grecque*, d'après un plan nouveau, rédigée en anglais et en grec. Un vol. in-12. Cette grammaire a obtenu un grand succès dans toutes les écoles d'Angleterre.

— L'ouvrage suivant a paru dernièrement (en 1813) chez Longman : *Journal of a tour in Iceland, in the summer of* 1809, *by William Jackson Hooker, etc.;* c'est-à-dire, *Journal d'un voyage en Islande pendant l'été de l'année* 1809, *par William Jackson Hooker*, membre de plusieurs académies. Deux vol. in-8°; deuxième édition considérablement augmentée. Cet excellent ouvrage contient des détails très-curieux sur l'histoire naturelle d'Islande. Il est enrichi d'une jolie carte géographique et de plusieurs autres gravures supérieurement exécutées.

— M. Crosby, libraire, a publié une traduction anglaise des *Odes d'Anacréon*, accompagnée de notes par Girdlestone. Un vol. in-8°.

— Le même libraire a également publié l'ouvrage suivant : *Ovid's Art of love etc.;* c'est-à-dire, l'*Art d'aimer d'Ovide*, et autres pièces du même genre, traduits en anglais par Hopwood. Un vol. in-8°, orné de jolies gravures.

— On a donné une troisième édition de l'ouvrage intitulé : *The four books of Justinian's Institutions, etc.;* c'est-à-dire, *les quatre livres des Institutes de Justinien*, traduits en anglais et accompagnés de notes, par Georges Harris. Un vol. in-4°.

—. M. Longman a publié une nouvelle édition, revue et augmentée de l'histoire de Thucydide, traduite par Thomas Hobbes. Deux vol. in-8°.

— M. Rivington a mis en vente une très-jolie édition de *Cornelius Nepos*, accompagnée d'une traduction et de notes anglaises par John Clarke. Un vol. in-12.

— Le même libraire a publié un ouvrage important, intitulé : *The Chronicle of John Hardyng, etc.* ; c'est-à-dire, *la Chronique de John Hardyng* ; contenant la relation des événemens publics depuis la première période de l'histoire d'Angleterre jusqu'au règne d'Edouard IV, avec la suite de cette Chronique jusqu'au règne de Henri VIII, par Richard Grafton, accompagnée d'une préface biographique et littéraire, par Henri Ellis, Un vol. grand in-4°.

— On a publié une nouvelle édition des *Phéniciennes* d'Euripide, avec les excellentes notes du célèbre Porson. Un vol. in-8°.

— M. Stevens, savant musicien, a donné au public un ouvrage très-méthodique, intitulé : *A Treatise on the Expression, etc.* ; c'est-à-dire, *Traité de l'Expression du Forte-piano*, ou *Principes de l'art de bien jouer de cet instrument.* Un vol. in-fol. avec planches. Cet ouvrage est accompagné de différens exercices composés d'après les principes de l'auteur, et d'une sonate qui ne laisse rien à désirer.

— Il a paru chez Harding un ouvrage intéressant, sous ce titre : *The History of Cambria, etc.* ; c'est-à-dire, *Histoire de la Cambrie*, ou *Pays de Galles*, écrite en vieux breton il y a deux siècles, traduite en anglais par Humphry l'Hoyd ; édition revue, augmentée et continuée par David Powel. Un vol. grand in-4°.

— M. Boosey a publié l'ouvrage suivant : *Historia, etc.* ; c'est-à-dire, *Histoire de Charlemagne et de Roland*, par Turpin, avec les plus belles ballades citées dans le Don Quichotte, en espagnol et en anglais. Deux vol. in-8°.

— L'ouvrage suivant a paru, il y a quelque temps, chez Hamilton : *The Life of John Knox, etc.*, c'est-à-dire, *Vie de John Knox* ; contenant des éclaircissemens sur l'histoire de la réformation en Ecosse, avec des

notices biographiques des principaux réformateurs, et un Essai sur les progrès de la littérature en Ecosse pendant une grande partie du seizième siècle, accompagnée de notes et d'un appendix de lettres et d'autres documens inédits ; par Thomas Crie. Un vol. grand in-8°.

— Le célèbre professeur Dugald Stewart a publié un ouvrage intéressant, qui a pour titre : *Biographical Mémoirs, etc.;* c'est-à-dire, *Mémoires biographiques d'Adam Smith, de William Robertson et de Thomas Reid*, lus à la société royale d'Edimbourg, et recueillis en un volume. M. Stewart a accompagné cet ouvrage de notes très-curieuses et très-instructives. Il l'a aussi orné de trois portraits qui sont d'une exécution pafaite. L'ouvrage entier forme un grand volume in-4°.

— M. Longman a mis en vente l'ouvrage suivant : *Memoirs of Joan d'Arc, etc. ;* c'est-à-dire, *Mémoires de Jeanne d'Arc*, ou *la Pucelle d'Orléans*, accompagnés de notes et d'un appendix, par G. A. Grave. Un vol. in-8°. Ces mémoires sont principalement tirés de l'ouvrage de l'abbé Lenglet du Fresnoy.

— Le savant William Mudford a publié un excellent ouvrage dont voici le titre : *The Life of Richard Cumberland, etc. ;* c'est-à-dire, *Vie de Richard Cumberland*, et *Analyse critique de ses ouvrages*, avec des recherches sur le temps où il a vécu, et sur les contemporains qui l'ont illustré. Un vol. in-8°. L'auteur considère Cumberland comme poète, auteur dramatique et comme littérateur. Il examine ensuite ses ouvrages avec beaucoup de profondeur. Les analyses qu'il en donne sont entremêlées de plusieurs anecdotes intéressantes et peu connues sur les auteurs contemporains les plus célèbres.

— M. John Blac, qui a entrepris une traduction anglaise du grand ouvrage de M. de Humboldt, intitulé : *Essai politique sur le royaume de la nouvelle Espagne*, vient d'en publier les tomes III et IV, grand in-8°, avec neuf cartes supérieurement exécutées.

— M. Pinkerton a fait paraître le douzième volume in-4° de sa *Collection des Voyages*. Cet important recueil continue à obtenir tout le succès qu'il mérite.

— On trouve chez Longman l'ouvrage périodique et

très-intéressant, intitulé *The Planter's Kalendar*; c'est-à-dire, *Calendrier du Cultivateur*, ou *Guide du Pépiniériste et du Forestier*, commencé par Walther Nicol, et continué par Edward Sang. Un vol. in-8°.

— M. Harding, libraire, a publié un ouvrage important, sous ce titre : *Observations on the influence of soil and climate upon wool*; c'est-à-dire, *Observations sur l'influence du sol et du climat sur la laine*. Un vol. in-8°. L'auteur expose une excellente méthode de perfectionner les laines, et des règles pour conserver la santé des moutons. Il passe ensuite à des recherches sur la stucture, l'accroissement et la formation de la laine et des poils. L'ouvrage est terminé par des remarques sur les moyens de conserver et soigner les moutons de race d'Espagne dans les différens climats.

— On a publié une seconde édition de l'ouvrage intitulé : *The History of the Campaigns, etc.*; c'est-à-dire, *Histoire des Campagnes des années* 1796, 1797, 1798 *et* 1799, *en Allemagne, en Italie et en Suisse, etc.*, accompagnée de seize cartes et plans. Quatre vol. in-8°.

— M. Daniel Dewar a publié un intéressant ouvrage sous ce titre : *Observations on the character, etc.*; c'est-à-dire, *Observations sur le caractère, les coutumes et les superstitions des Irlandais, et sur les causes qui ont retardé jusqu'ici le perfectionnement moral et politique de cette nation*. Un vol. in-8°. Cet ouvrage, écrit avec clarté par un savant distingué, ami sincère de l'humanité, contient des réflexions sages et des vues profondes.

— M. Charles Butler, biographe et hisorien d'un grand mérite, a donné au public, l'année dernière, les deux ouvrages suivans : 1° *Some Account of the life, etc.*; c'est-à-dire, *Quelques Détails sur la vie et les écrits de Jacques-Bénigne Bossuet, évêque de Meaux*. Un vol. petit in-8°.

2° *A succinct History of the revolutions of Germany*; c'est-à-dire : *Histoire succincte des révolutions géographiques et politiques de l'empire d'Allemagne, ou des principaux états qui composèrent l'empire de Charlemagne, depuis son couronnement jusqu'à l'an* 1806. Un vol. in-8°.

— M. Graves a publié une nouvelle traduction de l'ou-

vrage de Marc-Aurèle, *De Rebus suis*, sous ce titre: *The Meditations of the emperor Marcus-Aurelius Antoninus, etc.*, ou *Méditations de l empereur Marc-Aurèle Antonin*, traduites du grec. Un vol. in-8° L'ouvrage est accompagné d'une notice biographique sur cet empereur philosophe, de notes historiques et critiques, et d'un excellent discours sur la philosophie stoïque.

— La première partie du onzième volume des *Transactions de la Société Linéenne de Londres*, a paru il y a quelque temps. Elle renferme douze Mémoires fort importans sur différens sujets d'histoire naturelle, accompagnés de très-jolies gravures.

— M. Thomas Thomson, docteur en médecine, membre de la société géologique, de l'académie chirurgico-médicale de Pétersbourg, etc., a publié un ouvrage très-intéressant, intitulé: *History of the royal society, from its institution to the end of the eighteenth century*; c'est-à-dire, *Histoire de la société royale*, depuis son établissement jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Un vol. grand in-4° de 650 pages. Cet excellent ouvrage est destiné à faire suite à celui qu'a publié sur le même sujet le célèbre Thomas Birch, secrétaite de la société royale. M. Thomson a dédié le sien à sir Joseph Banks, président de ladite société. Il y a joint un long *Appendix* contenant des pièces justificatives, et une liste chronologique de tous les membres de la société royale, depuis sa fondation jusqu'à l'année 1812, par ordre de leur élection.

— On publie depuis quelque temps un excellent abrégé des Transactions philosophiques, avec des notes et des éclaircissemens biograpiques; par MM. Charles Hutton, Georges Shaw, et Richard Pearson. L'ouvrage s'imprime d'une manière brillante sur papier dit *royal*, et formera dix-huit volumes grand in-4°. L'extrême difficulté de se procurer la collection complète des *Transactions philosophiques*, que l'on regarde généralement comme un vrai trésor, a engagé les trois savans, que nous venoni de nommer, à en publier un abrégé plus parfait et beaucoup mieux rédigé que tous ceux qu'on a publiés jusqu'à présent.

MERCURE ÉTRANGER.

N° XVI.

LANGUES ORIENTALES.

Observations sur les Mille et une nuits, *et particulièrement sur les* Voyages de Sind-Bad.

La plupart des romans, et même des contes orientaux, ont pour base des faits réels, plus ou moins altérés par la féconde imagination des écrivains ou des narrateurs. Un examen attentif du texte original, ou seulement des traductions de quelques-uns de ces ouvrages, suffit pour se convaincre qu'ils sont antérieurs à nos anciens romans historiques, auxquels ils pourraient bien avoir servi de modèle. Je ne serais pas en effet très-éloigné de croire que les Arabes d'Espagne nous ont procuré, avec beaucoup d'autres connaissances infiniment plus utiles, dont nous nous croyons redevables aux fanatiques des Croisades, ce genre de littérature bizarre, réprouvé par le goût, et dangereux pour la véritable histoire, mais aussi agréable pour le commun des lecteurs, que facile et même lucratif pour ceux qui le cultivent. Malgré mon aversion bien prononcée pour ces romans, dans lesquels une plume sacrilége dénature les faits les plus importans, se joue des noms consacrés par l'histoire, et prête à des personnages investis de l'estime et de la vénération des siècles, des actions ou des discours dignes de leur inventeur, je ne dois pas envelopper dans le même anathème le récit d'aventures ima-

ginaires, ornés de quelques noms connus, et où l'on peut même discerner différentes circonstances historiques ou géographiques Ainsi je ne crains pas qu'on me reproche de m'être écarté de mes principes littéraires, en m'occupant d'un petit roman dont le héros est de pure invention; mais quelques détails répandus dans ses aventures, également fantastiques, prouvent que l'auteur a visité ou décrit, d'après les mémoires de quelques navigateurs, les côtes et plusieurs îles de l'Inde.

Ce fait m'a semblé si positif, que je crois pouvoir indiquer les noms donnés, par les géographes européens, aux pays que Sind-bâd me paraît avoir visités dans chacun de ses voyages. Le titre de Mâhâ-râdjâ, sous lequel il désigne le souverain de l'île qui était le but de son premier voyage, me semble indiquer Sumatra, nommée par Aboulfédâ, et par plusieurs autres géographes orientaux, *île du Mâhâ-râdjâ*, quoique, selon M. Marsden (1), il n'y eût que le prince de la partie orientale de cette grande île, qui portât ce titre, dérivé de la langue samskrite, et qui signifie grand Monarque. Je n'ignore pas que les anciens souverains Hindous du Dekhan, maîtres de la côte de Coromandel, se nommaient aussi Mâhâ-râdjâ; mais comment supposer raisonnable que Sind-bâd, qu'on ne fait pas voyager sur cette côte, a pu voir le souverain de Dekhan, dont les possessions ne s'étendaient pas jusqu'au cap Comorin, seule portion du continent de l'Inde qu'il paraisse avoir connue? Il savait même combien elle est fertile en épices, productions qui lui ont valu le surnom de *côte du Poivre*.

Les contes répandus parmi les Orientaux, touchant les éléphans de Ceylan et les pierres précieuses dont abonde cette île, devaient naturellement trouver place dans un voyage au moins à demi-imaginaire, et l'on doit savoir gré à l'auteur du soin avec lequel il a recueilli et disposé ces contes dans sa seconde relation. On sait d'ailleurs que les éléphans Chingulais sont très-nombreux et de la plus grande espèce actuellement existante, mais non de la plus grande espèce connue, puisqu'ils n'ont guère au-delà de quinze à seize

(1) *Malayan Grammar*, introduction, *p.* 5. Le nom de *Mâhâ-râdjâ* était inconnu à Java.

pieds de haut, tandis que les dents, et surtout les ossemens qu'on trouve en Sibérie, doivent avoir appartenu à des individus hauts de vingt-cinq à vingt-six pieds. Cette taille gigantesque diminue de beaucoup l'invraisemblance du combat entre l'éléphant et le rhinocéros, et de la facilité avec laquelle le premier enlève son adversaire; le même fait est raconté avec les mêmes circonstances par l'auteur du dictionnaire persan, intitulé : *Chems-él-Loghât*. Ce lexicographe convient d'ailleurs que c'est une fable. Nous partageons volontiers son opinion; mais nous avons déjà remarqué que presque toutes les fables orientales ont un fait réel pour base. En outre, serait il impossible que les Orientaux eussent conservé quelques souvenirs du mammout, et quelques anecdotes relatives à la force extraordinaire dont devait être doué cet animal si extraordinaire lui-même? La même observation est applicable au rokh, dont le corps, l'envergure et les œufs ont sans doute été immensément amplifiés par les écrivains de l'Orient; mais il pouvait être aussi gigantesque parmi les volatiles, que le mammout l'était parmi les quadrupèdes. Puisque nous traitons ici sérieusement les points d'histoire naturelle relatifs aux voyages de Sind-bâd, je remarquerai qu'il donne une description très-fidèle de la peau sur laquelle était écrite la lettre du roi de Ceylan au khalyfe Hâroun-al-Rachyd. Il est aisé de reconnaître le même vélin dans un très-petit corân, en caractères koufyques, qui passe pour avoir appartenu au même khalyfe, et que j'ai tiré autrefois des dépôts littéraires provisoires, pour en enrichir la bibliothèque du Roi. L'animal qui fournit ce vélin, est une gazelle ou antelope, nommée *Haou* par les Orientaux, *Hog-deer* en anglais.

Quoique nous ne puissions pas désigner avec autant de précision, que nous venons de le faire pour Sumatra et pour Ceylan, les autres îles visitées par Sind-bâd, il nous est aisé de deviner que Selâhâth ou Chelâhâth, Kelât et Kâcel font partie des îles de la Sonde, situées à l'est de Ceylan, comme le remarque un géographe oriental relativement à Chelahath, que je crois être Timor. Kéla ou Kala est visiblement le Calabar des Orientaux, que M. Hamilton place non loin de la presqu'île de Malakka. Les îles de cet Archipel ne nous sont pas assez connues pour que nous essayions d'expliquer les

détails consignés et dénaturés par notre romancier, en supposant toutefois que ces détails ne sont pas relatifs à d'autres contrées; car nous sommes très-disposés à croire qu'il a souvent fait voyager des anecdotes accréditées ailleurs depuis long-temps. Ainsi nous doutons beaucoup que les habitans de l'île de Sérendip, nommée par les Européens *Ceylan*, aient jeté des morceaux de viandes crues sur des rochers inaccessibles et couverts de pierres précieuses, pour qu'elles s'y attachassent, et que des oiseaux de proie les leur rapportassent. Cependant saint Epiphane, dans un *Traité des pierres précieuses* qui ornaient le rational du grand-prêtre des Juifs, décrit un procédé absolument semblable à celui-ci, et qui était employé par les Scythes pour le même objet. Les Scythes, suivant saint Jérôme, enterraient les maris à la mort de leurs femmes. Si jamais un pareil usage eût prévalu à Ceylan, quel moyen d'arrêter l'émigration des femmes indiennes, qui se seraient réfugiées dans cette île tutélaire d'un sexe si cruellement traité sur le continent voisin!

L'aventure de Sind-bâd avec le géant noir rappelle celle d'Ulysse et de ses compagnons avec Polyphème; mais je suis loin de conclure que cette dernière fable ait donné naissance à l'autre : car il serait assez difficile de concevoir comment l'auteur original de notre petit roman aurait pu avoir connaissance de l'Odyssée. N'est-il pas plus vraisemblable d'imaginer que ces deux fables font partie de ces traditions antiques, répandues dans l'Orient, et dont quelques-unes n'étaient pas inconnues à Homère, ni même aux anciens Grecs : car ceux-ci avaient des relations plus intimes, et même plus amicales qu'on ne pense, avec les Persans, nation célèbre de tout temps par son goût pour les lettres et les arts, par son excessive politesse, son caractère souple et rusé, et surtout par son talent pour les contes et pour toutes les productions littéraires qui tiennent à l'imagination. Parmi ces productions, la plus remarquable sans doute est l'immense collection des *Mille et une Nuits* : car, de l'aveu même des écrivains arabes, ces contes ont été originairement écrits en langue persane. C'est un fait assez important en littérature, pour que nous cherchions à l'établir de manière, non seulement à réfuter les différentes conjectures, formées par des savans, dont l'opinion est

d'un grand poids aux yeux de ceux qui cultivent la littérature orientale, mais encore à écarter tous les doutes qu'on pourrait conserver sur cette question. Nous rappellerons d'abord, avec quelques développemens, une remarque dont nous nous plaisons à reconnaître toute la justesse : tous les noms des principaux personnages appartiennent à la langue persane.

« Chehryâr signifie le Monarque du Monde, monarque « absolu : on nommait ainsi la cour de Nouchyrvân ; (*Chems-* « *el-Loghât.*) Chehryâr est le titre d'un Roi plus puissant, « plus grand que tous les rois de son temps ; on appelle en- « core ainsi une grande ville : (*Borhân Câthè.*) » Ces explications, tirées des deux excellens dictionnaires persans, et conformes à celles qu'on trouve dans nos dictionnaires persans-latins, diffèrent un peu de celles que M. J. Scott donne du même mot. Ce savant divise ce mot en deux, et traduit : *ami de la ville* ou *de la nation.* Il est fâcheux que cette idée, d'ailleurs assez ingénieuse, se trouve contredite par le témoignage des meilleurs lexiques. On lit dans quelques manuscrits *Chehrbâz* ; ce nom est aussi, selon le *Borhân-Câthè*, le nom d'une ville du canton de Samarcande. On lit aussi *Chehr-bân* ; ce mot, qui est également persan, signifie gardien de la ville.

Châhzenân (roi des femmes) : M. J. Scott propose, avec assez de raison, de lire *Châh zémân* (roi du temps, du siècle).

Chehr-âzâd est un nom propre persan, qui pourrait signifier le cyprès, la beauté de la ville. Suivant le *Chems-el-Loghât*, c'est aussi le nom d'un roi. Plusieurs manuscrits portent *Chehr-zad* ; et on lit ainsi dans les fragmens publiés par MM. Ury et Ouseley : ce mot composé appartient à la langue persane, et peut signifier né dans la ville. Al-Maçoudy écrit *Chyr-zâd*, fils ou fille de lion.

Dynâr-âzâd est un mot persan, qui peut signifier affranchi, à prix d'or, ou qui n'a pas besoin d'or. MM. Ury et Ouseley écrivent *Dyn-zâd* (enfant de la religion) ; il faut lire, je crois, *Dynâzâd* (libre de dettes). On sait d'ailleurs qu'il ne faut pas attacher trop d'importance à la signification des noms propres ; il suffit de bien reconnaître à quelle langue ils appartiennent, et tous ceux que nous venons de

citer, sont incontestablement d'origine persane, aussi bien que ceux de *Sind-bâd* et *Hind-bâd*. On reconnaît d'abord dans le premier le nom du canton de l'Inde, voisin du Sind ou Hindus; et dans l'autre, celui de la partie septentrionale du Haut-Hindoustân, voisin du Kachmyr. Quant à la monosyllabe *bâd*, qui termine ces deux noms, c'est évidemment le mot persan *pâd*, écrit à la manière des Arabes, qui ne connaissent pas le *p*, et le remplacent, tantôt par *b*, et tantôt par *f*: ce mot signifie en même temps, un gardien, un gouverneur et un trône; originairement il s'écrivait avec un *t*. Ainsi les deux noms dont il s'agit signifient gardien du Sind et gardien du Hind, comme *Pâdichâh* signifie monarque du trône. Dans ce dernier mot, *pâd* a la signification du trône, et non celle de conservateur, comme on pourrait l'imaginer d'après les dictionnaires persans expliqués en langues européennes, et qui n'offrent aucun des détails que je donne ici, et que j'ai puisés dans le *Borhân-Cathè* et le *Chems-êl-Loghât*. Je me permettrai aussi de contester la justesse de l'explication des noms de *Sind-bâd* et d'*Hind-bâd*, donnée par M. Scott. J'ignore d'après quelle autorité cet orientaliste écrit *Sin-bad* (leçon qui n'est appuyée sur aucun manuscrit), et d'après quel dictionnaire il traduit *Sin-bâd* du souffle heureux, et *Hind-bâd* du souffle noir ou malheureux. « *Sin-bâd* in persian signifies of the prosperous, and *Hind-bâd* of the black or infortunate gale, etc. » M. J. Scott a confondu *Hend*, nom de la partie septentrionale de l'Hindoustan supérieur, avec *hindou* (noir, bleu foncé). Je n'ai pas besoin de remarquer que les noms propres dont il s'agit n'ont aucun rapport avec les personnages qui les portent dans notre petit roman; ils offrent seulement une nouvelle preuve en faveur de mon opinion, touchant l'origine persane de cet opuscule; opinion fondée, en outre sur le témoignage positif d'un des plus judicieux et des plus savans historiens arabes, qui nous apprend que les *Mille et une Nuits* ont été originairement composées en persan ancien, c'est-à-dire, en pehlvy.

« Quant aux livres qu'on nous a apportés, dit Al-Maçoudy, et qu'on nous a traduits du persan, de l'indien, du « grec, et à la manière dont ils avaient été composés, nous « avons déjà fait mention, par exemple, de l'ouvrage inti-

« tulé (en persan) : *Hézâr âfsâné́h* (les Mille Contes), dont « la paraphrase arabe, faite d'après le texte persan, est in- « titulée : *Alef Khirâfet*; or *Khirâfet* est le synonyme du « mot persan *âfsâné́h*, et l'on désigne communément ce « livre sous le titre d'*Alef Léilet* ou *L'eïlét* (Mille et une « Nuits). C'est l'histoire du roi, du vézyr et de ses deux filles, « dont l'une se nomme Chyrzad, et l'autre Dynarzad. Nous « avons aussi parlé du livre de Tseqyl et de Chymas, et des « anecdotes qu'il contient relativement au roi de l'Inde et « à son vézyr; enfin du livre de Sind-bâd et autres ouvra- « ges du même genre. »

Je dois remarquer d'abord que le livre de Sind-bâd, ou en persan Sind-bâd Nâméh, ne doit pas être confondu avec les voyages de Sind-bâd le marin. « Le premier renferme « des avis, des sentences, des préceptes de conduite; il a été « mis en vers par Hakym Azerqy (*Borhân-Cáthé*). » L'auteur du *Modjemel-él-Teouârykh* (fol. 61, recto, du manuscrit persan, 62 de la bibliothèque du Roi), nous apprend que cet ouvrage a été composé sous la dynastie persane des Achganiens, ou Arsacides, laquelle commença 256 avant J.-C., et finit vers l'an 223 de l'ère vulgaire. Nous ignorons le sort de la version poétique de Hakym Nazerqy. Le livre moral de Sind-bâd n'existe plus, ni en persan moderne, ni en arabe; mais on en connaît encore plusieurs traductions hébraïques, sous le titre de *Paraboles de Sind-bâd* ou *Sind-bâd*. Consultez le savant ouvrage, intitulé : *Manuscripti Codices hebraïci biblioth. J. B. de Rossi, accuratè ab eodem descripti et illustrati*, etc. *Parmæ*, 1803, et le tome IX des *Notices* et *Extraits* des manuscrits de la bibliothèque du Roi, dans lequel M. Silvestre de Sacy a donné une curieuse et savante notice de la version hébraïque des Fables de Bidpai et des Paraboles de Sindabad, etc., première partie, pages 397—466.

Un témoignage, aussi formel que celui d'Almaçoudy, me dispense, je crois, de réfuter les conjectures de différens savans, touchant l'origine arabe ou même européenne des Mille et une Nuits. Quant aux noms et aux mœurs arabes, qu'on reconnaît dans un grand nombre de contes de ce volumineux recueil, ce sont, comme je l'ai déjà indiqué, des interpolations des traducteurs ou des imitateurs arabes; et

l'on doit être d'autant moins étonné d'y voir fréquemment figurer le nom de Hâroun-âl-Rachyd, que ce khalyfe est encore aussi célèbre parmi les romanciers arabes, que Charlemagne, son contemporain, l'était parmi nos anciens romanciers français. Ajoutons que, sous les khalyfats et les auspices de Hâroun, d'Al-Amyn, et surtout d'Al-Mâmoun, c'est-à-dire, vers la fin du VIII^e. siècle de l'ère chrétienne, et au commencement du IX^e., la littérature arabe s'enrichit des traductions d'un grand nombre d'ouvrages cofthes, grecs, syriaques, persans et indiens. Les Arabes, devenus civilisés, et même savans, cherchèrent avec soin, dans l'ancien persan, le petit nombre de livres échappés à la fureur dévastatrice de leurs belliqueux ancêtres; ces précieux débris littéraires devaient être bientôt anéantis au milieu des guerres civiles et des malheurs de toute espèce qui accablèrent la Perse, après la chute du khalyfat de Baghdâd, au mois de février 1258. Proscrits, errans, obligés de fuir loin de leur malheureuse patrie, les Guèbres ne purent emporter avec eux, soit du côté d'Yezd, en Perse même, où quelques uns se cachèrent, soit dans la presqu'île du Guzarate, qu'ils prirent presque tous pour asile, que des fragmens informes du code de Zoroastre, leur législateur. Un de leurs destours ou docteurs, entreprit, il y a environ cinq cents ans, de fondre ces fragmens avec ses propres rêveries; et osa décorer du titre de *Zend-avesta*, cette fastidieuse et ridicule compilation, qui ne contient que des prières dépourvues de sens et d'onction, des cérémonies multipliées et futiles — « Ou Zoroastre « n'avait pas le sens commun, ou il n'écrivit pas le livre que « vous lui attribuez », dit sir William Jones, dans une lettre un peu trop acrimonieuse, mais aussi spirituelle que savante, et écrite en français, qu'il adressa à M. Anquetil du Perron, en 1771, l'année même de la publication du *Zend-avesta*. L'auteur de l'excellent et magnifique dictionnaire persan-anglais, dont la première édition parut en 1778 et 1780, M. Richardson, affirma, d'après le témoignage formel des Guèbres du Guzarate, que, loin d'avoir conservé le code de leur ancien législateur, leurs ancêtres n'avaient pu en soustraire un seul exemplaire à la fureur des premiers conquérans musulmans, et que les formulaires qu'ils possèdent maintenant, ne sont que les copies d'une prétendue

traduction faite, il y a près de cinq cents ans, par un destour, nommé Ardechyr. Le même savant que nous venons de citer plus haut, et dont la sage critique égalait la vaste érudition, sir William Jones, est revenu sur le même sujet, dans un discours prononcé à la Société Asiatique de Calcutta, en 1788; loin d'avoir changé d'avis, il persiste à le soutenir avec plus de politesse qu'il ne l'avait fait d'abord. Il s'appuie du témoignage de Mohammed Mohsen Fâny, qui, dans son curieux et important ouvrage, intitulé : *Dabistân*, affirme que « l'ouvrage de Zoroastre est perdu, et « qu'on l'a remplacé par une compilation récente (1). »

Je ne pousse pas cependant l'incrédulité jusqu'à nier qu'il n'existe pas un apophthegme, pas un précepte, un mot de Zoroastre dans la longue et minutieuse liturgie publiée par M. Anquetil du Perron; mais pour les y découvrir, il faudrait avoir la patience, ou plutôt le bonheur de la poule du bon La Fontaine.

Si telle a été la triste destinée des livres sacrés des anciens Persans, on conçoit aisément que leurs ouvrages littéraires n'ont pas dû être plus épargnés. En effet, leurs descendans ne connaissent ces ouvrages que par les traductions, probablement bien inexactes, qu'en ont faites les Arabes. C'est dans ces traductions que Daqyqy, Ferdoucy, Myrkhond, Hocéin Al-Kachefy, etc., et autres poètes, historiens ou moralistes, Persans modernes, paraissent avoir puisé leurs matériaux pour l'ancienne histoire de leur patrie, et les anecdotes antérieures à l'invasion des Musulmans; mais ils n'ont pas encore revendiqué tous les ouvrages composés originairement par leurs ancêtres : du moins, je ne connais pas de traduction des *Mille et une Nuits*, ni même des *Voyages de Sind-bâd*, en persan moderne. L'original pehlvy, du premier ouvrage qui renferme le second, et dont parle Al-Maçoudy a péri depuis long-temps. Les nombreuses traductions ou imitations arabes, qui en ont été faites, ne diffèrent généralement entre elles que par le style et par quelques détails; le fond, ainsi que les épisodes, sont toujours les mêmes,

(1) *Voyez* le discours sur les Persans, par sir Williams Jones, *t.* II, *p.* 85, des *Recherches Asiatiques*, traduction française.

mais on peut compter autant de rédactions que de conteurs. Les uns, dans un style fleuri, pompeux et cadencé, observent très-scrupuleusement les plus minutieuses règles de la grammaire arabe; les autres, afin de se mettre à la portée d'un plus grand nombre d'auditeurs, emploient l'idiome vulgaire, qui est beaucoup plus simple que le littéral. Quoique cet idiome soit consacré aux relations habituelles de la société, et répandu parmi des gens qui n'entendraient pas le littéral, il a aussi sa littérature, laquelle consiste principalement en romans, contes et chansons. Cet idiome mérite donc d'attirer l'attention des personnes qui se livrent à l'étude de l'arabe, de celles surtout qui ont le projet de parcourir le Levant, soit pour faire des recherches savantes, soit pour remplir quelque mission diplomatique. Il me semble qu'une édition complète du texte original des *Mille et une Nuits* serait un important service rendu à la littérature et à la diplomatie. Jusqu'à présent on n'a imprimé que de bien faibles fragmens de ce texte. Les premiers, je crois, consistent en vingt pages in-4°., imprimées à Oxford, sans indication d'année, sans nom d'éditeur, la 162e. et 163e. nuit, le 56e., la 58e., 59e., 60e., 61e., 62e., 63e., 94e., et les premières lignes de la 65e. On en trouve aussi de nombreux fragmens répandus dans les *Oriental Collections* de M. le major Ouseley; mais tout cela ne forme pas un ouvrage suivi et complet, comme les voyages de Sind-bâd, que les littérateurs arabes se sont plus à séparer de l'immense recueil dont il fait partie. Il en existe en effet plusieurs rédactions, les unes en arabe vulgaire, les autres en arabe littéral. La Bibliothèque du Roi possède deux exemplaires de la première rédaction, et je dois à la complaisance amicale de mon savant confrère, M. Caussin de Perceval, la communication d'un troisième exemplaire. Ces copies offrent entre elles plusieurs variétés; mais qui sont peu considérables, et ne peuvent être comparées à la différence que présente la rédaction du même conte en style littéral, comme je m'en suis convaincu, en examinant une copie de cette dernière rédaction, que m'a communiquée mon excellent confrère, Michel Sabbagh, littérateur arabe, employé à l'école spéciale des langues orientales vivantes. Je ne veux pas terminer cette notice sans faire mention d'un manuscrit apporté du Caire, par M. Marcel, directeur de

l'Imprimerie royale, et en tête duquel on lit : *Adzah-l-Kitâb*, etc. « Ce livre renferme la première partie de la vie « de Sind-bân (*lisez* Sind-bâd) le marin, et de Hind-bân « (Hind-bâd) le porte-faix, en sept chapitres. Chaque histoire « forme un dyvân (un recueil de vers), les histoires mer- « veilleuses, les choses surprenantes qui sont arrivées entre « eux deux. »

Il n'y a presque aucune conformité entre cet ouvrage et le petit roman dont nous nous occupons. La scène se passe au Caire, on y voit figurer les enfans de Sind-bâd, un mamlouk des femmes esclaves, plusieurs des personnages récitent des vers moraux. Il serait sans doute curieux de vérifier si ces vers ne renferment pas des sentences extraites du *Traité de politique et de morale*, composé en ancien persan, sous le titre de *Sind-bâd Nâmèh*, livre de Sind-bâd, dont l'original n'existe probablement plus, et que nous connaissons par la version hébraïque. Mais il n'y a aucune conformité entre cet ancien livre de Sind-bâd et les aventures de notre Sind-bâd. Nous ne pousserons pas plus loin nos recherches, et nous n'avons parlé du manuscrit de M. Marcel, que pour prouver que nous l'avions compulsé, et surtout pour donner un témoignage public de notre reconnaissance pour le propriétaire.

(Langlès.)

LITTÉRATURE RUSSE.

Fragment d'un Poëme en langue russe.

La littérature des Russes est presque inconnue en France. Nous avons le projet de recueillir des matériaux qui puissent mettre nos lecteurs à portée de lui assigner le rang qu'elle mérite d'occuper parmi les autres littératures de l'Europe.

Il parut en 1810, un *choix des meilleurs morceaux de*

la littérature russe, traduits en français par MM. Pappa do Poulo et Gallet. Mais cet ouvrage fit peu de sensation : à cette époque, de plus grands intérêts fixaient l'attention générale.

Dans le discours préliminaire, les traducteurs cherchent à démontrer combien est injuste le dédain que témoignent les autres peuples pour la littérature des Russes. Nous répéterons ici une partie de leurs raisonnemens.

« La littérature des Russes n'est pas au point de dégradation où on la croit, et on la regardera favorablement, lorsqu'on observera que le Russe est un peuple presque naissant : son existence ne date sans doute que du règne de Pierre-le-Grand; avant il n'était guère plus policé et plus éclairé que les Tartares. Nous croyons devoir observer que, pour juger sainement du génie de ce peuple et du période où il peut atteindre, il faut mettre en opposition celui des autres nations de l'Europe, en se reportant à une époque aussi rapprochée de leur naissance. Que la France se transporte à celle du quatorzième siècle; que l'on compare à du Bartas en pendant avec Lomonosow, et l'on verra qu'il y a des pensées et des images dans les ouvrages de celui-ci, dont une seule vaut mieux que des ouvrages entiers de l'auteur français; enfin l'avantage sera évidemment du côté du premier : nous dirons, même, que les progrès des écrivains russes ont été plus rapides que ceux des nôtres. On répondra qu'ils avaient des modèles dans la littérature européenne, et nous répliquerons que nous en avions, dans la grecque, la latine, etc. On ne désavouera pas, qu'à cette époque, la langue latine était plus familière à l'Europe, puisque tous ses écrivains la parlaient, que la française, l'allemande et l'italienne ne l'étaient en Russie. Nous observerons, en outre, que lorsque Lomonosow produisit ses ouvrages, il n'existait en Russie ni dictionnaire, ni grammaire. Trediakowki, qui l'a précédé dans la carrière de la poésie, invita l'académie, dans un discours qu'il prononça lors de sa réception, en 1735, à s'occuper de ces deux objets, fondemens de la langue, et mobile de son accroissement et de celui des arts. Les premières odes de Lomonosow furent écrites

peu de temps après; donc, il travailla sans autre guide que son génie et son goût naturel. »

Les traducteurs font connaître ensuite plusieurs odes de ce *Lomonosow*, qui paraît avoir été un poète très-distingué, et donnent la traduction entière de son poëme héroïque en deux chants, intitulé *Pierre-lé-Grand*. Nous allons extraire de ce poëme l'épisode des Strelitzs, qui occupe la plus grande partie du premier chant. Cette citation fera connaître la manière du poète.

C'est Pierre-le-Grand qui raconte lui-même la révolte des Strelitzs.

« Ma cruelle sœur, pour s'assurer du trône, cherchait à verser tout mon sang. La trahison et la méchanceté, en s'alliant contre ma vie, s'étaient couvertes du voile d'une sainte dissimulation, et fortifiaient par leurs conseils le parti des ennemis du bien public, ainsi que la calomnie contre moi et mes parens. Mon frère aîné, avant sa fin, ayant reconnu que son puîné était faible de corps, et n'avait aucune vigueur dans l'âme, préféra le mérite au droit naturel, et me légua l'empire de la Russie. Ma sœur, sous prétexte de défendre ce frère, le fit monter avec moi sur le trône : méprisant en lui son impuissance et en moi ma jeunesse, sa main téméraire tendait à nous ravir l'empire à tous deux. Avant l'exécution de ses projets qui devait couronner ses désirs, elle forma un conseil, dans lequel elle admit les boyars et tous les grands officiers de l'Etat, et où figurait, avec dignité, Joachim, la colonne inébranlable de notre sainte religion, dont elle ne put vaincre la grande âme. Après avoir montré dans ce conseil une douleur simulée qu'elle cherchait à prouver par de fausses larmes, elle commença ce discours artificieux, qui excita celles de tous les assistans :

« En nous privant de notre cher Théodore, ô ciel, dans quelle affliction tu nous as plongés ! Les divisions se fomentent parce que le droit naturel a été violé en faveur du cadet, qui enlève le sceptre à son aîné : les Strelitzs et le peuple sont prêts à prendre les armes, et menacent la Russie d'une des-

truction totale. Tous demandent pourquoi Iwan est écarté du trône; ils veulent l'y placer en marchant sur des monceaux de cadavres qu'ils feront tomber sous leurs coups. » A ce début, le saint prélat, découvrant son but perfide, l'interrompit ainsi : « Quand ton père et ton frère quittèrent le séjour terrestre, ils nous chargèrent d'élire Pierre à leur place, et nous avons suivi leurs ordres souverains. »—La princesse, furieuse de cette réponse, prononcée avec force, repartit : « C'est avec le peuple, que cette nomination a dû être faite : oui, c'est avec le peuple qu'il faut élire le monarque, conformément aux lois divines et humaines. » Tolstoï et Miloslawski, partisans de Sophie, soutinrent la proposition de la princesse avec la même hardiesse, en déclarant qu'il n'y avait rien de plus juste ni de plus sacré. Joachim, avec le reste de l'assemblée, leur répliqua : « Nous avons élu Pierre, et par nos suffrages libres, et par notre attachement pour sa personne; c'est à lui qu'est confiée la suprême puissance : le faire descendre de son trône cela serait incompatible avec le devoir des fidèles sujets. » Sophie voyant leur résistance opiniâtre forma aussitôt un autre projet, et se flatta de faire triompher ses désirs par ce moyen. Elle conseilla de couronner les deux princes; mais le pontife fut inflexible, et s'y refusa par ces paroles : « Le partage du pouvoir est dangereux dans un empire, et Dieu me défend d'y donner mon consentement. » Il se leva à ces mots, et se retira avec les autres prélats. La passion de régner aveugla alors Sophie, et la porta éclater. Les insurgés, d'après ses ordres, se partagent dans les différens quartiers de Moscow, en se préparant à verser des torrens de sang. Ils sont précédés par la rage, la violence, le délire, la haine acharnée, et sont déjà en proie à l'ivresse, qui conduit à tous les désordres. Ils s'emparent des marchés, de toutes les rues et des ponts de la ville : les endroits qui doivent être livrés au pillage sont désignés. Ces scélérats avaient passé la nuit sans fermer les paupières, la seule innocence se livrait au doux sommeil, ne prévoyant pas le sort affreux qui la menaçait.

« Enfin l'aurore de pourpre parut sur l'orient, amenant un jour de sang et de désolation. Le complot éclate, et les desseins pernicieux de Sophie, et les mesures qu'avaient prises ces complices, se découvrent. Déjà les barbares Strelitzs se rangent

en ordre, et Tolstoï, digne compagnon de Miloslawski, Tolstoï parcourt leurs rangs, et excite la rage de ces audacieux, par de faux discours : il crie que le jeune tsar Iwan vient d'être étouffé par les mains des Narichskins. Alors ces cruels sonnent le tocsin; c'était l'heure où le soleil, après avoir parcouru sa vaste carrière, se cache au-dessous de l'horizon. Moscow, dans un horrible effroi, les voit aussitôt, en armes, et portant leurs drapeaux déployés, se précipiter contre le Cremle. Les roues font un bruit épouvantable sous le poids des machines à feu, et les yeux de ces désespérés étincèlent de rage. A peine ils arrivent au palais des tsars, qu'ils auraient dû respecter, qu'en mugissant comme des bêtes féroces, ils demandent qu'on livre à leur vengeance les Narichskins, et menacent de massacrer, sans cela, tous ceux qui tomberont sous leurs mains. Les plus vieux et les plus vénérables d'entre les boyars, Matweew et Dolgorouski, s'étant présentés, offrent leurs personnes en ôtage : ils leur disent que le bruit qui les fait soulever et qui leur met les armes à la main est sans fondement; qu'Iwan ainsi que Pierre sont en vie : ils ajoutent que ceux-ci les invitent à se retirer, et qu'ils s'affligent vivement de ce trouble. — Ces discours suspendirent un moment l'audace de ces furibonds, et ils paraissaient n'attendre que de voir les jeunes princes pour se retirer; lorsque Sophie s'apercevant, du haut de son palais, que ses projets criminels allaient échouer, ordonna qu'on distribuât des liqueurs fortes pour enflammer de nouveau le sang des forcenés, et allumer le feu de la guerre intérieure. Alors les Strelitzs, comme des animaux farouches, renouvellèrent leurs clameurs, et commencèrent un horrible massacre : il semblait qu'un incendie dévorait toute la ville de Moscow. La princesse ma mère, pressée par les instances des boyars, et pour détourner le malheur qui menaçait tous les habitans, méprisa le danger qu'elle courait, et parut avec nous sur le grand escalier. Elle nous montra moi et mon frère aux insurgés, qu'elle exhortait avec autorité à rentrer dans le devoir. Ils s'élancèrent aussitôt en foule sur l'escalier pour nous reconnaître, et en nous appelant par nos noms; enfin leur erreur étant dissipée par notre présence, ils semblèrent vouloir renoncer à la vengeance, et une partie d'entr'eux battit en retraite. La princesse voyant

que le calme va se rétablir, imagine une nouvelle supercherie pour ranimer le massacre, et porte de nouveau ses tisons ardens dans les cœurs des Strelitzs. En leur représentant leur propre péril, elle leur fait voir qu'une punition horrible les attend, et que ceux qui sont en ce moment en leur puissance se vengeront d'eux le lendemain : elle leur fait entrevoir enfin que le temps favorable, une fois échappé, ne revient plus. De même que, dans les campagnes, l'incendie étouffé dans le commencement, renaît tout à coup de dessous la cendre, excité par un seul souffle, dévore les roseaux secs, l'herbe dans les jours d'été, et détruit tous les obstacles qu'on lui oppose ; de même la crainte ranime la barbarie dans les cœurs des Strelitzs, enflammés par des insinuations perfides. Ils se jettent avec violence dans le palais des tsars, et y entrent en massacrant tout ce qui ose s'opposer à leur audace. Dans cet affreux péril, ma mère au désespoir, peut à peine se sauver avec nous dans la salle où est le trône de mes pères : elle attend son sort dans cet asile sacré, et se met sous la protection du Très-Haut. — Bientôt on n'entend dans les appartemens du palais que les cris plaintifs des mourans, les lamentations et le pillage, mêlés aux rugissemens des chefs des barbares, et aux ordres cruels de frapper, percer et mettre en pièces, que donnaient ces derniers. Les seuls appartemens de Sophie furent respectés ; car ce n'était que contre nous que leur fureur était dirigée.... Tout à coup un bruit tumultueux jette l'effroi dans nos âmes, Narichskin est en proie à la fureur de ces monstres : il se réfugie sur l'autel sacré ; mais l'autel n'est point pour lui un asile ; il en est précipité, il tombe frappé de leurs coups, et leurs cris et leur joie éclatent en voyant son sang ruisseller. Son âme innocente prend son vol vers les cieux, en laissant sa dépouille terrestre à ses bourreaux. Ils tirent aussitôt leurs épées étincelantes et mettent en pièces son corps qui palpitait encore. Ces forcenés exercent la même férocité sur ceux que la princesse ma mère, envoie pour les engager à se contenter du sang innocent qu'ils viennent de répandre : ils jettent ceux-ci du haut de l'escalier sur les pointes de leurs piques et les percent. Un destin aussi fatal est réservé aux plus anciens boyars, et aux stolnics les plus distingués. Romananauskoï, ô fin terrible ! voit périr son fils dans les tour-

mens. Le corps du vénérable Dolgorouski est enseveli sous des membres ensanglantés; et le malheureux Matweew, qui, par son éloquence, avait un instant désarmé ces monstres, est aussi massacré. Mort, il paraissait vivant; et sa tête pâle, par le mouvement de ses lèvres, semblait vouloir terminer ses paroles pathétiques. Combien d'autres ne périrent-ils point, arrachés par eux des mains de ma mère, pour les mener à une mort aussi injuste qu'ignominieuse! Enfin ce jour terrible finit; mais l'effroi resta dans tous les cœurs.

« O jour désastreux et douloureux! ô jour terriblement barbare! jour plein de périls pour moi, et fatal pour mes parens! tu n'es pas effacé de ma mémoire, non plus que celui où le téméraire Borisse, ce serpent mortel, détruisit Démétrius; ce jour où le parricide enfonça son dard dans sa gorge, et où le cœur de ma mère mourait de désespoir Mon propre exemple m'a instruit. Quoique je fusse jeune alors, je me rappelle à quels excès se portèrent les fanatiques; je me retrace leurs regards affreux et terribles, et mon esprit se trouble à ce souvenir. La terreur et l'indignation soulèvent mon cœur, quand je me représente que ma mère, en me tenant dans ses bras, arrosait de ses larmes ma tête et son sein, et attendait avec une horreur sombre son dernier moment: il me semble voir l'affreux instant où l'un des parricides, insensible dans sa témérité, portant sur ma gorge le fer cruel: lui disait: « Où est ton frère? réponds, ou c'est le dernier moment de ta vie et de celle de ton fils » O Providence! dans cet instant tu opéras un miracle; tu écartas la main du scélérat par celle d'un autre. Parmi ceux qui étaient altérés de mon sang, il s'en trouva un qui voulut prendre soin de mon salut.

« Dans le même temps, Théodore, Martemian et Léon erraient dans les campagnes, ou se cachaient dans les bois, en se représentant la mort de leurs proches, et la leur était sans cesse devant leurs yeux. Alors le méprisable et vieux Cyrile, le dernier de mes aïeux, s'enferma dans le plus secret appartement du palais. Il ne fuyait point sa propre perte; mais il redoutait qu'on ne répandît le sang de ses fils sous ses yeux.

« Nous passâmes une nuit pareille à la mort, et dévorés par le désespoir et les angoisses. L'air farouche de nos gardes,

et la pâleur des détenus montraient à-la-fois, et la violence de ceux-là, et l'état pitoyable de ceux-ci. Moscow, où régnait une anarchie horrible, paraissait ensevelie toute vivante dans un gouffre, et la douleur cruelle, comme un ver dévorant, rongeait le cœur de ses habitans. La lumière du jour amena de nouveaux crimes et de nouveaux malheurs. Partout la générale bat : les cris des révoltés remplissent la ville désolée, et se font entendre jusqu'aux cieux. Leurs mugissemens féroces éclatent de nouveau, et leur audace redouble : ils demandent avec un acharnement sans exemple, le supplice d'Iwan Narichskin, et annoncent que ses semblables subiront le même sort, et que Moscow nagera dans des flots de sang et dans des torrens de pleurs. Hélas! la fin de ce malheureux n'était pas arrivée; le destin lui laissait encore un jour pour accroître ses douleurs. L'insurrection du Cremle se propage dans toute la ville. Dans les marchés, dans les maisons, dans les temples, on ne voit que le viol et le pillage : la soif de l'or et la violence s'unissent pour envahir les richesses. Le mépris de tout ce qu'il y a de plus sacré, l'affront fait aux ministres du culte, les outrages exercés sur les femmes des nobles, et les excès commis envers les vierges, étaient des maux bien plus grands que le pillage des trésors; la honte des cœurs justes surpasse toutes les douleurs.

« O que les ténèbres de la nuit qui mirent une fin à ces horreurs, et cachèrent l'aspect de ces scélérats, furent désirées et bénies! Ces enragés, fatigués des excès de la journée, se hâtent de gagner leurs cavernes, accablés sous le faix des richesses pillées dans les maisons, tandis que les portes de la ville sont gardées par leurs complices.

« Sophie, voyant que le temps s'écoule et que ses projets ne tirent pas à leur fin, ordonne aux Strelitzs de faire de nouvelles attaques le jour suivant; et, réunissant l'insolence à la perfidie, elle envoie quelques-uns des premiers boyars à la princesse ma mère, pour l'engager à livrer sans opposition son père et son frère aux Strelitzs, annonçant qu'ils assailliront de nouveau le palais, si on ne se décide à ce sacrifice, et que la révolte ne s'apaisera point. Pour donner plus de force aux conseils des boyars, elle se rendit elle-même dans les appartemens de ma mère, où elle lui repré-

senta le danger des princes, et voulut lui persuader qu'elle était venue exprès pour le prévenir. Apaisez l'humeur féroce des Strelitzs, leur dit-elle, et sauvez-vous, ainsi que les vôtres en suivant mon conseil. Faites paraître votre père et votre frère, dans le temple, qui osera lui enlever au milieu de l'enceinte sacrée? » — Narichskin, suivant son destin, et s'abandonnant à ces paroles flatteuses, sort des lieux secrets où il s'est réfugié, et entre dans le temple. Il embrasse et baise en pleurant le saint autel; l'esprit plein d'un héroïque zèle, il entend le service divin, et se prépare à recevoir le martyre. « Dieu jugera, dit-il, l'innocence. » Alors ma mère, prenant les mains de la princesse, les baisa en les arrosant de ses larmes; elle mourait à chaque instant en voyant le péril de son frère; elle tint enfin ce discours, qu'entrecoupaient ses gémissemens; car ses pleurs, arrêtés par la douleur, ne coulaient plus : « Au nom de l'amour que ton père, mon époux, a eu pour toi et pour moi, ne verse plus le sang innocent de mes parens. Réfléchis que, par moi, celui-ci est frère d'Alexis et oncle et père de ses enfans». Sophie, en relevant Narichskin de sa main, lui ordonna de la suivre vers les Strelitzs, en affectant une douleur simulée; et ma mère le tenait par le bras. A son aspect, les Strelitzs sautèrent sur lui, comme des loups affamés sur l'agneau; ils l'arrachèrent des mains de ma mère, dont ils méprisèrent l'autorité et la sainteté, et le traînèrent ignominieusement, par les cheveux, aux affreux tourmens qu'on lui avait destinés. Pendant ce temps, ma sœur faisait entendre au bas peuple que, par ce sang, elle sauvait ses frères. La princesse ma mère, hors d'elle-même, et ne sachant pas que son père, dans son absence, forcé par le danger, avait pris l'habit monastique, suivait de ses yeux demi-mourans, son frère qui souffrait tout ce qu'on pouvait imaginer de plus horrible. Les scélérats l'avaient traîné dans la place publique, là, sans aucune honte, ils l'accusèrent, par les calomnies les plus fausses, d'avoir, écoutant sa passion effrénée pour le pouvoir, cherché à s'emparer du sceptre de l'Empire : l'ayant ensuite massacré, ils l'élevèrent sur les pointes de leurs piques, finirent par lui couper, avec une barbarie inouïe, la tête et les mains. Cette atrocité sans pareille répandit l'horreur parmi le peuple; les esclaves fidèles menacèrent alors ces crimi-

nels : « Par votre trahison, leur dirent-ils, vous avez mérité un juste châtiment : un glaive vengeur vous dévorera; nous n'attendons que le signal : la Russie est grande, elle anéantira votre méchante race, et punira les forfaits que vous venez de commettre. » Les Strelitzs, pour se sauver, formèrent alors le dessein de donner la liberté aux esclaves, en proposant de détruire les titres qui constataient leur servitude, et l'annoncèrent au peuple; mais cela n'eut aucun succès. Voyant qu'il serait difficile de se soulever contre tous, ils n'insistèrent point; et, en attendant l'occasion de montrer de nouveau leur férocité, ils célébrèrent une fête solennelle, où ils placèrent sur le trône mon frère et moi. Sophie ayant récompensé par des honneurs les criminels, ordonna de publier dans toute la ville de Moscow la disculpation des parricides. Les noms de ceux qui avaient péri étaient proclamés; ce qui porta la terreur dans les cœurs de tous les sujets fidèles.

« A peine ce tourbillon tempétueux était-il apaisé, que je me tournai du côté des sciences; je m'occupais à réunir autour de moi les connaissances, lorsqu'un autre orage s'éleva; c'est des ténèbres de la superstition et de la grossièreté qu'il sortit; et son apparence religieuse me causa un double effroi. Tu connais l'hérésie dont Habbacuc était le chef, et la scélérate hypocrisie attachée à ses projets : l'ignorance réclama bientôt en faveur de l'ancienne religion. Aux Strelitzs se joignirent des vagabonds et des hypocrites. Khavanskoi, avec ses fils, ces ennemis de Dieu et les miens, n'eurent pas honte d'entrer dans le conseil de ces pervers. Ces masses de pierres que je vois ici sont les monumens de la victoire que l'Eglise remporta sur l'hérésie. Moscow vit en ce moment des pierres jetées contre les lois divines. O temple ! ô autel plein de sainteté ! comment de viles créatures ont-elles osé vous profaner? Elles ne doivent pas être comptées parmi les êtres intelligens; elles étaient sans raison, sans conscience et sans honneur. Joachim, personnage plein de sagesse, était dans le temple où il offrait le divin sacrifice, quand tout à coup les révoltés y entrèrent, en couvrant leur attroupement du nom de concile. Ils insultèrent le pontife, qui les exhorta avec douceur à réprimer leur audace, en leur promettant une assemblée pour traiter paisiblement la question dont il s'agissait. Alors ils lui crièrent, avec des vociférations terribles :

« Tu es un loup vorace ; » et jetèrent, au même instant sur lui et sur son clergé, une grêle de pierres. Le pontife, que menaçait la fureur de ces hérétiques, ne put trouver un asile sûr qu'auprès des monarques.

LITTÉRATURE SLAVE.

Le *Journal de l'Empire* a publié plusieurs feuilletons fort curieux sur la littérature slave. L'auteur, M. Ch. Nodier, pendant son séjour dans l'antique *Illiricon*, a été à même de connaître les meilleurs morceaux des poètes qui, dans ces climats homériques, ont essayé de faire fleurir la poésie. Le séjour que j'ai fait dans le même climat, n'a pas été assez long pour que j'aie pu connoître la langue slave, cette mère langue dont les nombreux dialectes s'étendent depuis les bords de la Newa jusqu'aux montagnes de la Thessalie ; mais j'ai eu l'avantage d'être lié avec des savans qui en avaient fait une étude approfondie.

Cette langue est sans doute le résultat du mélange des langages des peuples du Nord et de l'Orient qui remplirent si souvent le vaste espace entre les Monts-Oural et les Alpes Juliennes. On sait que quelques savans ont pensé qu'elle avait des rapports avec le samscrit, que quelques hypothèses nous présentent comme la plus ancienne langue qu'aient parlé les hommes.

Le petit poëme que je présente ici, est une imitation d'un épisode d'un poëme slave, qui a pour titre : *les Fureurs de l'Amour*.

Cet épisode est un des meilleurs morceaux de ce poëme, qui contient quelques détails agréables, mais qui renferme des longueurs, défaut général des poëmes slaves, et de la plupart des poésies qui n'ont point été perfectionnées.

Le sujet de cet épisode pourrait bien avoir été pris des premiers siècles de l'histoire russe. On y voit une reine barbare, appelée Rauca, qui, après avoir réduit à la dernière extrémité les rebelles habitans d'une ville de son em-

pire, les força à capituler. Par les conditions du traité, les habitans de cette ville devaient conserver la liberté, en donnant à leur reine un certain nombre d'animaux nécessaires à la nourriture de ses troupes. Elle exigea surtout un nombre considérable de pigeons. Quand on les eut apportés dans son camp, elle fit attacher de petites torches à leurs pieds, et les fit lancer dans l'air. Les oiseaux dirigèrent leur vol vers la ville, et rentrèrent dans leurs colombiers où ils mirent bientôt le feu. La cruelle reine profita de l'incendie pour faire entrer ses troupes dans la ville, dont elle fit massacrer les habitans.

L'auteur slave a donné à ce sujet une forme plus convenable à la poésie. Les agrémens du style, la naïveté des détails ont sans doute aidé au succès de ce morceau; cependant, l'auteur n'a pu sauver le défaut d'invraisemblance. On s'aperçoit, en examinant les poésies slaves, que le lieu de leur naissance est voisin des climats que la poésie orientale a peuplés de fées et de génies; et, malgré les changemens que j'ai cru devoir me permettre, je crains qu'on ne trouve ici l'application de ce vers:

« Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. »

LES COLOMBES D'EULIZAME,

POEME IMITÉ DU SLAVE.

Improbe Amor, quid non mortalia pectora cogis!

(VIRG. ÉN., *liv.* IV.)

C'ÉTAIT l'heure où la lune, au sommet des montagnes,
Promène son croissant et sourit aux campagnes.
Le Tanaïs au loin faisait gronder ses flots,
Et les vents de la nuit invitaient au repos.
Osvain seul, près du fleuve, appuyé sur sa lance,
Au milieu des malheurs, méditait la vengeance.

Osvain était vaincu : son palais dévasté
Avait reçu les lois d'un rival détesté;

Et la jeune Eulizame, amante infortunée,
Aux transports du vainqueur était abandonnée:
Eulizame, seul bien qui, dans ses longs malheurs,
Pour son âme abattue avait quelques douceurs.

S'il en croit le récit d'un esclave fidèle,
Eulizame partage une ardeur criminelle;
La terreur a détruit sa timide pudeur,
Et le vainqueur d'Osvain est aussi son vainqueur.

Alors, sur son palais il lève un œil farouche,
Et des soupirs affreux échappent de sa bouche.
Il voit ce pavillon où les jeunes Amours,
Au retour des combats, le ramenaient toujours;
Il le voit et frémit; et d'horribles images
Epouvantent son cœur des plus affreux présages.
Il croit voir, au travers des brouillards de la nuit,
Son rival, un flambeau qui marche et le conduit,
Et qui, voilant bientôt sa douteuse lumière,
Laisse aux soupçons cruels une immense carrière.

Soudain s'abandonnant aux transports du courroux :
« Aux armes! compagnons; vengeance. Courons tous.
« Courons briser ces murs, égorger ces perfides:
« Egalons leur forfait à force d'homicides.....
« Je m'égare, et j'oublie, en mes justes transports,
« Quels désastres affreux m'enchaînent sur ces bords.
« C'en est fait : mon malheur lasse mon espérance.
« Faut-il sitôt te perdre, espoir de la vengeance!
« Non, jusques à ma mort viens flatter ma fureur.

« Un seul moyen me reste : il fait frémir d'horreur!
« Dans mon char fugitif, avec soin conservées,
« Je conduis avec moi deux colombes privées.
« Eulizame autrefois les nourrit de sa main;
« Souvent elles venaient s'endormir sur son sein;
« Et les gémissemens de leur voix caressante
« Attendrisaient mes sens et charmaient mon amante.
« Elle sut leur apprendre à porter dans les airs
« Ces billets amoureux à l'absence si chers.

« Fidèles messagers des doux secrets de l'âme,
« Ils volent en tout temps vers leur chère Eulizame.....
« Oiseaux qui, dans les camps, m'apportiez le bonheur,
« Votre aspect aujourd'hui me fait frémir d'horreur.
« Eulizame est perfide, hélas! je l'ai perdue.
« Vengez-moi : qu'une torche à vos pieds suspendue
« Aille verser ses feux sur ce fatal palais
« Où le crime imprudent jouit de ses succès :
« Portez jusqu'à son lit votre flamme homicide ;
« Embrasez mon rival, sans sauver la perfide. »

Il dit. On obéit à cet ordre fatal :
On attache la torche ; on donne le signal.
Les timides oiseaux, que la torche épouvante,
Fendent les vastes cieux d'une aile chancelante :
Vers leur belle maîtresse ils dirigent leur cours
Pour chercher ses baisers, hélas! et ses secours.

On eût cru voir dans l'air l'éclatant météore
Qu'en sillons embrasés allume le phosphore.
Le triste oiseau des nuits, dont il blesse les yeux,
Des plus lugubres cris fait retentir les cieux.

Cependant Eulizame, au milieu des alarmes,
A son lit solitaire a confié ses larmes.
D'un farouche vainqueur elle a fui les regards ;
Elle maudit la guerre et ses cruels hasards ;
Elle demande Osvain à toute la nature ;
Déjà son corps languit privé de nourriture.
Loin du vaillant Osvain peut-elle aimer le jour?
Osvain, tes longs malheurs ont accru son amour.

L'Aurore renaissait, et son front sans nuage
Venait porter l'espoir d'un ciel exempt d'orage.
Alors, et la croisée et les rideaux ouverts
Laissaient un libre accès à la fraîcheur des airs.
Eulizame, aux rayons de l'aurore naissante,
Abandonne au sommeil son âme languissante.
Sa douleur s'est lassée à conjurer les Dieux,
Et les pleurs un instant n'inondent plus ses yeux.

Les oiseaux, accablés sous leur charge pesante,
Reconnaissent le toit où repose l'amante.
L'espoir accroît leur force et l'amour leur ardeur;
Leurs longs gémissemens annoncent leur douleur:
Ils vont avec effort vers leur belle maîtresse,
Portant jusqu'à son lit la flamme vengeresse.

Par leurs tendres baisers, par leur roucoulement,
Du réveil d'Eulizame ils hâtent le moment.
Elle ouvre la paupière, et leur douce présence
Fait glisser dans son cœur un éclair d'espérance.
« Est-ce vous, mes oiseaux, est ce vous que je vois?
« Osvain, le tendre Osvain se rend-il à ma voix?
« Vient-il briser mes fers? s'écriait Eulizame... ..
« O surprise! ô terreur! Et quelle est cette flamme?
« Le feu brille partout et va tout dévorer.....
« Déjà jusqu'à ma porte il vient de pénétrer.....
« Plus d'espoir!.... Ah! du moins, mes colombes fidèles,
« Libres de vos liens, échappez sur vos ailes:
« Volez auprès d'Osvain; qu'il apprenne mon sort. »

Elle dit: et soudain fait un pénible effort,
Ecrit en gémissant: « Adieu, ta tendre amie
« Verra donc loin de toi finir sa triste vie.
« Hélas! je meurs sans gloire; et je t'avais promis
« De mourir près de toi devant tes ennemis.
« Un monstre en mon palais a porté l'incendie.
« Venge-moi des tourmens d'une affreuse agonie.....
« Et vous, tendres oiseaux, portez à mon Osvain
« Le baiser de ma bouche et l'écrit de ma main. »

Elle attache la lettre à leur pate tremblante:
Leur bec prend le baiser sur sa lèvre expirante.
Elle veut les lancer; mais ces oiseaux chéris
Périssent dans les mains qui les avaient nourris.

BRES. N.

SUR IGNAZIO GEORGI, POÈTE SLAVE.

Il y a un point de la terre, où suivant les expressions de M. de Châteaubriand, expire le souffle des arts, et commence la barbarie, et vers lequel Ignazio Giorgi naquit le 8 février 1675. Celle de ses pièces qui est la plus connue hors des petits états de Raguse, est intitulée : *la Luciole.* C'est le nom du ver-luisant ailé, que Fabricius appelle *Lampyris italicus*, et qui est si commun dans les contrées transalpines. J'essaie de donner une idée de cette Idylle slave, où, parmi quelques traces du mauvais goût des *Concetti*, on trouve toutefois des beautés très-remarquables. Elle est écrite en quatrains rimés, dont tous les vers sont de huit syllabes.

Déja la froide nuit commençait son vol immense et silencieux; et le chœur mystérieux des astres, secret complice des larcins de l'amour, commençait à se mouvoir en cercles brillans dans l'Eter.

Je vais, je cours à la demeure de ma maîtresse, mais elle s'échappe de sa fenêtre en laissant tomber un billet, trop faible prix de tant d'amour.

Et cependant le désir de connaître les sentimens de ma bien-aimée dévore mon cœur; mais la nuit, la nuit aveugle et cruelle, m'envie cette consolation.

Qui pourra me secourir? l'étoile du matin ne déploie pas encore sur le sommet des montagnes, les ondes de sa chevelure brillante. Les astres trop éloignés reposent au fond du ciel.

Il est si ardent, le désir qui me consume, que je ne craindrais pas d'implorer la lumière des orages, et de lire ces caractères, ces doux caractères de l'amour, au triple feu du tonnerre.

Qui le croirait ! entre quelques herbes délicates, mouillées d'une tendre rosée, s'offre à mes yeux un insecte ailé, si faible et si doux, et dont le sein étincelle d'un or lumineux et mobile.

Je saisis d'une main avide l'insecte qui m'est si cher, et dans lequel le dieu prévoyant des amours a placé le flambeau que sollicitait mon impatiente ardeur.

Je le promène de ligne en ligne, la main suspendue, l'œil attentif, sur la feuille chérie qu'il éclaire d'un jour pâle, et qui me révèle les doux secrets de l'amour.

Graces te soient rendues mille fois, étoile amie des prés, belle lumière ailée, étincelle divine et inextinguible d'amour !

Pourquoi déguiser ma joie ! Pourquoi te refuser les hommages qui te sont dus ! Belle, céleste *Luciole*, qui n'a pas méprisé les peines d'un amant, et qui as porté remède à ses douleurs !

Au moment où le soleil se couche, douce *Luciole*, honneur de l'été, il te laisse derrière lui comme un atôme de son immortelle splendeur. Tu es l'amour des plantes et les délices des fleurs.

Les feux dont reluisent les métaux sont obscurs devant les

tiens; ceux du jour lui-même sont moins doux ! Une étincelle extrêmement vive repose en toi, et y resplendit comme les diamans de l'Inde.

Œil étincelant des prés, lorsque tu voles à la chute du jour, tu ressembles à une jeune vierge amoureuse, qui brille malgré elle, au milieu des ténèbres naissantes, quoiqu'elle ait eu soin de sortir sans parure.

Ah ! puisses-tu recevoir de la nature toutes les faveurs qu'elle te doit, pour les grâces que tu m'as faites ! Puissent les vallons propices ne manquer jamais pour toi du miel des fleurs, ni le ciel de rosée !

Ch. Nodier.

LANGUE ITALIENNE.

LES NOCES D'ASCLUSA ET DE RAGNAR,

CHANT DES SKALDES,

traduit de l'italien de Giuseppe-Felice Romani.

Quels sons mélodieux s'élèvent dans le palais du roi ! un cri d'allégresse se répand au sein de la tranquille nuit, et réveille l'écho des rochers de la montagne; mille flambeaux effacent l'éclat du jour, et la mer réfléchit leur tremblante lumière. C'est l'heure du festin royal. *Ragnar* est l'époux d'*Asclusa*. O palais des héros ! les plaintes de la douleur ont assez long-temps frappé tes murs. Les cris perçans de Ragnar sur sa couche solitaire, ont assez long-temps appelé dans tes salles *Thora*, *Thora* enlevée à son amour, à la fleur de ses ans. Que désormais l'éclat de tes lambris annonce le séjour des plaisirs ! Tes voûtes retentissent du nom d'Asclusa. Les esclaves, les jeunes filles, les guerriers chantent; et le roi, tournant son regard sur la vierge de son amour, qui baisse ses yeux timides vers la terre, écoute avec ravissement les harpes mélodieuses, et se réjouit aux chants des Skaldes ses compagnons.

LE PREMIER SKALDE.

L'aurore vient de paraître. Le zéphyr caresse les fleurs humides de rosée; les troupeaux frappent la porte de la bergerie, les cerfs bondissent sur la mousse de la colline. Tu sors de ta chaumière, belle Asclusa, pour conduire tes chèvres au pâturage. La voilà. Brillante comme les rayons du jour, elle paraît, et s'avance dans les prairies du rivage de la mer. L'air qui circule avec douceur autour d'elle,

agite les anneaux de sa chevelure ; partout où elle jette les yeux, partout où elle porte ses pas, le lis fleurit, la rose s'ouvre. Elle s'assied auprès de la fontaine limpide, et laisse errer ses chèvres de prairie en prairie. Elle chante, et sa blonde chevelure, disposée d'une manière nouvelle, s'entrelace et se répète dans l'onde ; et l'onde amoureuse de tant de beauté, murmure, touche et caresse son pied de neige. Belle vierge, que béni soit le jour où tu conduisis ton troupeau près de la mer ! Les nochers de Ragnar vinrent à la fontaine ; ton visage frappa leurs yeux, et ta beauté les remplit d'étonnement. Ils restèrent muets et n'osèrent s'approcher. Pleins d'admiration, ils retournèrent vers le roi ; le roi voulut te voir. Ragnar jura de respecter ta pudeur : tu allas à lui, et il fut enflammé d'amour. Jeune vierge, soit béni l'instant où tes beaux yeux rencontrèrent ceux de l'amoureux Ragnar !

LE SECOND SKALDE.

Que tu es belle, Asclusa ! ton sein est blanc comme l'écume de la mer, tes yeux bleus brillent comme l'azur d'un ciel serein ; ta chevelure a la couleur de l'or, et ta bouche vermeille ressemble à la coquille ouverte sur le rivage. Que tu es belle, jeune bergère ! viens dans les bras d'un roi qui t'adore, aimable rayon d'amour ! s'écrie Ragnar. — Elle répond en rougissant : Tu oublies ton serment, seigneur ; ah ! que ta vertu me permette de retourner dans le sein de mon père, calmer ses tendres sollicitudes. Elle dit, et de ses yeux coulent des pleurs qui augmentent le pouvoir de ses charmes. — Ah ! ta pudeur te rend plus aimable encore ; contente mes désirs, jeune beauté ; viens, je te fais don de ce riche vêtement que Thora porta jadis, et que ses mains ont tissu. — Ma pauvreté, ô roi ! n'est pas digne de ces ornemens magnifiques ; je conduis les chèvres au pâturage ; mes habits sont grossiers, il est vrai ; mais seuls ils me conviennent. Ainsi s'exprimaient, sur le rivage, Ragnar enflammé d'amour, et la sévère Asclusa. Belle vierge, il t'offre alors les noms d'épouse et de reine, si tu consens à partager ses feux ; mais tu veux qu'il aille auparavant cueillir les lauriers qu'Odin lui destine, et qu'il

abandonne aux vents les voiles de sa flotte. Le jour qu'il reviendra vainqueur sera celui de votre union. Guerrier, vole aux batailles, et ne redoute ni les périls ni la mort; les doux souvenirs d'amour te soutiendront dans les combats.

Vole, triomphe, reviens vers la beauté, et la vierge amoureuse essuiera le sueur de ton front poudreux.

LE TROISIÈME SKALDE.

Vents favorables, enflez les voiles; flots de la mer, dormez tranquilles, l'amant fidèle retourne auprès d'Asclusa. Du rivage, la jeune bergère tient ses yeux errans fixés sur la mer, et pense à son héros. Elle redoute mille dangers pour lui; mais quand elle voit une proue amie sillonner la plaine liquide, et le panache du guerrier flotter au gré des vents, elle palpite d'espérance et de joie. Voilà le roi; le roi revient couvert de lauriers: il a vaincu, belle Asclusa; il a vaincu pour toi seule. Vois, vois les guerriers sur le rivage! ils s'élancent couverts de leurs nefs, tout armés. Le cri de leur allégresse se fait entendre, et ce cri retentit dans ton cœur. Tu te précipites dans les bras de ton amant victorieux; il dépose à tes pieds les dépouilles de l'ennemi, les couronnes de la gloire, et demande le prix de la victoire des mains de l'amour. Laisse les champs et les troupeaux, aimable bergère; monte sur le trône de Ragnar. Ancienne demeure des héros, voici Asclusa; Asclusa s'avance. Ornez les temples, semez les fleurs, hâtez-vous, accourez pour la voir, immolez des victimes, et que des chants d'allégresse s'élèvent vers toi, déesse de l'amour. Jeunes vierges, accordez vos harpes; prosternez-vous à ses pieds: Asclusa s'approche de l'autel; elle est l'épouse de Ragnar.

L. A. M. BOURGEAT (de l'Isère.)

L'ORIGINE DE LA POÉSIE,

fable composée en italien, d'après une tradition scandinave, par Giuseppe-Felice Romani, *et traduite en français par* L. A. M. Bourgeat (de l'Isère.)

Sur une plage solitaire, s'entr'ouvre une caverne ceinte de rochers arides et nus, où l'onde blanchissante de la mer se brise avec un sourd frémissement, lorsqu'elle est frappée par la rame des nautonniers. Une forte haie de ronces aiguës protége l'entrée de cette vaste caverne, et l'aigrette du chardon armé de pointes, y voltige au gré des vents. Mais le sombre silence et la profonde obscurité règnent dans l'intérieur de ce lieu si triste qu'habite un pur rayon d'amour, la belle *Gunloda*, fille de *Suttung*.

Lorsque des nains cruels eurent tué *Weïsser* en trahison, ils mêlèrent son sang avec du miel, et en firent la boisson puissante qui inspire les poètes. Mais ces perfides, chargés de fers, et livrés à la fureur des ondes, sur un écueil, par *Suttung* qu'ils avaient offensé, rachetèrent leur vie et leur liberté en lui donnant la précieuse liqueur. Le jaloux magicien voulant empêcher que des lèvres profanes y touchassent, la renferma dans un vase d'or, dont il confia la garde à sa fille *Gunloda*, et qu'il déposa au sein d'une caverne. C'est là que séjourne la beauté. Mais soit que le soleil se lève et dore les sommets de *Sulitjetma*, soit que la lune répande ses rayons sur les collines solitaires, elle n'ose s'éloigner de ces tristes lieux. Hélas! elle a quitté les monts paternels; les forêts ne la voient plus poursuivre les daims fugitifs; les vierges, ses compagnes, la cherchent; les jeunes chasseurs amoureux soupirent de son éloignement, et ses chiens plaintifs, couchés sur des rochers déserts, remplissent les vallées de leurs aboiemens douloureux.

Mais lorsque la nuit silencieuse a couvert le ciel de son voile sombre, *Gunloda* sort de sa retraite, et, assise sur un écueil, elle unit ses soupirs au son de sa harpe. Les légers Zéphyrs s'arrêtent pour l'écouter; la mer murmure dou-

cement au milieu des algues du rivage, et il semble que la lune veuille la caresser en dirigeant sur elle un de ses rayons mélancoliques. Son sein de neige palpite comme la feuille agitée par le vent. Une larme secrète coule sur sa paupière. Elle est seule, un désir inconnu s'éveille dans son cœur et court de veine en veine : elle s'appuie alors sur sa harpe, avec tristesse, et demeure immobile et pensive ; sa tête est penchée, et le Zéphyr qui se joue dans sa chevelure, la répand sur son cou éclatant de blancheur.

Infortunée ! pourquoi ton père t'a-t-il enlevée aux salles de son palais antique ? pourquoi te laisse-t-il seule dans ces déserts ? L'insensé ! ne devait-il pas confier sa précieuse liqueur à des mains plus puissantes que les tiennes. Les Dieux lui envient son trésor ; en vain voudrait-il s'opposer à leurs désirs, il gémira inutilement près de son vase épuisé, et toi, belle vierge, douce *Gunloda*, tu vas pleurer la perte de cette fleur d'amour qui t'est si chère.

Déjà la nouvelle de la mort du sage *Weisser*, et la connaissance des propriétés divines de la liqueur formée avec son sang, était parvenue dans l'*Asgard*, aux oreilles des Dieux rassemblés en foule au pied du trône du puissant *Odin*. Ils la cherchent dans leur céleste demeure. Mais le Dieu suprême, tournant ses regards vers la terre, où tout se présente à ses yeux comme sur un vaste miroir, aperçoit le vase caché dans la caverne de *Suttung ;* et, mesurant la puissance du magicien, il veut le ravir lui-même, et s'expose aux dangers de l'entreprise pour exaucer les vœux des divinités suppliantes Il quitte son sceptre ; et voilant sous des traits grossiers la majesté de son visage divin, il se déguise en moissonneur, va dans la demeure de *Bauge*, et lui offre de moissonner seul ses vastes domaines. Il n'exige pour récompense qu'une goutte de la précieuse liqueur de *Weisser ;* et, comme *Bauge* l'avait en vain demandée à son frère *Suttung*, le Dieu rusé entre furtivement dans la caverne, et pénètre jusqu'au centre, où vivait la triste *Gunloda*.

Il était nuit ; et la jeune vierge, dont les membres éclatans de blancheur reposaient mollement sur un lit de mousse, avait déjà fermé ses beaux yeux fatigués par la veille. Jamais peut-être l'innocence endormie n'offrit tant de charmes. Les battemens de son sein virginal voilé seulement par sa cheve-

lure ondoyante, indiquaient les désirs de la beauté ; ses lèvres si pures s'entr'ouvraient pour sourire, et laissaient échapper des soupirs plus doux que le parfum de la rose : un de ses bras soutenait le poids de sa tête charmante, et le tranquille sommeil colorait son visage enchanteur de l'incarnat le plus pur.

Odin la voit et brûle de mille feux. Penché sur le bord de son lit, son avide regard dévore mille charmes. Il n'ose soupirer, car il craint de troubler ce sommeil si doux. Ah ! quel fut ton effroi, *Gunloda*, lorsque, réveillée tout-à-coup, tu vis un Dieu ivre d'amour auprès de toi ! Infortunée ! tu voulus en vain appeler du secours ou prendre la fuite ! tes forces et ta voix trahirent ta volonté : telle que la tourterelle, enlevée de son nid par un cruel épervier, tu ne pus t'échapper des bras d'*Odin*. Vierge innocente ! ses propos flatteurs, ses prières, la noblesse de ses traits et sa taille majestueuse, furent les traits qui te vainquirent. Hélas ! ton cœur tendre et rebelle te parla pour lui ! La même couche vous reçut tous deux, et l'aurore du lendemain te vit l'épouse bien-aimée du roi des immortels ; enfin, séduite par ses caresses et ses baisers, tu lui offris toi-même la liqueur confiée à ta garde.

Gunloda sentit trembler sa main, lorsqu'elle l'approcha du vase fatal : son cœur annonça ses remords par de rapides battemens, et la caverne, témoin de sa faute, trembla. Le Dieu infidèle l'épuise, se transforme en aigle ; et, déployant ses ailes, s'élance dans les cieux. L'infortunée fait entendre un cri de désespoir ; pâle, égarée, les cheveux épars, et meurtrissant ses charmes, elle sort de sa caverne, suit des yeux son perfide amant, et l'appelle encore.

Soudain le père de *Gunloda*, qui venait visiter sa fille, paraît sur la colline voisine. *Odin* le voit et en est vu. *Suttung* soupçonnant le vol, pousse les hurlemens de la rage ; et, se métamorphosant en aigle, il s'élance, avec la rapidité d'une flèche, à la poursuite du ravisseur, qui vole vers l'*Asgard* pour éviter le combat ; mais accablé sous le poids de son fardeau, son vol est moins rapide que celui de *Suttung*, dont il entend les cris redoutables, et dont les robustes ailes sont prêtes à l'atteindre.

Le ciel gronde. Aussitôt les portes du céleste palais s'ou-

vrent. Les divinités de la cour d'*Odin* en sortent; les vierges immortelles volent sur les vents à la rencontre de leur roi, et lui apportent des vases d'or pour mettre sa précieuse liqueur à l'abri des dangers du combat qui va suivre. L'aigle ravisseur la répand et vole; mais elle ne sort pas toute d'une source pure : dans sa précipitation, l'oiseau fugitif en laisse échapper une partie par une voie immonde. Apportée sur la terre, la foule des mauvais poètes s'en abreuva ; telle est l'origine d'un si grand nombre de poëmes sans harmonie; car il n'est permis qu'à un petit nombre de mortels privilégiés d'approcher leurs lèvres de cette liqueur si pure qui enflamme le génie.

Le *dieu fulminant*, environné d'orages, est maintenant préparé au combat : il se retourne vers *Suttung*, le suit à travers les tempêtes qui sifflent derrière lui, et l'attaque avec la rapidité de l'éclair; mais ce père infortuné, pret d'être atteint par le Dieu redoutable, fuit, aperçoit la malheureuse *Gunloda* dans sa caverne, et disparaît.

LANGUE ESPAGNOLE.

Nous désirions donner quelque idée de l'état actuel de la littérature en Espagne. Mais la lettre ci-jointe indiquera suffisamment ce que nous pouvons attendre de ce pays-là. Pour que l'on ne puisse nous accuser d'en avoir altéré quelques phrases pour la rendre plus ridicule et plus atroce, nous imprimons le texte en regard de la traduction.

Lettre insérée dans la Feuille périodique intitulée Sentinelle de la Manche, *publiée à Madrid, le samedi* 21 *mai* 1814.

Monsieur l'éditeur, nous pouvons dire que le diable était à son aise, et qu'il marchait avec tant de liberté, que nous l'avons échappé belle de n'être pas tombé dans ses griffes. Il était question de faire payer l'écot uniquement aux loyaux catholiques, hommes de bien, dans la grande fête qu'avaient préparée les gens de la Farandoule. Si Dieu, par sa grande miséricorde, n'eût dit à notre bien-aimé *Ferdinand*, arrêté à Valancey : « qu'est-ce que tu fais là ?..... sors de cette « prison, et ne crains pas, puisque je suis avec toi : marche « en Espagne pour être son sauveur et le libérateur de tant « de bonnes gens qui t'attendent comme le Messie ; » je sais très-bien qu'à cette heure, il y aurait eu grand tapage, et que rien ne serait resté à sa place. Pauvre prêtraille ! malheureux moines ! non moins malheureux nobles et militaires ; vous tous, enfin braves Espagnols, quel sort funeste vous était préparé ! l'impiété, l'hérésie, l'athéisme, ces ennemis nés de la Divinité et de la souveraineté royale, se promettaient bien de donner au public un spectacle plus somptueux et plus intéressant que les jeux Olympiques et les combats du Cirque. On devait y entendre les cris de l'allégresse, des mugissemens et des *vivat* scandaleux et iniques, mêlés aux

LENGUA ESPANOLA.

CARTA inserta en la *Atalaya de la Mancha*, publicada en Madrid, el sabado, 21 de mayo de 1814.

SENOR editor, bien podemos decir que el Diablo andaba suelto, y tan à sus anchuras que mui poco ha faltado para meternos en calzas prietas : ahi es un moco de pavo la friolerilla de querer que los leales y catolicos hombres de bien hicieran todo el gasto en la gran funcion que tenia proyectada la gentecilla de la Farandula!... Si Dios por su gran misericordia no hubiera dicho à nuestro idolatrado Fernando *preso en Valancey : « ¡ que haces aqui?... sal de esa prision, y no « temas, que yo estoy contigo : camina à Espana à ser salva« dor y libertador de tantos buenos que te esperan como à su « Mesias; » bien se yo que à estas horas hubiera andado una marimorena en que no quedase titere con cabeza. ¡ Pobre clerigalla! ¡ infeliz frayleria! ¡ desdichada nobleza! ¡ desgraciado soldado! ¡ miserables Espanioles! ¡ que suerte tan infausta os tenia prevenida la malaventura! La impiedad, la heregia, el ateismo son los danzantes que como enemigos natos de la Divinidad, y de la real soberania, tenian decretado dar al publico un espectaculo mas suntuoso y divertido que los juegos Olimpicos y Circenses. En el habian de resonar la algazara, el estruendo, los relinchos y los iniquos y escandalosos vivas, mezclados con los tristes ayes de la ino-*

tristes accens de l'innocence sacrifiée à la fureur (1). Ces maudites Furies marchaient à pas de géant par toutes les Provinces. Non seulement dans les capitales, mais même dans les plus misérables hameaux, le cancer destructeur de la foi et des bonnes mœurs, se propageait avec rapidité; et sans être aperçu, le parti des infidèles et des hommes sans religion s'accroissait tellement, que le nombre des pervers était presque égal à celui des véritables fils de l'Evangile et de la Patrie. Si l'on eût encore tardé de quelques jours d'appliquer le remède à un si grand mal, toute la masse aurait été corrompue, ou bien une épouvantable explosion aurait ruiné le Temple et l'Autel, en les couvrant d'un opprobre éternel. Elles sont bien dignes d'être citées, et très-applicables à nos fatales circonstances, les expressions dont se servit l'infâme hérésiarque Cazalla, lorsqu'on vint lui annoncer sa condamnation par le *saint Tribunal de l'Inquisition* : « *S'ils* « eussent attendu quatre mois, nous eussions été autant « qu'eux; et s'ils en eussent attendu six, nous eussions fait « contre eux ce qu'ils font contre nous. » Voilà comment ils avançaient dans leurs entreprises... ¡Et quel autre résultat pouvaient espérer les Espagnols catholiques, les dignes sujets du meilleur des Rois, sinon la plus sanglante proscription? on les eût chargés des plus pesantes chaînes; ils seraient morts dans des cachots profonds, ou sur les échafauds. La famine, la misère, l'expatriation, les poisons, les feux et le fer: tel était l'héritage que nous assuraient les bienfaisans régénérateurs de la triste Espagne, les partisans des bonnes institutions, les libérateurs de l'humanité affligée. (2) Ceux-là qui, rusés comme des renards, faisaient semblant de frémir au seul souvenir de tous ces fabuleux tourmens, de ces poulies, chevalets à donner la question, grilles, broches à rôtir, chaudières, goudron et huile de la *sainte Poile à frire de l'Inquisition;* ces mêmes hommes, athées de nature, con-

(1) Tout ce morceau est plein d'ironies aussi exagérées que ridicules, et de maussades plaisanteries.

(2) Il ne faut pas avoir beaucoup de pénétration pour connaître la fausseté de toutes ces propositions, et l'esprit de parti et de vengeance qui les dicte.

cencia sacrificada à su furor (1) *Estas malditas Furias caminaron à pasos de gigante por todas las Provincias. No solo en las capitales, sino hasta en las aldeas mas infelices y escondidas, propagaba rapidamente el cancer destructor de la fe y buenas costumbres; y sin ser sentido crecia el partido de la infidelidad e irreligion, de tal manera que casi balanceaba el numero de los malos con el de los verdaderos hijos del Evangelio y de la Patria. En pocos dias que se retardase el eficaz remedio para cortar tanto mal, o se hubiera corrompido toda la masa o una espantosa explosion hubiera arruinado el Templo y el altar, cubriendolos con eterno oprobio. Son dignas de citarse y de aplicarse à nuestras fatales circunstancias, las expresiones con que contesto el infame heresiarca Cazalla al tiempo de intimarle su condena el santo Tribunal de la Inquisicion :* Si esperaran quatro meses, fueramos tantos como ellos, y si seis hicieramos de ellos lo que ellos de nosotros : *tan avanzada llevaban la empresa..... y que otra cosa podian esperar los catolicos Espanoles, los dignos vasallos del mejor de los Reyes, sino la mas sangrienta proscripcion, que los condujese cargados de pesadas cadenas à morir en los calabozos, y a espirar en los cadalsos. El hambre, la miseria, la expatriacion, los venenos, el fuego y el hierro eran quantos mayorazgos nos vinculaban los beneficos regeneradores de la triste Espana, los amantes de sus buenas instituciones, los libertadores de la humanidad afligida* (2). *Aquellos que con los fingimientos de zorras astutas se horrorizaban solo con la memoria de los sonados y fabulosos tormentos, potros, garruchas, parrillas, asadores calderas de pez y aceyte del* santo Freydero; *estos mismos desnatura-*

---

(1) Todo este pasage esta lleno de chanzas tan pesadas como necias, y de ironias tan exageradas como ridiculas.

(2) No es monester tener mucha penetracion para conocer la falsedad de todas estas proposiciones, y el espiritu de partido y de venganza que las dicta.

damnaient à de plus grands et de plus cruels supplices les partisans de la maison de Dieu et du trône de Ferdinand.... (1) Mais le grand Maître qui voit tout, auquel rien ne peut échapper, a détruit tout cet édifice, l'a fait tomber sur eux, les a pris dans leurs filets, et les a mis entre les mains d'un Roi catholique, du vertueux Ferdinand. Ils ne pourront lui échapper, parce que Dieu a élu ce religieux Prince, pour qu'il fasse de cette plante maudite des javelles, les brûle, et agisse avec eux comme ils voulaient agir avec nous. *Feu donc sur eux*, puisqu'il n'est pas possible de s'opposer à la contagion d'une autre manière, à l'infection que répandent ces hommes pestiférés et cancéreux. *Feu donc sur eux*, puisqu'avec des mensonges, des inventions ridicules, des faits fabuleux, et leurs doctrines envenimées, ils ont voulu éteindre le *saint feu que les Rois catholiques allumèrent*, pour consumer tous ceux que l'Eglise déclarait criminels et dignes d'une telle punition. *Feu donc sur eux*, sur leurs personnes, sur leurs dogmes, sur leurs livres; qu'ils finissent comme ils voulaient qu'eussent fini les Espagnols catholiques. Maintenant je vous demanderai, monsieur l'éditeur, qu'est-ce qu'on fera de tant de productions et de livres, tels que: *la Vertu à la mode*; le *Pain et Taureau de Jovellanos*; la *traduction de l'Art d'aimer d'Ovide*; les *Prières d'un Galicien*; le *Contrat Social de Rousseau*; l'*Emile*; le *Dictionnaire Critique burlesque*, et beaucoup d'autres de la même trempe, qui ont parcouru et parcourent le monde avec tant de succès et tant de profit pour ceux qui les débitent; mais avec tant de scandale pour le christianisme?... Je voudrais savoir aussi quelle sera la destinée de ces comédies du *Diable prédicateur*; de la *Mort d'Abel*; du *Père Lucas*, ou le *Monarchisme évanoui*; du *Fénélon*, et de toutes les autres, qui, dans ces années de liberté de conscience, ont été représentées sur les théâtres de cette capitale avec la plus grande fourberie, et malgré les anathèmes foudroyés contre des semblables représentations? Je ne doute pas que vous serez de la même opinion que moi. *Feu, et toujours feu. Inquisition et toujours Inquisition. Et celui qui sera Juif, qu'on le brûle.* Mais nous de-

(1) De quelle tête en délire sera-t-elle sortie, cette assertion?

lizados ateos condenaban à mayores y mas crueles sacrificios à los zeladores de la casa de Dios, y del Trono de Fernando (1). *Pero aquel gran senor que està viendo lo de antano y ogano, y nada se le escapa de quanto atisba desarmo todo el artificio, los echo la casa à cuestas, los cogio en la trampa, y los ha puesto en manos de un catolico Rey, de un virtuoso* Fernando, *de donde no podran escapar, por que Dios ha elegido à este religioso Principe, para que haciendo gavillas de tan maldita zizana, las abrase, y haga de ellos* lo que ellos hicieran con nosotros. *Fuego en ellos, pues no de otro modo puede cortarse el contagio, y la infeccion de los apestados y cancerados. Fuego en ellos, pues con mentiras, calumnias atroces, invenciones ridiculas, con hechos fabulosos y doctrinas envenenadas han querido apagar el fuego santo que encendieron los Reyes catolicos, para consumir à quantos la Yglesia declare reos de tal pena. Fuego en ellos, en sus personas, en sus nombres, en sus dogmas, en sus libros, y acaben como querian que acabasen los catolicos Espanoles. Por esta razon quiero preguntar à Vsted, senor editor, ¡ que paradero deberan tener tantos libritos y papeles, verbi gracia:* La Virtud al uso; *el* Pan y Toros de Jovellanos; *la* traducion del Arte de Amar *de* Ovidio; *os* Rogos de un Gallego; *el* Pacto Social de Rouseau; *el* Emilio; *el* Diccionario critico-burlesco, *y otros muchos de esta calana que han corrido y corren con tanta aceptacion, utilidad de sus vendedores y escandalo del cristianismo?... ¡ Que destino tendran las comedias del* Diablo Predicador; *la* Muerte *de* Abel; *el* Fr. Lucas o Mongio deshecho; *el* Fenelon, *y quantas en estos anos de libertad de conciencia se han representado en los teatros de esta Corte con el mayor descaro en desprecio de los anatemas fulminados contra tales representaciones? No dudo que Vm. sera de mi opinion. Fuego y mas, fuego. Inquisicion y mas Inquisicion, y al que sea judio, que lo quemen. Pero descansemos*

(1) ¿ De qué cabeza en delirio habra salido tan desatinada suposicion?

vons nous reposer dans le catholicisme de notre bien-aimé Ferdinand, lequel nous donnera la récolte toute nette, et à l'abri des moineaux.

Toujours à votre disposition.

Le souffleur de la Poéle à frire.

A. A.

Voilà un échantillon de la littérature en Espagne, et des opinions qui y sont proclamées dans l'unique Feuille Périodique, dont on souffre la publication ; et c'est la Nation qui donna les Cervantes, les Quevedo, les Mariana, et tant d'autres écrivains qui se sont illustrés dans toutes les branches des sciences et de la littérature!....

La lecture de cette feuille cause une horreur inexplicable, et on ne pourrait croire, sans le voir et le toucher, qu'il y eût présentement une nation dans le monde, où on demande du feu, et encore du feu, pour brûler tous ceux qui sont Juifs ; c'est-à-dire, tous ceux qui ne pensent comme l'intolérant et atroce rédacteur de l'*Atalaya de la Manche*.

en el catolicismo de nuestro amado Fernando, *que nos dara la parba limpia y libre de gorriones.*

Queda si empre de Vm.

El Soplador del Freidero.

A. A.

Horroriza la lectura de este papel, y no puede creerse, sino viendolo y palpandolo, que haya una nacion en el mundo donde se clame por luego y mas fuego *para quemar a* los que sean judios, *esto es, a todos los que no piensen como el atroz é intolerante redactor de la* Atalaya de la Mancha.

LANGUE ANGLAISE.

PLAINTE ADRESSÉE A L'AMOUR,

PAR UN AMANT SEXAGÉNAIRE;

PIÈCE IMITÉE D'EDMOND WALLER.

« *It was doubtless a wretcher lower, etc.* »

Ce fut sans doute un malheureux amant
Qui dessina tes traits d'un pinceau si fidèle,
Amour! Il te peignit sous les traits d'un enfant:
Qui plus que toi chérit la bagatelle!

En vain te plaindrais-tu que son pinceau léger
A décoré ton dos de deux brillantes ailes;
Si tu ne pouvais voltiger,
Serais-tu tant chéri des belles?

Mille traits acérés garnissent ton carquois:
Un flambeau brille en tes mains téméraires:
Percer et brûler à la fois,
Ce sont là tes jeux ordinaires.

Un voile épais mis sur tes yeux
Te fait souvent vaciller sur la route:
Tu n'es jamais plus dangereux,
Traître, que quand tu n'y vois goutte.

Brulé de mille feux, en vain depuis long-temps
Je cherche à repousser tes atteintes cruelles.
Ah! quand l'amour visite un cœur de soixante ans,
Devrait-il oublier ses ailes?

Va, crois-moi, désormais tes traits sont superflus :
N'attends plus rien d'un vieillard cacochime,
Qui, se cherchant soi même et ne se trouvant plus,
Ne saurait dans ton temple immoler de victime.

Un amant suranné mérite-t-il tes soins ?
Ne dois-tu pas plutôt rougir de ta victoire ?
Ah! perfide, épargne, du moins,
Les écrivains de ton histoire.

DE BOURNISEAUX, *de la Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Paris.*

REVUE DE QUELQUES JOURNAUX LITTÉRAIRES ANGLAIS (1).

MONTHLY REVIEW. — Ce Journal annonce le livre suivant :

The Philosophical transactions of the Royal society of London abridged, etc., c'est-à-dire, les Transactions philosophiques de la Société royale de Londres, abrégées, et auxquelles sont jointes des notes. Le parti qu'a pris l'éditeur de cet abrégé obtient en Angleterre l'applaudissement des amis des sciences. Plusieurs mémoires sont insérés presque entièrement dans leur forme originale, un petit nombre est réduit, quelques autres sont tout-à-fait omis. Ceux qui avaient été écrits en latin, ont été traduits.

Le dixième volume contient trois des volumes originaux, et comprend les transactions depuis l'année 1750 jusqu'à 1755, inclusivement, les mémoires de la chimie sont au nombre de quinze, dont quatre par Hales. Trois sont l'ouvrage de Fringle. Il y développe sa doctrine sur la putréfaction. On ne les regarde plus guère aujourd'hui que comme les ingénieuses productions d'un homme habile. Parmi ces mêmes mémoires sur la chimie, sont classées les expériences

---

(1) Nous consacrerons désormais quelques pages, par chaque Numéro, à des REVUES de journaux littéraires étrangers.

de M. Hérissant, sur les poisons végétaux que préparent les Indiens du Pérou.

On trouve, dans ce même volume, vingt-quatre essais biographiques. Ceux qui ont rapport à Heberden, Fringle et Russel sont les plus estimables.

Neuf traitent de l'anatomie. Il y en a six écrits par sir Ev. Home, avec dix de physiologie, et trois seulement de médecine et de chirurgie presque littéralement transcrits. La seule notice biographique est celle du docteur N. Hulme.

« Il est certain, dit en terminant l'auteur de l'article dont nous venons de donner un aperçu, que ces transactions abrégées contiennent une grande quantité de matières importantes; mais nous sommes portés à croire que le public aurait été satisfait soit d'une réimpression exacte des ouvrages eux-mêmes, soit d'un abrégé moins étendu. »

A Report upon the Herculean manuscripts, etc. — Rapport sur les manuscrits d'Herculanum, dans une seconde lettre adressée au prince de Galles; par le Rev. John Hayter, chapelain ordinaire du prince, et surintendant de ses manuscrits.

M. Hayter veut prouver que les Napolitains qui l'aidèrent dans ses recherches, firent preuve de faiblesse, d'ignorance, de jalousie et de fraude. Malheureusement, que ses assertions soient plus ou moins fondées, il est constant que le seul fruit de sa mission se borne aux copies de quatre-vingt-quatorze manuscrits peu intéressants, et de plus à quelques masses réduites en charbon qui ne peuvent être d'une grande utilité à la littérature

Outre le récit de cette découverte, et de la méthode de dérouler les manuscrits, ce volume contient quelques dessins représentant le *Papyrus* en différens états. M. Hayter annonce que le dialecte des fragmens des huit livres d'Épicure est attique. Celui d'un traité sur la colère lui paraît l'être aussi, ou du moins en approcher beaucoup Le style de ce traité, en général, est très-supérieur au reste. A l'exception d'un poëme écrit en latin, les sujets des manuscrits remis par M. Hayter à l'université d'Oxford, sont Biographiques, physiques, philologiques, moraux, ou théologiques. En différens endroits de ces ouvrages, on trouve de petites citations tirées de poètes dont les ouvrages sont perdus. Une

citation de l'Odyssée est extrêmement précieuse parce qu'on y trouve une ressemblance exacte avec les diverses éditions de ce poëme.

« On peut, continue le rédacteur, tirer des lettres de M. Hayter, quelques autres résultats susceptibles d'intéresser nos lecteurs; mais nous terminons ici cet article, en exprimant le regret qui accompagne toujours nos réflexions sur les trésors présumés d'Herculanum. Pourquoi l'université d'Oxford ne publie-t-elle pas quelqu'un de ces ouvrages? le poëme latin, par exemple. Elle essaierait du moins de satisfaire la curiosité du public, trompée par le *Traité de Philodême sur la musique*, et le *Fragment sur les Dieux*? Nous ne pouvons ici que répéter ce que nous avions dit à l'occasion de la première lettre : *Carbonem pro thesauro invenimus.* »

Annual Register. — Character of the people of the isle o Man; c'est à-dire, Caractères des habitans de l'île de Man, tirés d'une description de cette île; par G. Woods.

Ces habitans sont naturellement indolens et crédules, souvent d'un tempérament mélancolique, et adonnés à la superstition. Je ne crois pas qu'aucun d'eux se soit distingué dans les arts ou les sciences; mais il n'est pas rare de trouver en eux des vertus. Quelques femmes d'un rang distingué sont assez instruites; plusieurs de celles des classes communes sont civiles et industrieuses. Elles sont très-prolifiques après le mariage, *et quelquefois avant.* Une servante *honnête* et industrieuse n'est point déshonorée en devenant mère, quoique, par respect pour la décence, elle perde sa place.

Ce peuple est attaché à ses montagens et à ses vallées, à ses anciennes coutumes et à ses lois. Il se considère comme dépendant de l'Angleterre. La démence n'est pas rare en ce pays; elle est mélancolique plutôt que violente. Les personnes affligées de ce malheur, ont la permission de vivre en public, à moins que leurs amis ne les retirent chez eux.

Ces gens sont d'une disposition charitable, très-hospitaliers; un de leurs proverbes est : « que quand un pauvre « homme en secourt un autre, Dieu lui-même est transporté « de joie. » On n'encourage point les mendians, et il est rare d'en rencontrer. Il y a dans chaque paroisse au moins une école de charité, et souvent une petite bibliothèque. Elles

ont été fondées par les évêques Barrow et Wilson, et sont soutenues par des contributions volontaires. Plusieurs d'elles ont des fonds qui proviennent de legs et de donations.

Dans un pays où tout ce qui a rapport à la politique est accueilli avec tant d'empressement, on peut penser que les événemens de la grande crise dont l'Europe vient de sortir, ont fait naître une foule de brochures, nous n'entreprendrons pas de les faire connaître toutes; ce serait un travail trop long, et qui pourrait devenir fastidieux pour nos lecteurs; mais nous croyons devoir en distinguer une qui a paru cette année, et dont le titre est :

Narration of the most remarkable events, etc. — Récit des événemens les plus remarquables qui ont eu lieu dans Leipsick et près de cette ville, immédiatement avant, pendant, et après la suite des combats sanglans entre les armées combinées et l'armée française, du 14 au 19 septembre 1813, orné de cartes militaires retraçant les mouvemens des armées, tiré et traduit de l'allemand, par Frédéric Shoberl, un vol. in-8°.

Cet ouvrage est un de ceux qui font le mieux connaître des événemens dont il importait tant à la France d'être instruite, et qu'on avait tant soin de nous cacher dans les temps déplorables où nous étions entraînés avec une telle rapidité vers notre ruine, que notre conservation doit paraître quelque chose de miraculeux. L'auteur a eu la sagesse de sentir que, pour inspirer la confiance, lorsque l'on traitait de pareils sujets, la meilleure, ou plutôt la seule bonne méthode était de raconter les faits avec exactitude, et d'en déduire les conséquences, sans se livrer à la déclamation. Voici ce qu'il dit de cette effroyable lutte.

« Elle n'eut point d'égale sous le rapport de sa forme, car on combattit dans un cercle qui embrassait plus de quinze milles. — Elle n'eut point d'égale, par rapport aux armées prodigieuses qui combattirent, car près d'un demi-million de guerriers venus de tous les pays de l'Europe et de l'Asie, de l'embouchure du Tage au Mont-Caucase, se trouvèrent opposés les uns aux autres, avec près de deux mille pièces de

canon. — Elle n'eut point d'égale par rapport à sa durée, qui fut près de cent heures. — Elle n'eut point d'égale par rapport au plan combiné, et si prudemment exécuté par les alliés; il fut caractérisé par un ensemble, par une unité dont on n'aurait jamais cru susceptible une masse gigantesque, composée de tant de diverses parties. — Elle n'eut point d'égale, par rapport à ses conséquences que le temps seul pourra développer, et dont les premiers ont été l'anéantissement de la confédération du Rhin, celui du système continental, et la délivrance de l'Allemagne. — Enfin, elle n'eut point d'égale, sous le rapport des particularités extraordinaires dont elle fut accompagnée, et dont la plus remarquable, est que la plupart des alliés de la grande armée, qui avaient combattu dans tant de circonstances sous les bannières de la France avec une valeur et une obstination remarquable, semblèrent, au milieu de l'action, comme frappés d'une commotion électrique, passèrent par troupes considérables, avec leur artillerie, et tambours battans du côté des ennemis, et tournèrent immédiatement leurs armes contre ceux qui, naguère, étaient leurs compagnons. »

Nous avons d'autant moins hésité à transcrire ce passage, que s'il prouve dans quels dangers l'ambition sans bornes et l'irréflexion d'un seul homme avaient plongé la France, il fait également sentir combien il fallait de courage, de constance, d'efforts presque surhumains aux guerriers de la France, pour acquérir tant de gloire dans une lutte si disproportionnée. Un autre motif que nous croyons également bon, nous porte à traduire un passage d'un autre genre, c'est celui où un vénérable gentilhomme Saxon, le comte Schœnfeld rend compte des ravages qui furent exercés dans ses terres.

« Les batailles à jamais célèbres, qui se livrèrent du 16 au 19 octobre, commencèrent exactement sur et entre mes deux terres de Stœrmthal et de Liebertwolkwitz. Tout ce que les impôts oppressifs, les contributions, le séjour et la rapacité de Buonaparte avaient épargné, devint, dans ces effroyables jours, la proie des flammes, ou fut pillé. Quiconque sauva ses jours et les habits qu'il avait sur le corps, put se vanter de son heureuse destinée, car beaucoup de ceux qui, le cœur déchiré, furent obligés de quitter leurs maisons en flammes, perdirent aussi tout ce qui les couvrait. Du produit d'une

moisson assez abondante, il n'est pas resté un grain pour semer : le peu qui se trouvait dans les granges fut consommé au bivouac, ou le lendemain matin brûlé en riant, malgré les prières et les réclamations des propriétaires. On ne trouve maintenant ni un cheval, ni une vache, ni un mouton; ou pour mieux dire, plusieurs races d'animaux semblent être entièrement exterminées en Saxe. J'ai perdu un troupeau de deux mille moutons espagnols, du bétail suisse et tyrolien, tous mes chevaux, chariots et ustensiles. Il ne me reste ni un miroir, ni un pan de croisée, ni une chaise. Les parquets même de mes chambres ont été détruits. Ma vaisselle d'argent, mon linge et des papiers importans ont été enlevés ou détruits. La même calamité a frappé mes pauvres fermiers dont les malheurs me font presque oublier les miens. Tout est désolation et désespoir, aggravés par la perspective assurée de maladies épidémiques et de la famine. Qui pourra mettre fin à tant de misères, si Dieu ne juge à propos de le faire, par le moyen de ces personnes généreuses auxquelles je suis forcé de m'adresser, ne pouvant aider moi-même ceux qui ont tant souffert. »

Quand on lit de semblables détails, quand on songe à tout ce qu'ils ne font qu'indiquer de souffrances et de fléaux de toute espèce, il faut avouer que la gloire des conquérans, cette gloire si lâchement exaltée par des écrivains mercenaires n'inspire plus que l'horreur. Quand on félicita Louis XV sur la victoire de Fontenoi, ce prince, dont l'âme était douce et humaine répondit : « Oui, la victoire a des charmes, mais il y a le lendemain la visite de l'hôpital. » On pourrait ajouter : et la visite des contrées dévastées. Grâce au ciel et aux plus terribles expériences, nous semblons enfin arrivés à cette époque heureuse où les nations et leurs chefs ne regardent plus comme légitime que la guerre entreprise pour la défense de la patrie. Puissent ces idées généreuses se propager de plus en plus ! L'Europe, depuis si long-temps ensanglantée, pourra se livrer alors à la culture des sciences, des lettres et des arts, et dire, comme l'Aménaïde de Voltaire :

Mon bonheur est au comble ; hélas ! il m'est bien dû.

Il semblerait qu'à de certaines époques, on ne peut sortir d'un certain cercle d'idées. Résolus de ne plus entretenir nos lecteurs de malheurs réels, et de mettre sous leurs yeux quel-

que composition purement littéraire, nous nous occupions d'un poëme de lord Byron, non moins bien fait pour captiver leur attention et la nôtre; mais voici que le titre de ce poëme nous prépare à entendre parler encore de rapines et d'injustices.

En effet, il est intitulé *le Corsaire*. Dans plusieurs de ses productions poétiques, et spécialement dans le pélerinage du jeune Harolde (*Childe Harold's pilgrimage*), ouvrage du reste fort estimé, et fort digne de l'être, lord Byron paraît déterminé à voir les hommes et les événemens sous un aspect passablement sombre. Sa fiction nouvelle porte aussi ce caractère : nous allons l'indiquer en peu de mots.

Conrad est, comme nous venons de le dire, un corsaire, mais il ne laisse pas d'avoir dans les sentimens une certaine élévation. Il est d'ailleurs susceptible d'affection, d'amour même, ce qui annonce un brigand dont il ne faut pas tout-à-fait désespérer. La belle Médora lui a inspiré un amour qu'elle partage. Cependant, comme il faut que chacun suive sa vocation; tout amoureux qu'il est, Conrad abandonne sa belle pour aller tenter de nouveau la fortune sur la Méditerranée, théâtre habituel de ses exploits. Tandis que Médora se livre à des regrets que le talent du poète rend fort touchans, Conrad, après lui avoir fait les adieux les plus tendres, court attaquer Seyd, pacha de Coron, et l'un de ses plus grands ennemis. Seyd se livrait aux plaisirs, et donnait dans son palais, une fête magnifique, lorsque le corsaire annonce sa venue en mettant le feu à la ville. Cependant, par suite de cette affection pour les femmes, qui est un de ses traits caractéristiques, dès qu'il voit que le harem du pacha est embrasé, il se précipite au milieu des flammes, et sauve Gulnare, esclave favorite de Seyd. Celui-ci qui a rassemblé ses forces, attaque son généreux, mais peut-être imprudent adversaire, et Conrad, après avoir perdu presque tous ses gens, est fait prisonnier, chargé de fers, et jeté dans un cachot. Il n'attend plus que l'arrêt de son supplice.

Ces événemens ont rempli deux chants. Au commencement du troisième, lord Byron montre d'abord à ses lecteurs les restes des compagnons du corsaire, allant apprendre à Médora le désastre dans lequel il est tombé. Ensuite nous voyons la reconnaissante Gulnare implorer, en faveur de

Conrad, la clémence du pacha. Ses prières ne produisent d'autre effet que d'exciter la jalousie de cet homme. Il accable sa maîtresse de reproches, et la menace de sa vengeance. Gulnare connaît, sans doute, qu'il est capable de se porter à tous les excès, car elle prend aussitôt un parti très-violent. Elle va trouver Conrad, un poignard à la main, et l'excite à le plonger dans le sein du pacha endormi. Conrad a horreur du rôle d'assassin, et presse Gulnare de l'abandonner à son malheureux sort; mais sa résolution est trop bien formée pour qu'elle en change. Elle se décide à frapper elle-même le pacha; puis elle parvient à s'échapper avec Conrad.

On voit que si lord Byron aime à tracer des portraits d'hommes assez séduisans, il en agit quelquefois de même à l'égard des femmes; du moins, quant à ce qui concerne le caractère. Son dénouement est remarquable par sa singularité. La nouvelle de la captivité du Corsaire avait déjà causé la mort de Médora, et le poète dédaigne de nous dire ce que deviennent Conrad et Gulnare.

Tout en souscrivant aux louanges que ses compatriotes donnent à son talent, il nous est impossible de ne pas trouver ce dénouement doublement défectueux; d'abord parce que l'action n'est pas terminée, ensuite parce que cette incertitude sur le sort des personnages laisse à penser que Gulnare a fort bien pu ne pas être punie. Il semble que, dans la fable conçue par le poète, il y avait une manière toute naturelle de dénouer cette action dramatique. Médora n'aurait point succombé à sa douleur, le retour de son cher Conrad lui aurait sauvé la vie; et celui-ci faisant de sages réflexions sur tant d'inconvéniens attachés à sa profession, se serait déterminé à passer le reste de ses jours près de Médora. Cette métamorphose d'un Corsaire en honnête homme peut n'être pas dans l'ordre des choses ordinaires; mais elle n'est pas impossible, et c'en est assez surtout pour un poème. Quant à Gulnare, témoin du bonheur des deux époux, elle aurait trouvé la juste punition du meurtre qu'elle avait commis d'abord dans les tourmens de la jalousie, ensuite dans une mort funeste; car il est à croire qu'une femme susceptible de passions si violentes, aurait fort bien pu se percer du même poignard dont elle n'avait pas craint de percer le cœur de son maître et son époux.

LANGUE ALLEMANDE.

TRADUCTION DE DEUX ODES DE SCHILLER.

Les deux pièces de l'immortel et sublime Schiller, dont je donne ici la traduction libre, jouissent dans le monde littéraire de toutes les nations européennes de la plus grande célébrité. Le choix que j'ai fait de ces deux pièces pour payer un premier tribut à une entreprise utile aux lettres, pourrait, sous le rapport moral pour l'une, et sous le rapport politique pour l'autre, être l'objet de quelques observations auxquelles je m'empresse de répondre d'avance. Je n'ai pu me dissimuler que la pièce intitulée la *Résignation*, présentait sous la forme séduisante de la plus belle poésie, une doctrine funeste, mais heureusement non moins insensée, et que le cœur et la raison réprouvent également. Cette considération était de nature à me faire hésiter; mais d'un autre côté, les principes éternels que la conscience et la vérité proclament sont si universellement répandus, et si irrévocablement reconnus; l'empire de ces principes consolans et salutaires est si général et si naturel, que mes premiers scrupules m'ont paru ensuite pusillanimes et peu fondés. Schiller lui-même, dans une foule de productions, a réparé le tort de quelques écarts d'imagination dont sa jeunesse s'était rendue coupable, en ornant de l'expression d'une poésie sublime, une morale édifiante et religieuse.

Le poëme de *la Résignation* tient, parmi les productions de Schiller, un rang éminemment distingué par la pensée, l'imagination, le style, et par le mérite de la

versification la plus parfaite et du rhythme le plus harmonieux. J'ai essayé d'en donner une traduction libre, qui, par la nature de ce travail, et la mesure de mon faible talent, ne peut qu'être extrêmement imparfaite. Je le répète, ce morceau de poésie jouit d'une réputation universelle. Il a été traduit dans presque toutes les langues, il est répété chez tous les peuples, non seulement de l'Europe, mais d'un autre hémisphère, dont la culture intellectuelle fait tous les jours de nouveaux progrès : j'ai éprouvé une certaine honte patriotique de ce qu'un pareil morceau fût tout-à-fait inconnu parmi nous; et mettant toute autre considération de côté, j'ai dû faire une tentative qui peut-être sera répétée avec plus de succès par une main plus habile.

Quant à la seconde pièce, dont je donne la traduction, elle nécessite une explication d'un autre genre : on trouvera, sans doute, des injustices marquantes dans les sentimens qu'exprime l'auteur ; on blâmera la rigueur avec laquelle il juge une illustre nation, jadis notre rivale, et dont les intentions généreuses pour le repos du monde se sont montrées d'une manière si éclatante, et sans doute à l'avenir, se montreront encore davantage; la rigueur non moins dépourvue de fondement avec laquelle il semble confondre le noble et véritable caractère national du Français avec l'injustice de l'aggression dont son propre pays semblait alors être l'objet, rigueur qui doit paraître d'autant plus étrange, que c'est dans le moment où nos armées étaient conduites à d'immortelles et légitimes victoires par le noble et modeste vainqueur de Hohenlinden, que Schiller, entrevoyant les maux dont sa patrie allait être la victime, exprima sa douleur patriotique. Ce fut pour lui le chant du cygne; car il mourut dans la force de son âge, cette même année, qui ouvrit le siècle dont il déplorait ainsi les sanglans auspices. Mais la cause même, qui rendait le digne chantre de l'indépendance de la Germanie injuste appréciateur des véritables sentimens des deux grandes nations entre lesquelles l'influence du monde semblait alors se balancer, doit expli-

quer et justifier cette exagération poétique du patriotisme. J'ai pensé qu'il régnait dans cette pièce de Schiller non moins célèbre que *la Résignation*, et comme elle, ornée des richesses de la versification la plus harmonieuse, le sentiment d'une tristesse profonde, et d'une philantropie d'un genre dont il serait assez difficile de trouver la ressemblance chez les anciens ou les modernes; j'y ai vu d'ailleurs un monument à-la-fois littéraire et politique, qu'il me paraissait intéressant de consacrer parmi nous. Pourquoi Schiller n'a-t-il pas vécu assez long-temps, pour être témoin de l'époque où les idées de repos, de bonheur et de justice, cessent d'être du seul domaine de l'imagination !

On sait assez généralement en France, qu'il a fait des pièces dramatiques qui, sans être des modèles de goût et de régularité, sont marquées au coin du génie, et brillent de ses plus vives étincelles; qu'il tient, comme historien philosophe, un rang distingué dans la littérature. Mais ce qu'on ne sait pas assez, c'est que, dans un recueil de poésies lyriques, il semble avoir épuisé toutes les ressources pathétiques et sublimes du sentiment, de l'imagination et de l'harmonie, et c'est sous ce rapport, qu'il importerait de le mieux faire connaître. Dans un moment où le bienfait de la paix fait tomber les barrières qui séparaient les peuples les uns des autres, lorsqu'une femme qui n'a pas moins prouvé la pénétration de son génie, que la l'élévation de son talent, fait connaître avec une profondeur admirable les vraies beautés de la littérature allemande dans un ouvrage qu'il sera plus facile de critiquer superficiellement que d'apprécier en l'étudiant; j'ai pensé que la traduction de deux morceaux célèbres du premier poète de l'Allemagne, serait lue avec quelque intérêt par les amis des lettres, que je pourrai compter sur leur attention et surtout sur leur indulgence.

LA RÉSIGNATION.

« Et moi aussi je naquis en Arcadie » ! La nature, lorsque je quittai le berceau, me fit du bonheur la promesse solennelle ! Je naquis en Arcadie ! *mais un printemps* fugitif ne m'apporta que des larmes.

Le rapide mai de la vie brille une fois et sans retour, en peu d'instans, il s'est flétri pour moi. Le Dieu silencieux du temps, versez, amis, des larmes de compassion, ce Dieu silencieux, baisse déjà son magique flambeau, l'apparition fuit.

Seul, interdit, me voilà donc devant ton redoutable et sombre pont, incompréhensible éternité ! Je rends en ta présence la promesse fallacieuse de bonheur que le destin me donna; je la rends telle qu'on me la donna jadis, et la joie m'est inconnue.

C'est devant ton trône, que j'élève ma complainte, mystérieuse et céleste rémunératrice ! Une douce croyance s'est répandue sur notre étoile ici bas; là haut, dit-on, tu es assise tenant en main la balance de la justice et du châtiment, le glaive inexorable.

Là, dit-on, de noires terreurs attendent le méchant, des joies célestes deviennent la part du juste. Là, tu sais découvrir les replis les plus cachés du cœur, résoudre les problèmes imposans de la Providence et de l'éternité, et tenir à l'infortune compte de ses souffrances.

Là, dit-on, le proscrit retrouve les douceurs du lieu natal, et là se trouve le terme du sentier épineux de la vertu. Avec le nom d'un être céleste que l'on me désigna sous le nom de vérité, que le grand nombre fuyait, qui ne recevait l'hom-

mage que de quelques-uns, fut retenu de ma vie orageuse le frein trop rapide à s'échapper.

Dans une autre et suprême existence, de tes œuvres tu trouveras le salaire, me dit une voix inconnue; mais ta jeunesse m'appartient ici-bas, ton salut dépend de ta passive obéissance; j'acceptai, résigné, la promesse de la rémunération à venir, et sans murmure, de mes félicités je consommai le sacrifice.

« Donne-moi l'épouse si chère à ton cœur, Laura, la moi-« tié de toi-même; au-delà du tombeau, tes douleurs te rap-« porteront avec usure. » Je l'arrachai, saignante, de mon âme déchirée; mon cœur se brisa, elle me fut enlevée, et le cruel arrêt s'accomplit pour toujours.

C'est de l'empire des morts que tu dois donc attendre tes tardives compensations, répétaient d'outrageans railleurs groupés autour de moi. Promesses mensongères, espérances fallacieuses; brillantes illusions, pour des vérités consolantes. Toi-même, tu ne seras plus quand le prestige sera évanoui soudain.

J'entendais ainsi les serpens de l'impiété exhaler leur venin en blasphèmes sacriléges : « Quelle frayeur et quel espoir te causent, osait-elle dire, ces prestiges consacrés par le seul néant? Que peuvent ces créations fabuleuses, appuis insuffisans appelés au secours d'un monde débile, créés par l'imagination des hommes pour soulager leur désespoir! »

« Quel est cet avenir couvert par des tombeaux? cette « éternité dont tu parles avec emphase, imposante par le « voile dont elle est enveloppée? Ombre gigantesque enfan-« tée par nos propres frayeurs dans le miroir effrayant de « notre conscience timorée?

« L'IMAGE mensongère de formes jadis vivantes, la momie « pétrifiée du temps, retenue en imagination dans les froids « déserts du tombeau par le baume puissant de l'espérance, « n'est-ce pas là peut-être l'immortalité dont ta confiance en- « trevoit les régions lointaines, à travers les misères rétré- « cies de la réalité ?

« POUR des espérances démenties journellement par les « coups de l'anéantissement universel, tu donnas des biens « certains et légitimes. Six mille ans, la mort a gardé le si- « lence ; quelle ombre consolatrice sortit du tombeau pour « annoncer les jugemens de ton auguste rémunératrice ? »

INCORRUPTIBLE cependant dans ma croyance, je vis, ô in- pénétrable avenir, le temps et la nature dans son éclat s'en- fuir vers tes rivages mystérieux. Abandonné par elle, je restai seul, pareil à un cadavre flétri ; en vain, je fis reten- tir ma voix vers l'empire des ombres ; inébranlable, je res- tai appuyé sur le serment céleste, et j'attendais la délivrance.

DE mon bonheur, je t'ai sans partage consommé le sacri- fice, m'écriai-je enfin, en me précipitant devant le trône de la justice éternelle. Avec le dédain courageux de la foi, je repoussai toujours les outrages d'une foule impie. Éternelle rémunératrice, tes biens seuls me parurent dignes d'amour, donne, donne enfin le prix de ma constance.

« D'UNE égale amour, j'aime tous mes enfans, s'écria sou- « dain la voix d'un génie invisible. Deux fleurs, continua- « t-elle, entendez-le, enfans des hommes ; deux fleurs sont « épanouies pour ceux qui les cultivent avec sagesse ; elles « s'appellent espoir et jouissance. Celui qui sut cueillir l'une, « qu'il cesse aussitôt de prétendre à l'autre : Jouisse quiconque « ne peut *croire*, le précepte est éternel comme le monde.

« Qu'il se prive de jouir le mortel assez heureux pour *croire*;
« l'histoire du genre humain est son jugement irrécusable.

« Tu as espéré, ton destin fortuné déjà t'échut en partage,
« et ta croyance même fut ton secours consolateur, tu pou-
« vais le demander à tes sages, et savoir que ce que le temps
« arrache pendant des minutes, l'éternité ne saurait le rendre. »

A L'ENTRÉE DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE;

ÉPITRE A UN AMI.

Noble ami, où s'ouvre à la paix, où s'ouvre à la liberté un lieu de refuge? Un siècle vient de s'écouler au sein des tempêtes, un autre commence avec le carnage.

Hélas! les liens des peuples sont rompus, et les anciennes formes s'écroulent; ni le vaste Océan, ni le dieu du Nil, ni le vieux Rhin, n'arrêtent plus les fureurs de la guerre. Deux puissantes nations luttent l'une avec l'autre pour posséder l'empire du monde; pour subjuguer les contrées les plus lointaines, elles font briller dans leurs mains l'éclair et le trident.

Il faut que, par chaque région, le tribut de l'or devienne leur partage; et comme Brennus, dans les temps à demi-barbares, l'on voit encore le Franc inexorable mettre son épée d'airain dans la balance de la justice.

Insatiable, avide, le Breton étend au loin ses flottes innombrables comme des bras de Polypes, et prétend fermer comme sa propre demeure l'empire inviolable d'Amphytrite.

Vers les côtes inconnues du pôle méridional, se dirige

incessamment sa course infinie, sans bornes, sans terme, sans entraves! Quelles régions lointaines, quelles immenses contrées qu'il ne sut découvrir! il n'en est point, si ce n'est encore le paradis.....

L'immensité du monde s'étend devant ses regards; le génie de la navigation mesure à peine ses plages tributaires! et dans ces espaces incommensurables, il n'est point de place pour dix heureux ....

Il est donc vrai, des tristes régions de la réalité, le bonheur fuit vers les plaines vagues et heureuses de l'imagination! Le repos, la liberté ne se trouvent plus que dans les songes, et le beau moral ne peut briller que dans les chants.

M..... B...

Élégie sur la mort d'une jeune fille de campagne. (1)

Du haut de la tour couverte de mousse, la cloche fait entendre ses tintemens sourds et lugubres. Les pères, les mères, les enfans, les jeunes mariées versent des larmes, et le fossoyeur creuse tristement une tombe. Enveloppée d'un drap mortuaire, une couronne de fleurs sur sa blonde chevelure, Rose sommeille, Rose qui était la joie de sa mère, l'orgueil et l'ornement du village.

Ses compagnes chéries, pénétrées d'une vive douleur, ne songent plus aux danses ni à leurs jeux folâtres : elles restent

(1) Cette élégie charmante et pleine de douceur, est de Hoelty. Le mètre dont le poète allemand a fait usage est le trochée. Ce retour continu d'une longue et d'une brève produit une harmonie sourde et lugubre qu'il serait difficile de conserver dans une traduction quelconque. J'ai suivi le plus fidèlement que j'ai pu l'ordre des idées et la marche des vers.

immobiles auprès du cercueil; et, les yeux mouillés de pleurs, tressent pour leur tendre amie, une couronne de cyprès. Hélas! aucune jeune fille ne fut plus digne de larmes que toi, ô fille aimable et vertueuse! et dans le ciel, il n'existe pas une âme plus pure que celle de Rose.

On l'eût prise pour un ange, lorsque, dans son habit de bergère, elle était assise devant la porte de son humble cabane. Les fleurs de la prairie lui servaient de bijoux, et un bouquet de violettes faisait la parure de son sein: l'aile caressante du zéphir était son éventail; et, au matin, elle cueillait dans le bocage ses plus beaux ornemens. Cette source argentée lui tenait lieu de miroir, et l'onde fraîche de ce ruisseau était le fard dont elle colorait son visage.

La modestie se répandait comme la douce clarté de la lune sur ses joues vermeilles et dans ses regards; jamais, non jamais l'ange de l'innocence n'abandonna cette fille charmante. Les yeux des jeunes garçons du village se portaient, ivres d'amour, vers les appas de l'aimable bergère: mais aucun autre que son fidèle amant ne put jamais émouvoir son cœur.

Aucun autre que son cher Guillaume! la fête du printemps appelait ce couple vertueux dans le bois de hêtres; là, sous le vert feuillage que pénétrait l'azur des cieux, ils dansaient en se tenant par la main. Lorsque la moisson arrivait, Rose donnait à Guillaume des nœuds de rubans pour orner son chapeau de moissonneur. Elle s'asseyait auprès de lui sur une gerbe, et par un doux sourire, elle l'encourageait au travail.

Elle liait en gerbe les épis que Guillaume faisait tomber sous la faucille, et en même temps, elle jetait sur son amant, des regards passionnés. Leurs occupations cessaient, lorsque la fraîcheur se faisait sentir, et que le soleil du couchant commençait à dorer les pâles nuages. Guillaume n'avait rien

au monde de plus cher que Rose; elle était pendant le jour, l'unique objet de ses pensées, et pendant la nuit, l'unique objet de ses songes. Les esprits célestes ne s'aiment pas plus que ne s'aimaient Rose et son fidèle Guillaume.

Guillaume ! infortuné Guillaume ! les sons de la cloche funèbre se font entendre, et les chants lugubres commencent ! couvert de crêpes, le triste cortége s'avance avec lenteur et la guirlande de cyprès flotte au gré des vents. Guillaume se traîne languissamment avec son livre de cantiques au bord de la fosse; il essuie, avec le linceul blanc, les larmes qu'il répand en abondance.

Repose doucement, âme innocente et pieuse, jusqu'au moment où le sommeil de la mort disparaîtra pour jamais. Sensible Philomèle ! gémis au déclin du jour sur son tombeau, et chante un air triste et douloureux. Et vous, zéphires du soir, soupirez mélodieusement comme la lyre, à travers les fleurs qui croissent sur sa tombe; et puissent deux tendres tourterelles, faire leur nid sur le tilleul du cimetière !

Grangeret de la Grange.

VARIÉTÉS.

LE PLUS GRAND QUADRUPÈDE DU MONDE.

Depuis long-temps l'attention du monde savant est excitée, par ces restes fossiles d'animaux d'une espèce inconnue, qu'on a trouvés à plusieurs reprises en différens endroits, mais principalement dans l'Amérique septentrionale, et en Sibérie.

La première découverte de ce genre, dont on ait un témoignage authentique eut lieu à *New-York* en 1705. Comme on trouva successivement des os fossiles, en d'autres endroits, on crut qu'ils appartenaient à des géans, à des éléphans, ou à des hippopotames; mais en Russie et en Amérique, ils furent désignés par le nom d'ossemens ou dents de *mammoth*.

Ces dents et ces ossemens mutilés, épars, et sans cohérence, il était très-difficile de deviner la classe des animaux auxquels ils appartenaient; mais à la fin du dernier siècle, on a obtenu deux squelettes complets: l'un se trouve conservé au Musée de Philadelphie, et l'autre, dont je vais rendre compte, je l'ai vu à Londres en 1803, chez son propriétaire, M. Rembrandt Peale, qui le faisait voir au public, et qui me dit qu'il le porterait dans toutes les capitales de l'Europe.

Ce squelette colossal avait été trouvé à New-York en 1799; il y en manquait d'abord plusieurs parties, ce qui fit répéter les recherches dans le même endroit; et l'on parvint enfin à compléter l'animal en 1801. Dans ces recherches, on découvrit aussi les ossemens qui composent le squelette qui est conservé à Philadelphie.

Cet animal est décidément carnivore; et à le considérer par sa grande masse, on peut dire, que de même que l'éléphant est à la tête des frugivores, le *mammoth* est le premier dans l'échelle des carnivores.

Le mammoth a deux défenses énormes comme l'éléphant, mais d'une contexture un peu différente, et retournées en spirale. On a cru devoir les placer comme celles de l'élé-

phant, la pointe dirigée en haut; mais bien des personnes pensent qu'on devrait les diriger vers la terre.

La forme des dents et des mandibules, indique absolument que c'était un animal carnivore, extrêmement différent de celui dont le squelette est conservé au cabinet royal d'Histoire Naturelle à Madrid. Ses pieds ont quelque analogie avec ceux du Rhinocéros. Il a dix-neuf paires de côtes, lesquelles sont arquées, et non plates comme celle de l'éléphant.

Les Indiens de l'Amérique septentrionale conservent une tradition très-antique, qui confirme l'existence et l'extirpation de cette espèce d'animaux. Elle mérite d'être rapportée par sa singularité. Voici ce qu'elle contient :

« Il y a déjà dix mille lunes, que cette terre occidentale « était entièrement couverte de forêts épaisses. Long-temps « auparavant, des hommes pâles qui commandaient le tonnerre et la foudre, se jetèrent sur les ailes du vent pour détruire ce jardin de la nature. A cette époque, où des bandes « de bêtes féroces, et des hommes aussi libres qu'elles, étaient « les seuls maîtres du pays, il existait une race d'animaux « *grands comme un précipice affreux*, cruels comme des « panthères sanglantes, légers comme l'aigle qui se précipite, et terribles comme l'ange de la nuit. Les chênes craquaient sous leurs pieds, et le lac diminuait quand ils venaient y éteindre leur soif. C'était en vain qu'on tirait contre « eux le fort javelot; la flèche aiguë était également inutile. « Les forêts étaient dévastées et réduites par ces animaux, en « farine : on entendait de tous côtés les gémissemens des animaux expirans, et des contrées entières habitées par des « hommes, étaient détruites dans un moment.

« Les clameurs qu'excitait cette désolation, s'étendant de « tous côtés jusque dans la région de la paix qui est à l'ouest, « l'Esprit bon s'interposa pour sauver les malheureux : un « éclair fourchu brilla, et un très-grand coup de tonnerre » ébranla le globe ! Les feux du ciel furent lancés seulement « contre les cruels destructeurs, et les échos des montagnes « retentirent des mugissemens de la mort.

« Tous furent tués, excepté un mâle, le plus féroce de la « race, contre lequel les traits du ciel frappaient en vain. « L'animal monta sur le sommet le plus bleu, d'où sort la

« source du *Monangahéla*, et par ses terribles rugisse-
« mens, il bravait toute vengeance. La foudre rouge cassa
« un très-haut chêne, et lança contre lui les éclats de cet
« arbre; mais à peine effleurèrent ils la peau du monstre en-
» ragé. A la fin, la fureur le rendit fou; il fit un grand saut
« par-dessus les vagues de l'ouest, et il règne actuellement
« monarque absolu du désert; il règne malgré la toute-puis-
« sance divine (1). »

Il paraît qu'anciennement, il exista en Amérique, peut-être en même temps, quatre genres d'animaux d'une grandeur énorme, et d'une nature très-différente, ou même opposée : 1°. le mammoth, qui est carnivore; — 2°. un animal frugivore, très-différent de l'éléphant, et plus grand que lui; — 3°. un grand taureau indien; — et 4°. un animal paisible, tel qu'on le voit par les restes trouvés en Virginie, et par le magnifique squelette découvert dans l'Amérique méridionale, et qui se trouve dans le cabinet royal d'Histoire Naturelle à Madrid.

Quoique, à la rigueur, il fût possible que ces genres d'animaux existassent encore dans les contrées jusqu'à présent inaccessibles à nos recherches, au centre de l'Afrique, aux pôles, ou au fond de l'océan, cependant tout porte à croire par d'autres considérations, que ce sont des genres ou des espèces perdues; mais dans ce cas aussi, quelle foule de conséquences présente ce problème !

Je crois que *Strahlenbérga* dit, que le nom russe *mammoth*, est une corruption de *memoth*; lequel nom sort de l'arabe *mehemot*, qui a la même signification que le *behemot* de Job, dans l'Ecriture-Sainte; et il paraît qu'on l'a appliqué à tous les animaux d'une grandeur extraordinaire.

Les dimensions de ce squelette rapportées dans une description donnée par le propriétaire, en mesures anglaises sont les suivantes :

Hauteur sur l'épaule, 11 pieds. — Hauteur jusque sur hanches, 9 p. — Longueur de la barbe jusqu'à la croupe, 15 p. — Longueur de la pointe des défenses jusqu'au bout de la queue, en suivant la courbe, 31 p. — *Id.* en ligne

(1) Quelle allégorie !

droite, 20 p. — Diamètre du corps, 5 p. 8 p. — Longueur de la mandibule inférieure, 2 p. 10. p. — Le poids de la même, 63 livres et demie. — Longueur de la tête, 3 p. 2 p. — Longueur du fémur, 3 p. 7 p. — Sa plus pet. circonfér., 1 p. 6 p. — Longueur du tibia, 2 p. — Longueur de l'humerus, 2 p. 10 p. — Sa plus grande circonférence, 3 p. 2 p. et demi. — La plus petite, 1 p. 5 p. — Longueur du radius, 2 p. 5 p. et demi. — Circonférence du coude, 3 p 8 p. — Longueur du scapula, 3 p. 1 p. — Longueur de la plus grande vertèbre du dos, 2 p. 3 p. — La côte la plus longue, hors le cartilage, 4 p. 7 p. — Longueur de la première côte, 2 p. — Longueur de l'os de la poitrine, 4 p. — Longueur des défenses, 10 p. 7 p. — Circonférence d'une dent, 1 p. 6 p. et demi. — Poids de la même, 4 livres dix onces. — Poids total du squelette, plus de mille livres.

Le Ch. B.

Gazette Littéraire.

ANGLETERRE.

M. le major Ouseley, qui, par ses utiles travaux, et d'immenses sacrifices pécuniaires s'est acquis une juste célébrité parmi les orientalistes d'Angleterre, méditait depuis longtemps le projet de parcourir plusieurs contrées de l'Asie. La nomination de sir Gore Ouseley, son frère, à l'ambassade de Perse, lui a procuré l'occasion de réaliser ce louable projet. Ces deux frères qui se sont rendus également recommandables dans leurs carrières respectives, partirent de Londres au mois de juillet 1810. Ils visitèrent Madeire, Rio de Janeiro, Ceylan, Cotchin et Bombay; en suivant la route du célèbre capitaine d'Alexandre, Nearque, qui a aussi remonté le golfe Persique, nos voyageurs abordèrent à Aboucheher au mois de mars 1811. Delà, ils se rendirent à Chyrâz, où la légation séjourna plusieurs mois. M. le major Ouseley profita de cette circonstance pour satisfaire un désir bien naturel à un savant qui s'est occupé comme lui de l'ancienne histoire de Perse (1). Il alla visiter les vénérables et imposantes ruines de Persépolis, que les Orientaux nomment *Tchehel-Minâr* (les quarante colonnes). Il se rendit ensuite à Ispahan, examinant avec une attention toute particulière, les places remarquables situées sur la route qu'il parcourait, et dont il s'est plus d'une fois écarté, par des motifs que l'on conçoit aisément. Les observations qu'il a recueillies pendant un sé-

(1) On doit à M. le major Ouseley la publication du texte et une traduction anglaise du *Djèhân-ârâ*, Abrégé de l'ancienne histoire de Perse. Londres, 1809. Cette traduction et les notes qui l'accompagnent n'étaient que des *études* pour le grand ouvrage dont il est fait mention à la fin de cette notice. M. Ouseley a aussi inséré des notes fort curieuses relatives à l'histoire et à la littérature des anciens Persans dans ses *Oriental Collections*.

jour de plusieurs mois dans l'ancienne capitale des Sofys, ne seront pas moins intéressantes pour le philosophe qui médite sur la chute des empires, que pour le philologue, qui met trop souvent les mots à la place des choses. Arrivé à Thehrân, capitale actuelle de la Perse, M. Ouseley quitta la légation pour faire une excursion extrêmement intéressante le long de la mer Caspienne. Il a traversé en différens sens le Mazendérân, le Tabaristân (l'Hyrcanie des anciens), en suivant la route de Feyrouz-Kouh et de Damavend; il visita les villes de Jâry, d'Achref, de Balfrouch, d'Amol, etc. il se trouvait dans l'été de 1812 à Tebryz, que nous nommons improprement Tauriz; mais ayant été chargé de porter à S. A. R. le prince régent des lettres et des présens de Fath Aky-Châth, empereur de Perse, il partit de Tauriz au mois de juillet 1812, pour se rendre en Angleterre, en traversant l'Arménie par Nakhdjévân, Eryvân, Erzeroum, Karc, Thocât, Amasie, etc. Arrivé à Constantinople, notre voyageur trouva cette vaste capitale désolée par la peste, et ses apathiques habitans, plus obstinés que jamais dans leur résignation et dans leur imprévoyance Frappé d'une juste horreur à la vue de ces scènes de désolation, M. Ouseley repassa sur la côte d'Asie, et prit le chemin de Magnésie et de Smyrne. Dans cette dernière ville, il trouva une frégate de sa nation, qui le conduisit en Angleterre, non pas sans qu'il eût visité Scio, la flotte en croisière devant Toulon, Minorque, Alicante, Tétouan, sur la côte d'Afrique, Gibraltar; enfin vers la mi-novembre 1812, il toucha le sol de son pays natal. Il suffit de connaître le zèle de M. Ouseley, sa passion pour la solide instruction, et d'avoir une idée de l'étonnante variété de ses connaissances, pour imaginer tous les genres d'acquisition qu'a dû faire cet infatigable savant, dans le cours de ce scientifique pélerinage. Pierres gravées, médailles, bas-reliefs, inscriptions, manuscrits, etc. etc., il n'a rien négligé, et aucun sacrifice ne lui coûtait pour acquérir les objets qui lui paraissaient dignes d'attention; et nous connaissons assez son caractère libéral, et la noble ardeur dont il est animé, pour croire qu'il ne mettra pas moins d'empressement et de générosité à faire jouir le public de ses belles acquisitions. Nous ne craignons donc pas d'affirmer que ses trois cents dessins de cartes, de vues, de costumes, ne resteront pas ensevelis

dans son porte-feuille: ce sera d'agréables et utiles ornemens pour la relation de son voyage, dont il s'occupe déjà, et qui formera au moins deux vol. in-4°. Ce grand travail retardera nécessairement la publication d'un ouvrage très-important, dont M. Ouseley s'occupe depuis long-temps, et qui a été interrompu à cause de son voyage. Mais l'auteur et le public seront amplement dédommagés de ce retard, par le perfectionnement que ces deux circonstances procureront à ce grand ouvrage. Je veux parler ici de l'*Histoire d'Alexandre-le-Grand, composée d'après les auteurs grecs, latins et orientaux, comparés entre eux.* Elle allait être livrée à l'impression, quand l'auteur partit d'Irlande en 1810. Ses voyages, ses recherches, ses acquisitions, et surtout ses remarques personnelles sur une bonne partie de la route qu'a suivie le conquérant Macédonien à travers la Perse, procureront un nouveau degré d'importance et d'authenticité à ce grand ouvrage, qui soutiendra le parallèle avec l'*Examen critique des historiens d'Alexandre*, dont la seconde édition, prodigieusement augmentée, a mis le sceau à la réputation du respectable et infortuné baron de Sainte-Croix.

LANGLÈS.

LONDRES. — M. Longman, l'un des plus riches libraires de notre capitale, a publié, il y a quelque temps, un grand ouvrage de luxe, qui a pour titre; *Interesting selections, etc.*, c'est-à-dire, *Choix intéressant d'objets de la nature animée, accompagnés de scènes pittoresques, gravées et coloriées;* par le célèbre William Daniell. Un vol. gr. in-4°. contenant 50 planches avec un texte descriptif. — On a tiré de ce superbe ouvrage, vingt exemplaires sur papier des Indes.

— Le même libraire a publié une quatrième édition de l'excellent ouvrage d'Eloy Brater, intitulé: *Rural philosophy, etc.*, c'est-à-dire, *Philosophie rurale*, ou *Réflexions sur les sciences, la vertu et le bonheur, relativement à une vie retirée; à l'occasion de l'ouvrage* sur la solitude, *publié en allemand* par Zimmermann, 1 vol. in-8°.

— M. Miller, libraire, a mis au jour les deux ouvrages sui-

vants : *Sketch of the political history, etc.*, c'est-à-dire, *Essais sur l'histoire politique de l'Inde, depuis l'introduction du bill de M. Pitt en* 1784 *jusqu'à nos jours;* par John Malcolm, résident à Mysore, et ci-devant envoyé à la cour de Perse. Deuxième édition, vol. gr. in-8°.

— *A Chronological Abridgement, etc. Abrégé chronologique de l'histoire de la Grande-Bretagne, depuis la première invasion des Romains jusqu'au commencement du présent règne;* par A. F. Bertrand de Molleville, 4 vol. in-8°.

— Le même M. Miller a aussi publié un ouvrage très-important intitulé : *Memorandum*, ou *Souvenirs du voyage de lord Elgin en Grèce, avec un supplément contenant deux lettres du président de la Société royale; des notes sur* Phidias, *et son école, et la description d'un bas-relief du Panthéon, actuellement au Musée Napoléon*, par M. Millin; vol. in-8°., avec trois planches gravées par *Moses*, d'après d'anciens bas-reliefs. Cet ouvrage a obtenu un grand succès dans toute l'Angleterre.

— Le célèbre auteur des *Misères de la vie humaine* a publié un ouvrage satirique, qui a pour titre : *Bibliosophia, etc.*, c'est-à-dire, *Bibliosophie*, ou la *Science des livres, contenant un aperçu de la gloire, du plaisir et des prérogatives de la vocation importante de rassembler des livres*, vol. in-8. — L'auteur a ajouté à son ingénieux travail, un *Parallèle entre les douze travaux d'un éditeur, et les douze travaux d'Hercule.*

— M. Miller a publié une cinquième édition du fameux ouvrage intitulé : *An Essay on the art of tormenting, etc.*, c'est-à-dire, *Essai sur l'art de tourmenter ingénieusement, avec des règles pour l'exercice de cette étude amusante, et quelques instructions sur les moyens de faire enrager toutes nos connaissances.* Vol. in-8°., orné d'une gravure. — Cette spirituelle satire est attribuée à *Miss Jane Collyer*, intime amie de *Fielding*. La planche gravée par Gillray représente un chat tourmentant une souris.

— M. Longman a donné au public la troisième édition d'un excellent ouvrage dont voici le titre : *Essays on the nature and principles of Taste, etc.*, c'est-à-dire, *Essais sur la na-*

ture et les principes du goût; par Archibald Alison, 2 vol. in-8°. ; Cette troisième édition a été augmentée d'observations sur l'origine de la beauté de la forme humaine.

— C'est à M. Miller que nous devons encore la publication de l'ouvrage suivant : *Twentyfour large views, etc.*, c'est-à-dire, *Vingt-quatre grandes vues en Arabie, en Abyssinie, en Egypte*, etc., *exécutées d'après les dessins de M. Henry Salt, pendant ses voyages avec le lord* Valentia, *et par ordre du gouvernement anglais.* Un vol. gr. in-fol. — Ces Vues supérieurement gravées et coloriées sont de vingt-quatre pouces de hauteur, sur dix-huit de large, et renfermées dans un porte-feuille.

— M. Longman a publié, en faveur des Hellénistes, un intéressant ouvrage intitulé : *The Remains of Hesiod, etc.*, c'est-à-dire, *Fragmens d'Hésiode, traduits du grec, en vers anglais, accompagnés d'une introduction et de notes;* par Ch. A. Elton. Vol. in-8°. On a ajouté à cet ouvrage, quelques fragmens de la version des Géorgiques d'Hésiode, par Georges Chapman.

ALLEMAGNE.

Halle. — M. J. Eberhard a publié un ouvrage curieux, qu'il a intitulé : *Handbuch der Aesthetik, etc.*, ou *Manuel des beaux-arts et des belles-lettres*, 3 vol. in-8°.

— Le savant orientaliste, M. de Dietz, nous a donné un très-bon ouvrage intitulé : *Weseutliche Betrachtungen, etc.*, c'est-à-dire, *Observations essentielles*, ou *Histoire de la guerre entre les Ottomans et les Russes, pendant les années* 1768 *à* 1774, écrite par Resni-Ahmed-Efendi; traduite du turc, et accompagnée d'observations. Un vol. gr. in-8°.

Berlin. — M. Rudolphi a publié, il y a quelque temps, un ouvrage intéressant qui a pour titre : *Beitraege zur anthropologie, etc.*, c'est-à-dire, *Mémoires* d'*anthropologie et* d'*histoire naturelle.* Un vol. in-8°. de 188 pages. — L'ouvrage commence par un discours sur la vie et les écrits du célèbre Pallas, accompagné de son portrait. Les mémoires sont au nombre de trois. Ils renferment des idées neuves sur la clas-

sification des animaux. L'auteur termine son travail par des considérations sur les rapports de la beauté entre les deux sexes parmi les hommes et les animaux.

— M. Reuss vient de publier le dixième volume du *Repertorium commentationum a societatibus litterariis editarum.* — Ce volume a été accueilli avec autant d'empressement que ceux qui l'ont précédé.

— M. Hossfeld a donné au public un ouvrage important intitulé : *Stereometrie, etc.*, ou *Traité de stéréométrie théorique et pratique, avec une méthode de taxer la capacité des arbres isolés et celle des forêts entières.* Un vol. in-4°. de 256 p., accompagné de six planches et de huit tableaux. — Cet ouvrage ne forme qu'une partie d'un travail plus étendu sur la *Science forestière-mathématique*, que l'auteur se propose de publier par la suite.

Goettingue. — On vient de publier une nouvelle traduction allemande de l'excellent ouvrage de M. Chrestien, médecin français, qui a pour titre : *Méthode Iatroleptique.* Un vol. in-8°. de 480 pages. — Cette traduction a été faite d'après la troisième édition française, et elle contient, toutes les corrections et additions de l'auteur.

RUSSIE.

Pétersbourg. — M. Théodossios Komas, savant ecclésiastique Grec, natif de Tricca en Thessalie, a publié, il y a quelque temps, un excellent Dictionnaire grec-moderne, russe et français, qu'il a dédié à S. M. l'Empereur Alexandre. Cet ouvrage forme deux vol. grand in-4°., imprimés avec beaucoup de soin.

Moscou. — La Société d'histoire naturelle de cette ville vient de publier le troisième volume de ses *Mémoires.* Ce volume renferme d'excellentes notions sur la zoologie, la botanique et la minéralogie de la Russie.

MERCURE ÉTRANGER.

N° XVII.

LANGUES ORIENTALES.

LITTÉRATURE HÉBRAÏQUE.

TRADUCTION du prologue d'un Poëme hebreu, composé à Berlin, dans le dix-huitième siècle.

LE poëme hébreu, dont je traduis, dans ce numéro, le prologue, et dont je traduirai successivement dans ce journal, plusieurs des principaux et des plus brillans chapitres, a été composé à Berlin, il y a vingt-cinq ans, par Hardwig-Veselise, qui passa une grande partie de sa vie dans cette capitale, et mourut à un âge extrêmement avancé à Hambourg, comme rabin des Juifs portugais de cette ville. Dans les études de ma première jeunesse, j'ai traduit presqu'entièrement ce poëme, dont la teinte et le sujet sont aussi antiques que la composition en est moderne. Les orages d'une vie agitée m'ont empêché jusqu'ici de mettre ce travail en ordre et de songer à sa publication. Eloigné en ce moment de tout ce qui me rappellerait mes premiers travaux, je refais, pour continuer à payer mon tribut à une entreprise dont je m'honore d'être devenu collaborateur, pour justifier d'honorables suffrages et en mériter d'autres qui ne le seraient

pas moins, ce que j'ai commencé, il y a déjà de longues années et dans des circonstances bien différentes.

Je donnerai peut-être, dans un des prochains N^os^, une notice plus détaillée sur la vie et les ouvrages de Hardwig-Veselise, et j'aurai en même temps peut-être l'occasion de faire remarquer le phénomène singulier, et même unique dans l'histoire, d'une langue qui reprend soudain après de longs siècles d'oubli et de corruption, l'éclat et la pureté qui la caractérisaient dans les premiers temps de sa force et de sa splendeur. Tel est le phénomène que présentent les écrits composés en hébreu à Berlin, alors que florissait, dans la littérature et la philosophie en général, et dans sa secte en particulier, le célèbre Moses Mendelshon. Hardwig-Veselise est, sous ce rapport, un des hommes les plus justement célèbres de son école; cet homme étonnant a fait retentir les bords de la Sprée, des accens de la lyre d'Asaphe et de David; dans ses poëmes écrits dans un hébreu digne des temps qui appartiennent à l'âge d'or de cette langue, on retrouve souvent la douceur de l'un, et l'imagination de l'autre, et toute la pompe du style oriental. Il y a près de dix ans que j'ai publié dans le *Magasin encyclopédique* de l'infatigable et savant M. Millin de l'Institut, une notice historique sur le livre de Job, très-probablement le plus ancien monument littéraire que nous offre la plus ancienne langue du monde: quelques années après j'ai publié la traduction de l'*Appréciation du Monde* de Bedrachi ou Jedaia, célèbre docteur Juif, qui florissait au treizième siècle (1): en publiant maintenant la traduction

---

(1) Dans le dernier précis des travaux de la société académique de Nancy, M. Michel Berr a aussi donné un nouveau travail sur la littérature hébraïque, et qui se rapporte à la même époque de cette littérature. C'est la traduction d'un ouvrage du célèbre Maymonide, docteur juif du douzième siècle, *les Huit Chapitres*, ouvrage de morale et de métaphysique, avec une notice sur la vie et les ouvrages de Maymonide. Ce travail, analysé dans le précis de la société dont nous venons de parler, sera publié en entier.

(Note des Editeurs.)

d'un poëme hébreu du dix-huitième siècle, j'aurai cherché à faire connaître successivement les trois époques marquantes de la langue hébraïque : d'abord l'époque qui est incontestablement la plus ancienne, et qui précéda sans doute même celle des prophètes de l'ancienne loi ; ensuite l'époque du moyen âge, quand la langue de l'inspiration et de l'enthousiasme était devenue, après s'être altérée et dénaturée, la langue de la métaphysique et de la philosophie, et enfin celle où, par une étrange métamorphose, le plus antique idiôme de la terre en renaissant de ses cendres, reparut dans les temps les plus modernes avec la teinte caractéristique qui le distinguait autrefois. Hardwig-Veselise a composé des ouvrages de morale et de théologie, et des poëmes lyriques sur des sujets de divers genres; et enfin un poëme épique, dont je fais connaître ici le prologue. Ce dernier ouvrage est intitulé en hébreu *Sir Hatiferes* ou *Chant de la Majesté :* il a pour objet l'histoire et les événemens du législateur divin des Hébreux, depuis sa première vocation jusqu'aux Tables de la loi. On n'en a jamais rien traduit en français; des littérateurs allemands très-distingués en ont donné des traductions en vers, entr'autres M. Houffnagel, célèbre prédicateur de Francfort. L'auteur se sert, dans tout le cours du poëme, d'un rhythme mesuré et métrique, inconnu dans l'ancienne poésie des Hébreux (qui ne consistait que dans un retour irrégulier ou périodique du même nombre de mots ou de syllabes) et qui a été employé par les hébraïsans modernes. Dans le prologue, Veselise a même employé la rime, qui ajoute en hébreu à la richesse de la versification, sans ajouter à sa difficulté, l'uniformité de la terminaison, qui est dans cette langue le résultat de la ressemblance de genre, de nombre ou de personnes, y rendant l'usage de la rime beaucoup trop facile. Le genre ascétique que comporte le sujet de l'ouvrage ne sera peut-être pas du goût d'un grand nombre de lecteurs; cependant, la loi donnée sur le Mont-Sinaï, le Règne des Pharaons en Egypte, sous quelques rapports encore couvert d'un voile mystérieux, même pour le flambeau de l'histoire et de la critique, sont des événe-

mens qui, pour les hommes de toutes les opinions et de toutes les croyances religieuses, paraîtront sans doute, rappeler une époque digne, par sa nature et son importance, des méditations du philosophe, des recherches du savant, de la piété et du recueillement du *croyant*, et enfin de l'enthousiasme du poète. La source respectable et inspiratrice dans laquelle Veselise a puisé les antiques traditions qu'il a chantées, ont fourni aussi parmi les modernes, les sujets d'immortelles compositions poétiques à Milton, Gesner et Bitaubé. Si l'admiration pour leurs ouvrages n'est pas encore épuisée, il me paraît encore plus naturel de penser que l'on apprendra avec intérêt à connaître un auteur qui a traité avec succès des sujets semblables dans une langue que, depuis un si grand nombre d'années, on avait perdu l'habitude d'écrire et de parler. La renaissance très-prochaine de toutes les études utiles et intéressantes, à l'ombre de l'olivier de la paix, sous l'auguste influence d'un monarque éclairé, libéral et religieux, qui honore et aime les lettres, parce qu'il les connaît, et sait apprécier leur heureuse et puissante influence, me confirme dans cette idée. Enfin je n'aurai plus rien à ajouter à l'éloge de l'ouvrage de Veselise, quand j'aurai dit qu'il a paru digne dans son ensemble de l'estime, et dans quelques-unes de ses parties, de l'admiration de l'illustre et modeste Orientaliste français, qui doit à l'étude et aux travaux de la langue hébraïque une grande partie de la gloire attachée à son nom dans la république des lettres européennes. Il n'est pas besoin de nommer M. le baron S. de S. La mémoire de Hardwig-Veselise a été l'objet d'hommages honorables, mérités, non seulement dans sa secte, au milieu de laquelle il a exercé à la suite de Moses Mendelshon, une grande influence morale, mais non moins dans le monde littéraire, par les amis de la littérature orientale, cultivée avec tant de succès en Allemagne, par les admirateurs d'une imagination féconde et riche, et des plus touchantes vertus sociales, domestiques et religieuses.

Dieu tout-puissant, qui habite avec les chérubins, que ta majesté est redoutable! ce que renferme cette terre ici-bas, et le vaste firmament; sont également l'ouvrage de tes mains. Aux créatures animées, aux séraphins célestes, tu ordonnas d'exister. Dieu redoutable, qu'est-ce que l'homme, pour mériter ton attention! Qu'est-il pour que tu approfondisses son cœur, que tu remarques ses actions diverses; et qu'au milieu de ses demeures tu choisisses un sanctuaire!

Dès l'origine du monde, tu le plaças dans un jardin planté de ta main divine; là, tu fis reluire sur lui les rayons de ta gloire, tu lui fis connaître ta loi auguste. Que n'observa-t-il cette loi sacrée, sa vie serait éternelle! Il embrassa le crime : de l'Eden céleste il fut expulsé avec justice; mais sa race ne tomba pas dans une disgrâce irrévocable. La gloire de ton nom luit encore sur la tête du juste, comme la couronne royale sur la tête des monarques.

Les enfans de l'homme se jetèrent de nouveau sur la terre, dans les voies de la perversité; dans ton juste ressentiment, tu juras leur perte, tu juras de les exterminer sans retour; mais dans la coupe de ta colère tu mêlas les gouttes de la grâce divine; par ton arrêt un juste survécut aux ravages du déluge : ta main le préserva des flots destructeurs; tu sauvas sa famille. Sur Noé et ses enfans se répandirent les faveurs de tes bénédictions.

Cependant le fils de l'homme se multipliait encore, le vice embrassa tous les cœurs, le frein des mœurs fut brisé partout, les ténèbres les plus profondes allaient couvrir la terre; mais la lumière d'Abraham fit briller son éclat sur elle, et le premier, il fit connaître à ses habitans les merveilles de ta grandeur.

Tel que les cieux racontent ta majesté, tel que le firma-

ment raconte les œuvres de tes mains, tel sa bouche proférait ta sagesse et la grâce découlait de ses lèvres. De ce mortel aux mains pures, au cœur irréprochable, l'univers apprit que l'homme n'est pas créé en vain, et que même le ciel et l'éternité sont le but de ses actions ici-bas.

Tu te révélas à lui après de longues années : long-temps déjà, et au sortir de sa maison paternelle, il avait suivi les sentiers de la vertu. Il entra dans l'éternelle et sainte alliance; vierge encore, sa future postérité fut consacrée à ton service. De ses destinées futures, il fut instruit avant qu'elles eussent été amenées par le cours des temps ; dans une nocturne vision, tu les fis apparaître à ses yeux.

Aux temps de sa vieillesse, tu lui fis un présent miraculeux. Cent années étaient écoulées sur sa tête, presqu'autant sur celle de Sara, son épouse, lorsqu'Isaac naquit; par un sacrifice héroïque, il allait sur l'autel devenir la victime, lorsque du haut du ciel, l'ange que tu envoyas, cria au malheureux père : Arrête, c'est pour éprouver ta foi, que ce cruel ordre te fut donné.

De l'homme juste auquel Abraham avait donné la vie, sortit un mortel dont la pureté mérita les faveurs de ton amour; en lui apparaissant, tu donnas à son cœur la force et le courage; d'une lutte merveilleuse avec un être plus qu'humain il sortit vainqueur, tu te révélas de nouveau à lui, lorsqu'à Bethel il venait accomplir de saints vœux; là, tu le bénis en consacrant pour lui et ses descendans, le nom impérissable d'Israël.

De cette tige sainte, sortirent des hommes inébranlables dans la vertu, des tribus vouées à Dieu; de là sortit le peuple devenu ton partage et tes enfans heureux de porter ton nom; fruit brillant d'une vigne céleste, fruit délicieux que rien ne pourra flétrir; Joseph prospéra comme un arbre toujours vert. Tu permis que la haine en Egypte enchaînât son

innocence. Mais en vain, elle le précipitait dans un abîme, ta grâce le fit remonter soudain sur le trône de la domination.

Au peuple de Pharaon tu inspiras l'amour envers le sage, du sein de la captivité appelé par ta sagesse sur le trône des princes, et revêtu de la pourpre par ton arrêt immuable. Il lui fut réservé de préserver du châtiment de la famine, et les frères persécuteurs de son innocence, et la vieillesse de son vertueux père, et le vaste pays sauvé par son génie. Cela fut, ô Dieu, par la parole éternelle qui maintient le firmament, et dont la volonté est indestructible.

Par les sujets de Pharaon, Israël et ses tribus, furent reçus avec transport; dans les portes de leurs villes, ils entrèrent triomphans, ils prospéraient fortunés et paisibles au milieu de leurs plus fertiles pâturages, leur race s'y accrut; leurs enfans s'y multiplièrent comme les habitans de l'onde, leurs biens croissaient, leurs trésors se multipliaient tous les jours. Sous les tentes des fils de Cham, ils vivaient sans crainte et sans orages.

Soudain l'éclat de la lumière du jour se change en ténèbres profondes, la terreur tout à coup s'empare de l'âme du juste, et les angoisses succèdent à l'heureuse sécurité. Le cœur des fils de Cham s'est lassé d'être généreux et protecteur. Le troupeau que tu protéges est devenu l'objet de leur haine, ils forgent de noirs projets, ils s'abandonnent à la ruse et au mensonge, ils tendent des piéges affreux, et le cœur des pervers enfante de sinistres orages.

Voyez le germe fécond plongé au sein de la terre, encore humble et invisible. Un jour il n'étendra pas moins au loin ses racines profondes, ses branches un jour s'élèveront avec orgueil, et ses fruits délicieux parviendront à l'heureuse maturité. Tel fut aussi le sort de la vigne auguste plantée de tes mains, elle parut un instant semblable à la ronce vile et foulée aux pieds. Tes enfans éperdus étaient sans force et sans confiance, mais tu vis leur détresse.

Du haut du firmament, tu dirigeas sur tes fidèles serviteurs les rayons de ta grâce; sur le front de Moïse tu posas le sceau de la sagesse. Par lui tu accablas de châtimens les pervers qui ravageaient ta sainte montagne, et foulaient ton héritage. Ils surent que, pour les actions d'ici-bas, il existe une justice suprême. Ils le surent, quand par ton bras invincible, ton peuple fut arraché de leurs mains.

Créateur du monde, à mes frères dispersés je veux raconter ces merveilles; remplis mes vœux ardens, accomplis mes désirs, et du séjour de la gloire, laisse venir vers mon âme quelques rayons inspirateurs! Seuls, ils peuvent raffermir ma faiblesse, relever mon humilité, et me donner cette force secourable que tu ne refuses jamais à tes pieux adorateurs.

Dieu d'amour, qui, sur les justes qui te sont fidèles, répands des souffles de grâce, permets que j'accoure vers toi, que j'entre dans ton sanctuaire; que je me plonge au sein des mystères de ta foi ineffable et profonde; réservoir inépuisable de sagesse, de vertus et de justice! Là mon cœur et mon esprit pourront s'enivrer à la fois de nobles et éternelles jouissances.

Dicte à ma raison des pensées, à ma langue des paroles de sagesse. Que ma lyre soudain fasse retentir de nouveaux chants à ta gloire; que je puise aussi quelques perles dans l'océan de ta sagesse, mer immense et sans fond, abîme sans fin! Je voudrais en vain essayer de marcher au milieu de ses ondes, si tu ne soutiens l'impuissance de mon zèle.

Alors seulement la joie s'emparera de l'âme de ceux qui écouteront mes accens; ils oublieront alors la crainte et la douleur, quand leurs cœurs seraient flétris par l'infortune, pareils à une lueur prête à s'éteindre, qu'un secours bienfaisant rappelle à une clarté salutaire. Je ferai connaître au monde les merveilles augustes de ton premier prophète; je

raconterai sa mission sublime, et des problèmes des premiers jours ma voix dévoilera les mystères.

D'un sentier trop étroit ta grâce aplanira les voies tortueuses; dans les ténèbres les plus profondes, une clarté soudaine éclaircira mes pas; le juste écoutera les paroles de ma bouche, le récit de tes merveilles; les prévaricateurs de ta loi sainte retourneront vers elle, et mes préceptes rappelleront à la sagesse ceux qui suivront le chemin du délire.

Aux nations de la terre ils apprendront les voies de ta puissance, et feront connaître aux peuples les trésors de ta sagesse. Sous le voile d'une fraternité commune, ils réuniront les enfans d'un même père. J'apprendrai aux tribus dispersées que, si leurs aïeux vivaient sous des despotes inexorables, leurs fils plus heureux vivent sous les lois de monarques vertueux; que des bienfaits d'une loi commune, ils jouissent comme les autres peuples de la terre, et qu'ils vivent avec eux sous le bouclier de la même tendresse.

Puissentmes chants être des accords harmonieux pour l'oreille attentive, un baume pour l'âme égarée, un frein pour la raison éperdue, pour les fils dispersés de l'antique Israël un encouragement consolateur! quand leur cœur se flétrit, quand le chagrin les consume, qu'ils entendent de ma bouche les faits de leurs ancêtres; qu'ils relèvent leur courage abattu; que d'un Dieu rémunérateur, ils espèrent aussi la fin de leurs douleurs, de celui pour qui l'éternité des temps n'est qu'un point de son existence.

Tribus éparses du couchant au lever de l'aurore, d'un bout du monde à l'autre, écoutez le récit d'antiques merveilles, effroi du pervers, et l'espérance du juste. Joseph n'était plus, aux enfans de Jacob avait succédé une génération nouvelle. Des descendans du sauveur de l'Egypte, je veux raconter dans mes chants et les malheurs et la délivrance, etc.

M..... B...

BIBLIOGRAPHIE ORIENTALE.

Fidèles à l'engagement que nous avons pris envers nos lecteurs, de leur faire connaître, autant qu'il dépendrait de nous, les ouvrages de littérature orientale publiés dans l'Inde, nous nous empressons de traduire le catalogue suivant, placé à la suite du *Megha douta* dont nous avons donné une légère idée dans le N° précédent.

GRAMMAIRE.

A Grammar, etc. — *Grammaire de la langue samskrite*, par H. T. Colebrooke. Calcutta, 1805, premier volume.

An Essay on the Principles of the Samscrit Language, by H. P. Forster, Esq. vol. the fort. in-4°. Calcutta, 1810. — *Essai sur les Principes de la Grammaire Samskrite*, etc. in-4°. de 691 pages; plus, 22 pages de préface. C'est la première tentative faite pour développer la grammaire Samskrite, et la mettre à la portée des Européens. La composition de cet ouvrage, que l'auteur a gardé manuscrit pendant plusieurs années, est bien antérieure à la publication des grammaires Samskrites de MM. Carey, Colebrooke et Wilkins.

The grammatical sutras or Aphorisms of Pa'n'ini with selections from various commentators. Nagari character, 2 v. octavo. Calcutta, 1809. — *Soutra grammaticaux*, ou Aphorismes de Panini, avec un extrait de différens commentaires, en caractères Dêva-Nâgary, 2 vol. in-8°.

The Sid'dhanta Caumudi a grammar conformable to the system of Pa'n'ini, by Bhatto'ji Dicshita. Nagari character, one vol. in-4. Calcutta, 1812. — *Le Siddhanta Camoudi*, grammaire rédigée d'après le système de Panini; par Bhatodji Dikchâta, imprimée en caractères Dêva-Nâgary, in-4° oblong de 263 feuillets et une page, imposés dans leur longueur; les caractères du *recto* de chaque page étant disposés

dans le sens inverse de ceux du *verso*, de manière à se présenter toujours dans la position convenable au lecteur qui retourne la page. Ce procédé a été imité des *Olles*, ou *Manuscrits indiens* sur feuilles de palmier.

The Vocabulary of Hémachandra, Nagari character. Calcutta, 1807. — Le *Vocabulaire de Hematchandra*, en caractères Dêva-Nagary, 1 vol in-8°.

The Amera Còs'ha, Me'dini Còs'ha, Trica'n' da S'esha, and Hàràval'i, four original Vocabularies, one vol. in-8°. *Nagari character.* Calcutta, 1807. — *L'Amera Côcha*, le *Midini Côcha*, le *Tricanda Sêcha* et le *Haravati*, quatre dictionnaires originaux, imprimés en caractères Dêva-Nagary.

SOUS PRESSE.

An alphabetical Dictionary Samscrit and english, translated and enlarged from a modern compilation by Raghumani Vidya Bhu'shana, by H. H. Wilson, Esq. — Dictionnaire Samskrit-anglais, suivant l'ordre alphabétique, traduit et augmenté par M. H. H. Wilson, d'après une compilation moderne faite par Raghoumani Videya Bouchana.

LÉGISLATION.

Translation of a Digest of Hindu law compiled, by Jagannàt'ha Tercapanchànana, by H. T. Colebrooke, Esq. 4 vol. large in-8°. Calcutta, 1798. — Digeste des lois hindoues, compilé par Djagannatha Tercapantchanana, et traduit par M. H. T. Colebrooke. Calcutta, 1798; réimprimé à Londres, 1801. 3 vol. in-8°.

The Dayabh'ga or law of in heritance, two treatises translated from, the chapter of the Mitacshara, and the work of Jimu'ta V'ahana; by H. T. Colebrooke, Esq. 1 vol. in-4°. 377 p. Calcutta, 1810. — Le *Dayabaga*, ou *Loi sur les héritages*, deux Traités traduits du chapitre du Mitakchara, et de l'ouvrage de Djimouta Vâhana. *Nota.* La préface du traducteur et ses nombreuses notes placées au bas des pages, renferment les documens les plus précieux sur la jurisprudence, les coutumes et la littérature des Hindous.

Menu Sanhita, or the institutes of Menu in the original text, with the gloss of Cull'uca Bhatta. Nagari character, 1 vol. in-4°. Calcutta 1813. — *Menou Sanhita*, ou le *Texte original des Institutes* de Menou, avec la glose de Callouca Bhatta, imprimé en caractères Dêva-Nâgary. *Nota.* Ce Code si fameux chez les Hindous a été traduit en anglais, par sir William Jones.

Mitàcshara, or a Commentary on the legal work of Ya'jnyavalca; together with the original text. Nagari character, 1 vol. in-4°. Calcutta, 1812. — *Mitakhara*, ou *Commentaire sur le Traité Juridique* d'Yadjnyavalca, avec le texte original, en caractères Dêva-Nâgary.

POÉSIE.

Ritu Sanhàra or Assemblage of the Seasons, Bengali character, 1 vol. in-8°. Calcutta, 1792. — *Ritou Sanhara*, ou *Assemblage des Saisons*, en caractères Bengali.

Gita Govinda or the Songs of Sayadêva. Nagari character, 1 vol. in-8°. Calcutta, 1808 — *Guita Govinda*, ou les *Chants de Djayadêva*, en caractères Nâgary. *Nota.* Sir William Jones a traduit ce poëme en anglais, sa traduction a été insérée dans le troisième volume des *Asiatick Researches.*

Bhagavat Gita. Nagari character, 1 vol. in-8°. Calcutta, 1808. — Le *Bhagavat Guita*, ou les *Dialogues d'Ardjoun es de Krichna. Nota.* Ce fragment du fameux poëme intitulé *Mahà Bhdrata* a été traduit par M. Charles Wilkins, et publié à Londres, en 1785; 1 grand volume in-4°. On trouve à la fin, des notes fort importantes sur la théologie et la philosephie hindoues. Cette version anglaise a été traduite en français par M. Parraud; 1 vol. in-8°, 1787.

The Chan'di, or De'vi Mah'atmya from the Marcan'deya Puràn'a, Nagari character, 1 vol. in-8°. Calcutta, 1808. — Le *Tchandi*, ou *Devi Mâtmeya*, tiré *du Maracandeya Pourana.*

Ghat'a Carpara, and Amera S'ataca, two poems, Nagary character, 1 v. in-8°. Calcutta, 1808. — *Ghata Carpara, Amera Sataca,* deux petits poëmes en caractères Nâgary.

The three first volumes of the Ràmàyana with a prose Translation; by MM. Carey et Marshman. Serampore, in-4°. — Les trois premiers volumes du *Rayamayena*, le texte imprimé en caractères Dêva-Nâgary, et accompagnés d'une version anglaise de MM. Carey et Marshmann. *Nota.* Nous n'avons encore pu nous procurer que le premier volume de cet important ouvrage, et nous remarquerons, à notre grand regret, que les libraires de Londres témoignent fort peu d'empressement à faire venir les livres imprimés dans l'Inde; par la même raison, les imprimeurs et libraires de l'Inde et de Serampour mettent peu d'empressement à les leur expédier.

SOUS PRESSE.

The Mâgha Ca'vya with the commentary of Malli Na't'h. — Le *Megha Câvya*, avec un commentaire de Malli Natha.

(LANGLÈS.)

LANGUE ITALIENNE.

La Camilleide, ossia *la Distruzione di Vejo;* — c'est-à-dire : *La Camilléide*, ou *la Destruction de Vejes ;* poëme héroïque; par M. le chevalier Carlo Botta.

[premier article.]

Le Temps, infatigable destructeur de toutes choses, opiniâtre ennemi de toute stabilité, qui semble mesurer ses efforts pour renverser, sur les précautions que nous prenons pour conserver; qui traîne à sa suite les vicissitudes et les ruines; non content de ronger de sa dent acérée les temples, les palais, les édifices les plus solides et qui semblaient destinés à braver ses coups, le Temps se fait également un jeu d'anéantir la puissance des nations, de changer leur physionomie, et quels qu'aient été leurs travaux, leurs exploits, leur grandeur, d'en affaiblir peu à peu la mémoire, et de ne livrer aux siècles à venir que de vains noms, avec des décombres, dont les traces même disparaissent enfin, anéanties par l'éternelle continuité de son action. C'est ainsi que, pour me restreindre au sol classique de l'Italie, l'antique gloire des Umbres, des Aborigènes, des Sicules et des Pélasges s'est éclipsée et n'a conservé qu'un bien faible éclat dans l'histoire et dans les souvenirs des érudits; c'est ainsi que, après avoir enchaîné à leur domination tous les peuples de la péninsule et les deux mers qui baignent ses côtes, les Etrusques

.... Popolo pio,
Che fè 'l mondo con l'arti ornato, e bello,

ont été soumis à leur tour par une troupe d'aventuriers que la nécessité força de s'établir sur les rives du Tibre; c'est ainsi que la langue des Romains, si brillante, si sonore, si pompeuse, si favorable aux grands mouvemens de l'élo-

quence et aux charmes de la poésie, a cessé d'être au nombre des langues vivantes, et que leur majestueuse cité, la métropole du paganisme et de l'univers, est devenue la capitale d'un très-petit Etat; c'est ainsi que les restes des monumens des arts, dont le génie et le goût des conquérans avaient, pour ainsi dire, jonché leurs conquêtes, ne se rencontrent plus qu'épars et mutilés.

Mais si les ravages du Temps se font remarquer à chaque pas, et nous forcent journellement à gémir sur la perte de la grandeur et des illustres travaux des peuples les plus puissans dans les fastes de l'antiquité, la Muse de l'Histoire et l'auguste Poésie sont là, comme sur un roc inattaquable, pour nous commander l'admiration, et, par le tableau des vicissitudes passées, préparer les changemens heureux qui doivent élever et soutenir des nations que le sort des armes et le plus affreux despotisme s'étaient plu d'abord à désoler, ou que l'anarchie avait plongées dans l'humiliation d'une déplorable décadence.

De tous les peuples qui ont brillé sur la terre, le plus étonnant dans le malheur, le plus heureux dans ses entreprises, le plus hardi, le plus fier et le plus adroit dans sa politique, fut, sans contredit, le peuple romain. Du néant, il sut arriver au dernier degré de splendeur, et fonder l'empire le plus vaste qui ait jamais existé. Aussi, tant qu'il y aura des âmes pensantes, la fondation de Rome, l'histoire de ses nombreuses révolutions politiques, son existence colossale, ses écrivains et sa fin tragique, seront l'objet des études et des méditations de tous les âges. L'historien, le poète et l'artiste y trouveront les motifs d'un noble enthousiasme; le philosophe y puisera des termes de comparaison, pour donner à ses idées un nouveau degré d'importance; le politique y découvrira le principe de cette malheureuse collision de vœux et d'effervescence d'esprit qui décide des révolutions, et par suite y verra les utiles leçons qu'il faut imprimer aux peuples et aux êtres privilégiés que leurs vertus et leur courage ont placés à leur tête.

Rome est un de ces phénomènes politiques destiné à changer la face du Monde et à imprimer des souvenirs immortels. Semblable à Hercule, pour qui, selon les mythes anciens, les puissances les plus grandes offraient à peine la

résistance d'une toile d'araignée, Rome, dès les premiers instans de son établissement, annonce ce qu'elle sera toujours, l'asile d'un peuple turbulent, aussi incapable de se gouverner, que difficile sur ceux auxquels il confiait ce soin; d'un peuple ambitieux, toujours prêt à se soulever contre ses magistrats et à porter la guerre chez ses voisins.

Les moissons et les troupeaux furent d'abord le véritable, l'unique objet des conquêtes des Romains; mais elles ne tardèrent pas à prendre un tout autre caractère. Pour forcer les Sabins à une alliance qui leur importait essentiellement, ils les invitent à des fêtes publiques, et leur ravissent leurs filles; puis, sous le prétexte spécieux de secourir leurs amis ou leurs alliés, ils motivent une rupture nouvelle; et, tout en proclamant leur amour pour la justice, ils s'emparent successivement des terres fertiles que cultivaient les Latins, les Rutules, les Eques, les Herniques et les Aurunces, les Volsques et les Marses si redoutables, les vertueux Samnites, les Picentins, défendus par des monts inaccessibles, les peuples religieux de la Tyrrhénie, les pasteurs Euganéens, les Venètes, grands amateurs de chevaux, et les Ligures, célèbres par leur ardent amour de la liberté et leur invincible courage; en un mot, ils envahissent tout, et l'heureux pays des Campaniens, et cette Grande-Grèce, où vinrent s'établir les colonies d'Arcadiens conduites par Peucetius et Œnotrus.

Gensque virum truncis et duro robore nata.

L'art funeste de la guerre était l'élément naturel des Romains; mais ce ne fut qu'après qu'ils eurent pris le violent parti de chasser leurs rois, qu'ils songèrent réellement à s'agrandir. Alors, l'Italie ne suffit plus à leur extrême ambition; il leur faut, sur la foi des augures et des oracles, envahir le Monde entier; il leur faut dicter des lois à tous les peuples; il faut que tout ploie sous le joug de l'aigle du Capitole. Les succès les enorgueillissent; mais ils ne les rendent ni plus sages, ni plus heureux.

Leurs mœurs n'offrirent jamais cette innocence, cette aimable simplicité qui distingua les républiques de la Grèce et les premiers peuples de l'antique Saturnie. Si Rome eut de beaux jours; si des actions éclatantes ont marqué ses fastes;

si, dans le malheur, elle ne désespéra jamais de la patrie; si l'équité de ses premiers jugemens, le retour de Régulus à Carthage, l'avertissement donné à Pyrrhus, l'austérité du citoyen d'Utique, la continence du jeune Scipion annoncent des hommes familiarisés avec les vertus les plus héroïques, qui peut voir, sans frémir d'horreur, une nation toute entière blâmer Manlius d'avoir rejeté avec indignation la trahison contre les Falisques; outrager de mille manières Sophonisbe, l'épouse de Massinissa; applaudir au triomphe insultant de Scipion l'Africain, et permettre au Sénat de violer les lois de l'honneur, de la foi publique et du droit naturel, en attirant Jugurtha dans une conférence où il fut arrêté, traduit devant la première autorité de Rome, et condamné à mourir de faim? Ces taches indélébiles flétrissent les plus nobles lauriers. Ajoutons encore le hideux tableau de ces dissensions intestines, où les Romains, sans cesse armés les uns contre les autres, se portèrent aux excès les plus inouïs, et nous nous étonnerons de l'aveuglement des nations sur lesquelles pesait le joug de fer de Rome, qui ne surent point profiter de ces temps de délire, pour se révolter toutes ensemble, et écraser, sous son propre poids, une ville qui, du sommet de ses sept montagnes, remplissait le Monde entier d'horreurs et d'épouvante.

Le caractère des Romains se ressentit toujours de l'inquiétude, de la force et de la ruse de leurs premiers fondateurs; mais c'est surtout à cet amour de la patrie, que Numa et ses successeurs (qui, selon la remarque de Montesquieu, furent une suite de grands hommes) cherchèrent sans cesse à inspirer à leurs sujets; c'est à ce sentiment auguste, si noble et si commun dans l'antiquité, si faible, ou, pour mieux dire si nul dans nos temps modernes; c'est à ce sentiment, dis-je, qui fait la force et la longue prospérité des Etats, que Rome dut ses premiers succès, cette rare intrépidité qui caractérisait ses soldats, cette politique adroite de ne jamais faire la paix qu'après des victoires, de n'avoir jamais deux ennemis puissans à combattre à la fois, et de tout souffrir de l'un jusqu'à ce que l'autre fût anéanti. C'est encore par l'amour que chacun de ses enfans lui portait et par les mœurs militaires qu'elle sut adopter après l'expulsion des Tarquins, que Rome d'une simple bourgade, devint la maîtresse de l'univers.

La discipline austère qui régnait dans les légions forçait les hommes au courage. Abandonner son poste, changer ses armes ou les jeter par crainte du danger, était puni de mort. Perdre son enseigne, était autant que perdre la vie. Combattre, prendre une ville sans ordre, quand même le succès eût couronné l'entreprise, était un crime capital : une loi défendait de pleurer et d'ensevelir ceux qui s'en rendaient coupables; rien n'était respecté, ni les liens du sang, ni les services rendus antérieurement. Ces grands exemples de sévérité firent une impression si profonde sur les voluptueux Asiatiques, sur l'Africain que le soleil dévore de ses feux ardens, et même sur les peuples belliqueux de l'Europe, que tous subirent le joug de l'aigle romaine. Des exercices continuels façonnaient de bonne heure la jeunesse aux travaux les plus extraordinaires, à la fatigue et à l'obéissance la plus absolue. Le détail de ces exercices, qu'Arrien nous a conservé, effraie l'imagination et quintuple la distance qui sépare à jamais les siècles de la renaissance des siècles de l'antiquité.

L'agrandissement de Rome, la puissance sans bornes qu'elle exerçait sur toute la terre, changèrent en guerres civiles les tumultes populaires; le noble sentiment de la patrie se perdit au milieu de tant de nations si différentes les unes des autres par le langage, les mœurs et les costumes. On ne quitte pas impunément ses pénates. Du moment qu'on s'en éloigne, la vie simple de nos pères n'a plus de charmes; on change ses habitudes, le bonheur fuit; il en résulte pour l'âme un vide que rien ne peut plus remplir; la corruption arrive : le mal est consommé. Celle qui fut introduite à Rome par les dépouilles de Carthage, par la conquête de la Macédoine, par tout le luxe de l'Asie, excita l'audace de Marius, et, par contre-coup, les proscriptions de Sylla. L'idée seule de la liberté devint alors pour les Romains le fardeau le plus pénible et le plus embarrassant : ils changent de maximes, Auguste s'affermit sur le trône que Jules Cesar avait tenté d'élever sur les débris épars du vaisseau de la république, et Rome rampe ignominieusement aux pieds de Tibère, de Néron, qui se succédèrent, pour la punir de son faste et de son orgueil. C'est ainsi que tout s'enchaîne dans l'ordre social. La prospérité dépend de l'harmonie des mœurs avec les

lois : la plus légère atteinte détruit en un moment ce lien invisible qui tient unies ensemble toutes les parties du grand tout, et l'édifice le mieux établi s'écroule avec fracas, pour ne plus être relevé.

La décadence de l'empire romain entraîna celle de ses colonies, et le changement de siége du gouvernement dut contribuer à la rendre plus rapide encore. Ce fut Constantin qui conçut et exécuta le projet de fonder une nouvelle capitale, lui qui avait eu tant de peines à conserver l'ancienne. Rome et son antique gloire s'anéantirent alors sous le double fantôme politique qu'on nomma l'*Empire d'Orient* et l'*Empire d'Occident*.

Au sein même des vertiges qui présidèrent aux destinées de la ville éternelle, on voit quelques familles se distinguer par leurs rares vertus et l'austérité de leurs principes. On citera toujours les Cincinnatus, dont la race se perpétua à travers les siècles, et vint s'éteindre, sous le règne du pape Paul V, par le meurtre juridique de la jeune et trop belle Béatrice Cenci; les Fabius, qui moururent tous au champ de l'honneur; les Brutus qui, par une fatalité sans exemple, signalèrent les trois époques les plus remarquables de la république; les Scipions, dont le nom est le synonyme de la victoire, etc., etc. Mais aucun Romain n'effaça jamais Furius Camillus. Ce grand homme fut le modèle de toutes les vertus: c'est le héros par excellence, comme Epaminondas le fut chez les Grecs, en France le grand Turenne, et dans les Etats-Unis, l'illustre Washington.

Simple citoyen, Camille se fait distinguer par son courage, la beauté de son âme et la solidité de ses principes. Magistrat, il laisse bien loin derrière lui ses collègues, et, à l'art de leur faire pardonner sa supériorité, il a celui plus rare encore de la leur faire aimer; censeur, il est l'exemple de la sagesse; guerrier, il entasse trophées sur trophées; à la tête des armées, il est grand sans effort, brave sans jactance, calme et serein dans les plus imminens dangers, indomptable aux plus grands revers; son habileté le place au-dessus des plus grands capitaines; sa justice et sa modération dans les succès le rendent l'idole des vainqueurs et des vaincus; en exil, il étouffe tout ressentiment, et oublie l'in-

gratitude de sa patrie, en cultivant les champs que ses pères avaient défrichés ; mais Rome est-elle sur le point de tomber sous la hache des Gaulois, il reparaît au milieu de ses frères, punit l'audacieux Brennus, sauve sa patrie, et acquiert le noble titre de *second fondateur de Rome.* Né pour la gloire et le salut de Rome, Camille en fut, par ses talens et ses vertus, l'espérance dès sa plus tendre jeunesse, l'orgueil et l'exemple toute sa vie. En mourant, il fit couler plus de larmes, il inspira plus de regrets que tous ceux qui, en en même temps que lui, succombèrent au fléau de la peste.

Comme on le voit, Camille est un personnage éminemment dramatique; celui qui veut peindre ce sublime caractère n'a pas à craindre de montrer son héros tel qu'il fut dans toutes les circonstances de sa longue carrière, soit qu'il vive dans les derniers rangs de la société, soit qu'il brille au sommet des honneurs où l'élevèrent ses nobles qualités; il n'a nul besoin de recourir au beau idéal, de se créer des situations : il lui suffit d'avoir une âme. Il n'en est pas de même des héros de l'Iliade, encore moins du *pieux* Enée. Ce Troyen nous intéresse, nous attache dans les vers du Cygne de Mantoue; mais quand l'Histoire implacable nous le montre vendant sa patrie, pillant les temples de Troie, et, après la ruine de cette ville, courant le monde avec Ulysse, il n'est plus qu'un homme très-ordinaire, disons mieux, il n'est plus qu'un traître, digne du mépris de tous les âges.

Le plus beau trophée de Camille fut la prise de Vejes. Cette république, la plus riche, la plus puissante, la plus belliqueuse et la plus irréconciliable ennemie des Romains, occupa pendant dix années toutes leurs forces. Non seulement elle fut la rivale de Rome pour la gloire et pour l'empire, mais elle ne voulut, dans aucune circonstance, se résoudre à plier, ou seulement à traiter avec une puissance dont elle avait vu les faibles commencemens. Bâtie au pied d'un mont bien défendu, κεῖται δ' ἐφ' ὑψηλῆ σκοπέλῳ, καὶ περιῤῥῶγος, au milieu des ruines d'une antique forteresse des Peslages, la formidable ville des Vejens, que Denys d'Halycarnasse compare, pour l'étendue, à la capitale de l'Attique (1), brave les efforts de ses bouillans ennemis. Cepen-

(1) *Antiq. Rom.*, lib. 2, p. 87. La circonférence d'Athènes était,

dant, pressée sur tous les points par les armées romaines, trop confiante dans cette antique gloire que les Etrusques s'étaient justement acquise, elle dut succomber et périr misérablement. Un moment elle crut pouvoir se relever. Les Gaulois venaient de livrer aux flammes les chaumières et les temples de la ville éternelle : on propose de transporter à Vejes la métropole du Monde; mais Camille s'y oppose en vrai Romain, en orateur éloquent, en politique habile. Sa voix retentit dans tous les cœurs; le projet est rejeté, à la honte des tribuns qui l'avaient enfanté : Rome renaît de ses cendres, et Vejes s'anéantit sous ses derniers vestiges, pour ne révéler son ancienne existence qu'après vingt-deux siècles du plus profond oubli (2).

La prise de Troie par les Grecs amena sur la côte du Latium la révolution politique la plus extraordinaire. A l'approche des héros de l'Enéide, cette terre de Saturne, si riche et si magnifique, jugée par les poètes digne d'être la scène du siècle d'or, voit ses paisibles habitans quitter la houlette et la bêche pour prendre les armes, et être témoins actifs de cette lutte, qui décida, par la suite, du caractère et de l'existence de Rome.

La prise de Vejes vint terminer ce grand œuvre des siècles

---

selon Thucydide (lib. 2, cap. 13), de soixante stades, c'est-à-dire deux lieues six cent soixante-dix toises, d'après le calcul de l'auteur du *Voyage du Jeune Anacharsis*, tom. 3, chap. 6.

(2) Les antiquaires ont long-temps cherché la position de Vejes. Les moins raisonnables l'ont vue à Civita-Castellana, petite ville distante de Rome de trente-cinq milles, et dont la situation a quelque chose de pittoresque. Cluvier (*Ital. Antiq.*. lib. 2, cap. 3) la trouvait à Scrofano, dont le territoire est coupé par de larges veines de soufre; Holstenius (*Annot.*, p. 56) près du petit village de la Storta; Zanchi (*Il Vejo illustrato*, p. 88-134) dans la forêt de Baccano, près de la voie Cassienne, au lieu dit *Monte-Lupoli*. Un monument fort curieux, trouvé le 16 mai 1811, dans les fouilles faites par M. Geprgi de Rome, nous apprend que cette ville *urbs opulentissima Hetrusci nominis*, comme l'appelle Tite-Live (lib. 5, cap. 22), occupait le même territoire qu'occupe aujourd'hui le village dit l'Isola Farnese, à douze milles N. O. de Rome.

passés, et décider à son tour de la destinée de l'Italie, de l'Europe, du Monde entier, depuis les Romains jusqu'à nous, par les changemens inouïs qu'elle apporta dans les habitudes de ses vainqueurs

Ce fut à cette époque célèbre que Rome prit réellement une attitude formidable, et exerça cette prépondérance qui fit tout trembler à l'aspect de ses aigles. Jusque-là le soldat pourvoyait lui-même, en temps de guerre comme en temps de paix, à ses besoins, en empruntant, pour faire la campagne, les sommes qu'il devait rendre sur le pillage et le butin ; du moment que Vejes n'est plus, le trésor public se charge de tous les frais de nourriture, d'équipement et d'entretien journalier ; la cavalerie est organisée, et la troupe contrainte de demeurer sous les armes en hiver, comme pendant la belle saison, et à fermer ses camps de retranchemens et de fortins.

La première de ces deux grandes époques est le sujet du drame des six derniers livres de l'Enéide, où Virgile se montre tour-à-tour grand poète et le fidèle historien des plus antiques peuplades qui occupèrent la contrée à jamais illustre située entre la mer, le Tibre et l'Anio, aujourd'hui le Teverone.

Le sac de Vejes est le sujet d'un poëme entrepris par un savant italien, qui, par sa *Topographie médicale de Corfou*, s'est fait connaître comme bon observateur, et qui, par son excellente *Histoire de la guerre de l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique* (3), s'est placé parmi les meilleurs écrivains de la célèbre péninsule, et au premier rang parmi les plus illustres historiens de son siècle. Le choix du sujet est noble, entièrement neuf pour les Muses, et d'autant plus heureux, qu'il est national et très-poétique. Il fait l'éloge du goût et du cœur de M. Carlo Botta. D'après la manière dont

(3) Nous possédons maintenant en France une bonne traduction de cette histoire. On la doit à M. L. de Sevelinges. Elle est précédée d'une introduction, où l'auteur fait preuve de goût et de solides connaissances sur les événemens de la guerre de l'indépendance. Sa traduction est encore enrichie de plans et de cartes géographiques.

il en a disposé, je crois pouvoir assurer à l'auteur de la *Camilléide* la palme du triomphe.

Deux qualités essentielles sont exigées dans le poëme épique, la facture du vers et le charme des fictions qui doivent soutenir l'intérêt, développer les pensées et embellir les faits historiques consacrés par l'épopée. Je les trouve réunies dans le beau poëme de la destruction de Vejes. Ecoutons le début du chantre de Camille :

La guerra io canto, ch' in Etruria nacque
Per nuovo sdegno di Guinon proterva,
Onde gli antichi, e bellicosi Toschi
Contro la stirpe di Romolo invitto
A gli odi, a l'armi, ed a mortal cimento
Addotti furo, per cui tanti corpi
Di nobil gente in su l'arena stesi
Giacquero a morte indegnamente in preda;
Cremera, e Tebro di lor sangue tinti
Gonfi, n'andaro, e rosseggianti al mare,
E la gran Vejo de l'impero tosco
Capo, e regina già famosa e ricca
Fuune abbattuta, desolata, ed arsa.

Le poëme est divisé en douze chants; chacun d'eux a son caractère particulier, et tous, par la variété des tableaux, le jeu des passions, la rapidité des événemens, les nobles idées qui se pressent sous la plume de l'auteur, la richesse du style et les descriptions qui viennent procurer d'utiles repos à l'esprit, font de ce poëme un des plus beaux monumens que l'Italie moderne puisse offrir au monde savant, comme une suite naturelle de l'Enéide.

ARSENNE THIÉBAUT DE BERNEAUD.

A ÉGÉRIE;

IMITATION LIBRE DE MÉTASTASE.

Vesper succède aux feux du jour,
Quittons nos champs, belle Égérie,
Laissons les jeux de la prairie,
Et cherchons les plaisirs dans un autre séjour.
Viens de la mer visiter le rivage,
Y respirer une douce fraîcheur;
Le murmure de l'onde et le zéphyr volage
Invitent les amans à rêver le bonheur.
Quand la nuit sur nos bois étend son voile sombre,
L'Océan réfléchit les rayons lumineux
De mille astres divers qui brillent dans les cieux,
Et semble en augmenter le nombre.

J'admirerai le jour tes grâces, ta beauté,
Et si de tes refus j'adoucis la fierté,
Ivre d'amour alors j'oserai, sur ma lyre,
Du chantre de Corinne imiter les transports;
Et si ton doux regard m'encourage et m'inspire,
Qui pourra se flatter d'égaler mes accords!

Souvent notre barque rapide
Au gré des vents sillonnera les flots;
Souvent une amorce perfide
Nous livrera les habitans des eaux;
Souvent aussi, sur ta bouche charmante,
J'oserai prendre un baiser amoureux;
Et peut-être un matin, dans les bras d'une amante,
Obtiendrai-je le prix que méritent mes feux!

L. A. M. Bourgeat (de l'Isère.)

TRADUCTION DE QUELQUES SONNETS.

I.

LA VISION,

SONNET TRADUIT DE PÉTRARQUE.

Levommi il mio pensier. . . . . .

Dans un heureux transport de mon cœur agité,
J'ai cru monter au lieu par ma Laure habité.
Là, tout-à-coup, s'offrit, parmi la troupe sainte,
Qui, du troisième ciel peuple l'auguste enceinte,
Plus belle, mais moins fière, à mes regards émus,
Celle qu'ici je cherche et ne retrouve plus.

Elle me prit la main, et dit : « Dans cet asile
Tu pourras avec moi jouir d'un sort tranquille,
Si j'en crois mon amour et le vœu de mon cœur.
C'est moi qui, sur la terre, ai causé ton malheur.
J'ai rempli mes destins : ma rapide journée,
Flétrie avant le soir, est déjà terminée.

« De ma félicité la source est dans le ciel :
Mon bonheur en ces lieux n'a plus rien de mortel ;
De ce voile si beau, qui séduisit ta vue,
La dépouille terrestre à la terre est rendue ;
Mais ce cœur est à toi : c'est toi seul que j'attends. »

Elle dit et se tut. Ah ! pourquoi ces accens
Ont-ils cessé ? Sa main ne pressa plus la mienne ;
Mon âme, avide encor de recueillir la sienne,
Si j'avais prolongé cet entretien d'amour,
S'allait fixer près d'elle au céleste séjour.

II.

TRADUCTION LIBRE

D'UN SONNET ITALIEN D'ALFIERI,

SUR FLORENCE.

MICHEL-ANGE en ces lieux a reçu la naissance ;
Dans ces lieux, de l'amour la touchante influence
Du sensible Pétrarque inspira les accords.
Ici le grand poète (1), interprète des morts,
Pénétrant de l'Enfer les voûtes ténébreuses,
Fit retentir au loin leurs clameurs douloureuses.

Ici, d'un vol hardi, s'élevant jusqu'aux Dieux,
Un mortel mesura les mouvemens des cieux (2).
Ici, penseur profond et roi par son génie,
Un Tacite nouveau flétrit la tyrannie (3).

C'est dans ces mêmes lieux qu'il fut jadis permis
De penser, d'exprimer, dans de mâles écrits,
Les nobles sentimens des âmes magnanimes,
Qu'en nos jours malheureux on appelle des crimes.

Alors n'existait point cette affreuse terreur,
Des maux des nations funeste avant-coureur,
Et d'un vil délateur le talent mercenaire
De la vertu jamais n'usurpait le salaire.

(1) Le Dante.
(2) Galilée.
(3) Machiavel.

III.

TRADUCTION LIBRE

D'UN SONNET EN VERS ITALIENS, SUR L'ITALIE,

PAR FELICAÏA.

Belle et triste Italie! ô terre généreuse,
Riche des dons du ciel, et toujours malheureuse!
Hélas! pourquoi faut-il, source de pleurs amers,
Que ta beauté fatale ait produit tes revers?
Italie! ah! pourquoi la fortune cruelle
Ne te fit-elle pas plus puissante ou moins belle?
Plus puissante, ton bras eût défendu tes droits.
Moins belle, la fureur, l'ambition des rois,
Avec leurs légions, franchissant les montagnes,
N'eût point de flots de sang inondé tes campagnes.

Tes remparts de rochers, hérissés de frimas,
Contre les oppresseurs impuissantes barrières,
Ne seraient point couverts de farouches soldats,
Qui portent ton opprobre écrit sur leurs bannières:
Ton œil ne verrait point le superbe étranger,
Qui, t'imposant des lois, prétend te protéger,
Et de tes propres fils les bandes mercenaires
S'unir à tes tyrans, pour enchaîner leurs frères.
Le fer de l'étranger a brillé duns leurs mains,
Et nés tes défenseurs, ils sont tes assassins.

Belle et triste Italie! ô reine détrônée!
Telle est donc à jamais ta dure destinée:
Porter d'indignes fers, ramper sous des tyrans;
Voir l'homicide acier, dont s'arment tes enfans,
D'un conquérant cruel secondant la furie,
Lui consacrer les bras qui l'auraient dû punir;

Ensanglanter le sol de leur triste patrie;
Pour prix de leurs exploits, condamnés à servir;
Et vainqueurs ou vaincus, lui donner en partage
Le joug de l'étranger, la honte et l'esclavage.

JULIEN L'AÎNÉ,
Inspecteur aux Revues.

LANGUE ANGLAISE.

OBSERVATIONS on the topography, etc. — Observation sur la Topographie de la plaine de Troie, et sur les principaux objets de cette plaine et des environs qui sont décrits ou indiqués dans l'Iliade, montrant que le système de M. Le Chevalier, depuis si long-temps en vigueur, est basé sur une Topographie entièrement erronée, et que les deux sources, dont l'une est nommée CHAUDE et l'autre FROIDE, sur lesquelles ce système repose, ne présentent point de contraste, mais sont exactement semblables sous le rapport de la température, c'est-à-dire toutes deux FROIDES; avec six cartes sur une seule feuille, qui offrent la Topographie de M. Le Chevalier, mise en confrontation avec celle de trois autres voyageurs et un Essai Géographique sur la région du mont Ida; par J. RENNELL, membre des sociétés de Londres, d'Edimbourg, de Gœttingue et de l'Institut royal de France. In-4° de 156 pages. — Londres, 1814.

M. RENNELL, dans cet ouvrage, reporte à l'orient ou à la droite du Minder, la plaine de Troie, que les recherches de M. le comte de Choiseul-Gouffier, de M. Le Chevalier, vérifiées et approuvées par un grand nombre de voyageurs et de savans, semblaient avoir solidement établie à l'ouest ou à la

gauche du Minder. L'idée principale d'après laquelle M. Rennell a construit son système, n'est pas entièrement nouvelle. M. Clarke, dans le second volume de ses *Voyages, chap. 4, pag. 73*, qui a paru en 1812, avait déjà combattu l'opinion commune. Ses observations sur ce sujet sont accompagnées d'une petite carte, où la plaine de Troie se trouve placée à la droite du Minder ou du Scamandre de *Démétrius Scepsis*. Le ruisseau qui prend sa source près de Tchiblack et se décharge dans le Minder près de Kallifalti, que M. Clarke nomme Callifat-Osmack, est, suivant cet auteur, le *Simoïs*. Mais d'après les observations faites sur les lieux par le professeur Carlyle, et communiquées à M. Rennell, ce ruisseau est encore plus considérable que ne l'a cru M. Clarke, il prend sa source dans la chaîne de l'Ida, au nord d'Eski-Atche-Kui ou du vieil Atche-Kui; et il se nomme encore dans le pays *Shimar* ou *Simore*.

« Je regrette beaucoup, dit M. Rennell, que le profes-« seur Carlyle n'ait point assez vécu pour être témoin des « grands avantages qui résultent de sa belle découverte du « cours supérieur du Shimar, qui a plus que toute autre con-« tribué à rétablir l'ancien système de la topographie de la « Troade. » Si nous croyons, au contraire, quelqu'un qui a visité ce sol célèbre en observateur scrupuleux, M. Rennell se serait beaucoup hasardé en se confiant à la périlleuse parole du professeur Carlyle. Mais en admettant l'existence de ce cours supérieur du Shimar, que ni l'ingénieur Kauffer, ni M. Gell, ni M. Le Chevalier, ni M. Clarke, ni M. Franklin, ni M. Hammer, ni tant d'autres, n'ont aperçu; en admettant que le nouvel *Ilium* et l'ancien *bourg des Iléens* étaient dans les lieux que leur assigne M. Gell; en admettant enfin que le Minder est le Scamandre de Démétrius Scepsis, et même que le *Shimar* est son *Simoïs*, il en résulterait que la topographie de la Troade, aux temps de Strabon et de Démétrius Scepsis, se trouverait connue et déterminée dans quelques-uns de ses points principaux; mais les objections de Strabon qui prouvent que cette topographie n'est point applicable au temps d'Homère

et de l'Iliade, subsistent dans toute leur force; elles subsistent si bien, que, dans ce système, M. Rennell n'a pu trouver un emplacement convenable pour l'antique ville de Troie, ni rien qui puisse correspondre aux fameuses sources décrites par Homère. M. Rennell, pour échapper à cette objection, dit d'abord que la topographie de cette contrée n'est pas suffisamment perfectionnée, ce que nous croyons comme lui; mais prévoyant sans doute que de nouvelles vérifications ne seront pas plus favorables à l'existence des sources en question dans l'étendue du territoire qu'il leur assigne, il appelle à son secours les tremblemens de terre. Nous avons cependant de fortes raisons pour croire que M. Rennell aurait pu trouver dans les mesures que donnent Démétrius Scepsis et Strabon, dans celles des itinéraires et de la table, dans quelques lignes de Pline, des preuves que ce terrein célèbre n'a éprouvé aucune altération notable depuis dix-huit siècles; ce qui laisse l'espoir de retrouver les principaux traits qui le caractérisent dans Homère. Les doutes que Démétrius Scepsis avait sur l'emplacement de l'antique Troie et les objections de Strabon nous prouvent que, dès cette époque reculée, le fil de la tradition était entièrement rompu; ce qui laisse aux modernes la liberté d'abandonner les conjectures des anciens, et de comparer Homère avec la nature.

En considérant la discussion sur ce dernier point de vue, M. Rennell a senti l'importance de la découverte des deux sources, l'une chaude et l'autre froide; et il emploie plusieurs pages à affaiblir ou à détruire cette grande preuve du système contraire à celui qu'il veut établir. De quatre expériences qui ont été faites en différens temps et à différentes époques de l'année, il résulte en effet que ces deux sources ont une température égale, et ne présentent point, à cet égard, de contrastes entre elles; mais ce qui étonnera beaucoup, après avoir lu le titre du mémoire de M. Rennell, c'est que cette température est au moins tiéde et non pas froide, et lui-même l'avoue, puisqu'il dit qu'elle excède de six degrés celle de l'eau ordinaire. Les expériences faites par M. Hawkins, le captaine Hayes, le docteur Clarke, et M. Hob-

house, en différens temps de l'année, ont donné des résultats à peu près semblables, et dont le terme moyen est 63° $\frac{5}{4}$ thermomètre de Farenheit. Mais tout le monde avoue que la source qui, dans le pays, est réputée chaude, fume, et que l'autre ne fume pas. A cet aveu, M. Rennell aurait dû ajouter ce que dit à ce sujet le docteur Clarke. Ce voyageur, dont le témoignage n'est pas suspect, puisqu'il a le premier mis en avant le système que M. Rennell cherche aujourd'hui à établir, nous apprend que, lorsqu'il visita ces sources, il trouva celle qui est réputée chaude dans un état d'ébullition telle, qu'elle ressemblait à de l'eau qui bout fortement. Or, à moins de supposer qu'Homère et ses contemporains ne connussent la théorie du dégagement des fluides aëriformes, qui donne l'explication de ce phénomène, l'ébullition devait alors présenter l'idée d'une grande chaleur. C'est ici le lieu de rapporter l'explication que nous donne M. Gell en faveur de la véracité des personnes qui ont trouvé un grand contraste entre la température de ces deux sources. La source réputée chaude est à découvert, à sa sortie de terre, tandis que celle qui est réputée froide, sort de dessous les rochers, et se répand aussitôt dans un large bassin, où elle prend la température de l'air. Quand on a soin de passer son bras à travers les rochers, pour mesurer le degré de chaleur de cette source, on le trouve égal à celui de l'autre source; mais si on se contente de plonger la main ou le thermomètre dans le bassin où elle s'épanche, elle présente, avec la source fumante et bouillonnante, un contraste d'autant plus grand, que l'air extérieur est plus froid. Je ne pousserai pas plus loin ces observations. On sait que les pièces les plus authentiques de ce grand procès ne sont pas publiées; et le mieux armé de tous les combattans n'est pas encore descendu dans la *plaine* (1).

C. A. W.

---

(1) Le célèbre auteur du *Voyage pittoresque de la Grèce* (M. le comte de Choiseul-Gouffier) vient d'envoyer sur les lieux un dessina-

Memoirs of his Royal Highness, the Prince of Wales. — *Mémoires de S. A. R. le Prince de Galles ;* avec cette épigraphe :

« Dans ces temps malheureux, Sire, le monde examine « la conduite des princes avec un œil jaloux, scruta- « teur, malveillant. Personne n'en est plus persuadé « que moi, et personne, en conséquence, n'est plus « déterminé à se placer au-dessus du soupçon. »

(*Lettre du Prince de Galles au Roi son père.*)

Il ne faut pas le dissimuler, ces *Mémoires* sont une *apologie* ; mais puisqu'il existe sur la terre une contrée où les princes croient devoir soumettre leur conduite à un examen public, nous allons donner un aperçu de ces *Mémoires*, sans jamais perdre de vue que le prince, sous les auspices duquel ils ont paru, est un de ceux qui maintenant brillent du plus grand éclat; sans oublier surtout qu'il nous a précieusement conservé, pour nous les rendre en temps opportun, les dépôts les plus sacrés.

L'auteur anonyme a cru devoir débuter par une généalogie de la maison de Brunswick. Il la fait remonter jusqu'à Pharamond, et même beaucoup au-delà. Sans doute il a de bonnes autorités, et nous nous garderons bien de le contredire ; mais les héros modernes que cette maison a produits, et *les murailles de bois de la Vieille-Angleterre*, sont aussi des moyens d'illustration que le Prince Régent ne dédaigne sûrement pas.

Passons sur les premières années du Prince et sur le mérite de ses précepteurs : l'auteur a exposé le tout un peu longuement. Examinons le Prince à cette époque de la vie où l'existence éprouve un changement remarquable. Le

---

teur habile, qui lui rapportera le plan le plus exact de la *Plaine de Troie*. Ainsi l'on pourra bientôt décider, sans appel, la question que discute, dans cet article, l'un de nos géographes les plus distingués, M. W***. S'il ne partage pas, en cette circonstance, l'opinion de M. *Rennell*, il se plaît à reconnaître avec nous le mérite et les lumières de ce savant anglais. (*Note de l'Editeur.*)

prince de Galles (ses portraits en font foi) a un extérieur noble et aimable : nul doute que, dans un pays où les belles femmes ne sont pas rares, il n'ait trouvé de fréquentes occasions d'aimer. L'auteur, dont la discrétion est très-remarquable, ne parle d'abord que des liaisons de S. A. R. avec mistress Robinson. N'écrivant pas pour des Anglais, nous révélerons à nos lecteurs que Mary Robinson était une actrice du théâtre royal de Drury-Lane. Elle avait vingt-un ans et le Prince dix-neuf, lorsqu'ils se connurent; et l'*enchanteresse Perdita* (1), ainsi qu'on l'appelait dans le grand monde, eut l'avantage d'attirer les premiers regards du prince (si toutefois il faut s'en rapporter à son historien). « Tout se passa comme à l'ordinaire. » Cette phrase d'Amyot, dans sa traduction de *Daphnis et Chloé*, est d'un grand secours aux narrateurs d'intrigues amoureuses; et, par cette raison, nous n'hésitons pas à nous en servir. Il paraît toutefois, ou plutôt il est prouvé, que cette intrigue ne fut pas de longue durée. Mistress Robinson eut du moins la consolation de pouvoir exprimer ses regrets dans des vers. Elle les adressait *à celui qui les entendra :* ils méritaient vraiment d'être entendus; et, pour parler un instant le langage du pays où ils furent composés, de faire couler quelques larmes *sympathiques*. Seulement, mistress Robinson affecte de ne parler que d'*amitié*. C'est un peu fort pour la belle Perdita. Où l'hypocrisie va-t-elle se nicher!

Une gloire qu'on ne peut contester au prince de Galles, c'est que, devenu majeur, et prenant séance dans la Chambre des Pairs, il commença par avoir pour amis (on assure que les princes en ont en Angleterre) plusieurs des premiers hommes de la nation. Ce furent ce Burke, dont les éloquentes Philippiques contre les désastres de la révolution française retentirent dans toute l'Europe, et troublèrent

(1) Ce nom, sous lequel on la connaissait le plus habituellement, était celui d'un des rôles qu'elle jouait avec le plus de succès. Y avait-il eu quelque malignité à le lui donner? C'est ce que nous ignorons et ne cherchons pas à savoir.

plus d'une fois, dans leur triomphe odieux, les agitateurs de notre patrie; ce Fox, homme extraordinaire, qui sut commander l'admiration à ceux-mêmes dont peut-être il n'eut pas obtenu toute l'estime; enfin, M. Shéridan, que l'Europe connaît comme auteur d'une comédie pleine de verve, et dans laquelle se trouvent des caractères admirablement tracés (2). Il est de plus honoré dans son pays par tous ceux qui aiment qu'un homme public, qu'un membre du Parlement soit invariable dans ses principes, autant du moins que la chose est possible.

Ces amitiés illustres et les affaires de l'Etat n'occupaient pas tellement le Prince, qu'il ne cherchât des délassemens. Son biographe avoue qu'à la trop sensible Perdita succéda mistress Fitzherbert. Le Prince, de plus, contracta des dettes, et elles devinrent le sujet de violens débats. Mais bientôt une circonstance plus importante attira son attention, celle des deux Chambres d'Angleterre, et même celle de l'Europe entière. Le respectable monarque, dont les vertus avaient captivé le cœur de tous les Anglais, éprouva les premières atteintes de la maladie fatale sous laquelle il est encore maintenant abattu. Les deux Chambres déférèrent la régence au Prince; et dans cette occasion, comme dans la suite, le fils aîné du roi de la Grande-Bretagne tint une conduite si sage, si mesurée, qu'il se concilia l'affection et le respect même des adversaires assez nombreux que lui avait faits sa jeunesse orageuse.

L'auteur a eu l'attention de ne parler, que de la manière la plus circonspecte, des tristes et longs débats qui suivirent le mariage du Prince : nous imiterons sa retenue. Ces débats durent encore : comment finiront-ils? C'est ce que nous ne pouvons ni ne voulons prévoir. Il est tout au moins très-suffisant que les journaux anglais, copiés ou analysés sur le continent, tiennent trois ou quatre fois par semaine

(2) *The School for scandal.* On sait qu'elle a été imitée heureusement en français, par feu M. Chéron, sous le titre du *Tartufe de Mœurs.*

les amateurs du scandale au fait de ces discussions. Jamais nous ne nous sommes plus félicités que le *Mercure Etranger* ne soit pas un journal.

Considérée sous le rapport politique, la conduite du prince de Galles est, pour son historien, le sujet d'un grand nombre d'éloges; et il faut bien avouer ici que l'on peut être quelquefois panégyriste, sans tomber dans la flatterie et la fausseté. Une digue fut opposée par l'Angleterre au torrent qui menaçait d'envahir l'Europe; et si le prince de Galles fut favorisé par la fortune, en se trouvant placé à la tête des hommes courageux qui établirent cette digue, il faut avouer aussi qu'il se montra toujours digne de ses hautes destinées. Son biographe n'est pas allé jusqu'à l'époque la plus glorieuse de l'histoire de son héros : mais ce qu'il n'a pu dire, d'autres ou lui-même le diront. L'Histoire un jour, l'Histoire représentera le prince de Galles rendant aux vœux de la France le successeur de Saint-Louis et de Henri IV. N'hésitons pas à l'affirmer : cette circonstance aura été la plus belle de sa vie; et si quelques frondeurs moroses songeaient encore à des pécadilles de jeunesse, ce ne seraient pas du moins les Français qui se joindraient à eux : toujours le prince de Galles sera l'objet de leur respectueuse estime. Eût-il besoin d'indulgence dans quelques-circonstances, ils diraient avec attendrissement, en songeant à leur souverain et à sa famille : Que beaucoup de choses soient remises au prince de Galles; car il a beaucoup aimé!

Ces *Mémoires*, écrits avec une rare élégance, renferment une foule de particularités intéressantes, que nous n'avons pu indiquer, parce qu'elles auraient nécessité de longues explications sur l'état politique de l'Angleterre, etc. Nous sommes fondés à croire qu'on en va faire incessamment paraître en France une traduction abrégée; et nous ne doutons pas qu'elle n'obtienne du succès.

A***.

LANGUE ALLEMANDE.

J'AI donné dans le dernier numéro la traduction de deux morceaux de poésie de Schiller, qui, tous les deux, m'avaient paru susceptibles d'observations de divers genres; je m'empresse de donner aujourd'hui la traduction de deux autres morceaux de poésie du même auteur, qui réunissent à toutes les convenances morales, les plus touchantes beautés littéraires. Quel juste appréciateur du mérite des femmes, quel homme impartial pourra lire la première de ces pièces, sans éprouver les sentimens de l'enthousiasme, de la reconnaissance; même du repentir! On trouvera dans l'une de ces pièces ce charme de la mélancolie, cette vague et magique *schwermerei*, dont les Allemands seuls possèdent le nom, comme ils possèdent la chose. Le mot de *dignité*, dont je me suis servi pour exprimer un mot allemand analogue, rend assez mal l'idée de l'auteur et la mienne. Il est cependant le seul dont j'aie pu me servir. Schiller, pour les strophes qui expriment les sentimens doux, pacifiques et recueillis de la femme, se sert de strophes longues, de rhythmes solennels, graves et onctueux. Pour exprimer l'inconstance sauvage et l'âpre vivacité du caractère de l'homme, il se sert de strophes extrêmement courtes, d'un rhythme entraînant, d'une harmonie péniblement imitative. L'effet de ce contraste est admirable. Sans doute il est d'innombrables exceptions à faire à l'idée que Schiller a donnée de l'influence et du caractère des deux sexes. Il est parmi nous de véritables zélateurs de la vertu; et les vices de la société déparent trop souvent chez les femmes les beautés morales de la nature. Mais quel fond de vérité! quelle peinture frappante et fidèle! Si ma faible traduction, ou un jour quelque imitation plus heureuse, faisait éprouver aux amis d'une poésie

noble et pure, comme les sentimens qu'elle exprime, quelque enthousiasme pour ces productions de Schiller, je leur dirai, s'ils n'ont point lu cet auteur dans sa langue, ce qui fut dit à ceux qui admiraient Démosthènes, en entendant réciter ses discours : « Que serait-ce donc, si vous l'aviez entendu lui-même ? »

DIGNITÉ DES FEMMES.

Honorez les femmes! elles tressent et entrelacent dans le tissu de la vie terrestre, les roses célestes du bonheur; c'est elles qui forment le lien enchanteur de l'amour; et, sous le voile pudique des grâces, attentives et vigilantes, de leurs mains consacrées, elles entretiennent la flamme éternelle des sentimens sublimes.

Toujours hors des bornes de l'invariable vérité, la force sauvage de l'homme erre à l'aventure, et ses pensées inconstantes le poussent çà et là sur la mer orageuse des passions; sa main avide cherche à saisir dans le lointain, son cœur est insatiable, et son infatigable imagination poursuit ses conceptions bizarres jusque dans les régions étoilées.

De leurs regards enchanteurs, les femmes rappellent et enchaînent le fugitif. Des plaines trop souvent chimériques de l'avenir, elles le rappellent dans le cercle de la réalité; elles n'ont point quitté le modeste asile maternel; elles y sont restées, chastes filles de la sainte nature, avec le cortége des vertus et de la pudeur.

Trop souvent la haine inspire les efforts de l'homme; impétueux, armé d'une puissance destructrice, il court à travers la vie, sans connaître de frein et sans trouver de repos. Ce qu'il créa hier, demain il le détruit; ses désirs luttent l'un avec l'autre dans son propre cœur; éternels comme la tête de l'hydre, ils renaissent, s'éteignent, et renaissent encore.

Mais contentes d'une gloire paisible, les femmes cueillent avec modestie la fleur fugitive de l'instant; elles la cultivent avec les soins de la sagesse, de la vigilance et de l'amour; dans les bornes circonscrites de leur influence, plus libres que *lui* dans les plaines incommensurables de la pensée, et dans l'horizon infini de l'imagination trompeuse.

Insensible, orgueilleux, plein de lui-même, l'âme glacée de l'homme connaît à peine les inspirations généreuses et la volupté céleste de l'amour; il connaît peu le doux échange des cœurs; des larmes de tendresse coulent rarement de ses yeux; les combats mêmes de la vie semblent redoubler l'airain de son cœur.

Mais telles que les cordes de la harpe éolienne qui retentissent soudain au moindre souffle du zéphir, tel le cœur sensible des femmes s'ouvre en un instant aux inspirations de la pitié; la souffrance des douleurs d'autrui fait palpiter leur sein, les pleurs de la compassion brillent dans leurs yeux comme la rosée céleste et les perles de l'Océan.

Sous l'injuste domination de l'homme, s'exerce le droit insolent de la force; le Scythe inexorable fait briller son glaive, et le Persan devient esclave. Rien n'apaise les passions impétueuses de l'homme, et la voix sauvage des Furies retentit dans des lieux où les Grâces fuient épouvantées.

Mais avec l'éloquente persuasion, la douce et insinuante prière, les femmes tiennent dans leurs mains le sceptre pacifique des mœurs; elles éteignent le feu de la discorde, qui éclate, brûle et consume; elles enseignent l'art d'étouffer par les étreintes de l'intimité les haines les plus implacables, et de réunir miraculeusement ce qui semblait se fuir pour toujours.

L'ESPÉRANCE.

D'un âge heureux, d'un avenir fortuné, les hommes, depuis de nombreux siècles, rêvent, parlent, et s'occupent sans cesse : vers un but lointain de félicité, on les voit incessamment tendre, et se précipiter. Cependant le monde vieillit, il retrouve son éclat; les hommes espèrent toujours une tardive régénération.

C'est l'Espérance qui nous ouvre les portes de la vie. Autour du berceau de l'enfant, elle folâtre avec légèreté. Sa magique apparition enflamme l'adolescent; au bord même de la tombe, elle ne quitte pas le vieillard, et lorsqu'arrivé au terme fatal, il trouve la fin de sa carrière pénible, devant cette demeure dernière, il arbore encore l'étendard de l'Espérance.

Une voix intérieure, puissante, nous dit : Consolante immortalité, non, tu n'es pas une chimère ! Le délire de l'insensé ne te donna pas naissance, la raison et le cœur le proclament, de nobles destinées deviendront notre partage, et ce que proclame la voix de la raison, la voix du cœur, pour l'enfant de l'homme, ne sera pas une Espérance trompeuse.

M .... B ..

LANGUES DU NORD.

AMOURS DE HAGWARD ET DE SIGNILD,

FRAGMENT D'UN OUVRAGE SUR LES *SKALDES*.

PARMI les *Skaldes*, dont les annales du Nord font mention, il en est peu qui soient plus célèbres que *Hagward*, fils de *Hœmund*. Les chroniques nous fournissent des preuves non équivoques de sa valeur et de son génie ; et *Saxon le Grammairien* a consacré plusieurs pages de son histoire au récit des amours et de la fin malheureuse de ce héros-poète. Il y a sans doute plusieurs détails romanesques dans cette histoire, mais le fond en est vrai ; et si l'imagination des *Skaldes* l'a embellie, ce n'est pas un motif pour la rejeter entièrement. D'ailleurs on conserve encore des fragmens de *Hagward*, dont l'authenticité n'a jamais été révoquée en doute par les critiques.

SIVARD, roi de Danemarck, avait une fille d'une rare beauté, nommée *Signild* : *Hagward* la vit, l'aima, et en fut aimé. *Hildigel*, qui n'avait en sa faveur que l'éclat si vain de sa naissance, l'aimait aussi, et la demanda en mariage. Mais il manquait de valeur et de probité : aussi la princesse, qui n'aimait que les belles actions et le courage, ne lui témoigna-t-elle que du mépris. On sait que les jeunes vierges scandinaves, préférant la gloire à la beauté, étaient moins fières des charmes de leurs amans, que de la renommée qu'ils s'acquéraient dans les combats. Les seuls braves obtenaient leurs cœurs.

Hagwârd revenait d'une expédition avec les fils de *Sivard*, qui ne savaient pas que leur sœur, égarée par son amour, devait s'unir secrètement à lui. On eut occasion, pendant le voyage, de parler du vaillant roi *Hakon*. *Hagward* l'éleva bien au-dessus du bel *Hildigel* qui était présent, et justifia cette préférence par des vers improvisés que je traduis ainsi :

« *Hakon* a peu de blancheur; mais il brille par sa pro-
« bité, et l'on voit sa vaillance empreinte sur son visage.
« Son courage rachète les difformités de son corps, et fait
« oublier les défauts de sa taille. Ses charmes sont dans sa
« valeur; ses traits respirent le feu de la guerre, et l'on ne
« le distingue que par ses belles actions. Sa vertu fait la
« beauté de son âme, et la beauté de son âme fait celle de
« son corps. Il doit sa réputation à sa force, au nombre de
« ses exploits, et non à l'élégance de ses formes. Mais une
« tête charmante, un visage éclatant de blancheur et des
« cheveux blonds et ondoyans font reconnaître *Hildigel*.
« Les soins qu'il donne à sa figure le déshonorent, et le vain
« éclat de sa parure n'en impose pas. La vertu et la beauté
« n'ont jamais été soumises aux mêmes lois : l'une est tou-
« jours constante; l'autre s'enfuit et disparaît avec le cours
« des ans, après n'avoir produit que des vices : mais la
« vertu, assise sur des bases bien solides, fortifie le courage
« et se relève plus forte après une chute. Le vulgaire, sé-
« duit par de vaines apparences, méconnaît les principes du
« juste; mais ma raison, plus ferme, n'aime que l'homme
« vertueux, et méprise le soldat efféminé. »

Hagward avait l'intention d'humilier, par ce parallèle satirique, *Hildigel*, dont il n'ignorait pas les prétentions sur *Signild*. De son côté, *Hildigel*, qui soupçonnait peut-être les liaisons de *Hagward* et de la princesse, jura de se venger. Il entreprit d'abord de le brouiller avec les frères de son amante; et il séduisit pour cela un vieillard nommé *Bolwiss*, que *Sivard* avait mis auprès de ses fils, pour leur donner des conseils pendant leur expédition.

Les manœuvres et les calomnies de *Bolwiss* servirent bien la vengeance de *Hildigel*. Le rusé vieillard parvint sans

peine à faire naître la haine entre les fils de *Sivard* et l'amant de *Signild*. Celui-ci avait deux frères, *Helwin* et *Hœmund*. Les fils de *Sivar*, *Alf* et *Alger*, les attaquèrent et leur donnèrent la mort. *Hagward*, survenant lorsqu'ils expiraient, les vengea, en immolant leurs vainqueurs et *Hildigel* (1), dont la blessure fit connaître la lâcheté.

Après ce combat, *Hagward*, couvert d'un habit de femme, alla vers son amante. Sa confiance dans sa fidélité, l'emportant sur la crainte de *Sivard*, il brava tous les dangers pour se réunir à elle, et entra de nuit dans son palais. Les esclaves qui lui lavaient les pieds par ordre de leur maîtresse, lui témoignèrent leur étonnement en les voyant si velus. *Hagward* leur répondit par des vers, dont voici la traduction :

« Pourquoi vous étonnez-vous de la dureté de mes pieds?
« N'ont-ils pas été froissés mille fois par les débris des ro-
« chers? Mes jambes ne sont-elles pas sans cesse déchirées
« par les ronces? Tantôt je m'élance dans les forêts, tantôt
« je fends les flots orageux. La mer, la terre et les fleuves
« me sont également ouverts. Sans doute une poitrine qu'en-
« tourent des liens de fer; qui soutient le poids des flèches et
« des javelots, ne doit pas être débile comme celle que pro-
« tégent sans cesse les replis d'un manteau; comme celle
« qu'une large tunique enveloppe toujours : la quenouille
« et le fuseau ne se trouvent jamais dans mes mains; mais
« elles portent des armes teintes du sang de mes ennemis. »

Signild reconnut sans peine son amant sous les habits qui le cachaient, et dit, pour prolonger l'erreur de ses femmes, qu'il n'était pas étonnant qu'on trouvât rude la peau d'une main qui savait blesser dans les combats, mais non filer la laine et faire les autres ouvrages de ce genre; que les bras de cette Amazone s'étaient endurcis par les travaux de la guerre et de la navigation, et qu'il ne fallait pas être sur-

(1) *Hildigisleus ambos nates telo trajectus elabitur*, dit Saxon le Grammairien (liv. 7), qui ajoute de suite : *Quæ res insectandorum risu Teutonum occasio extitit, quod opprobrii, nota plagæ, deformitas non cureret.*

pris que ses pieds, après tant de courses sur les rocs et dans les forêts, eussent acquis une si grande dureté. Les deux amans, qu'environnaient des dangers de toute espèce, les oublièrent, pour ne songer qu'à leur bonheur, et l'amour les aveugla sur le sort qui les menaçait. Au milieu de leurs transports toujours renaissans, *Hagward* parla ainsi à son amante :

« Si ton père me fait prisonnier et m'envoie au supplice, « oublieras-tu la foi que tu m'as jurée, pour chercher un « autre époux ? Car si je tombe entre les mains du farouche « *Sivard*, je ne puis espérer aucun pardon ; il vengera sur « moi sa race que j'ai privée du jour. Mon bras a immolé « tes frères, et maintenant ton père ignore que je partage ta « couche : rien n'apaisera son courroux. Dis, ô ma bien- « aimée ! quelle sera ta conduite, si l'on m'arrache de tes « bras ? »

Hagward parlait en vers ; *Signild*, qui savait improviser, comme la plupart des vierges de la Scandinavie, répondit à son amant en ces termes :

« O mon bien-aimé ! si le sort a résolu ta perte, je mour- « rai avec toi. Ah ! pourrais-je supporter la vie quand tu l'au- « ras perdue. Que le fer du bourreau tranche tes jours, ou « que la cruelle maladie te conduise lentement au *Nisfleim ;* « que tu tombes dans un abîme, ou que la terre s'entrouvre « sous tes pas ! jamais je n'outragerai ta mémoire, en brû- « lant de nouveaux feux ; car je partagerai ton destin. Le « même supplice unira deux amans que la même couche a « reçus. La crainte de la mort ne me fera pas abandonner « l'époux que j'ai jugé digne de mon cœur ; celui qui a « cueilli sur ma bouche les premiers baisers de l'amour ; « celui à qui j'ai sacrifié cette fleur, le plus beau trésor des « vierges. Ne doute pas de ma promesse : le temps prouvera « que les sermens d'une femme ne sont jamais vains. »

Ces promesses, où respire un amour si pur et si pas- sionné, enflammèrent encore davantage *Hagward*, qui ne songea pas même à fuir le péril dont il était menacé. Trahi bientôt après par les femmes de *Signild*, des gardes furent

envoyés pour le saisir. Il se défendit avec courage, et en tua plusieurs; mais le nombre l'emporta sur la vaillance : il fut pris, chargé de chaînes, et traîné au conseil de *Sivard*, pour y être jugé. Quelques-uns des juges étaient d'avis de le traiter avec indulgence, à cause de la gloire dont il s'était couvert dans les combats, et de celle dont il pouvait encore se couvrir. Mais *Bolwiss*, ami de *Hildigel*, et par conséquent ennemi de *Hagward*, fut d'avis de le punir rigoureusement, et trouva de justes motifs pour sa condamnation, dans la mort d'*Alf* et d'*Alger*, dans la séduction de *Signild* et dans la douleur de *Sivard*. *Bolwiss* entraîna les suffrages de la majorité des juges, et l'on condamna le malheureux *Hagward* à mourir par le gibet.

Ce jugement fut l'ouvrage de la haine, puisque le héros n'était coupable d'aucune action qui méritât la mort. Si les fils de *Sivard* étaient tombés sous ses coups, il les avait vaincus, et non assassinés. Or, chez les peuples de la Scandinavie, le duel était consacré par le point d'honneur, depuis la plus haute antiquité. S'il avait séduit *Signild*, ce crime de l'amour pouvait être réparé par une union que les deux amans désiraient; enfin, s'il avait fait ressentir une grande douleur au roi, ce malheur n'était pas un motif suffisant pour l'envoyer à l'échafaud. Au reste, il supporta son sort avec beaucoup de fermeté : un supplice ignominieux n'ébranla point son courage, et il fut aussi fier devant ses juges, qu'il était terrible dans les combats.

L'épouse de *Sivard* assista au jugement; et, lorsqu'on eut prononcé la condamnation de *Hagward*, elle fit apporter une coupe remplie de liqueur, la lui offrit pour étancher sa soif; mais elle lui dit ces paroles outrageantes, en la lui présentant :

« Audacieux *Hagward*, maintenant que tes juges t'ont dé-
« claré digne de la mort, tu vas sans doute boire, pour te dé-
« saltérer, la liqueur renfermée dans cette coupe de corne.
« Avant d'expirer, approche tes lèvres hardies de ce breu-
« vage : bientôt descendu dans le *Nisfteim*, hôte nou-
« veau du palais de la mort, ton âme ira au séjour de la
« douleur, et ton corps restera fixé à l'instrument de ton
« supplice. »

Le jeune héros, saisissant la coupe qui lui était offerte, répondit en souriant par des vers dont voici le sens :

« Je prends cette coupe de la main qui a frappé tes deux « fils jumeaux. Je n'entrerai point sans vengeance au palais « des braves ; et, grâces à mes coups, ils m'ont précédé dans « le séjour de la mort. Ce bras s'est baigné dans leur sang ; « ce bras t'a ravi ceux qui te devaient le jour ; ceux que tu « n'as pu défendre du glaive fatal. Femme insensée et fu- « rieuse, mère infortunée et gémissante, tu es privée pour « jamais de tes enfans chéris : les jours et les années s'écou- « leront ; mais tu ne dois plus revoir les objets de ta ten- « dresse. »

Cependant *Signild*, au milieu de ses femmes éplorées, leur demande si elles veulent favoriser ses projets : toutes jurent de les exécuter fidèlement. Alors, baignée de larmes, elle s'étrangle avec un lacet, et fait mettre le feu à son palais. La flamme s'élève, et va frapper les yeux de *Hagward*. L'infortuné guerrier marchait au gibet, élevé sur une montagne qui depuis lors a pris son nom. A cette preuve de la fidélité de son amante, il fait éclater sa joie, et improvise son chant de mort, que j'ai imité de cette manière :

Compagnons de ma gloire, enviez mon destin !
L'échafaud, du bonheur va m'ouvrir le chemin.

Ma *Signild*, amante chérie,
En mourant, je bénis mon sort.
Pourrais-je regretter la vie,
Lorsque ta voix m'appelle au palais de la mort?

J'écoute, en souriant, la flamme pétillante
Qui dévore l'asile où nous fûmes heureux ;
Et mon œil aperçoit la fumée ondoyante
Qui monte sur les vents vers la voûte des cieux.

Ta promesse est remplie : un moment sur la terre,
Unis par des liens qu'avait tissus l'amour,

Nous jurâmes qu'un même jour
Acheverait notre carrière ;
Et nous entrons ensemble au funèbre séjour.

Vous, ministres de la vengeance ;
Vous qui d'un noir tyran secondez la fureur ;
Les menaces, la mort n'ébranlent point mon cœur :
Je brave le supplice, et mon bonheur commence.

Le *Skalde* à l'avenir apprendra nos revers,
Et les jeunes amans répèteront ses vers.

L. A. M. Bourgeat (de l'Isère.)

VARIÉTÉS.

Note sur la Bibliothèque et les Collections du célèbre naturaliste Joseph Banks.

De tous les amateurs qui cultivent avec succès les différentes branches de l'histoire naturelle à Londres, le savant sir Joseph Banks, baronet, est celui qui a peut-être le plus contribué à l'avancement de ces sciences par ses propres travaux et par les encouragemens qu'il donne à tous ceux qui les cultivent. Ce savant respectable mérite donc bien la reconnaissance des amis des sciences; et c'est ce qui nous engage à présenter ici une esquisse légère de ses travaux et de ses collections, telles que nous les avons vues en 1803.

Sir Joseph Banks fit le tour du monde avec le célèbre capitaine Cook; il fit d'autres expéditions à ses frais. Il publia les *Reliquiæ Houstonianæ;* la collection de *Kæmpfer* du Japon; et il travaillait à celle des plantes de la mer du Sud.

La maison de sir J. Banks est un véritable Musée, qui renferme une bibliothèque nombreuse et choisie, dont la porte est toujours ouverte aux savans et aux hommes studieux, tant anglais qu'étrangers : c'est là qu'il consacre tous ses moyens à l'avancement des sciences.

Sir J. Banks a donné au Musée Britannique ses collections de minéraux et d'animaux; mais il conserve chez lui une collection d'insectes véritablement magnifique; une petite collection de coquillages; et des herbiers, dont les plus remarquables sont :

Toutes les plantes corolifères de l'herbier de *Tournefort*, qui formaient son principal fond; l'herbier de *Miller*, qui servit à la composition de son dictionnaire; l'herbier du second voyage de *Forster*, avec lequel il forma son *Florulæ insularum australium Prodromus;* la collection des plantes et des insectes, faite par sir *J. Banks* et par *Solander*, pen-

dant leur voyage avec le capitaine Cook ; l'herbier de *Loureiro*, qui servit à la composition de sa *Flora Cochinchinensis* (celui-ci est dégradé) ; l'herbier d'*Herman* ou de la *Flora Ceylanica* de Linnée, qui est composé de quatre volumes de plantes, dont le dernier en comprend aussi quelques-unes d'Afrique, et un volume de quatre cents dessins ; l'herbier de *Pronovius*, qui est la collection originale de la *Flora Virginica* complète ; l'herbier d'*Aublet*, qui servit à la formation de la *Flora Guianensis*, dans lequel il manque la *Ginandria* et la classe sixième ; l'herbier de l'*Hortus Cliffortianus* de *Linnée*, dans lequel il manque quelque chose ; l'herbier de *Jacquin*, qui servit à la composition de l'*Hortus Vindobonensis* et de la *Flora Austriaca* (il paraît que celui de sa *Flora Americana* a été perdu, excepté quelques fragmens) ; l'herbier de *Haller*, avec la collection des deux *Bahuines*. On y trouve également la collection que le célèbre *Kœnig* légua, avec ses manuscrits, à sir J. Banks.

Si cette magnifique réunion de collections mérite l'intérêt des connaisseurs, le catalogue des manuscrits singuliers qu'on trouve à la bibliothèque du même savant ne doit pas moins exciter la curiosité des amateurs des sciences naturelles. Entre ceux-ci on doit distinguer les suivans :

Un volume de poissons et un autre de plantes, dessinés et coloriés en Chine d'une manière surprenante et supérieure à tout ce qu'on peut imaginer ;

Dix-neuf volumes manuscrits de *Jean Gérard Kœnig*, contenant les descriptions des plantes de l'Inde, avec quelques-unes des animaux et des minéraux ;

Archetypa Iconum historiæ Muscorum, aut. *Dillenio* ; mais il en manque quelques-uns ;

Codex Chartaceus, de re Accipitraria. C'est un manuscrit de 540 pag. in-fol., par l'espagnol *Besalu* ;

Catalogus Plantarum in America observatarum ; par *Guillaume Houstoun.* Manuscrit de 229 pages in-4°, avec d'autres manuscrits et des dessins du même auteur ;

Codex membranaceus in quo continentur : Apulejus, de virtutibus herbarum ; Sextus Placidus, de medicamentis ex animalibus, et quelques autres traités de médecine ;

Le manuscrit original des voyages de *Bartram*. Deux vol. in-4° ;

Les premier et second volumes des *Guillielmi Scherard observationes in Raji historia plantarum manu Raji inscriptæ ;* avec le manuscrit autographe qui a pour titre : — D^r *Scherard's* observations of plants sent me from Badmington ;

Catalogue des plantes que M. *Pitton de Tournefort* trouva dans ses voyages d'Espagne et de Portugal, copié sur l'original de M. de Tournefort ;

Le manuscrit autographe : *Nova genera plantarum in Cochinchina sponte nascentium ;*

Volumina quinque, empta e Bibliotheca Johannis comitis de Bute, quibus continentur 311 *icones Plumerianæ ; quædam ex editis in diversis operibus ejus, sed plurimæ ineditæ ; aliæ coloribus fucatæ ; aliæ partim coloratæ, aliæ absque coloribus ; paucæ alienæ immixtæ.* In-fol. ;

Volumen 34 *foliorum continens icones animalium et plantarum in Promontorio Bonæ-Spei pictas.* In-fol. ;

Icones plantarum, in Bengala pictæ adscripta nomine (*Hindostanicæ*) *Persicis caracteribus, sæpe etiam Linneana.* Trois vol. in-fol. ;

Volumen continens icones plantarum 65 *ab Ehretio pictas. Emptas a collectione iconum Roberti Mora Armigeri.* In-fol. ;

Archetypa iconum Horti Kewensis, eleganter picta ;

Franciscus Buchanan. Enumeratio plantarum, quas in abeundo Barmanorum regiam et dehinc redeundo anno 1795 *observavit. — Etiam, icones pictæ* 53 *plantarum, quas rariores in hoc itinere observavit Fr. Buchanan.* In-fol. ;

Volumen continens 40 *ectypa picta iconum, quas in India Orientali pingi curavit* JOHANNES SIDEON LOTEN, *e quibus exscriptæ sunt figuræ operis ; the Indian faunula.* In-fol. Il paraît que les Archétypes de cet ouvrage n'existent plus ;

Jam. Dickson Archetypa iconum, fasciculi 2, *et* 3 *plantar. Crypt. Britan. a Jac. Gowerbi.* 60 in-fol. ;

Original Letters of *John Bartram* to Dr Fothergill from aug. 12, 1769, to sept. 30, 1771 ;

Codex fol. 102 *continens iconès animalium et plant. quas in Carolina, Georgia, et Florida, delineavit J. Bartram. quæd. color.;*

William Young, Natural History of Plants of Nord and South Carolina, 2 vol. in-fol., avec 300 espèces coloriées en 1767. *Id.* 302 *icones putæ rudes plant. in folliis* 96. Et encore un volume avec les échantillons des plantes secs et collés ;

Ricardus Pulteney, Flora Malabarica. In-fol. ;

Les dessins originaux de l'Histoire des Plantes de la Guyane, par *Aublet*, en 3 vol. — Il y en a d'autres in-fol., contenant des plantes non publiées. Et un manuscrit autographe de descriptions, dont il y en a quelques-unes qui ne sont pas dans l'ouvrage de la Guyane ;

Un ouvrage en parchemin, écrit par *Bartholomeus Anglicus, de rerum proprietatibus*, au commencement du siècle XV^e^, ou sur la fin du XIV^e^.

Un cahier avec le titre : *Figuras animalium et plantarum, pictas, quas in nova Cambria prope Port Jackson delineav.* In-fol. ;

Copies of Letters written by *Dr Blair*, and of Letters written to him. 1725-27 ;

Catalogue of the botanical discoveries made by *Dr Blair*. Autographe ;

Icones putæ avium et piscium 46, *quas in Cookii ult. itin. delineavit Gulielmus Webber.* In-fol. ;

Icones pict. animalium 115, *quas in eodem itinere delin. Gulielmus Ellis ;*

Icones animalium, quas in Cookii 2^o^ itinere delineavit Georgius Forster, quarum quædam plumbagine delineatæ, quædam pictæ : harum plurimæ nondum absolutæ. Deux vol. in-fol. ;

Iconès plantarum quas in eodem itinere delineavit Forster. Deux vol. in-fol. ;

Volumina 2, fol. 200, *contin. icones animalium et plantarum, color. quod. Sinensi, ante annum* 1776. Fol. obl.

Archetypa iconum Filicum Britann.;

Declarazaon das arbores, arbustos, plantas, trapadeiras e erbas virtuozas que se achaon pintadas no autro liuro, cuias raices, cascas, folhas, flores, frutos, cementes, e inhames serven para se aplicar à varias doenzas declaradas pellos Fizicos deste Anjenga, hoge 11 de julho 1750.

Nous croyons que les amateurs de l'histoire naturelle nous sauront gré de leur indiquer ces précieuses sources de connaissances.

B.

NÉCROLOGIE.

Londres. — Au moment où les barrières qui nous séparaient de nos voisins ont disparu, comme le gigantesque pouvoir qui les avait élevées; où les relations amicales, littéraires, politiques et commerciales entre toutes les nations de l'Europe ont repris leur ancien cours, il m'a été bien doux, je l'avoue, de me rappeler au souvenir de differens savans étrangers, dont les témoignages d'amitié étaient profondément gravés dans mon cœur. Le silence de l'un des plus célèbres orientalistes d'Angleterre, dont les sentimens et l'exactitude m'étaient bien connus, m'a donné d'abord de vives inquiétudes, et j'ai enfin reçu l'explication de cette triste énigme : une maladie de langueur, dont je n'avais pas même été informé depuis deux ans, a conduit mon malheureux ami au tombeau, dans le cours du mois de juin dernier. Les importans services qu'il a rendus aux lettres orientales, les sentimens qui nous unissaient, me font un devoir de consigner ici à sa mémoire quelques lignes simples et véridiques comme lui-même.

M. Joseph White, docteur en théologie, professeur d'arabe et de persan dans l'université d'Oxford, chanoine de l'église

du Christ, professeur royal d'hébreu, était fils d'un fabricant de draps établi dans le comté de Gloucester. Dès son bas-âge, il fut envoyé par son père pour faire ses études à Oxford. Il obtint bientôt une de ces bourses fondées, dans le collége de Wadham, par le docteur Hody, dont le nom jouit d'une estime méritée dans le monde littéraire, principalement à cause de ses doctes travaux sur la *Version des Septante*. Comme les fondations de ce vénérable savant ont pour but principal d'encourager l'étude de l'hébreu, on dirige vers cette langue toute l'attention des jeunes gens admis à jouir de ces utiles bienfaits. C'est dans ce collége que le jeune White conçut pour les langues et la littérature asiatiques un goût qui devait avoir des résultats si utiles pour ceux qui s'engageraient dans cette vaste carrière, et si honorables pour celui qui les y précédait. A peine avait-il fini ses études, qu'il fut nommé membre, puis directeur du collége où il les avait faites. A travers les nombreuses occupations administratives dont il était accablé, il trouvait encore quelques instans à donner à l'étude de l'arabe et du persan. Ses progrès furent si rapides, qu'en 1778, il succéda au docteur Hunt dans la chaire d'arabe fondée par le docteur Laude. En acceptant ce poste honorable, il crut avoir contracté l'engagement de terminer un important ouvrage que Pococke, le fils du célèbre professeur de ce nom, avait laissé imparfait. Une mort prématurée l'avait empêché de terminer la traduction latine du précieux ouvrage de A'bdollathyf sur l'Egypte, dont l'unique manuscrit connu se trouve dans la bibliothèque Bodleyenne d'Oxford. M. White suivit une marche différente de celle de son prédécesseur. Au lieu de continuer la publication de la traduction, il s'occupa du texte, qu'il fit imprimer sous format in-8°; mais peu satisfait de l'exécution typographique et de la correction, il allait anéantir cette édition qui lui avait coûté une somme assez considérable, quand un professeur de langues orientales à Iéna, l'estimable et laborieux M. Paulus, le détourna de ce projet. M. White lui remit généreusement l'édition toute entière, que celui-ci publia en 1789, avec une intéressante préface. C'est ce texte arabe que j'ai consulté pour les *Notes et éclaircissemens* que j'ai ajoutés à la nouvelle édition in-4° du *Voyage de Norden*, et qui en composent à

peu près le troisième volume. Il m'a été d'une grande utilité, surtout pour mon *Mémoire sur les Pyramides et sur le Sphinx*. Ce troisième volume a paru en 1798, c'est-à-dire deux ans avant l'édition in-4° arabe-latine que M. White publia à Oxford; car loin de se décourager et d'abandonner l'honorable tâche qu'il s'était imposée, à peine la première édition in-8° était-elle partie pour l'Allemagne, que notre infatigable professeur livra de nouveau le même texte arabe à l'impression : mais il choisit un format plus convenable au sujet de l'ouvrage original et au travail de l'éditeur; car non content de revoir soigneusement et de compléter la traduction latine de Pococke le fils, il recueillit une quantité considérable de matériaux sur l'Egypte et sur les nombreux objets dont s'est occupé A'bdollathyf. On doit regretter qu'il n'ait publié qu'une faible portion de ses nombreuses recherches; car le volume intitulé *Ægyptiaca*, qui parut en 1802, c'est-à-dire deux ans après la publication de l'édition arabe-latine d'A'bdollathyf, offre un modèle pour les érudits qui veulent traiter les antiquités égyptiennes. Ce volume est entièrement consacré à la colonne dite de *Pompée*, sur laquelle depuis on a découvert une inscription grecque. Cette inscription, qui porte assez visiblement le nom de Dioclétien, semble présenter au moins quelques données sur l'époque où fut élevé ce monument. Nous sommes portés à conjecturer que, peu satisfait de la plupart des résultats de ses immenses recherches, M. White aura abandonné un travail aussi ingrat que pénible, pour se livrer tout entier à un autre, plus analogue encore à son goût, à ses devoirs et à ses études spéciales, c'est-à-dire l'édition de la version syriaque du *Nouveau Testament de Philoxène*, d'après un manuscrit que M. Radley avait reçu du Levant. Il n'est pas nécessaire de démontrer ici toute l'utilité d'une pareille entreprise pour la critique et les discussions bibliques.

Dans une brochure que notre laborieux professeur adressa au docteur Lowth, archevêque de Londres, il attira l'attention des savans sur la révision du texte des *Septante*, d'après la collation des plus anciens manuscrits, et les citations qui s'en trouvent dans les écrits des premiers Pères de l'Eglise. Ce beau projet a été depuis exécuté par le docteur Holmes; et, au moment où nous écrivons, on imprime,

aux frais de l'université d'Oxford, le résultat de ces collations ; l'impression du premier livre de Samuel doit être terminée.

C'était avec de pareils travaux que le docteur White se délassait des importantes et pénibles fonctions de l'enseignement, et de ses profondes méditations sur une matière aussi aride qu'elle est abstraite. Il avait entrepris de mettre en opposition le christianisme et l'islamisme, tant pour le but que pour les effets de ces deux religions. Il est difficile d'imaginer un sujet plus heureux pour un orientaliste, docteur en théologie. Si vous ajoutez à ces titres la justesse de l'esprit, l'aptitude à la méditation, vous ne serez pas surpris des éloges pompeux que l'auteur de l'*Histoire du déclin et de la chute de l'Empire Romain* fit des *Bempten Lectures*, qui parurent en 1802, et qui, depuis cette époque, ont été fréquemment réimprimées. Tel est le titre de l'important ouvrage dont nous parlons. Il consiste en une suite de sermons prêchés conformément aux volontés d'un ecclésiastique nommé Bempten, qui a fondé des lectures annuelles dans l'université d'Oxford. Cette fondation a fait éclore plus d'un bon ouvrage, mais dont aucun n'est comparable à celui de notre savant professeur. Ses succès ne se bornèrent pas à obtenir de pompeux mais stériles éloges; le docteur More (alors archevêque de Cantorbéry) voulut le connaître personnellement, et lui donna des témoignages du plus vif intérêt. Le lord-chancelier le nomma chanoine de Gloucester. Cette place exigeait résidence. Une année ne s'était pas écoulée depuis son installation à Gloucester, que M. White contracta un mariage aussi avantageux pour ses intérêts que pour sa considération personnelle. Il demanda et obtint la main de miss Turner, sœur du colonel de ce nom, que le célèbre M. Waren Hastings, son proche parent, envoya auprès du grand Lama, et qui nous a donné une relation du Tibet extrêmement intéressante.

La mort du docteur Blagney, arrivée en 1802, ayant laissé vacante la chaire d'hébreu dans l'université d'Oxford, M. White y fut nommé par le gouvernement. Un canonicat de l'église du *Corpus Christi* dépend de cette chaire. M. White jouissait des fruits de ses longs travaux; il faisait de sa fortune le plus honorable emploi, et savourait les douceurs de

la plus heureuse existence, quand la mort lui enleva une épouse chérie et bien digne de l'être. Pour comble de malheur, cette épouse mourait toute entière, et ne laissait aucun fruit d'une aussi douce union. Nous n'essayerons pas même de peindre la douleur muette et concentrée d'un infortuné qui perd l'appui de ses vieux ans, qui se voit séparé de la plus chère portion de son existence. Désormais étranger au monde, à ses amis, même à ses travaux, M. White ne vécut que pour souffrir : ses souffrances durèrent encore deux ans; elles eurent enfin un terme, et, dans les premiers jours du mois de juin dernier, il posa le pied sur le seuil de l'éternité, avec le calme d'un tendre époux, qui, de cette *vallée de larmes*, s'élance dans le sein de la félicité céleste, où il a la douce et intime conviction de se réunir pour toujours à l'objet de ses uniques, de ses éternelles affections. Il avait à peine atteint sa soixante-septième année.

Le dernier travail dont sa santé chancelante lui ait permis de s'occuper, est une nouvelle édition du *Specimen historiæ Arabum* de Pococke, qui parut en 1806. Les exemplaires de la première édition étaient devenus extrêmement rares. M. White répandit un très-petit nombre de notes dans la réimpression, qui acquiert, aux yeux des orientalistes, une grande importance, par l'addition d'un fragment considérable de l'histoire d'Aboulfédâ, accompagné d'une version latine. Ce fragment, omis dans l'édition arabe-latine de cette histoire, publiée par Adler, en cinq volumes in-4°, a été transcrit d'après le manuscrit autographe d'Aboulfédâ que nous possédons à la bibliothèque du Roi, et ne contient pas moins de 150 pag. in-4°, y compris la traduction latine de M. Silvestre de Sacy. Ce dernier travail de M. White me rappelle qu'il débuta dans la littérature orientale par transcrire et *éditer* le texte persan des *Instituts politiques et militaires de Tamerlan*, accompagné de la version anglaise de M. le major Davy. Cet ouvrage, remarquable autant par son contenu que par le nom de son auteur, ayant paru lorsque je commençais à me livrer à l'étude des langues orientales, j'en fis l'objet spécial de mes travaux, et j'entrepris de le traduire en français. Ma traduction parut en 1787, sous les auspices de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres, qui en agréa la dédicace. J'y joignis une vie de Tamerlan, d'après

les auteurs orientaux. Ceux qui ont pris la peine de la lire, peuvent juger si j'ai attendu les tristes événemens dont nous avons été les témoins et les victimes, pour apprécier à sa juste valeur la gloire chimérique des conquérans.

Mais pour terminer cette notice par des idées moins affligeantes et surtout plus analogues au caractère de celui qui en est l'objet, je m'empresserai de nommer le savant qui a eu la complaisance de m'en fournir les principaux matériaux. Je les dois au successeur de M. Ford dans la chaire d'arabe d'Oxford, M. le docteur M'Bride, confrère de M. White, et membre de l'une des plus savantes et des plus célèbres universités de l'Europe; nous ajoutérons même une des plus heureuses, puisqu'elle trouve les moyens de donner d'aussi dignes successeurs que MM. M'Bride et Winstanley aux illustres professeurs que la mort lui enlève.

L. Langlès.

Article nécrologique sur Benoît Solari, évêque de Noli.

L'ordre des Dominicains a fourni, en Italie surtout, des hommes très-distingués par leurs talens, et par les places éminentes qu'ils ont occupées. De ce nombre, était Benoît Solari, savant dans les langues orientales, qui, après avoir professé avec succès la philosophie dans son ordre, fut invité en 1773, par le gouvernement de Gênes, à remplir la chaire de théologie vacante dans l'université de cette ville; bientôt après, il fut élevé sur le siége de Noli. Ce petit diocèse n'ayant pas de séminaire, l'évêque réunit les élèves du sacerdoce dans sa maison épiscopale, et voulut être lui-même leur instituteur; quoique ses revenus fussent très-modiques, ils excédaient encore les besoins auxquels il s'était

volontairement réduit; dans une frugalité rigide, il trouvait le double avantage de se livrer aux exercices de la pénitence, et de faire des économies au profit des pauvres. Il était le père, l'ami et le modèle de son clergé; l'amabilité de son caractère, la dignité de ses manières, la sainteté de sa conduite, sa douceur et sa modestie lui conciliaient tous les cœurs.

Tendrement attaché au chef de l'Eglise, qu'il ne confondait pas avec la cour de Rome, il discerna toujours avec sagacité, et soutint avec intrépidité les droits respectifs des deux puissances.

Lorsqu'en 1794, Pie VI publia contre le synode la bulle *Auctorem Fidei*, bulle repoussée par les gouvernemens de Naples, de Toscane, de Milan, Solari dénonça courageusement au sénat de Gênes cet acte qui condamne les quatre célèbres articles de nos libertés proclamées par Bossuet et par l'assemblée du clergé français en 1682. Il consigna dans un savant mémoire imprimé, ses motifs d'opposition. Cette démarche et ses liaisons avec le clergé assermenté de France irritèrent la cour de Rome, et pour la venger, le cardinal Gerdil écrivit contre lui deux volumes qui sont le plus faible des ouvrages de cette éminence, nouvelle preuve que le talent le plus distingué échoue lorsqu'on soutient une mauvaise cause.

L'évêque de Noli réfuta, ou plutôt pulvérisa l'ouvrage de Gerdil, par une élégante apologie en trois parties in-12. Gênes, 1814. La première a pour objet de justifier le serment exigé par l'Assemblée Constituante. Quoiqu'on ait beaucoup écrit sur ce sujet, il faut avouer que le prélat italien en établit la légitimité par une force de logique et un assemblage de preuves supérieures à tout ce que nos ecclésiastiques français avaient publié sur le même sujet. On en a donné un abrégé dans notre langue sous ce titre : *L'ancien Clergé constitutionnel jugé par un évêque d'Italie, in*-8°., *Lausanne*, 1801. La plupart des exemplaires ont à la fin un tableau comparatif qui présente sur deux colonnes, la formule du serment prêté par le légat Caprara telle qu'elle

est dans le *Bulletin des Lois*, et qu'elle est altérée dans l'édition du concordat, faite à Rome, où l'on a supprimé les clauses relatives aux libertés gallicanes.

Le dernier ouvrage publié par l'évêque de Noli est une lettre pastorale pour supprimer dans son diocèse la légende de Grégoire VII, comme attentatoire aux droits de l'autorité civile. On se rappelle le courage que déployèrent contre cette légende vers 1729, nos parlemens et ceux des évêques français qu'on désignait comme jansénistes.

Le vertueux Solari, préparé depuis long-temps à la mort, l'attendait avec un courage chrétien qui ne se démentit jamais. Le 13 avril dernier, âgé de soixante-douze ans, il termina sa vie édifiante, et passa tranquillement à l'éternité, laïssant à son diocèse et à toutes les personnes qui l'ont connu le souvenir de sa piété et de ses vertus.

NOTICE SUR LES PRINCIPAUX OUVRAGES DE SAVARY. (1)

J'AVAIS été chargé, il y a quelques mois, de rendre compte dans ce Mercure, d'une grammaire de la *langue arabe vulgaire et littéraire*, par M. Savary, ouvrage posthume, imprimé sous la direction et les soins de M. Langlès, et augmenté de quelques contes et chansons arabes publiés par ce laborieux orientaliste. Ce travail, que plusieurs circonstances particulières ont retardé, me porta naturellement à relire les principaux ouvrages de Savary, et me donna l'idée d'offrir au public une courte notice sur cet auteur intéressant, d'au-

---

(1) *Lettres sur l'Egypte, etc.* Paris, 3 vol. in-8°. — *Lettres sur la Grèce*, faisant suite à celles sur l'Egypte, 1 vol. in-8°. — *Le Coran*, traduit de l'arabe, accompagné de notes, et précédé d'un Abrégé de la vie de Mahomet, tiré des écrivains orientaux les plus estimés; 2 vol. in 8°. — *Grammaire de la langue arabe, littérale et vulgaire*; 1 vol. in-4°. Paris, Imprimerie Impériale, 1813.

tant mieux que je ne crus pas qu'il en existât encore, et que je ne connaissais à ce sujet, qu'une lettre adressée au rédacteur du *Journal de Paris*, le 26 février 1788, par M. P...., dans laquelle il annonçait la mort de Savary, à qui il était uni par les liens de l'amitié. J'aurais désiré que cette lettre fût plus étendue, et qu'elle renfermât quelques renseignemens biographiques; je les eusse communiqués aux lecteurs, mais je suis forcé de garder le silence sur la vie de l'auteur qui nous occupe, et je ne parlerai que de ses ouvrages.

Savary sortit très-jeune de France pour aller en pays étranger. Doué d'une imagination forte, ardente et sensible, d'un esprit aussi juste qu'éclairé, la carrière des voyages dut avoir de grands attraits pour lui, et l'on voit qu'il la parcourut en homme de goût, en philosophe et en sage. Ce fut à vingt-six ans, qu'il aborda en Egypte : quelle impression, dit avec justice, l'auteur de la lettre précitée, ne dut pas faire sur un caractère tel que le sien, le spectacle des mœurs d'Asie! Le charme en était si puissant, qu'on ne peut lire encore sans une espèce de séduction, les lettres particulières qu'il écrivait à ses amis intimes. Ce sont ces mêmes lettres qui ont servi avec d'autres recherches ultérieures à la rédaction de son *Voyage d'Egypte*.

Avant de quitter sa terre natale, Savary s'était bien pénétré de tous les devoirs imposés au voyageur. Dégagé des préjugés de l'éducation, et n'ayant conservé que des idées libérales, il vit tout sans étonnement, sans partialité, et ses jugemens ne portent jamais l'empreine d'un fol enthousiasme, ou d'une injuste prévention. « Les voyages, dit-il quelque part, sont l'école la plus instructive de l'homme. C'est en voyageant, qu'il apprend à connaître ses semblables. C'est en vivant avec différens peuples, en étudiant leur religion, leur gouvernement, qu'il a un terme de comparaison pour juger des mœurs, de la religion, du gouvernement de son pays. Environné de préjugés, soumis à la loi de l'habitude, tant qu'il ne sortira pas de sa patrie, il ne verra les autres nations qu'à travers un verre opaque, qui, changeant à ses yeux leurs formes et leurs couleurs, lui en fera porter des jugemens faux. Il s'étonnera de leurs erreurs, quand lui-même paiera tribut à des erreurs aussi frappantes; il rira du ridicule de leurs usages, quand lui-même sera l'esclave d'usages non

moins extravagans. Mais après qu'il aura examiné avec une attention réfléchie, les mœurs et le génie des peuples divers; après qu'il aura calculé jusqu'à quel point l'éducation, les lois, le climat influent sur leurs qualités physiques et morales; la sphère de ses idées s'étendra, la réflexion saura l'affranchir du joug des préjugés, et brisera les liens dont la coutume avait enchaîné sa raison. C'est alors que, tournant ses regards vers sa patrie, le bandeau tombera de ses yeux, les erreurs qu'il y avait puisées s'évanouiront, et il la verra sous un jour différent..... Devenu citoyen de l'univers, il s'élevera au-dessus de la partialité et de l'opinion; et en décrivant les villes, les pays, il remettra à la vérité le soin de conduire ses pinceaux. Mais qu'il évite de se placer, comme tant d'autres voyageurs sur le devant de ses tableaux, de s'entourer de clarté, de laisser dans l'ombre le reste des personnages; qu'il se montre sans affectation, ou pour l'intelligence du sujet, ou pour donner du poids aux faits qu'il expose. »

C'est avec ces idées saines et philosophiques, que Savary a rédigé ses voyages, et en traçant aux autres voyageurs les obligations qu'ils avaient à remplir, en leur prêtant son feu, son ardeur, il n'a parlé que dans l'esprit qui l'avait animé. Egalement instruit en histoire et en géographie, et familier avec les auteurs anciens et modernes, il compare leurs différens rapports, les oppose les uns aux autres; souvent aux observations des premiers, aux découvertes des Sicard, de Pocoke, de Nieburh, de d'Anville, il joint des remarques ou des critiques très-judicieuses. Les trois années qu'il passa en Egypte, furent consacrées à apprendre la langue, à reconnaître les monumens antiques, à étudier les mœurs, la religion, les coutumes et le gouvernement de ces contrées. Je ne puis indiquer tous les objets qu'il traite, et qui sont l'objet de ses lettres : s'il s'est livré aux détails les plus sérieux, les plus importans, il est aussi descendu dans les moindres. Nous le voyons couvert d'un habillement turc, parcourir ces terres étrangères, et à la faveur de l'épais turban qui change et fait méconnaître sa tête européenne, reçu chez le musulman, partager sa pipe et sa tasse de café, ou goûter à ses mets, croiser les jambes sur les coussins, et d'un œil observateur, considérer tranquillement ce qui se passe sous ses yeux. Il entend les chansons de la voluptueuse Almé, il

applaudit à ses danses : souvent plus hardi, il pénètre dans la mosquée, ou non moins indiscret, il regarde le harem : une autre fois, il descend dans les bains, y fait brûler des parfums qu'il respire avec toute la mollesse d'un Asiatique. Ces scènes variées sont décrites avec art, et présentées avec tout le charme de la diction et de la pensée. En général, dans ses lettres, Savary a adopté un style qui convient parfaitement, aimable et fleuri, sans être trop léger; sa mémoire lui fournit encore beaucoup de citations d'auteurs anciens, souvent heureuses, quelquefois néanmoins peu nécessaires, et sentant la prétention.

On s'attend bien aussi que, dans le tableau de l'Egypte, Savary n'aura pas oublié les monumens qui s'y rencontrent à chaque endroit, et qui rappellent de si imposans souvenirs. Il leur a payé tribut. Tantôt il nous amène aux pieds de ces fameuses pyramides, ouvrage d'hommes inconnus, qui élevé peut-être depuis plus de trente siècles, lasse tous les efforts des temps conjurés pour les détruire : tantôt nous parcourons avec lui la Haute-Egypte, l'antique foyer des lumières du monde, tombée aujourd'hui au pouvoir de peuples barbares et superstitieux qu'une religion mal entendue condamne à l'ignorance en les éloignant de la société des autres nations, et dont la fanatique inertie anéantit à-la-fois l'agriculture qui nourrit les hommes, le commerce qui les met en rapport ensemble, et qui les fait jouir de tous les bienfaits de la civilisation. L'Egypte n'existe plus; et, si quelques monumens témoins de sa splendeur première, n'avaient survécu à sa ruine, si quelques lieux où se passèrent plusieurs scènes importantes conservées dans l'histoire, ne frappaient vivement le cœur et l'imagination, nous serions tentés de révoquer en doute tout ce que les anciens nous ont dit sur ce pays fameux. Mais ici nous rencontrons le lac Moeris, plus loin nous retrouvons l'antique Thèbes, là paraissent le vieux temple consacré jadis à Jupiter, la statue de Memnon, celle d'Hercule, où nous croyons encore entendre l'âme de Pompée gémir sur les rivages de Peluse.

Je ne quitterai pas cet ouvrage sans parler d'une relation de l'expédition de Saint-Louis en Egypte, tirée de Joinville, et des écrivains arabes. L'auteur a animé ce sujet de tout l'intérêt dont il était susceptible, et malgré les bornes étroites

qui le renferment, il a tracé avec une sage économie des matières, tous les principaux événemens, les premiers succès des Français, leur descente à Damiette, leurs combats, leurs défaites, et les catastrophes sanglantes qui terminèrent cette malheureuse croisade. On voit le courage des preux chevaliers aux prises avec le malheur, et Saint-Louis, toujours grand, auguste, et au-dessus de l'infortune, imprimant le respect à ses farouches ennemis. « Saint-Louis, dit *Gemal Ed-*« *den*, historien arabe, était d'une belle figure, il avait de « l'esprit, de la fermeté, de la religion. Ses belles qualités « lui attiraient la vénération des chrétiens qui avaient en lui « une extrême confiance. Il eût pu échapper aux mains des « Egyptiens en prenant la fuite, soit à cheval, soit dans un « bateau; mais ce roi généreux ne voulut jamais abandon-« ner ses troupes. » Si un Turc a tracé d'un prince chrétien, d'un infidèle, un tel portrait, il fallait qu'il eût une bien haute idée de ses vertus.

Les *Lettres sur la Grèce*, qui complettent à peu de chose près, la relation des voyages de Savary, font suite à celles qu'il a écrites sur l'Egypte. Je ne sais si je me trompe dans mon jugement, mais cet ouvrage ne m'a pas paru de la même touche que l'autre, soit qu'il ait été fait avec plus de précipitation, soit que, rédigé dans des momens où Savary était livré à quelques peines assez vives qui l'affectaient trop, il se ressentît des distractions de son auteur. Cependant il se fait lire avec plaisir, et l'on n'y verra pas, sans intérêt, quelques détails sur l'ancienne Patare, sur Rhodes, et sur les îles de l'Archipel.

Nous devons aussi à M. Savary une traduction française de l'*Alcoran*. Tout le monde sait que ce fameux livre renferme les préceptes et les lois que Mahomet donne aux peuples qui adoptent sa religion. La croyance en un Dieu unique, dont Mahomet est le prophète, en est le premier dogme, et la prière, l'aumône, le jeûne, le pèlerinage en sont les principes fondamentaux. Ce fut en Egypte, et sous les yeux des Arabes, au milieu desquels il vivait, que Savary entreprit cet important travail qu'il nous a présenté avec toute la perfection qu'on peut désirer. Eloquent, vif et serré, il a su prendre tous les tons, et digne de son original, le reproduire en français sous une forme capable de justifier à nos yeux l'opinion

des Orientaux qui regardent l'*Alcoran* comme un livre inspiré et trop sublime, pour être l'ouvrage d'un mortel. Nous avions déjà une traduction française de l'*Alcoran*, par du Ryer, fidèle, peut-être, mais pâle, froide, décolorée, et qui ne permettrait jamais de croire que l'original, indépendamment des matières religieuses auxquelles il est consacré, est, comme nous venons de le dire, le livre par excellence, le modèle de style, d'élégance, de poésie, la source à laquelle tous les écrivains orientaux viennent puiser, et qui est pour eux ce que les ouvrages d'Homère, de Virgile, de Cicéron, de Démosthène sont pour les Européens. « Si le *Coran*, exalté dans tout l'Oriant pour la perfection du style, dit Savary, et la magnificence des images, n'offre sous la plume de du Ryer, qu'une rapsodie plate et ennuyeuse, il faut en accuser sa manière de traduire. Ce livre est divisé en versets comme les *Psaumes de David*, genre d'écrire adopté par les prophètes, et qui permet à la prose les tours hardis, les expressions figurées de la poésie. Du Ryer, sans respect pour le texte, a lié les versets les uns aux autres, et en a fait un discours suivi. Pour opérer cet assemblage difforme, il a recours à de froides conjonctions, à des bouts de phrase qui, détruisant la noblesse des idées, le charme de la séduction, rendent l'original méconnaissable.... Persuadé que le mérite d'une traduction consiste à rendre l'original avec vérité, je me suis efforcé de faire passer dans notre langue les pensées de l'auteur, avec le coloris, la nuance qui les caractérisent; j'ai imité, autant qu'il a dépendu de moi, la concision, l'énergie, l'élévation de son style, et pour que l'image soit ressemblante au modèle, j'ai traduit verset pour verset. Le ton prophétique que prend Mahomet, fait qu'il s'enveloppe souvent d'ombres qui lui donnent un air mystérieux; j'ai respecté cette obscurité, aimant mieux laisser la pensée obscure, que de l'affaiblir en l'éclaircissant. » J'ai rapporté ces phrases, parce que celles qui regardent du Ryer, peuvent donner la mesure exacte de son ouvrage, et épargner aux personnes qui ne le connaissent pas, la peine et l'inévitable ennui de le lire, et qu'à l'égard des derniers, j'ai reconnu que Savary avait réalisé dans son travail ce qu'il avait avancé, et que sa traduction était tellement supérieure, qu'il était autorisé à juger lui-même son rival, sans qu'il pût même entrer dans l'esprit d'établir entr'eux deux la moindre comparaison.

On a reproché à Savary d'avoir profité de la traduction latine de Maracci, et l'on a cité à l'appui quelques passages mal traduits par l'un et par l'autre, dans lesquels ils s'étaient rencontrés : loin de garantir la justesse de cette critique, je suis même très-disposé à la croire mal fondée, d'abord en ce que Savary ayant séjourné long-temps en Egypte, et fréquenté des Arabes de toute classe, des gens savans comme des gens du peuple, devait avoir appris l'arabe vulgaire et littéral, et être en état de lire les poètes, les grammairiens et les commentateurs ; ensuite, parce que deux traducteurs peuvent entendre de même, sans qu'on ait le droit d'accuser celui qui a écrit le dernier, de s'être aidé du travail de son prédécesseur. Il y a, je crois, dans cette critique, plus de malignité que de justice ; et, n'avons-nous pas dans Pindare, dans Sophocle, des passages difficiles, obscurs, où quelques traducteurs également malheureux n'ont pas rencontré le vrai sens, et ne se sont trouvés d'accord que dans les fautes qu'ils ont faites mutuellement. Ce n'est pas que l'alcoran soit difficile à entendre, mais il est tel passage qui, elliptique, brusque et sans aucune liaison, distrait, embarrasse les lecteurs, et met en défaut leur sagacité. Je sais que ces reproches, et l'aigreur avec laquelle les ennemis de Savary, plus offensés peut-être de son mérite que de ses fautes, ont relevé ses moindres erreurs, lui causèrent des chagrins très-vifs, auxquels son âme douce et trop sensible ne put résister, et qui aggravant des maladies qu'il avait déjà, rendirent très-malheureux les derniers jours de sa vie, et le conduisirent promptement au tombeau. Bien coupables sont les critiques qui ont agi ainsi envers cet homme estimable : étaient-ils plus infaillibles, ou avaient-ils droit à plus d'indulgence ?

Dat veniam corvis, vexat censura columbas (Juv.).

Savary avait mis à profit tous les instans qu'il avait passés en Egypte, car outre les ouvrages précités, il avait composé une grammaire arabe. C'est celle qui a été publiée récemment par M. Langlès. Il appartenait à un homme aussi obligeant qu'instruit de tirer cet ouvrage de l'espèce d'oubli où il paraissait condamné, et de le mettre au jour. La préface contient en quelque sorte *l'historique* de cette grammaire, et fait voir aisément que les soins et le travail que M. Langlès a apportés à

l'impression, lui permettent de regarder le titre d'éditeur, comme trop simple et trop modeste.

Parmi les nombreuses grammaires orientales faites en latin ou en diverses langues d'Europe, nous n'en avions encore aucune qui pût servir à l'étude de l'arabe moderne. Les Vrimoet, les Hohte, les Guadagnole, les Erpénius, et le dernier ouvrage qui les efface tous, la grammaire arabe de M. Silvestre de Sacy, sont destinés à l'arabe ancien; il manquait une grammaire qui guidât dans la connaissance du moderne, c'est-à-dire, la langue parlée au Caire, en Egypte, en Syrie, etc. Un ancien élève de l'Ecole spéciale des langues orientales de Paris, M. Herbin, mort trop jeune pour les lettres et pour sa famille, avait bien donné, il y a quelques années, un cours d'arabe moderne avec des dialogues. Mais, quel qu'ait été le talent de cet orientaliste, on ne peut guère louer dans l'ouvrage que l'exécution typographique, les essais de calligraphie et la bonne volonté de l'auteur. Il a traduit Erpénius, en y ajoutant les modifications et les changemens qu'il a crus nécessaires pour l'arabe vulgaire; mais qui sont bien incomplets. Herbin n'avait pas voyagé, chose indispensable, lorsqu'on veut travailler pour une langue parlée. Il n'avait fréquenté que quelques naturels répandus dans Paris depuis l'expédition d'Egypte, et dont la société ne pouvait suffire. C'est ce que l'on reconnaît facilement au vague et à l'incertitude de la plupart des règles vulgaires qu'il propose.

La grammaire de Savary s'annonce comme devant servir également à l'arabe littéral et vulgaire; cependant c'est beaucoup plus pour ce dernier qu'elle est nécessaire, car pour le littéral, nous avons tout ce qu'il nous faut, et elle ne renferme même que peu de règles qui lui soient applicables, excepté celles qui sont communes aux deux dialectes. Elle est écrite en latin et en français, nouvel avantage qui la recommande aux étrangers peu familiers avec notre langue. Ce latin n'est pas, il est vrai, de la première élégance, on y chercherait vainement des modèles de style, des phrases cicéroniennes; la matière ne l'exige pas. On sait, d'ailleurs, qu'il existe un certain latin, un peu dur et barbare qui eût paru peu flatteur à des oreilles romaines, mais qui est consacré pour les ouvrages des savans modernes. C'est une monnaie courante.

La syntaxe est très-courte, quoique suffisante pour l'arabe

vulgaire. L'auteur a compensé cette brièveté par de nombreux dialogues qui forment la partie principale de l'oûvrage. Ces dialogues sont comme tous ceux répandus dans les grammaires anglaise, italienne, etc. destinés à établir les bases de a conversation, et à exprimer les premiers besoins de l'économie domestique. Je ferai remarquer aussi que cet ouvrage est sorti de l'imprimerie ci-devant Impériale, et qu'il offre dans ses caractères, toute la pureté et la correction qu'on peut désirer. La grammaire de Savary peut être fort utile aux personnes qui veulent voyager en Orient; je la recommande d'une manière particulière aux élèves des écoles de langues orientales-françaises, qui se proposent de servir le gouvernement. Ils doivent espérer enfin que leurs écoles condamnées à l'oubli sous le règne de Buonaparte, vont prendre sous un gouvernement pacifique et plus favorable aux talens, une forme plus régulière, plus avantageuse, et qu'ils retireront de leurs travaux, de leur constance, des résultats plus satisfaisans; car, une chose vraiment remarquable et fort triste pour les amis des lettres, c'est que lorsqu'en Angleterre, en Allemagne, en Prusse, et dans les autres pays de l'Europe, où l'on étudie les langues orientales, les personnes qui s'y livrent, reçoivent tous les encouragemens possibles, il n'ait encore été rien fait en France en faveur de cette partie, et que si elle est cultivée, elle ne le doit qu'au zèle désintéressé des personnes qui l'ont embrassée. Il existe en France quatre écoles de langues orientales, trois à Paris, une Marseille, à la tète desquelles se trouvent des hommes recommandables par leurs talens. On voudrait enseigner l'arabe, le persan, le turc, le grec moderne, l'arménien, etc., et que fait-on pour les jeunes gens laborieux qui consacrent à cette étude sérieuse, les plus belles années de leur vie? Quel encouragement, quel prix flatteur est venu soutenir leur ardeur, ou récompenser leur succès? Rien encore. Ces écoles ne seraient-elles qu'un objet de luxe de gouvernement, ou n'a-t-on aucun besoin de personnes qui sachent les langues d'Orient? Je reviendrai plus tard sur cet objet.

Jusqu'actuellement je n'ai parlé, dans la grammaire de Savary, que de l'auteur, il me reste un mot à dire du travail de M. Langlès. Il consiste, comme je crois l'avoir dit en un conte assez long, les sept voyages du Marin Sindebad, et

de plusieurs chansons arabes. Le Conte a déjà été traduit dans les *Mille et une Nuit;* mais M. Galland croyant rendre sa traduction plus agréable, s'était affranchi du joug de la fidélité. M. Langlès a joint à une traduction plus exacte, plus élégante, un texte très-pur et fort bien corrigé. Le même scrupule se reconnaît dans les chansons qui terminent le volume. On voit combien ces additions sont intéressantes, et combien elles ajoutent de prix à l'ouvrage de Savary. Je croyais, à une première lecture, avoir quelques remarques à faire sur la partie qu'on doit à M. Langlès; les bornes de ce *Mercure*, et les égards qu'un jeune homme, sans être indiscret, ne peut oublier envers un maître qui a dirigé ses premiers pas, m'imposaient le silence, lorsque j'ai reconnu que j'étais moi-même dans l'erreur, et que je n'avais plus que quelques observations très-légères et purement de détail, qui ne pouvaient entrer ici. Une de mes observations tombait sur un vers de la dernière chanson traduit ainsi:

« Lorsque tu la verras passer sur ses chameaux bien parée.

M. Langlès paraît avoir lu *gimal*, pluriel de *gamal*, chameau, et avoir regardé *maraha*, *passage*, comme venant de *marra*, *passer*. Ne pourrait-on pas lire aussi *gamal* beauté, et *maraha*, aspect, comme nom d'action de *raa*, voir; et traduire, *lorsque tu considéreras son aspect éclatant de beauté*. Je ne sais pas si les Arabes se serviraient de *marraha bilgimal*, pour dire passer sur des chameaux. Au reste, je soumets mon doute à M. Langlès, en lui demandant pardon de ma témérité.

Je termine ici un article que j'ai rendu involontairement plus long que je n'aurais dû, et je réclame l'indulgence des lecteurs, persuadé que ceux d'entr'eux qui liront les ouvrages de Savary, et ceux qui les connaissent déjà, me sauront quelque gré de mon travail, et que même, en faveur du sujet et de l'intérêt qu'il inspire, ils me pardonneront la faible manière dont je l'ai traité.

D. Destains.

Gazette Littéraire.

ANGLETERRE.

Londres. La *Société biblique* a fait traduire en chinois l'*Evangile de Saint-Marc* et les *Actes des Apôtres*. Cette traduction a été faite par les missionnaires anglais à Calcutta, et imprimée sur papier de la Chine, accompagnée de gravures en bois. On continue à traduire les autres livres du *Nouveau-Testament*.

— Voici l'extrait d'une lettre de M. Court de Magadore à M. Robert Mitford, de l'Audit-Office, le 15 mai 1814.

« Un Maure arrivé aujourd'hui de Houssa m'a appris qu'une grande caravane, avec laquelle il a quitté Tombuctoo, a parmi elle trois chrétiens qui ont été pendant plusieurs années dans l'intérieur de l'Afrique; qu'il a voyagé avec eux pendant six jours, et qu'il en est séparé depuis environ soixante-dix jours, la caravane ayant pris la route du Tuart, et lui-même avec une partie étant venu de Totta; que la caravane se rend probablement aux environs de Tunis ou d'Alger; que les trois personnes en question paraissaient appartenir à la classe des marins, qu'elles ne sont point esclaves mais libres de suivre la caravane ou tous les autres voyageurs : elles ont quelques papiers, des écrits et des dessins. Le Maure ajoute qu'elles sont venues du côté du Nil ou du Niger, dans un petit vaisseau, et qu'elles ont été prises; que leur nombre était plus considérable, mais qu'il en est mort plusieurs à Houssa ou aux environs; que le roi ou chef de Houssa a mis les trois chrétiens sous la protection d'une personne de marque dans la caravane, avec l'ordre de les conduire à Tombuctoo, de les y remettre à quelque caravane qui pût les conduire dans leur pays. Cette nouvelle est extraordinaire, car il y a long-temps qu'on a cessé ici toute

recherche relativement à M. Mungo-Parck. Ce Maure n'avait aucun intérêt ni aucun motif pour inventer une telle histoire; et s'il l'a inventée, il est remarquable que son invention rappelle en plusieurs points l'histoire de Mungo-Parck et de ses compagnons. »

(*The Star.*)

ALLEMAGNE.

Les libraires de Leipsick ont célébré dernièrement une fête de la renaissance de la liberté de la presse en Allemagne, depuis la chute de Buonaparte.

— Le libraire Stein, à Nuremberg, annonce qu'il publiera incessamment l'*Histoire de l'Assassinat du Libraire Palm*, fusillé par orde de Napoléon, le 10 août 1806.

— Le célèbre historien Luders, à Jena, a publié une brochure intitulée : *Tableau de l'Europe au mois d'octobre* 1813.

— Il a paru à Leipsick une brochure très-intéressante, écrite en langue française, intitulée : *Manuel diplomatique sur le dernier état de controverse, concernant les droits des neutres sur mer*, ou *Coup-d'Œil sur le système maritime de Napoléon Buonaparte.*

— Un auteur distingué, Madame Lamotte-Fouqué, épouse d'un descendant d'un réfugié français à Berlin, se dispose à publier en allemand une brochure pour réfuter quelques assertions avancées par Madame de Staël dans son livre sur l'Allemagne.

SUÈDE.

Stockholm. Un libraire de cette ville a fait une entreprise importante, et qui prouve que le goût de la littérature française continue de régner en Suède. Il publie une collection des écrivains classiques français : il a déjà paru vingt-trois volumes de cette collection; les trois derniers contiennent un choix des pièces de Molière.

— Le *Journal officiel* a annoncé la nomination de M. Catteau-Calleville, comme membre étranger de l'Académie royale des sciences, et de celle des belles-lettres, histoire et antiquités de Stockholm.

— Suivant le même journal, l'Académie des sciences de Stockholm a nommé de plus, comme membres étrangers, MM. Wollaston, secrétaire de la Société royale de Londres; Herschel, astronome; Blumenback, professeur à Goëttingue; Haussman, professeur dans la même ville, et M. de Lasteyrie, qui a voyagé dans le Nord, et qui a écrit sur l'état de l'économie rurale dans cette partie de l'Europe.

— Les arts viennent de faire une perte bien sensible. L'habile et célèbre sculpteur suédois Sergel est mort à Stockholm, le 26 février, à l'âge de soixante-quatorze ans; il avait séjourné près de vingt ans à Rome, et n'avait quitté l'Italie qu'aux sollicitations réitérées de Gustave III, qui désirait vivement que le pays où ce grand artiste était né, tirât parti de ses talens. Revenu dans sa patrie, Sergel y fut comblé de distinctions et d'honneurs. Le roi lui donna un logement vaste et commode, lui assigna un traitement considérable, le nomma intendant de la cour et chevalier de l'Etoile polaire.

Le mérite de Sergel n'a pas été moins apprécié et honoré depuis la mort de Gustave III. Ses principaux ouvrages sont le groupe de Psyché et de l'Amour, et celui de Mars et Vénus; le monument érigé à Descartes dans l'église d'Adolphe-Frédéric à Stockholm, et la statue pédestre de Gustave III, placée près du château. Le 24 janvier 1808, jour où cette statue fut découverte, Sergel reçut des lettres de noblesse. Il a laissé à sa famille une fortune considérable, et une collection précieuse d'antiques, de tableaux et de dessins qu'il avait rassemblés pendant son séjour à Rome. L'institut de France avait placé ce sculpteur suédois parmi ses associés étrangers.

— On a fondé l'année dernière, à Stockholm, une académie d'agriculture. Les travaux de cette académie doivent avoir pour but de perfectionner les méthodes de culture, et de répandre, parmi les cultivateurs, des connaissances utiles. Elle a déjà publié quelques cahiers de mémoires, et

proposé des prix sur divers sujets intéressans. Le gouvernement lui accorde une protection particulière, et lui a fait un fonds de deux cent mille riksdalers (environ un million de francs). Le prince royal est président de cette académie.

— Le baron d'Hermelin va terminer son *Atlas* de la Suède. Il s'occupe maintenant de la dernière carte de cette importante collection, celle du gouvernement de Calmar. Le graveur Akrel a publié depuis peu une carte de la Suède occidentale, destinée spécialement à faire connaître les substances qui composent le sol et les ramifications des montagnes.

— Un libraire de Stockholm vient de publier dans cette ville une *Notice sur la vie et les ouvrages de la baronne de Staël Holstein.* Il a aussi donné une édition de l'ouvrage *sur l'Allemagne*, d'après celle de Londres.

— En creusant la terre dans une grande plaine, aux environs de Skara, en Westrogothie, on a trouvé un grand nombre de tombeaux, à une profondeur considérable. Ils ressemblaient à des catacombes; et l'ordre dans lequel les squelettes y étaient rangés, a paru très-remarquable: malheureusement ces restes de l'antiquité n'ont pas obtenu les soins que demandait leur conservation. Un amateur des arts en a cependant fait prendre quelques dessins.

RUSSIE.

Le cabinet d'histoire naturelle du célèbre *Pallas* a été acheté par S. M. l'empereur Alexandre, et placé dans quelques salles du palais de l'Hermitage, à Pétersbourg. On a réuni dans le même palais, 1°. une collection de tableaux, au nombre de quatre mille, la plupart de l'école flamande; 2°. une collection de dessins des premiers maîtres; 3°. une collection de gravures, au nombre de trente mille; 4°. une collection de pierres gravées, au nombre de treize mille; 5°. un cabinet de médailles et d'anciennes monnaies russes; 6°. un cabinet d'objets d'art et modèles; 7°. un cabinet d'objets précieux anciens et modernes, tels que des bouquets

de perles fines et de diamans, des montres singulières, des tabatières et autres ustensiles précieux de jaspe, de porphyre; 8°. une collection de machines de bronzes, de bustes de grands hommes et d'autres ouvrages de sculpture; 9°. une bibliothèque d'ouvrages russes; les bibliothèques de *Voltaire*, *Diderot*, *d'Alembert* et *Büsching*, formant ensemble plus de cinquante mille volumes; 10°. la collection de cartes géographiques de *Büsching;* et 11°., une collection de dictionnaires et de grammaires de toutes langues.

— La bibliothèque du couvent de Saint-Alexandre Newsky a été augmentée par l'acquisition d'une bibliothèque particulière, et contient un grand nombre de manuscrits sclavons et grecs, de décrets des conciles, et une quantité de livres de théologie et de dévotion en langues russes et étrangères.

ITALIE.

GÊNES. — Parmi les ouvrages italiens qui ont paru dans cette ville, depuis quelque temps, on distingue celui de l'abbé Giammaria Picconi, intitulé : *Saggi sull' economia olearia*, ou *Essais sur la culture et les usages économiques de l'olivier, précédés d'un discours préliminaire sur le rétablissement de l'agriculture.* 3 vol. in 8°., avec beaucoup de planches. Cet ouvrage a obtenu un grand succès dans toute l'Italie, et mérite d'être traduit dans toutes les langues.

AMÉRIQUE.

PHILADELPHIE. — M. James Montgomery, poète distingué, a publié un petit poëme fort joli, intitulé : *The Wanderer of Switzerland*, ou *le Rôdeur en Suisse.* Un vol. in-12 de 126 pages. L'auteur y a joint plusieurs autres pièces, parmi lesquelles on distingue celle qui porte le titre de *the west Indies*, ou les *Indes occidentales.* L'auteur fait mention, dans ses notes, du célèbre auteur de l'ouvrage sur la *Littérature des Nègres.*

MERCURE ÉTRANGER.

N° XVIII.

LANGUE HÉBRAÏQUE.

GRAMMAIRE hébraïque, ou Méthode facile pour apprendre cette langue; par L. P. SÉTIER fils, *Imprimeur-Libraire du Consistoire central des Israélites. Paris, chez l'auteur, cloître Saint-Benoît,* n°. 21 et 23. — 1814.

PARMI les bienfaits inappréciables que la paix va produire et multiplier; après ceux qui se ratachent à la cause générale de l'humanité, il faut compter au premier rang la renaissance des études solides, négligées depuis long-temps au milieu du tumulte des armes et de l'agitation des peuples. L'imagination qui ne pourra plus travailler comme naguère sur les grands événemens qui se passaient sous nos yeux et dans le cercle desquels chacun était entraîné avec plus ou moins d'activité et d'importance, cherchera désormais dans la culture de la pensée, dans l'interprétation et les recherches des temps anciens, un aliment qui lui est indispensable. L'étude des langues anciennes offrira, comme de tout temps, un charme particulier aux amis des lettres. Les Muses latines seront cultivées avec un nouveau succès,

d'habiles hellénistes promettent de succéder un jour à la renommée et aux talens de ceux dont on déplore la perte irréparable, et de seconder les doctes et illustres travaux des Dacier, La Porte Dutheil, Clavier, Gail, et Boissonade; enfin, les langues orientales seront cultivées avec avantage, non seulement par le petit nombre de savans qui en font depuis tant d'années les plus grands titres de leur gloire; les Sacy, Langlès, Caussin et Lanjuinais (1), mais aussi par de jeunes et estimables émules qui s'efforceront de marcher sur leurs traces, et s'il est possible un jour, de les imiter. Comme monument littéraire, religieux et historique, la langue hébraïque mérite une attention d'autant plus particulière, qu'elle n'en a peut-être pas été assez souvent l'objet. Dans le dernier numéro, j'ai parlé d'un poëme hébreu composé à Berlin dans le dix-huitième siècle, que je ferai mieux connaître par la suite : dans le prochain, remontant dans le cours des âges à une époque plus ancienne de cette langue, je parlerai d'un ouvrage hébreu du moyen âge, composé par Salomon Gabirol, et traduit en vers italiens il y a quelques années, par M. Michel Boilafi, littérateur estimé, actuellement à Paris, membre des académies de Turin, de Florence et Venise, et qui a traduit de la même manière, avec un succès également honorable, les Stances sur l'immortalité de l'âme, de notre célèbre abbé Delille; mais avant tout, je vais m'acquitter d'une obligation contractée plus anciennement en parlant de la grammaire hé-

(1) Si quelques personnes s'étonnaient d'entendre citer parmi les orientalistes distingués un citoyen qui depuis long-temps avait acquis d'autres droits à l'estime des Français et des amis de l'humanité, je leur rappellerais que c'est à la suite d'intéressans travaux sur l'histoire, les langues, la litterature et les monumens de l'Inde, que M. le comte Lanjuinais a été nommé, il y a environ sept ans, membre de la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut de France, en remplacement du respectable et illustre traducteur d'Homère, feu M. Bitaubé. C'est dans ces importans travaux qu'il trouva quelque consolation aux sentimens douloureux qui, à cette époque, devaient remplir son âme.

braïque que l'on doit à M. Sétier fils ; ce jeune et estimable philologue est imprimeur des langues orientales et du consistoire central des Israélites de France. Il se livre avec beaucoup de succès à l'étude et aux travaux de la langue hébraïque, et a mérité, sous ce rapport, autant d'encouragement que d'éloges; déjà il a publié le texte hébreu d'une Bible complète, et qui se distingue par une grande exactitude et une rare élégance typographique. Il a publié aussi les textes hébreu et français des décisions du grand Sanhédrin de France et d'Italie, qui fit connaître les véritables bases d'une doctrine religieuse que quelques magistrats fanatiques et quelques écrivains intolérans avaient voulu faire envisager d'une manière différente par le guerrier qui, du sein des camps et des batailles, avait été appelé à gouverner la France, et auquel les plus hautes questions de politique et d'adminstration étoient presque toujours entièrement étrangères lorsqu'il les entendait discuter pour la première fois, dans les circonstances les plus délicates. En publiant aujourd'hui les élémens d'une Grammaire hébraïque, M. Setier s'acquiert de nouveaux droits à la considération et à la reconnaissance des amis de la littérature orientale.

Son ouvrage est dédié aux membres du consistoire central des Israélites de France, institution précieuse, arrachée avec peine par les amis des idées libérales dans un moment où ils avaient à surmonter les obstacles les plus nombreux, dont les effets sur l'amélioration morale et la culture des Israélites, sont déjà aussi nombreux qu'importans, et dont la conservation, sous un gouvernement qui ne veut détruire que ce qui est nuisible, est aussi désirable que naturelle. Dans une courte préface, M. Setier fait connaître le but de son ouvrage, en apprenant qu'il le destine principalement à l'enseignement de cette partie de la jeunesse israélite que l'on voudra instruire de bonne heure dans la langue, antique dépositaire des traditions de leur croyance, et il fait connaître les motifs pour lesquels il n'a pas balancé à regarder les points-voyelles comme indispensables pour le premier en-

seignement de l'usage vulgaire de l'hébreu, malgré l'opinion contraire et trop commune de quelques érudits, dont on peut estimer les talens sans partager l'opinion. Masclef, Houbigan, et le respectable savant M. Audran, professeur d'hébreu au Collége royal de France, ont, à différentes époques, publié diverses grammaires hébraïques qui diffèrent plus ou moins entre elles sur cette question importante, supérieurement approfondie, dans les principaux ouvrages des premiers philologues et érudits de l'Allemagne, Eichorn, Michelis, Tiche et quelques autres. J'aurais moi-même exposé et développé tous les motifs qui rendent à mes yeux l'opinion dont je viens de parler tout-à-fait indubitable, et qui me font regarder comme certain que la convention de l'usage des points-voyelles a été substituée à des conventions non écrites, ni plutôt, ni plus tard que les premières époques qui suivirent la dispersion des Juifs dans les provinces de l'empire romain, lorsque leur langue cessa d'être vulgaire parmi eux, et que la tradition de sa connaissance commença à se perdre dans la multitude : d'où il résulte que les docteurs de l'école de Tibériade ne firent que donner une organisation plus régulière à un usage établi. Mais j'ai trouvé la même opinion supérieurement développée par l'autorité des faits, des principes, des raisonnemens et des exemples, dans un excellent morceau de littérature sur cette question même, par M. le chevalier de Cologna, de Mantoue, grand rabbin et président du Consistoire central des Israélites de France, et qui a paru en mai 1811, dans le *Magasin encyclopédique* de M. le chevalier Millin, de l'Institut, recueil précieux, que son savant et infatigable auteur ne cesse d'enrichir des plus utiles trésors de l'érudition et de la critique (2). Je ne pourrais soutenir la même

(2) Dans le premier volume d'un ouvrage publié en 1805, par l'abbé Coutant de la Molette, savant distingué, et auteur de beaucoup de recherches profondes sur des questions d'*exegèse*, ouvrage intitulé : « *le Lévitique* expliqué d'après les textes primitifs, avec des dissertations et des réponses aux difficultés des incrédules », on trouvera éga-

thèse, sans me servir, sous d'autres formes, des mêmes idées et des mêmes moyens; j'engage le lecteur à recourir à cette dissertation, qui lui procurera le plaisir de s'éclairer sur une question importante et difficile d'histoire et de philologie, et celui d'admirer l'élégance et l'exactitude avec lesquelles un étranger peut parvenir à écrire dans notre langue, et je saisis avec empressement l'occasion de rendre ce juste hommage aux talens, à la modestie et à la piété éclairée d'un ami qui n'a pas besoin de mon faible suffrage pour jouir d'une estime dont il a déjà plusieurs fois reçu des témoignages plus honorables.

M. Sétier rend aussi plusieurs fois hommage, dans sa préface, aux secours utiles qu'il a trouvés dans les conseils et la complaisance de M. le chevalier Cologna, pour la composition de sa Grammaire. Cet ouvrage se recommande par l'orthodoxie littéraire de ses principes, et par la sage distribution des chapitres qui le composent; mais surtout par une rare exactitude typographique, qui doit être doublement attribuée aux soins éclairés de l'auteur, comme Imprimeur et homme de lettres. Enfin, je dois encore faire remarquer avec éloge, la table méthodique et perfectionnée dans laquelle il a présenté les verbes avec les différens temps et leurs différentes acceptions, ce qui forme dans la langue hébraïque une des particularités les plus remarquables et les plus caractéristiques, et en même temps des plus difficiles à bien saisir. Du reste, on pourrait reprocher à M. Sétier d'avoir négligé de parler de quelques règles de construction et de grammaire qu'il était d'autant plus naturel de ne pas oublier qu'elles ne sont en cette langue qu'en très-petit nombre,

---

lement plusieurs chapitres, pleins d'érudition et de logique, sur l'incontestable nécessité de se servir de la ponctuation de Massoreth, pour l'enseignement, l'usage et la propagation de la langue hébraïque, et je ne puis qu'inviter tous les amis de la littérature orientale à lire ces excellens morceaux, trop peu connus, et aussi remarquables par l'abondance et l'intérêt des faits, que par la force des raisonnemens et un style parfaitement approprié à la matière.

d'avoir gardé un silence complet sur quelques notions plus ou moins positives, que par des conjectures et des recherches, on est parvenu à se procurer, sur ce qui formait chez les anciens hébreux, le mécanisme de la versification; d'avoir été en général trop sobre d'exemples, qu'il étoit convenable de mettre à la suite des préceptes; de ne pas avoir mentionné quelques principes, il est vrai, inutiles et d'un genre suranné, introduits à l'époque du moyen âge, par Élie le Lévite, Kimchi et quelques autres, principes, à juste titre, tombés en désuétude à mesure que l'enseignement de la langue hébraïque prit un caractère plus régulier, mais dont il est important de conserver un souvenir historique. Enfin, j'aurais désiré un aperçu rapide sur les différentes époques de cette langue, depuis les premiers et brillans jours de sa gloire dans les livres de l'Ancien-Testament, et dont la décadence se fait d'abord sentir dans les livres d'Esther, Néhémi, etc., jusqu'à sa chute totale, qui suivit les temps de la seconde dispersion, et depuis l'époque où elle refleurit, sous la protection libérale des califes, dans les célèbres écoles juives de l'Espagne, avec une teinte et un alliage métaphysique et caractéristique de l'esprit du temps, époque après l'entière expiration de laquelle la culture régulière de cette langue se ralentit considérablement, par des causes multipliées, et surtout par l'effet de la persécution religieuse, pour reparaître, avec la renaissance des études solides, dans le monde savant, par l'influence du protestantisme, et plus tard, parmi les Juifs allemands, avec un éclat particulier, à l'apparition du célèbre Moses-Mendelsshon, à Berlin, et de Harzvig-Veslise, son contemporain. Il est vrai que M. Sétier, en donnant à son ouvrage le nom d'*Elémens* de *Grammaire*, semble avoir voulu lui-même borner son objet et son étendue. J'ai cependant d'autant moins balancé à lui reprocher ces omissions que je sais qu'il est parfaitement à même d'y suppléer dans une nouvelle édition, dont son ouvrage me paraît digne d'obtenir les honneurs : tel qu'il est, il mérite à tous égards du succès et des suffrages; pour l'enseigne-

ment des écoles et les études des commençans, sa grammaire me paraît préférable à toutes celles qui ont paru jusqu'ici. La composition d'un nouveau vocabulaire hébreu serait, dans ce genre, un nouveau service à rendre; ce serait un travail auquel il appartiendrait à M. Setier de se livrer, et qui serait un digne complément de ceux par lesquels il s'est précédemment distingué.

Très-jeune encore, M. Sétier se livre donc, d'un côté, à l'exercice d'une profession distinguée, et, de l'autre, à d'utiles travaux littéraires, dans un genre que peu de personnes cultivent en France, même dans les classes les plus érudites : en continuant à suivre ainsi une carrière estimable et laborieuse, il peut justement prétendre aux succès les plus avantageux, aux encouragemens les plus flatteurs, et aux suffrages les plus honorables.

M..... B...

LANGUES ORIENTALES.

MÉMOIRE

Sur l'Origine et Progrès des Turcs, des Kurdes, des Tribus turcomanes, des Oghouz-Turcs, ou Ottomans, et de quelques autres peuples; avec quelques détails sur leurs expéditions, dans la partie méridionale de l'Asie, depuis l'an 510, *avant J.-C., jusqu'à l'an* 1299 *de l'ère vulgaire.*

(Extrait d'un ouvrage manuscrit sur l'Histoire d'Arménie ; par M. Cirbied, professeur d'arménien, membre de l'académie de l'île de Saint-Lazare de Venise.)

Les Turcs, avant d'être les conquérans de la partie occidentale de l'Asie, y avaient déjà fait à différentes époques, plusieurs expéditions, soit pour chercher fortune, soit pour donner des secours aux souverains de Perse, de Médie, d'Arménie, de Géorgie, aux empereurs de Constantinople.

Anciennement les Turcs avaient fait aussi des invasions dans la Tartarie orientale jusqu'aux royaumes de Tibet et de Tangot ; et ils avaient donné leur nom à toutes les régions dont ils s'étaient rendus maîtres.

Leur propre pays qu'on nomme *Turcan*, ou *Turcam*, *Turkesdan*, ou *Tedalie*, ou bien *Abakhdar*, (1) occupe au-

(1) Moïse de Khorène, p. 365. Mikitar, *Dict. géogr.*, au mot *Turcs*. Michel, patriarche Syrien, *Hist. univers.* Manusc. arm. de la Bibliothèque du roi, n° 90, feuillet 134.

jourd'hui les bords du lac d'Aral, entre les Kara-Kalpak, la mer Caspienne et les Khourkhans, ou Sokis; mais autrefois les Turcs formaient une nation plus nombreuse, et s'étendaient au-delà des chaînes de montagnes, appelées par les Arméniens, les *Mamelles du Nord* (2); Moïse de Khorène semble comprendre sous le nom de pays des Turcs, presque toute la Scythie asiatique, depuis le fleuve d'Etil jusqu'au mont Ymaüs (3). Un autre auteur arménien étend les frontières du Turkesdan jusqu'aux déserts de l'Inde (4).

D'après les notions que nous ont données, sur ce pays, les différens historiens et voyageurs, tant anciens que modernes, on est obligé, ce me semble, de croire que les limites du Turkesdan ont varié en diverses époques. C'est peut-être cette différence qui donne lieu aux géographes de le placer, les uns sur les bords de la mer Caspienne; d'autres sur les côtes orientales du lac d'Aral; et quelques-uns au milieu même de la grande Tartarie.

Michel, patriarche syrien d'Antioche, qui vivait dans le douzième siècle, fait descendre les Turcs de Thorgom, arrière petit-fils de Japhet; Thorgom, dit-il, fut le père de Gog, de Magog et de plusieurs autres enfans qui peuplèrent la Scythie. Il est certain, ajoute cet auteur, que les Turcs sont de la race de Thorgom, et que, par cette raison, on leur a donné ce nom (5). Quelques pages après, il appelle leur pays *Tedalie* (6), et dans un autre endroit, il paraît comprendre par ce nom, les contrées de la Géorgie, ou d'au-

---

(2) Michel, patriarche, feuillet 132. Par une similitude entre la terre et la femme, on donne le nom de *mamelles* à toutes les montagnes qui s'élèvent sur le sein de la terre. Les Arméniens appellent *les mamelles du nord* les chaînes de montagnes qui, depuis le Caucase inférieur des environs d'Akhalziké, s'allonge dans le nord de l'Asie jusqu'à l'extrémité orientale de ce continent; autrement on appelle ces montagnes *le Caucase oriental*. On nomme aussi généralement les *mamelles du midi* les Taurus, les Gordiens, les Paropamisus ou Imaüs qui séparent les Indes de la Scythie.

(3) Moïse de Khorène, *ibid.*

(4) Hétoum, ou Haïton, *Hist. de la Tartarie*, ch. 3.

(5) *Ibid*, feuillet 132.

(6) *Ibid*, feuillet 134.

tres peuples voisins d'Arménié (7). L'historien Ciamcian fait dériver le nom des Tedaliens, de celui de Thobal, dont fait mention la *Bible* (8). Ce dernier pays de Tedalie, ou de Thobol, est peut-être celui dont parle Moïse de Khorène dans son *Traité Géographique*, sous le nom de *Thovai* (9) sur le mont Caucase, près les Huns et les Amazones. Les Thovaliens étaient anciennement des peuples guerriers; ce sont, me semble, les Tibariens dont il est fort question chez les auteurs grecs.

Au rapport de l'auteur syrien ci-dessus mentionné, les Turcs ne reconnaissaient qu'un seul Dieu, qu'ils appelaient Gueug-Tangri, c'est-à-dire, Dieu du ciel. Ils n'avaient ni lois, ni ordonnances par écrit; car leur pays n'eut jamais de législateur. Aucun prophète, ou apôtre, n'est entré chez eux (10). Ils se nourrissaient ordinairement de viandes d'animaux, même de ceux qu'ils trouvaient morts. Leurs vêtemens étaient de laine ou de poil, parce qu'ils n'avaient pas d'autres étoffes.

Cet historien ajoute que les Tures étaient doux de caractère; qu'ils étaient sobres et modérés dans leur manière de vivre et dans leurs plaisirs. En effet, malgré leur humeur âpre en apparence, ces hommes formaient, dans l'origine, un peuple frugal et modéré dans ses passions. Ils ne doivent les changemens qui se sont opérés en eux, leur vie efféminée, la corruption des mœurs établies chez eux en principe, qu'aux relations et aux exemples des Persans et des Arabes, qui leur ont communiqué tant d'habitudes vicieuses. Cependant on découvre encore avec plaisir chez les Turcs d'aujourd'hui bien des choses de leur ancien caractère, et de leurs mœurs antiques, sur lesquelles les lois n'ont dû avoir aucune influence pour les changer. Ils conservent pour la plupart les usages privés de leurs ancêtres. Ils ont toujours le cœur généreux et humain: ils sont hospitaliers envers les

(7) *Ibid*, feuillet 28.

(8) Genèse, ch. 10, v. 1; Joseph., *Antiq. Jud.* liv. 1, ch. 6; Ciamcian, tom. 1, p. 61.

(9) Moïse de Khorène, p. 355.

(10) Michel, *ibid.*

étrangers, sincères dans leurs paroles, justes et pressés d'exécuter leurs promesses, reconnaissans pour toute la vie des bienfaits qu'ils reçoivent, soit des mahométans, soit des chrétiens. Enfin, leurs vertus apparentes ne sont pas toujours un masque qui les déguise. Le motif le plus puissant qui dirige ainsi la conduite des Turcs, c'est le dogme de la vie future et la récompense des bonnes ou des mauvaises actions : cette idée est présente dans leur esprit presque toujours, et ils la répètent souvent (11).

Parmi le grand nombre de peuples qui habitent la Scythie asiatique, on regarde toujours ceux du Turkesdan, comme les moins rusés et les plus compatibles avec les nations voisines, tant pour leurs mœurs que pour leurs usages sociaux. Du temps de leurs conquêtes, ils ont été moins violens que les Tartares du Nord : dans leurs excès de vexation et de ruine, ils montrèrent souvent des actions de grandeur d'âme et de générosité ; ils protégeaient quelquefois le commerce et les religions ; ils respectaient les femmes et rendaient justice avec équité et promptitude.

D'après le témoignage de Mathieu d'Edesse (12), un essaim de Turcs qui entrèrent en Arménie vers l'an 1020 de J.-C, portaient leurs cheveux longs comme les femmes, et ils ne rasaient jamais leurs figures. Ils se servaient dans les combats d'une espèce d'arc d'une forme grossière, lourd et grand excessivement ; mais ses effets étaient terribles, et leurs ennemis ne savaient point résister à cette espèce d'arme ; le plus souvent c'était au moyen de ces arcs, qu'ils rempor-

---

(11) Il y a quelques années qu'un particulier turc, de Smyrne, avait acheté, d'un marchand arménien, pour une somme considérable de perles, pour l'usage de ses femmes. Selon leur coutume, la vente avait été faite sans écrit, sur leur simple parole, et le paiement devait s'en faire au bout de quelques mois ; mais avant l'époque de l'échéance convenue entre eux, ce particulier tomba dangereusement malade. Afin de ne point comparaître, chargé de cette dette, devant le tribunal de l'Eternité où il allait entrer, pour être jugé devant Dieu, il envoya chercher un jour le marchand arménien dès les quatre heures du matin ; il lui paya tout ce qu'il lui devait, et, selon leur usage dans pareil cas, il l'invita à déclarer en conscience s'il etait parfaitement libéré de toute dette envers lui.

(12) Manusc. Arm. de la Bibliothèque du Roi, no 95, feuillet 69.

taient la victoire. Leurs armes offensives et défensives étaient l'arc, la lance, le sabre, le bouclier, le marteau d'armes (13) et la fronde pour jeter des pierres.

Les Turcs avaient dans leur pays fort peu de villes, ils menaient, pour la plupart une vie nomade, s'occupant beaucoup de la chasse, et faisant souvent des incursions chez leurs voisins. Ils avaient deux entrées dans la partie méridionale de l'Asie, l'une par la Perse, et l'autre par le pays des Alains. Les Persans, devenus formidables, fermèrent par une porte l'entrée que les Turcs avaient de leur côté : ils y bâtirent six forteresses, et mirent des garnisons pour empêcher ces peuples nombreux de faire des incursions dans leur pays (14).

L'autre porte par où pouvaient entrer les Turcs dans les pays occidentaux de l'Asie, en-deçà de la mer Caspienne, étaient les chaînes du mont Caucase, et la forteresse de Derbend. Selon le patriarche Michel, Alexandre-le-Grand y employa pendant six ans trois mille ouvriers maçons, en fer et en airain, pour fermer, par une large porte, le passage qui se trouve entre la mer et la montagne à l'endroit où est bâtie la ville de Derbend (15).

---

(13) Voyez les *Instituts de Timour*, trad. par M. Langlès, p. 86.

(14) Le patriarche Michel, feuillet 32. M. de l'Isle, dans sa carte de Turanie, de l'Arabie et de la Perse, indique une porte de fer dans le pays des Tartares Euzbeks, au nord du fleuve Gihoun, appelé par les anciens *Okus*. Et, dans son *Théâtre historique*, sans indiquer précisément cette porte, il la désigne sous le nom de *Pylae*. L'endroit où ce savant géographe place cette porte s'accorde avec ce que dit ici le patriarche Michel.

(15) Une tradition très-répandue chez les Orientaux porte que Derbend fut bâtie par Alexandre le Grand. (Michel, *ibid*, et Vartan, *Géog.*; dans le Manusc. Arm. de la Bibliothèque du Roi, no 74, feuillet 140.) Mais il est prouvé que le conquérant Macédonien ne porta jamais ses armes vers le nord de l'Asie. (Nalian, *Trésor des Notices*, p. 312.) Ce qui pouvait empêcher, en quelque sorte, l'entrée aux Scythes du côté du mont Caucase, c'était la grande muraille, dont on voit encore les restes sur un chemin de plus de soixante lieues ou cent cinquante milles. (Ingigian, *Géog. d'Arm.*, 618.) On attribue ce monument de grandeur, ainsi que la construction de Derbend, à Sémiramis, reine de l'Assyrie; car Adam Oléarius a trouvé, sur une

Les Arméniens et les Géorgiens appelaient quelquefois les Turcs à leur secours du côté de cette porte pour se battre contre les Persans (16). Les Mèdes et les Persans pour se faire réciproquement la guerre, firent souvent venir des troupes mercenaires de la Scythie Turque (17).

L'historien syrien rapporte que ce fut vers l'an 510, avant l'ère vulgaire, que les Turcs furent appelés pour la première fois par les princes de la Perse; et il appelle cette première venue des Turcs, la première sortie ou expédition de ces peuples : il en ajoute une seconde faite du côté de la Perse. Mais cet auteur semble y mêler quelque trait fabuleux, quelque fait historique inexact. Je vais donner ici un petit extrait de ses propres paroles traduites littéralement, qu'il exprime dans la manière suivante : « On dit que leur première « sortie (des Turcs) s'est faite cinq cents dix ans avant la « naissance de J.-C. Voici quelle en fut l'occasion. Les rois « de Perse attiraient les Turcs chez eux, lorsqu'ils en avaient « besoin pour les employer contre leurs ennemis; comme « Cambyse, fils de Cyrus, que quelques auteurs appellent Na- « buchodonosor, en fit venir des troupes pour se battre con- « tre les Aturiens (Assyriens). Holompherne qui fut un en- « voyé dans la Palestine, était de ce pays Mais lorsque la « guerre était finie, ils s'en retournaient, et rentraient dans « leur patrie, chargés de toutes sortes de biens qui nais- « sent de la terre, c'est-à-dire, de l'or, de l'argent, des vête- « temens précieux et des productions du pays. Ces richesses « excitèrent leur envie, et les firent sortir différentes fois « de leurs propres pays pour trouver les moyens de faire « fortune; et suivant leur coutume, ils rapportaient dans « l'enceinte qu'ils renfermaient, les richesses qu'ils pou-

---

porte de cette ville, des inscriptions en caractères syriens. Les Syriens ou Assyriens ne portèrent leurs armes vers ce pays que du temps de Sémiramis.

(16) Le patriarche Michel, *ibid.* Les rois Arsacides d'Arménie, Tiridate et Arsace III, eurent, dans le quatrième siècle, des relations avec les Khakans turcs, pour en obtenir des secours contre la Perse. Dans le cinquième siècle, après la chute de leur royaume, les Arméniens excitèrent de nouveau les Turcs contre les Persans.

(17) Michel, *ibid.*

« vaient amasser. Un jour voyant que la garnison qui dé-
« fendait les passages n'était pas nombreuse, ils s'appro-
« chèrent de la barrière, se jettèrent sur les soldats et sur
« les gardes de la porte, ils les tuèrent: ils prirent une des
« forteresses, et s'en rendirent les maîtres; puis ils avertirent
« les plus proches de leurs compatriotes qui venaient à leur
« secours; ils s'emparèrent des autres châteaux et s'y forti-
« fièrent. Les peuples les plus éloignés de leurs pays où il
« y avait des princes et des personnages puissans en furent
« aussi avertis, et un animal blanc qui paraissait devant
« eux, sous la forme d'un chien, leur servait de conducteur:
« s'ils s'égaraient, ou s'ils se perdaient en chemin, le chien
« aboyant de toute sa force, les faisait revenir à lui. Ces
« peuples adorèrent alors cet animal, et le suivirent avec
« confiance: il les conduisit jusqu'à la porte qui était ou-
« verte, et il les fit passer par là avec lui.

« Lorsque la multitude des gens de cette nation s'y fut
« augmentée considérablement, ils en sortirent, ils refer-
« mèrent la barrière, et s'avancèrent jusques dans la pro-
« vince d'Aralie (18) voisine de la Perse. Alors les Turcs
« formèrent trois camps, et tirèrent au sort en jetant trois
« verges en l'air. La première alla du côté du midi, et la
« première armée se mit en marche vers les Indes. La se-
« conde verge fut portée vers le nord-ouest, et le second
« corps de troupes alla s'établir proche de la province de
« Trakia (19). Et du nom du pays qu'ils occupèrent, ils furent
« appelés Gomaniks (20). La troisième verge étant tombée

---

(18) *Aralie*, qu'on écrit en arménien *Araghie*, est le pays d'*Araghisdun* ou d'*Ecbatane*, appelé autrement *Irak-a-gemi*, ou l'ancienne Médie. (Mikitar, *Dict. Géog.*, au mot *Ecbatane.*)

(19) *Trakia*; c'est la *Trachée*, ou *Cilicie Trachée* des anciens, qui désigne la partie montagneuse de l'Isaurie et de la Cilicie. Aujourd'hui ces montagnes sont connues sous le nom de *Varsac* ou *Varsakh*, et le pays sous celui de *Karamanie*. (Ingigian, *Géog. d'Arm.*, 369) Un traité géographique extrêmement abrégé, qui se trouve dans le Manuscrit Arménien de la Bibliothèque du Roi, n° 74 et feuillet 149, donne quelque détail sur les habitans de la *Trakia*. « *La nation des Traks*, « dit-il, *qui chérit la musique, est connue sous le nom de* Karamanie. »

(20) *Gomaniks*. On appelle ainsi les habitans de deux villes et can-

« au milieu du terrain, ils entrèrent dans la Perse, et se « mêlèrent avec les habitans de ce royaume, auxquels ils « demeurèrent assujettis dans tous les endroits où ils s'éta- « blirent.

« La barrière qui les renfermait du côté de la Perse, fut « ouverte une seconde fois; d'autres Turcs en sortirent en « grand nombre, et refermèrent la porte. Ils avaient avec « eux soixante-et-dix princes qui firent un cercle, autour « duquel ils se placèrent en rond, ayant chacun une bayon- « nette à la main; ils jettèrent leur baguette dans l'air, après « être convenus que l'on déclarerait rois, ceux dont les ba- « guettes retomberaient dans le cercle; il en tomba neuf, « dont l'une se fixa dans la terre. Ils nommèrent sur-le- « champ neuf rois; les huit furent soumis au neuvième au- « quel ils donnaient le titre de khakan (21). Ils formèrent alors

---

tons de la petite Arménie, dont l'une, l'ancienne *Comana* ou *Comène*, était située au nord de Tokat, sur la rivière d'Iris; l'autre, qu'on nomme *Comana de Camir* ou *de Cappadoce*, était près de la Cilicie, au nord du mont Taurus. (Mikitar, *Dict. Géog.*) C'est de cette seconde *Comana* ou *Gomaniks* que veut parler ici le patriarche Michel. Le manuscrit que je viens de citer, dit, au feuillet 151, que *Majak* ou la *Césarée de Cappadoce*, est la capitale de la *Trakia*. Il paraît que le nom de *Trakia* se donnait anciennement aux Taurus et Anti-Taurus de l'Asie mineure, et celui de *Karamanie* à tous les pays qu'occupaient les princes Seljoucides d'Iconie.

(21) Les sultans de Constantinople portent encore jusqu'aujourd'hui les titres honorifiques de leurs ancêtres de *khakan* et de *khan*, qui est un abrégé du premier. (Ingigian, *Descrip. de Constantinople*, p. 43.) Il paraît que les Persans ont emprunté des Turcs ce dernier nom de dignité, qui est fort en usage chez eux. *Khakan* signifie *grand roi*. (*Instituts de Timour*, par M. Langlès, p. 218.) Les mots arméniens *Nakh* et *Ischkhan* ont aussi des rapports avec ces noms turcs : l'un, qui désigne *premier* ou *chef*, est une anagramme du mot de *khan*. Un dérivé de celui-ci, *Nakharar*, signifie un satrape, un préfet ou un chef de province. L'autre nom, *Ischkhan*, indique un prince ou un dominateur. On trouve de pareils rapports en grand nombre entre la langue arménienne et la turque ancienne; et cela fait conjecturer à l'appui de l'opinion de ceux qui croient que le Turkesdan fut peuplé par une colonie d'Arméniens, parce que ces deux peuples descendent également de Torgom, et ils portent toujours le nom de Torcomiens, Torcamans, Turkmènes ou Turcs. Quoi qu'il en soit sur l'origine primitive de ces peuples, aujourd'hui on ne peut les confondre. Les Turcs

« un établissement durable dans cet endroit, où le pays est « fort étendu.

« Leur domination était bornée auparavant par la porte « qui les resserrait; mais cette porte ne leur sert plus de « barrière, parce que, maintenant, elle est leur place forte; « ils ne s'en éloignent jamais, et ils veillent à sa sûreté. Un « grand nombre de ces Turcs se sont mêlés depuis avec les « Arabes, et ils s'appellent comme eux Misliman, surnom « emprunté de Mislima (22). Les deux peuples se réunirent « d'autant plus volontiers, que les uns et les autres ne re- « connaissent qu'un seul Dieu : les Arabes leur ayant dit de « n'adorer point les créatures, ils s'accordent à rejeter la croix « et l'Eglise de Jésus-Christ. Mais les Turcs qui se répandirent « parmi les chrétiens vers le couchant et vers le midi, se « firent chrétiens; et ceux qui se jetèrent dans des pays ido- « lâtres, embrassèrent l'idolâtrie : tant ces peuples sont aisés « à persuader.

« De même les Arméniens et les Géorgiens appelaient ces « peuples à leur secours du côté de l'autre porte (Derbend); « ceux qui vinrent à se réunir avec eux, se firent chrétiens, « et s'appelèrent *Khutchaks*, du mot *khu*, qui signifie *val-* « *lée*, et de *tchakh*, qui veut dire *vase;* car ils étaient ren- « fermés dans leur vallée comme dans un vase. Chaque fois « que les Arméniens et les Géorgiens avaient besoin de ces « gens, ils en faisaient venir pour les employer à leur service.

---

viennent de la Scythie. Les Turcomans sont Arméniens d'origine. Les Arméniens ont porté en tout temps, dans leur langue, le nom de Turcomans. La différence qu'il y a entre ces deux derniers peuples, c'est que les premiers sont aujourd'hui Mahométans et les autres Chrétiens: les uns s'occupent à élever des troupeaux, et changent de demeure selon les changemens de saisons; les autres habitent constamment leurs villes ou villages. Cependant ces deux peuples se regardent toujours comme des parens et issus de même origine.

(22) Le premier chef mahométan qui porta les armes arabes chez les Turcs, fut un général sarrazin appelé Mislim, ou Mslim, d'après un témoignage du patriarche lui-même; il indique ce fait sous le règne du calife Soliman, ou vers l'an 716 de J.-C. Il suppose peut-être que les Turcs portaient alors le nom de Misliman, du nom de ce général qui remporta sur eux quelques victoires éclatantes, et établit l'islamisme dans leur pays. (Michel, feuillet 115.)

« Jusqu'ici on compte deux expéditions des Turcs, il en « doit arriver une troisième, selon le prophète Ezéchiel (23). « Ils ravageront la terre jusqu'à la Palestine peu de temps « avant l'arrivée de l'Ante-Christ. En effet, Jean l'Asiatique (24) « raconte que Tibère envoya des députés vers ces peuples (25); « le khakan voyant ces ambassadeurs, répandit des larmes, « et comme on lui demandait le sujet de ses pleurs, il répon- « dit en disant : nous avons chez nous une prédiction que j'ai « entendu raconter par nos pères, elle nous apprend que la « ruine du monde ne serait pas éloignée quand les empereurs « grecs enverront leur soumission aux Turcs.

« Le khakan leur demanda ensuite s'ils payaient des tri- « buts aux Perses. Les députés ayant répondu que c'étaient les « Perses qui payaient des tributs aux Grecs, le khakan fut « étonné de ce que l'Empire des Romains était si grand.

« Le même Jean l'Asiatique ajoute aussi que les peuples « d'Arie imposèrent un tribut aux Perses. Il remarque en « même temps, que quand les députés (Grecs) vont chez les « Turcs, ils n'entrent point dans leur pays originaire; mais « ils se rendent seulement à la cour du khakan, qui demeure « hors de la porte au-delà de la Perse et du mont Caucase (26), « comme l'ont raconté les ambassadeurs que Justinien et « Héraclius avaient envoyés chez eux. Leur roi s'est toujours « appelé khakan. Schapouh (27) envoya dans ce pays cinq « mille vierges.

---

(23) Ch. 39, v. 1.

(24) Le patriarche Michel nous apprend, dans sa préface, que Jean l'Asiatique était l'auteur d'une histoire qui commence au règne de l'empereur Anastase, et finit à celui de l'empereur Maurice, c'est-à-dire depuis l'an 490 jusqu'à 600 environ.

(25) Si ce fait est réel, il aurait dû arriver sous le règne de l'empereur Tibère II, lorsque ce prince, faisant la guerre à la Perse, cherchait plus sérieusement à conclure une paix honorable avec eux, vers l'an 580. A cette époque, il envoya des ambassadeurs en Perse; peut-être qu'il expédia en même temps des députés auprès du khakan des Turcs.

(26) C'est le Caucase oriental de Scythie, appelé autrement Paropamasius.

(27) Le nom de Schapouh est ici une erreur. Ce fut Khosrov Ier,

« Cette contrée s'appelle Aralie, et ces peuples s'étendent « jusqu'à Tedalie, qui est le Turkesdan. C'est de là que Mah- « moud (28) émire de Korassan, emmena des captifs. Togh- « labak (29) qui devint sultan, était de leur nation. Après la « mort de ce sultan, les Turcs gardèrent les usages de leur « pays; mais ils s'abstinrent seulement de manger de la chair « humaine, comme ils avaient eu la coutume de le faire dans « leur pays » (30).

Malgré les soins qu'a eus le patriarche Michel de nous laisser ces détails curieux et intéressans sur l'histoire des anciens Turcs, il reste encore quelque chose à désirer sur cet objet; car cet auteur néglige de désigner d'une manière précise, et l'époque de la seconde expédition des Turcs, et les lieux où ils se fixèrent. Il dit dans certains endroits, que les Turcs s'arrêtèrent hors de leur barrière qui était au-delà de la Perse et du mont Caucase, dans un pays fort étendu; que le khakan de ce pays, ou d'Arie, avait un puissant empire, et exigeait des tributs des princes de la Perse. Mais dans les passages suivans, il confond ce royaume avec celui de l'Aralie, ou Médie, et coïncide les faits des temps et des lieux différens.

Cependant d'après les témoignages de plusieurs historiens, du patriarche Michel même, on pourrait, me semble, distinguer ou éclaircir ces faits, autant que l'histoire d'un temps obscur, ou d'un pays peu connu pourrait donner de probabilités. Quant aux époques, on peut supposer, 1° que l'établissement

---

roi de Perse, surnommé Nouschirovan, fils de Gavad Ier, qui envoya au khakan turc mille ou cinq mille vierges prises sur les Grecs vers l'an 541, et lui demanda en échange des troupes pour entreprendre une nouvelle guerre contre l'empereur de Constantinople. (*Martyrologe Arm.*, le 7 septembre; Ciam, *Hist. d'Arm.*, t. 2, p. 245.)

(28) Cet émire Mahmoud est sans doute le sultan *Amad Tholva*, que les Arméniens appellent *Mahmoud Amina Tavla*, fils de Sbektan, qui, l'an de J.-C. 901, s'empara du Khorassan, et fit une expédition chez les Turcs, dans la Khorazmie.

(29) Quelques auteurs arméniens écrivent le nom de ce conquérant *Thoghrilosbek*. Le patriarche Michel croit que c'était un des descendans des Turcs captifs emmenés par sultan Mahmoud.

(30) Michel, dans le Manusc. Arm., n° 90, feuillets 132-134.

des Turcs dans l'Arie eut lieu vers le milieu du cinquième siècle environ, ou quelques ans avant; car on ne trouve aucun indice ou fait annoncé dans un temps plus antérieur pour cette seconde expédition des Turcs qui, en fondant un empire si puissant, auraient dû se faire connaître en quelque sorte aux peuples voisins; 2° que l'Aralie n'a été habitée par les Turcs venus en masse qu'un siècle après cette époque, c'est-à-dire, vers le milieu du sixième siècle. Mais quant aux diverses contrées que l'auteur Syrien semble confondre, on n'a nul doute que la Médie ou l'Aralie est un pays différent de l'Arie, et que celui-ci, qui était d'abord une contrée séparée de la Tedalie, ou Turkesdan, commença à en faire partie lorsque les Turcs y formèrent un empire, vers l'an 442 de J. C. Et il me paraît, en outre, que la Médie, où s'établit une colonie turque dès l'an 557, ne porta ce nom de Turkesdan que depuis l'établissement des Seljoucides sur le trône de la Perse et du Korassan. Ces conjonctures, si elles en sont telles, sont confirmées pourtant par différens faits que l'on va indiquer.

Le pays que conquirent les Turcs, et où ils établirent un empire, était, d'après notre historien, celui où se trouvait la fameuse barrière, ou la porte de fer, c'est-à-dire, la contrée des Eusbeks-Tatars, comme nous les avons désignés dans une note ci-dessus, selon le témoignage de M. de l'Isle, conforme à celui du patriarche Michel.

Un historien arménien du cinquième siècle appelé Elisée, place dans le pays des Huns ou Kouschans, près des Tedaliens (31), un passage auquel il donne tantôt le nom de Bahl ou Parthe, et tantôt celui de porte ou de forteresse de Djor (32).

Un second auteur arménien du même siècle (33), fait men-

---

(31) *Hist. d'Elisée*, ch. 1 et 2. L'édition de cet ouvrage qu'on a donnée à Constantinople en 1764, porte quantité de fautes de noms propres, sans compter celles de la langue. Dans le chap. 2, pag. 17, au lieu de mettre *pays tedalien*, on écrit *pays italien*.

(32) *Ibid.* Le mot arménien *Djor*, signifie *peine* ou *pénible*. Ce nom a été donné aussi à la forteresse ou au passage de Derbend. Quelques auteurs arméniens ont confondu souvent cette forteresse des Huns du côté d'Arménie avec celle du côté de Perse. (Moïse de Khorène, liv. 2, ch. 62.)

(33) Lazare de Parbe, p. 268 et suivans.

tion de ce pays, sous le nom de Heptaghs. Un troisième écrivain, Moïse de Khorène, qui mourut l'an 492 de J.-C., met les peuples Heptaghs et les Sokis, qui est l'ancien nom des Euzbecks (34) dans la Scythie, ou le Turkesdan (35). Ciamcian, d'après les anciens auteurs arméniens, comprend par les noms d'Arie, de Huns, de Heptaghs, de Kouschans et de Kousdi-Korassan, le royaume que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de Khorazmie, entre le Turkesdan et le Khorassan (36).

Tous ces détails nous servent de preuves pour montrer que du temps de Moïse de Khorène, la Khorazmie faisait partie du Turkesdan, et que les Turcs, que les Arméniens d'alors appelaient Huns ou Heptaghs, ou Kouschans, y avaient fondé un empire puissant et redoutable aux Perses. En effet l'historien Elisée fait mention des guerres sanglantes et cruelles qui eurent lieu entre la Perse et ces peuples Kouschans ou Huns, depuis la quatrième année du règne de Yazghert II, jusqu'à la seizième, c'est-à-dire, jusqu'à l'an 454 ou 456 de Jésus-Christ (37).

Beroz II, fils et successeur de ce prince, entreprit aussi la guerre deux fois contre ces Turcs ou Heptaghs; à la première, il fut vaincu et battu comme son père, et fut obligé de souscrire un traité de paix, honteux pour lui, en faisant des sermens au nom des Dieux, d'observer inviolablement ses paroles. A la seconde guerre qu'il voulut faire contre ses engagemens, il périt avec une partie de sa famille et toute son armée vers l'an 483 (38).

Après cette défaite qui coûta à la Perse une immense quantité d'hommes et de trésors, Valarce, frère de Beroz, conclut

---

(34) Une grande carte d'Arménie, publiée par l'Académie arménienne de Venise, indique, par ces deux noms, un même pays, qu'on appelle aussi vulgairement *Khorkhan*.

(35) Moïse de Khorène, p. 365.

(36) Ciam., à la fin de son Histoire, table des matières, p. 195.

(37) Elisée, ch. 1, 2, 3 et 8; Ciam., t. 2, pag. 15, 19, 38, 102; Lazare de Parbe, p. 148-149.

(38 Lazare de Parbe, p. 268 et suiv.; Procop., *Bel. Pers.*, liv. ch. 3 et 4; Ciam., t. 2, p. 160 et suiv.; 165 et suiv.

une paix durable avec le roi des Heptaghs. Vers l'an 500 de J.-C., Gavad ou Kobad I, roi de Perse, étant détrôné par son peuple, se sauva chez les Heptaghs, épousa une des filles de leur souverain, et fut rétabli sur son trône par la protection de ce prince. Depuis cette époque, la Perse eut constamment des relations d'intérêt ou d'amitié avec les Turcs. Ce fut pour s'assurer les bonnes grâces de leur khakan, que Khosrov I lui envoya en 541 des femmes grecques faites prisonnières dont j'ai parlé plus haut, et lui demanda des troupes auxiliaires pour enployer contre l'empereur de Constantinople.

(*La suite au prochain numéro.*)

LANGUE ALLEMANDE.

Sur les rapports des forces organiques entre elles, dans la série des différentes organisations, ainsi que sur les lois et les conséquences de ces rapports; par le docteur CHARLES-FRÉDÉRIC KIELMEYER (1).

Lorsqu'on divise par la pensée les phénomènes que l'espace et le temps réunissent dans un ensemble d'action, ceux de la nature animée, c'est-à-dire, les phénomènes des organisations, nous frappent plus que le reste. Ils ne présentent pas, il est vrai, des masses, des volumes, des distances comme les phénomènes que nous voyons au haut du ciel; ils n'en ont pas moins de grandeur par la multitude, la diversité et l'harmonie des effets dans un espace et dans une durée moindres.

La superficie du globe, bien circonscrite, relativement à la superficie du soleil, nous offre, d'après une estimation très-modérée, environ cinq mille différentes formes d'organisation. Chacune de ces formes renferme, au moins, dix mille créatures composées individuellement chacune d'une multitude d'organes dont le nombre, dans les êtres les plus

(1) Ce discours, prononcé dans le grand auditoire de l'académie Caroline de Stuttgardt, le 11 février 1793, à l'occasion de l'anniversaire du souverain-duc Charles de Wirtemberg, a été réimprimé l'année dernière. Dans une longue carrière d'enseignement, M. Kielmeyer, aujourd'hui professeur à l'université de Tubingue, a formé un grand nombre d'élèves, dont plusieurs sont devenus des écrivains marquans. Lui-même n'a presque rien imprimé; mais ses leçons ont été recueillies. Le discours que nous traduisons contient, à ce qu'il paraît, les germes des idées que ce savant naturaliste a développées depuis. Nous laisserons de côté tout ce qui n'a rapport qu'à la circonstance particulière.

petits et les plus simples, s'élève, d'après Lyonet, à plusieurs milliers, et jusques à dix mille.

Si les phénomènes, étalés dans un espace resserré, ne suffisent pas à notre admiration, qu'on fasse attention au temps, on verra combien il est rempli de ces phénomènes

D'un instant à l'autre, chaque organe éprouve des changemens qui s'ajustent aux changemens des autres organes, s'accordent avec l'ensemble des modifications qui s'exécutent en même temps, ou se succèdent de manière que chaque mouvement est réciproquement la cause et l'effet des autres.

Tout organe animé s'avance par un plus ou moindre espace de temps. A chaque distance qu'il parcourt, sa vie ou l'ensemble de ses effets, se modifie ainsi que celui de ses dispositions.

L'enfance, la jeunesse, la vieillesse et la mort, se donnent réciproquement la main. Dans chacun de ces différens états, les effets de l'être particulier se joignent aux effets des autres individus de la même espèce, pour remplir une plus ample sphère.

L'enfance de l'un s'attache à la vieillesse de l'autre, la jeunesse de l'un à la jeunesse de l'autre, et cette union est si étroite, qu'on dirait que la nature a confondu dans une même trame, les nerfs de tous les êtres de la même espèce, et que les impressions qu'ils éprouvent, sont ressenties dans un foyer commun.

Veut-on se donner la peine d'examiner l'histoire du genre humain, on trouvera que le vaste système d'action qu'on appelle la vie de l'espèce, poursuit une progression de développment, lente, et qui ne devient sensible qu'après de longues époques, mais dont nous connaissons déjà quelques termes, quoique l'histoire ne nous montre qu'un très-petit bout de la carrière.

En dernier lieu, il faut considérer les effets des êtres d'une espèce sur ceux de toutes les autres, souvent en opposition, mais avec lesquels ils sont rassemblés dans le grand système du monde organique. Cette immense machine aussi paraît poursuivre une carrière de développement.

Admettons, comme hypothèse, que la nature dans la succession ingénieuse, et dans la co-ordonnance des phénomènes, ne se soit proposée aucun but; il faudra convenir

pourtant que, la plupart du temps, l'enchaînement des causes et des effets que nous y voyons, ressemble si bien à un enchaînement de moyens et de vues, que la raison ne peut se dispenser d'y supposer un but d'intention.

Au milieu des phénomènes de la nature organique, celui qui excite le plus d'étonnement, c'est de voir que, malgré les forces qui se combattent et qui s'entre-détruisent, la nature dans son ensemble, se maintient toujours la même, poursuivant sans perturbation sa marche silencieuse.

Quelles sont les causes et les forces qui produisent cet effet? Cette question qui se présente d'abord, en amène d'autres; car, en recherchant les causes dont il s'agit, dans les opérations de l'être particulier, et dans les rapports que ces opérations ontentre elles, nous sommes obligés de demander:

1°. quelles sont les forces qui se trouvent réunies dans la plupart des êtres organisés?

2°. Quelles sont les rapports où ces forces se trouvent dans les différentes espèces d'organisations, et d'après quelles lois se modifient ces rapports dans la série des différences?

3°. De quelle manière ces effets, et ce qui s'en suit; le maintien, et la marche du monde organique, ainsi que des espèces qui le composent, sont-ils motivés par ces forces comme par leurs causes?

On se propose de répondre à ces questions; particulièrement à la seconde, et de présenter les aperçus qui se sont offerts dans la recherche des lois en question.

La simplicité des moyens et des causes que la nature emploie pour obtenir les résultats qu'elle a en vue, est bien capable d'augmenter l'idée de sa puissance. La grandeur et la difficulté du sujet serviront d'excuse à l'erreur, s'il nous arrive d'en commettre. (2)

(2) Ce discours, tel qu'il est, serait resté manuscrit, si la circonstance qui l'a fait naître et le vœu de quelques personnes avaient permis à l'auteur de rester fidèle à la détermination de ne rien imprimer encore. Comme on ne peut donner ici que des morceaux détachés, le lecteur est invité, si cette pièce parvenait à quelque juge compétent, de ne pas prononcer de suite sur les idées qu'on lui présente. Ayant le projet de les exposer plus amplement dans une théorie historique du développement des organisations, de les étendre et de les rectifier, l'auteur a pensé qu'il était superflu d'amener un grand nombre de faits pour servir d'induction aux lois qu'il a déduites.

La première question que nous venons d'énoncer, savoir : « Quelles sont les forces du monde organique les plus généralement répandues, ou celles qu'on découvre dans la plupart des individus? » ne présente que peu d'embarras.

En divisant, selon la ressemblance ou la dissemblance, les opérations d'un être organique, nous composons des classes d'effets, dont les causes, en attendant qu'on parvienne à les connaître, reçoivent le nom des forces.

La différence des classes suppose la différence des forces. Jusqu'à ce que de nouveaux efforts d'une sagacité heureuse effacent les différences que nous apercevons, nous désignerons cinq causes ou forces, comme pouvant être distinguées par leurs effets.

1° La sensibilité ou la faculté de recevoir des perceptions simultanément avec les impressions que nos nerfs éprouvent;

2° L'irritabilité ou la faculté des différens organes, particulièrement des muscles, de se contracter et de produire des mouvemens;

3° La force reproductive, ou la faculté des organes de produire et de s'assimiler, par partie ou par ensemble, des êtres qui leur sont analogues;

4° La force secrétoire, ou la faculté de séparer continuellement de nouveau, de la masse des liquides, des matières qui en sont différentes, formées à des endroits déterminés et d'une qualité précise;

5° La force de propulsion (3), ou la faculté des organes de

(3) On a pris cette expression comme la première qui s'est présentée. En établissant l'idée de cette force, il est clair qu'on a particulièrement en vue les plantes; car tout ce qui a été dit à Edimbourg sur l'irritabilité de leurs vaisseaux lymphatiques et autres, et ce que dernièrement (1792) M. le docteur Girtanner s'est plu d'affirmer, n'est pas une observation du fait, mais une supposition qu'on a cru devoir adopter. Quoique relativement au mouvement de la lymphe, je regarde les plantes de préférence, je ne m'y renferme pas en établissant l'idée de la force de propulsion. Dans les animaux qui ont un cœur, l'irritabilité de ce muscle ne suffit pas pour expliquer la circulation des liquides, et l'irritabilité des artères est aujourd'hui tout-à-fait proscrite.

Les phénomènes pathologiques, l'absorption et le cheminement des liquides dans les vaisseaux lymphatiques, où je n'ai point retrouvé les

mouvoir et de distribuer les liquides dans les parties solides, d'après un ordre toujours le même.

Ces deux dernières facultés diffèrent évidemment de celles qui précèdent, quoique des esprits étroits, sectateurs aveugles d'un grand homme (Haller) qui les désavouerait, n'y voient jamais que de l'irritabilité.

C'est par ces facultés générales et par les différentes branches de la faculté de percevoir, dont la recherche nous est étrangère, que le monde organique se maintient dans son ensemble. Mais ces facultés sont réparties aux différentes organisations dans des proportions variées.

Pour juger de la relation des forces, il faudrait d'abord s'entendre sur une échelle ou un étalon qui dût servir à mesurer et à comparer ce qu'elles ont de commun, X — la grandeur.

Le nombre et la multiplicité des effets dans des temps semblables, leur diversité, la résistance que d'autres forces leur opposent, ou la permanence des effets, sous des circonstances analogues, nous peuvent servir d'étalon aussi longtemps que nous n'en aurons pas qui nous fasse connaître directement l'intensité des forces.

Un coup d'œil superficiel sur les plantes et les animaux nous montre l'extrême différence entre les rapports des facultés des différentes organisations.

En isolant d'abord chaque force pour en comparer les résultats aux résultats analogues dans les autres espèces, et en réunissant ensuite les forces d'où ils partent à d'autres forces, nous parviendrons à découvrir les lois générales qui doivent en découler.

---

fibres musculaires que d'autres prétendaient avoir découverts tout nouvellement et qu'on a cru nécessaires à l'existence de l'irritabilité, viennent à mon secours. Ce sont des phénomènes d'une classe particulière, qu'on n'a pas encore expliqués, ni pu rapporter à l'irritabilité.

I.

De la Sensibilité.

Parmi les forces que nous avons désignées, la sensibilité mérite la première place, parce que la nature, dans la distribution des organisations, l'a regardée comme la plus éminente des forces, et celle dont elle a été très-économe.

Hors de nous-mème, il nous est impossible de la reconnaître ou de l'apercevoir directement. L'existence de cette faculté dans les autres nous est prouvée par l'existence des organes et des nerfs, conformes à ceux qui, chez nous, sont les médiateurs ordinaires des sensations.

En appréciant l'existence et la diversité de cette force, d'après l'existence et la diversité des organes qui y ont rapport, le premier coup d'œil sur les organisations nous conduit à l'observation suivante :

La faculté de recevoir des faisceaux divers de sensations diminue à partir de l'homme dans une série descendante.

Dans cette série, les organes des sens disparaissent successivement, et les mouvemens acquièrent une régularité qui est incompatible avec la supposition de perceptions considérées comme auteurs ou compagnons de ses mouvemens.

Chez les quadrupèdes, les oiseaux, les serpens, les poissons, nous trouvons encore tous les organes des sens que nous reconnaissons chez nous comme des organes distincts. Quoique différemment simplifiés, ils y existent même dans une assez grande perfection (4).

---

(4) Les recherches de Geoffroy, de Camper, de Vicq d'Azyr et de Scarpa prouvent suffisamment que, chez les animaux d'un ordre supérieur, les organes des sens reçoivent graduellement des modifications très-considérables, particulièrement l'organe de l'ouïe. Ils diffèrent autant par leur construction que par le degré de perfection qu'ils présentent. Un simple coup d'œil sur l'extérieur de ces organes le prouve. Mais comme pour éviter la diffusion, on compare ici des masses, et que chez les animaux des classes supérieures les organes extérieurs sont encore très-développés, notre assertion concernant le degré de per-

Chez les insectes, l'organe de l'ouïe, ce conduit par lequel l'esprit des autres se communique à notre individualité, disparaît presque tout-à-fait. L'odorat et son organe y manquent plus généralement encore; et, quoique l'œil des insectes paraisse ingénieusement multiplié, cet organe, par lequel nous communiquons avec l'univers dans ses plus grandes distances, est ici presque immobile, à découvert et accessible seulement à un petit nombre de nuances de lumière.

Chez les vers, l'organe de la vue, comme organe distinct, disparaît presque entièrement, de même que les organes de l'ouïe et de l'odorat s'évanouissent avec les nerfs et le cerveau (5). Il ne subsiste à la fin que l'organe du tact, très-sensible aux impressions de la lumière, ce qui paraît résulter des mouvemens irréguliers et vifs de ces animaux.

Chez les plantes, la susceptibilité pour des impressions qui se manifestent par le mouvement, ne se laisse apercevoir que dans des vestiges obscurs, dont la régularité ne permet pas de soupçonner qu'il y ait là quelque analogie avec nos perceptions.

Ainsi les organes des sens, par lesquels se révèle à nous un monde de sentiment, s'évanouissent l'un après l'autre dans cet ordre-ci, que ceux par lesquels nous embrassons le plus d'étendue, disparaissent les derniers. L'absence de ces organes ne nous autorise pas à soutenir l'absence des sensations qui s'y rattachent. Cependant nous sommes en droit de présumer qu'il existe une plus grande uniformité de sensations là où l'œil et l'oreille deviennent peu à peu tout à-fait semblables, et où la surface du tact tient à la fin la place de tous les autres organes (6).

---

fection de ces organes relativement aux animaux des classes inférieures est tout-à-fait admissible.

(5) Les recherches faites sur les méduses, les vers solitaires, les polypes, les vers d'une construction plus simple, et par conséquent sur le plus grand nombre d'espèces de cette classe, n'ont rien démontré concernant l'existence du cerveau et des nerfs dans ces animaux. Monro n'a pas même trouvé de système en question dans les hérissons de mer, où cependant il doit exister.

(6) La ressemblance entre l'organe de l'ouïe, comme Scarpa l'ex-

D'un autre côté, on ne saurait se dissimuler que là où nous voyons disparaître l'organe d'un sens quelconque, et par conséquent décroître la diversité des perceptions, la nature gagne plus de terrain pour les sens qui restent; et que là où l'un est moins développé, l'autre en acquiert d'autant plus d'étendue.

Les insectes et les vers qui, en grande partie, sont privés de la vue et de l'ouïe, nous présentent des organes de tâtonnement avec lesquels les mains de l'homme, celles du singe, et ce qui, dans les animaux des classes supérieures, peut avoir rapport aux mains, ne soutiennent pas la comparaison. Les inconvéniens de l'œil rappetissé et enfoncé de la taupe paraissent compensés par la délicatesse de ses mains et par la finesse de son nez. C'est de la même manière que chez d'autres animaux la débilité de la vue est compensée par la force des organes de l'ouïe et de l'odorat.

Les classes animales tout-à-fait inférieures, où l'on ne distingue plus d'organe des sens, montrent, dans la surface de leur tact, une capacité de recevoir les impressions de la lumière, que souvent on ne trouve pas au même degré dans les animaux qui sont doués de l'organe de la vue.

Le nombre des faits, qu'il serait aisé de multiplier, n'ajouterait rien à nos observations, d'où paraît découler la loi suivante :

La diversité des sensations possibles diminue dans la série des organisations, comme (7) *la facilité et la finesse des autres sensations augmentent dans une sphère plus resserrée.*

Ainsi le défaut de diversité des perceptions ou des sensations se trouverait, dans les animaux des classes inférieures, racheté par l'intensité et la finesse des sensations dont ils jouissent.

---

pose à l'égard des écrevisses, avec l'œil de plusieurs insectes, et même avec l'œil des écrevisses, est quelquefois telle, qu'on peut demander si ces animaux entendent par les yeux et voient par les oreilles?

(7) Au lieu de *comme*, nous devrions dire *durant*, ainsi que cela résulte de l'exposé ultérieur. Nous avons employé le mot *comme*, pour mieux représenter la loi par la forme de l'expression usitée.

Mais lorsqu'on serre les phénomènes de plus près, on remarque que le défaut d'étendue ne reçoit pas une compensation pleine et entière.

Dans les plantes, dans un grand nombre d'animaux des classes inférieures et dans plusieurs des classes supérieures, le défaut de finesse et d'intensité se joint au défaut de diversité et d'étendue.

Donc la loi, telle que nous l'avons énoncée, quoique applicable à beaucoup d'entre les phénomènes que nous venons de rapporter, n'est pas d'une valeur générale; car la diversité des sensations décroît dans une proportion plus grande que la finesse et la facilité des sensations n'augmentent.

La manière de rectifier la loi proposée et de la conformer aux modifications de la sensibilité dans la série des organisations, nous sera indiquée par l'examen des deux autres forces dont nous allons traiter.

II.

De l'Irritabilité.

Le domaine de l'irritabilité, plus étendu que celui de la sensibilité, n'embrasse encore, autant que les effets de cette force sont susceptibles d'être démontrés, qu'un nombre limité d'organisations.

Quoique ses effets se confondent souvent avec ceux de l'élasticité (8), il est cependant possible, l'irritabilité n'étant pas une faculté purement interne (9) comme la sensibilité,

---

(8) Si l'on veut s'accorder sur quelques notions indispensables, on dira non seulement que les manifestations de l'élasticité et de l'irritabilité se confondent, mais que les manifestations de l'irritabilité ne sont autre chose que de l'élasticité. On le peut, lors même qu'on ne fait pas attention aux expériences galvaniques, et qu'on se renferme exclusivement dans les phénomènes qui, dans l'idée commune, constituent ceux de l'irritabilité.

(9) L'auteur original s'est servi du mot *unverneuserlich*, expression inexacte, parce qu'elle n'exprime ni ne saurait exprimer l'idée qu'il y

de décider avec certitude sur l'existence ou la non-existence de cette force dans les organisations. Vu cette certitude, et ses effets étant en plus grand nombre, elle offre un champ plus riche, pour comparer les effets entre eux.

La nature a établi des différences frappantes, non seulement quant à la diversité et à la facilité des effets de l'irritabilité, mais aussi quant à la durée de ses effets, sous des circonstances d'ailleurs semblables.

Chez les animaux à sang chaud, les quadrupèdes et les volatiles, l'irritabilité qui se manifeste avec vigueur dans la contraction des muscles vivans, disparaît immédiatement après que le tronc a été séparé du foyer commun, et après la séparation des membres du tronc.

C'est tout autre chose dans les animaux à sang froid; les manifestations de l'irritabilité y adhèrent aux organes d'une manière presque indestructible.

Les grenouilles, dont on a coupé la tête, s'en vont sautant, comme s'il leur avait été enlevé un fardeau inutile. Les tortues, à qui l'on a arraché le cœur et tranché la tête, continuent à se mouvoir pendant plusieurs jours. Nous avons des observations analogues sur les poissons et sur les insectes. On a vu les pieds des différentes espèces d'araignées continuer à vivre et à se mouvoir pendant sept jours. Dans la classe des vers, les exemples de la continuation de l'irritabilité ne sont pas rares, de même que dans celle des plantes, qui réellement ont de l'irritabilité. Les feuilles du *hédysarum* (10), attachées à des branches qu'on a séparées du tronc, ainsi que les étamines de la berberis, continuent leurs mouvemens. On peut les réveiller par l'irritation.

---

y attache. M. le comte de Stabrondorf, qui connaît les inépuisables mines de la langue allemande, en a tiré quarante-quatre mots de qualité, qui, tous également justes, expriment l'idée de M. Kielmeyer, en précisant ses différentes modifications.

(*Note du Traducteur.*)

(10) Les observations que j'ai ici en vue ont été exposées dans le *Magasin de Gotha*, (*Gotha sches Magazin*) sixième volume, numéro 3, par un auteur anonyme, dont le mémoire est d'une excellence parfaite. Il a traité des mouvemens du *hédysarum gyrans*, et des effets de l'électricité sur ces mouvemens.

Il semble donc que la durée de l'irritabilité et son indépendance du reste de l'ensemble organique, s'accroît dans une série descendante de l'homme, plutôt qu'elle ne diminue.

Lorsqu'on recherche les autres symptômes par lesquels elle se manifeste dans les organes, on remarque que quelques-uns des animaux qui présentent une durée d'irritabilité si frappante, sont ceux-là même à qui la nature a distribué un moindre nombre de muscles distincts d'organes irritables.

C'est ce qui a lieu dans les plantes, où ordinairement un très-petit nombre d'organes ont de l'irritabilité, et dans les huîtres, où le nombre des organes susceptibles d'irritabilité ne consiste souvent qu'en deux ou trois organes distincts l'un de l'autre (11).

Dans les autres animaux, doués aussi d'une irritabilité permanente, la nature, quoiqu'elle leur ait distribué un grand nombre de muscles, a rangé ces organes plus uniformément que chez les animaux qui ne jouissent pas d'une grande permanence d'irritabilité. Ainsi, les 4,061 muscles que Lyonet a découverts dans la chenille de saule, se ressemblent beaucoup plus entre eux que ceux de l'homme, d'un nombre bien moindre (12).

La même observation regarde la multitude des muscles dans les poissons.

Il est à remarquer que la plupart de ces animaux, qui jouissent d'une irritabilité si soutenue, sont plus lents dans tous ou dans quelques-uns de leurs mouvemens, que les espèces dénuées d'une si haute irritabilité.

Les mouvemens de la plupart des amphibies sont paresseux, et leur cœur palpite, comme celui des poissons, con-

---

(11) Je m'en rapporte ici à la description anatomique, non imprimée, de ces animaux; mais les descriptions connues prouvent la même chose.

(12) Qu'on regarde, pour s'en convaincre, les tables de l'ouvrage de Lyonet, ou la série des muscles que présente toute chenille qu'on a fendue.

sidérablement plus lentement que le cœur des animaux à sang chaud.

Les expériences enfin nous prouvent que la plupart des animaux doués d'une grande durée d'irritabilité, lorsque la nature ne les a pas négligés ni relativement au nombre, ni relativement à la disposition des muscles, ni relativement à la vitesse avec laquelle ils manifestent leurs effets, sont justement ceux chez lesquels la diversité des sensations est déjà sensiblement bornée.

L'opposé se trouve chez les animaux à sang chaud, dont l'irritabilité est très-passagère. A ces animaux, la nature a prodigué les muscles, ou les a disposés du moins avec plus de diversité, et de manière à les rendre susceptibles d'un plus grand nombre de mouvemens dans des temps égaux.

Des phénomènes que nous venons d'exposer, en laissant de côté d'autres co-existences très-remarquables (13), il résulte la loi suivante :

L'irritabilité, évaluée sur la permanence des phénomènes, augmente dans la même proportion que la vitesse, la multiplicité et la diversité de ces manifestations, ainsi que la diversité des sensations diminuent.

En conséquence, le défaut de durée de l'irritabilité se trouverait, dans les différentes organisations, compensé par la multitude, la diversité et la vitesse des mouvemens, et par une sensibilité plus variée.

Ainsi, la loi dont nous avons fait mention plus haut, et en vertu de laquelle se modifie la sensibilité, reçoit ici une partie de la rectification dont elle avait besoin.

Mais on s'aperçoit bientôt que cette loi même, qui détermine les changemens de l'irritabilité, a aussi besoin d'être rectifiée; car les rapports dans lesquels la permanence de l'irritabilité augmente, nous donnent souvent un exposant plus élevé ou moins élevé que les rapports suivant lesquels

(13) On a ici en vue les differences du médium, dans lequel vivent les animaux, et qui souvent se trouvent en parallèle avec les différences de l'irritabilité dont il est ici question.

la diversité des mouvemens de l'irritabilité et des sensations diminue.

La durée de l'irritabilité dans les coquillages et dans plusieurs autres animaux, de même que dans les plantes, est, malgré le défaut de diversité, moindre que dans les amphibies. Dans ces mêmes coquillages et dans les plantes, la sensibilité est presque réduite à rien, et définitivement l'irritabilité manque en même temps que la sensibilité dans la plus grande partie des plantes.

Il faut donc rechercher ici des co-existences d'un autre genre qui déterminent plus particulièrement la loi suivant laquelle, dans la série des organisations, l'irritabilité se modifie, et qui indiquent en même temps la loi d'après laquelle la sensibilité et l'irritabilité disparaissent.

Nous obtiendrons ce résultat, du moins en partie, par l'exposé de quelques observations sur la troisième des trois classes de forces dont il a été question plus haut.

III.

De la Force de Reproduction.

La force reproductive ou génératrice est celle qui a été prodiguée aux organisations le plus généralement et dans la plus grande proportion.

On pourrait la nommer la force particulière et caractéristique de la nature, différente de tous ses autres produits, s'il n'était pas démonstrable qu'elle est, aussi bien que la précédente (l'irritabilité), fondée dans la nature inorganique, et qu'elle est un résultat des forces qui y sont indigènes (14).

Vu qu'elle s'attache généralement à toutes les organisations, il faut déjà, par cette raison, s'attendre à une plus grande diversité.

En effet, il n'y a rien de si varié que la richesse et la mul-

---

(14) Il n'est pas question ici de mots d'affinité ou d'attraction. L'idée de l'auteur sera développée dans un autre endroit.

tiplicité des formes que cette force communique à ses productions.

Ici, elle se montre sous un volume démesuré; là, dans des points presque imperceptibles, et que nos yeux, à l'aide d'instrumens, peuvent à peine saisir : ici, elle est toujours uniforme; là, elle montre la physiognomie mobile d'une enchanteresse : ici, elle se maintient la même pendant des siècles; là, pour nous servir d'une expression algébrique, c'est une fluxion momentanée qui renferme ses opérations: ici, elle annonce sa fécondité par des millions d'êtres nouveaux; là, c'est une production solitaire, qui semble accuser sa pauvreté : ici, elle revient exactement avec le retour du soleil, après une courte absence; là, les feux du soleil ne sont plus en état de la ramener, une fois qu'elle est partie : ici, elle brave tout effort destructeur ou renaît sans cesse; là, un léger souffle suffit pour la dissiper : ici, elle se fixe de préférence à un seul endroit; là, elle est présente et toujours également active dans toutes les parties du corps: ici, elle a la célérité de la lumière; là, elle se traîne péniblement comme une salamandre, et il lui faut des années pour donner une légère idée de son existence.

Lorsqu'on n'est pas étourdi par la multiplicité des phénomènes, on s'aperçoit bientôt que, malgré leur immense diversité, ils peuvent être ramenés à un petit nombre de lois simples. Un coup d'œil rapide sur les faits les plus décisifs nous développera ces lois.

Le nombre des petits que les quadrupèdes à sang chaud émettent, après leur grossesse, est limité entre le nombre d'un et de quinze, comme entre leurs extrêmes; et le dernier terme a déjà chez eux quelque chose de très-extraordinaire (15).

Dans la classe des oiseaux, les deux extrêmes donnent chacun un nombre plus élevé; et le terme de quinze, qui, dans les quadrupèdes, était très-rare, y devient extrêmement fréquent.

---

(15) On a, il est vrai, des exemples d'êtres d'une espèce produisant dix-neuf à vingt petits. La rareté avec laquelle ce fait se renouvelle dans des individus particuliers ne nous permet pas de faire attention à cette anomalie.

Dans les amphibies, on trouve des genres où le plus grand terme s'élève à cent mille, tandis que le plus petit équivaut presque le plus grand terme des animaux à mamelles.

Dans la classe des poissons, enfin, la nature paraît avoir trouvé plus de facilité de produire en foule de ces êtres qui ne trahissent aucune expression de l'âme. Ici, le calcul et la balance nous donnent des œufs par millions. Celles même des espèces de poissons envers lesquelles la nature a été moins prodigue, montrent encore en règle une fécondité qui surpasse de beaucoup celle des autres animaux.

Mais dans les classes plus subalternes, dans les insectes, les vers, les plantes, quoique la multitude des individus qui y sont produits d'un seul coup surpasse le nombre usité chez les animaux à mamelles, chez les oiseaux et chez plusieurs amphibies et poissons, elle est cependant, la plupart du temps, beaucoup moindre, comparativement à ce que nous avons donné comme le terme le plus élevé dans les amphibies et les poissons.

Dans les plantes et les vers, mais particulièrement chez les plantes, le plus petit extrême est souvent excessivement petit, tandis que la différence entre les deux termes est infiniment plus grande que dans toute autre classe.

D'après cet exposé, le nombre des nouvelles productions qui se succèdent d'un seul coup, paraît, en descendant de l'homme, augmenter dans chaque classe particulière, ainsi que dans de plus grands assemblages comparés ensemble. Cet accroissement cependant n'a lieu qu'après une oscillation sensible entre l'augmentation et la diminution.

Si nous faisons attention aux endroits où cette série s'étend ou se resserre, nous arriverons aux observations suivantes :

Les animaux d'un ordre supérieur, chez lesquels un très-petit nombre d'individus est produit d'un seul coup, sont ceux chez lesquels le volume du corps, sous lequel ils apparaissent après la naissance, et auquel ils parviennent dans la suite, est plus considérable que chez les animaux des autres classes.

Les insectes et les vers sont, à cet égard, au-dessous des oiseaux, de même que les amphibies et les poissons.

De plus, les quadrupèdes qui se distinguent par leur fé-

condité, sont justement les plus petits; les plus grands, au contraire, en ont moins.

D'une seule fois, le rat met bas dix ou douze petits, tandis que la baleine n'en donne qu'un seul.

De la co-existence des phénomènes découle la loi suivante:

La force de produire des êtres nouveaux, formés à un endroit déterminé, augmente, quant au nombre des individus produits, comme la grandeur des êtres procréateurs; ou plus généralement celle des êtres procréés, tels qu'ils apparaissent après la naissance, diminue.

Mais cette loi a besoin d'être plus particulièrement déterminée, pour devenir d'une application plus générale. A cet effet, il faut considérer quelques autres phénomènes qu'on remarque comme également co-existans.

Ainsi les animaux qui manifestent moins de fécondité, sont en même temps ceux dont le corps est plus composé, et chez lesquels les petits, après la naissance, paraissent plus développés. Ce sont aussi ceux pour la procréation desquels la nature a besoin de beaucoup plus de temps.

Pour former un éléphant, elle emploie deux ans, tandis qu'un petit nombre de semaines suffisent pour former un rat. Enfin, les animaux qui, d'un seul coup, prodiguent moins leur force procréatrice, sont aussi ceux qui se trouvent en état d'en dépenser pendant un plus long espace de temps.

Le papillon, et en général la plupart des insectes, se flétrissent, ainsi que les fleurs, dès qu'ils ont communiqué leur existence à d'autres êtres (16), tandis que la plupart des animaux d'un ordre supérieur prouvent, non seulement en arrivant à un âge plus avancé, mais aussi en répétant plus fré-

(16) Aristote a remarqué la même chose concernant les seiches, au moins relativement à quelques espèces de ces animaux bizarres, comme on peut voir dans les *Commentaires* de M. le professeur Schneider, qui a réuni et expliqué, avec le plus rare appareil de connaissances physiques et philologiques, tous les passages qui ont rapport à ce sujet. On trouve cet intéressant mémoire dans les *Melanges* de M. Schneider, pour servir à l'histoire de la zoologie et du commerce.

quemment l'acte de procréation, combien la force de reproduction qui leur est inhérente est longue et durable.

En conséquence de ces observations, la loi précédente reçoit cette détermination plus générale et plus exacte, savoir :

Plus la force reproductive se manifeste par le nombre des nouveaux-nés à un endroit déterminé, moins le corps de ces êtres nouveaux a de volume, plus il est d'une structure simple, plus le temps employé à le former dans le sein procréateur est court, plus la force reproductive est passagère ou défectueuse dans quelques-uns de ses attributs.

Quoique cette loi comprenne un immense nombre de faits, il reste beaucoup d'exceptions ; car les poissons et un grand nombre d'amphibies arrivent, malgré leur large fécondité, à un âge très-avancé, et marquent chaque année par un nombre de productions nouvelles.

Si l'on s'avisait de prendre l'inverse de la loi, on n'expliquerait pas comment les petits insectes et les vers sont, en général, au-dessous des poissons et des amphibies, relativement à la fécondité.

En examinant de plus près les animaux de ces dernières classes, plusieurs exceptions semblent purement apparentes, et nous conduisent à une nouvelle loi spéciale.

Il est à remarquer que ceux des insectes qui, relativement aux poissons, au total leur sont inférieurs pour la fécondité, se trouvent être ceux chez lesquels se manifeste au plus haut degré la faculté des reproductions artificielles et des reproductions naturelles, mais partielles.

Tremblay retourna des polypes et en écartela d'autres, et ils se complétèrent. Spalanzani enleva les têtes aux limaçons, et ils en produisirent de meilleures à leur place. Dicquemare retrouva le miracle des polypes aux anémones de mer (17).

Il est à observer également que, parmi les amphibies, les

---

(16) Risultati di esperienze sopra la riproduzione della testa nelle limache terrestri. — Memorie di matematica e fisica della società italiana, t. 1, p. 581. — Philosophical transactions, vol. 63 and 65. — Lowards elucidating the history of the sea anemonies, by A. Dicquemare.

serpens et les lézards de terre, sont ceux dont l'accroissement, comme chez les poissons qui leur ressemblent, n'a point de bornes. Parmi les amphibies, au contraire, ceux dont l'accroissement est limité, comme les grenouilles, se font remarquer par leurs métamorphoses, ou, comme la plupart des lézards d'eau, à côté des métamorphoses, par des manifestations extraordinaires de reproductions, artificiellement excitées.

Bonnet arracha aux salamandres les yeux et les pieds. Au bout de quelque temps, il les vit rétablis, quoique dans un état moins parfait.

Nous ne devons pas oublier non plus que parmi les animaux à mamelles, et parmi les oiseaux, qui les uns et les autres manifestent le moins de fécondité, les êtres nouvellement produits different davantage entre eux par leurs parties génitales; dans toutes les autres classes, au contraire, où, soit qu'il y ait des métamorphoses, soit que l'accroissement se trouve limité, soit enfin qu'il y ait de grandes reproductions partielles, comme dans la plupart des insectes et des vers, les deux sexes se ressemblent le plus, ou finissent par disparaître entièrement.

De toutes ces observations réunies, il résulte que beaucoup de phénomènes qui ne se soumettent pas à la loi précédente, peuvent être réunis sous cette nouvelle loi que voici :

Moins la force reproductive se manifeste dans le nombre des nouveaux-nés, plus elle se manifeste, ou dans les métamorphoses que subit le corps, ou dans les reproductions extraordinaires et artificielles, ou dans l'un et l'autre à-la-fois, et dans un accroissement indéterminé, ou dans une plus grande aberration, ou différence parmi les individus nouvellement produits.

Il subsiste, il est vrai, des exceptions, comme, par exemple, celle de trouver chez plusieurs amphibies une immense fécondité avec des métamorphoses, et même une reproduction artificielle très-extraordinaire, comme chez les poissons un accroissement indéterminé, réuni à une propagation excessive.

Ces exceptions, il faut les expliquer comme les exceptions

semblables que nous avons remarquées concernant l'irritabilité, d'après les lois que nous donne la nature, du médium dans lequel vivent les animaux, la température, et beaucoup d'autres considérations qui y ont rapport.

Différentes circonstances, au contraire, réunies aux exceptions que nous avons indiquées, nous conduisent à une nouvelle loi. C'est justement dans les classes inférieures où l'irritabilité et la sensibilité n'existent plus qu'en de pénibles restes, dans les plantes et dans un grand nombre de vers, que toutes les différentes manifestations de la force reproductive, se trouvent rassemblées au plus haut degré.

La plante répare ce qu'elle a perdu; elle produit une immense quantité de graines, et s'élève à un volume qui l'emporte sur celui des plus grands animaux.

Il existe également parmi les coquillages des exemples qui réunissent à un très-haut degré les différentes manifestations de la force reproductive.

Dans les animaux d'un ordre supérieur, où la sensibilité subsiste encore avec une assez grande diversité, les manifestations de cette force sont formées à un moindre nombre, ou elles n'ont pas de grandes dimensions.

De ce que nous venons d'exposer, résulte la loi générale que voici :

Plus tous les genres de manifestations de la force reproductive se rencontrent dans un organisme, plus la sensibilité en est exclue, et plus l'irritabilité est prête à en disparaître.

Une explication plus particulière des autres forces dont il a été question plus haut, de la force de propulsion et de la force secrétoire, pourraient servir à déterminer davantage les lois séparées que nous venons de découvrir, car ces forces amènent des observations analogues à celles que nous venons de faire; mais nous les mettons de côté pour ne pas donner trop d'étendue à notre discours.

APERÇU GÉNÉRAL.

Voilà donc les lois d'après lesquelles, dans la série des organisations, chacune des forces se modifie.

Ces lois séparées nous conduisent à un aperçu plus général, ou à la recherche du plan d'après lequel la nature modifie les rapports des différentes forces réunies ensemble. Nous y répondrons de la manière suivante :

Dans la série des organisations, la faculté de sentir est écartée successivement par l'irritabilité et par la force de reproduction, à laquelle l'irritabilité finit par céder entièrement la place.

Plus une de ces forces est élevée, moins est élevée l'autre. La sensibilité et la force de reproduction sont très-incompatibles. Chacune de ces forces ne se déploie d'un côté sans que d'un autre elle ne perde du terrain.

On ne peut d'ailleurs se dissimuler non plus que, malgré les compensations, les forces particulières diminuent les unes au dépens des autres. Mais que de même la somme totale des forces décroît dans des rapports inconnus, et dont on ne saurait rendre raison, ni d'après le médium dans lequel se trouvent les animaux, ni d'après d'autres circonstances.

Du reste la modification des forces suit, ainsi que nous avons vu, des lois très-simples.

La simplicité de ces lois, qui se diversifient à l'infini, devient encore plus frappante, lorsqu'on pense que ces mêmes lois, d'après lesquelles les forces sont réparties aux différentes organisations, sont encore les mêmes d'après lesquelles se fait la distribution des forces aux différens individus de la même espèce, et jusqu'au simple individu dans les différentes époques de ses développemens.

L'homme et l'oiseau ressemblent dans leur premier état aux plantes, la force reproductive y est dans la plus grande activité. Un peu plus tard, dans l'élément humide où ils vivent, se développe leur irritabilité. Le cœur de ces animaux est d'une irritabilité telle, qu'elle semble presque in-

destructible (18). Plus tard les sens se développent l'un après l'autre, presque dans le même ordre d'après lequel ils apparaissent dans la série des organisations, et ce qui d'abord n'était que de l'irritabilité, se déploie à la fin en faculté de percevoir, ou au moins en son organe invisible et immédiat. La nature paraît encore plus uniforme, lorsqu'on considère que dans la distribution des forces, en temps différens et à des organes séparés, elle poursuit la même loi.

Dans l'utérus des femmes, c'est d'abord la force secrétoire qui est en activité, bientôt après elle se change exclusivement en force reproductive; à la fin celle-ci est remplacée par l'irritabilité.

Sans discuter ici les conséquences qu'on pourrait tirer de ces lois, sans entrer dans un développement ultérieur de ce qu'on a désigné, sous le nom de forces propres, sans nous engager même dans l'examen de la cause qui les distribue aux différentes organisations, nous ne saurions nous dispenser cependant de faire remarquer combien ces lois si simples sont riches en conséquences.

Attendu que, non seulement dans la série des différentes organisations, mais encore dans les individus de la même espèce, aussitôt qu'une force s'évanouit une autre apparaît, sans qu'on reconnaisse quelque phénomène ultérieur et plus général, et attendu que la même chose a lieu dans les organes séparés, on peut regarder la disparition de l'une comme la cause de l'apparition de l'autre.

En recherchant la cause de ces phénomènes, nous parvenons à présumer une cause commune (19), et si la cause

---

(18) Cette assertion est fondée sur des observations que j'ai faites sur le cœur des poulets, des canards, des oies, qui, dans l'œuf n'avaient encore que la moitié du temps nécessaire à leur développement.

(19) On obtient la même conséquence par d'autres prémisses, et les espèces de prémisses qu'on peut employer à cet effet sont en très-grand nombre. Mes lettres, insérées dans le *Journal de la Physique* de Gren, présentent l'exposé d'une de ces prémisses, avec ses conclusions. La conséquence, ainsi que nous l'avons tirée ici, est donc appuyée de différentes manières, et en acquiert plus de solidité.

matérielle d'un des phénomènes est connue, on pourra hardiment conclure à la même cause chez l'autre.

De plus, comme la distribution des forces dans la série des organisations suit la même marche que leur distribution dans les différens états de développemens d'un même individu, on peut conclure que la force par laquelle est effectuée la procréation, c'est-à-dire la force reproductive, s'accorde dans ses lois avec la force par laquelle les différentes organisations de notre globe reçoivent leur existence.

Comme dans les classes inférieures, où les individus sont si excessivement nombreux, se produit aussi le plus grand nombre d'espèces; les raisons augmentent pour admettre que la force par laquelle est produite la série des espèces, se trouve par sa nature et dans ses lois, être la même que celle par laquelle sont produits les différens états de développement.

S'il s'agissait d'étendre davantage l'idée qui nous occupe, il nous serait aisé de démontrer que des analogies soigneusement recueillies nous conduiraient à admettre, pour expliquer les phénomènes de développement, une cause physique semblable à celle qu'on peut se représenter, comme ayant agi à la première procréation organique, qui a pris naissance sur notre globe (20).

En écartant ces conséquences et autres, nous saisissons ce qui nous est plus proche, pour répondre en peu de mots à la troisième question que nous nous sommes proposée, savoir : Comment peut-on expliquer la marche soutenue de la nature animée, d'après les lois que nous pouvons indiquer concernant les changemens dans les rapports des forces.

Comme par la répartition des forces aux organisations, il ne naît point d'inégalité sensible dans leur réunion, et que

---

(20) Je m'en rapporte une seconde fois à la première note de ce discours, et à ce que j'y ai dit concernant mes recherches sur les phénomènes de développement. L'espace ne nous permet pas de justifier plus amplement ce que je viens de soutenir, quoique je risque d'être traité de visionnaire.

la force prépondérante d'une classe est réparée par la force prépondérante d'une autre classe qui, en cas que la première tendrait à la destruction, par la même nécessité maintiendrait la conservation, la consistance du monde organique résulterait de l'équilibre des forces destructives avec les forces conservatrices. Mais outre la consistance du monde organique, sa marche doit également résulter du balancement des forces, puisque les forces qui se balancent ne sont pas toujours les mêmes, mais diffèrent et se manifestent de différentes manières.

Ainsi les plantes privées de sensibilité et d'irritabilité, repoussent par leur force de reproduction tous les pouvoirs destructeurs du règne animal.

Ainsi, malgré le brigandage perpétuel que toutes les classes d'animaux se permettent à l'égard des vers, et malgré les persécutions que les vers exercent les uns contre les autres, cette classe de créatures résiste à toutes les tentatives à s'anéantir, par son indestructible irritabilité, et par sa force de reproduction.

Ainsi les animaux supérieurs, dont le volume les assujettit à commettre plus de ravages sur les animaux inférieurs, ne sont pas soutenus dans cette guerre à mort par le nombre d'individus.

Ainsi les animaux dont l'irritabilité est plus vive et plus fréquente, et qu'une grande sensibilité porte au pillage, ne peuvent que peu de chose par leur nombre.

Donc, la destruction exercée par une force est sans cesse refoulée par l'autre, ou bridée par un de ses côtés différens.

L'espèce est conservée et les individus se voyent sacrifiés, lorsque comme chez les plantes et les vers, leur individualité est peu de chose, et que, au danger qui les menace plus fréquemment, s'associe une plus grande incapacité de sentir la douleur.

Quoique de cette manière la consistance du monde organique soit fondée dans les lois que nous venons d'exposer, on ne saurait nier d'un autre côté que ce sont aussi ces mêmes forces qui permettent qu'on demande s'il n'y a peut-être pas de la prépondérance dans les forces destructives, et si des espèces dont les forces conservatrices succombent, ne

cessent à la fin d'exister? Car, à côté de la plus grande équilibration des forces, les unes relativement aux autres, nous avons remarqué, plus comme d'accord avec le plan de la nature, une diminution successive de la somme des forces dans la série des organisations; donc, une pareille prépondérance est plus que possible.

Si l'on approche de plus près du sujet de l'observation, on conçoit la possibilité d'indiquer les points du monde organique, où la prépondérance se trouve, et où elle agit de la manière la plus pressante.

C'est ainsi que plusieurs coquillages, avec les faibles moyens de résistance qui leur sont départis, et avec la richesse des forces que la nature a communiquée à leurs destructeurs, les animaux supérieurs, se trouvent placés sur une pointe très-dangereuse. Elle est telle qu'on peut regarder comme infiniment vraisemblable la décadence successive de quelques-unes de ces espèces, s'effectuant et s'étant effectuée déjà plus d'une fois.

Ce que plusieurs animaux réunis, d'un ordre supérieur, sont en état d'opérer contre plusieurs espèces de coquillages, l'homme le fait tout seul contre plusieurs animaux d'un ordre supérieur.

La raison qui se trouve dans son organisation lui donne la faculté de modifier à son gré, quoique dans de certaines limites, les rapports des autres forces qui lui sont communes avec les autres animaux. A l'aide des instrumens qu'il a inventés, il est parvenu à élever sa faculté de percevoir et de sentir; il a perfectionné la vue et l'ouïe. Peut-être lui est-il réservé d'en faire autant pour l'odorat et le tact. Pour augmenter la faculté de se mouvoir, il a enchaîné les autres animaux, le feu et les vents.

Par ces changemens dans les rapports des forces, et par son aptitude à supporter ces changemens mieux que les autres animaux, il a procuré à son espèce une prépondérance décidée sur les autres espèces d'animaux, et sur leurs forces conservatrices.

En effet, il a refoulé des espèces d'animaux, il leur a assigné des petits districts comme à des étrangers, tandis qu'il a pris possession du reste de la terre, comme de son

domaine ; il a subjugué des espèces, et il forcera plusieurs autres à lui céder entièrement la place, comme à un organe, d'un autre côté réparateur dans la grande machine.

Ainsi la marche de développement du règne organique est fondée sur la manière dont les forces particulières sont distribuées. Ces forces réunies n'en forment qu'une, qui se manifeste divisée en rayons divers, rayons mêlés dans des rapports infiniment variés. Cette force commune fait mouvoir l'organe le plus simple, aussi bien que l'organe le plus compliqué de l'immense machine. Il est probable qu'originairement elle a été mise en action par la lumière, comme elle a encore tous les jours besoin de l'intervention et du secours de la lumière.

APPENDIX.

Avant de terminer ces considérations, il nous sera permis de revenir d'un pas rapide sur les idées dont nous sommes partis.

L'esprit humain dans les différentes périodes de son développement, modifie sans cesse les rapports des forces qu'il réunit. Les sensations sont les compagnes de l'enfance ; l'imagination entraîne l'adolessent; le jugement distingue l'homme mûr. Les différentes qualités se développent l'une de l'autre, comme la graine des fleurs, comme les fleurs des tiges, et à mesure qu'une de ces qualités s'avance vers sa maturité, l'éclat de l'autre se flétrit.

Mais non seulement dans les différentes époques de la vie, l'esprit humain nous présente le spectacle de ces changemens. La différence des circonstances nous offre les mêmes phénomènes chez le même individu, dans un temps plus resserré.

Aujourd'hui le monde des sens se resserre, et cède à l'imagination un empire plus étendu, ou laisse à l'entendement fortifier l'édifice de la raison Demain l'imagination revient à ses justes limites, et rend leur ancien domaine aux sens. Le bonheur qu'on éprouve dans une de ces positions, est balancé par le bonheur qu'on éprouve dans l'autre.

Les mêmes développemens que nous voyons alterner, ou se succéder dans un être particulier, la nature nous les présente comme séparés et contemporains dans plusieurs individus. L'homme du Nord, à qui la pauvreté du climat offre si peu de jouissances sensuelles, en trouve la compensation dans les rèves de son imagination et dans le raisonnement, tandis que l'habitant du Midi, pour qui le soleil éclaire un monde de sens très-riche, se dispense des jouissances de l'abstraction.

Il est évident qu'il y a de la ressemblance entre les lois, d'après lesquelles se modifient les forces organiques, et celles d'après lesquelles se modifient les facultés de l'esprit humain, et comme les premières assurent le mouvement et la durée du monde organique, les autres garantissent à l'espèce humaine les jouissances intellectuelles.

AN NAPOLEON DEN EROBERER.

1811.

Mag das Volk im thörigten Erstaunen
Knechtisch deiner Macht Verehrung weih'n
Immer wirst du nur das Spiel der Launen
Eines blinden Zufalls Gunstling seyn.
Wen der Sklav im Staube dich bewundert
Von der Grösse deiner Thaten spricht:
Freier hält ein künftiges Jahrhundert
Ueber dich sein Strafgericht.

Wie du grausam, was bestand, zertrümmert
Stürzt auch in Ruinen einst dein Reich;
Und die Krone die dein Haupt umschimmert,
Macht die Thrâne der Verzweiflung bleich.
Wer mit Sicheln der Zerstörung mähet,
Fârbt den Purpur mit der Unschuld Blut.
Erndten wird er, was er ausgesâet
Untergehn in seiner Feinden Wuth.

Einen Erdkreis hast du dir errungen —
Ferne Pole mit Gewalt vereint —
Viel tausend Knechten dir erzwungen
Doch — für deinen Kummer keinen Freund.
Bist du einst des Blutvergiessens müde,
Reicht dir Liebe keinen Labetrunk;
Selbst das Losungswort der Tugend: *Friede* —
Wird durch dich zur Lâsterung.

Einsam sitzest du auf deinen Throne
Wie die eiserne Notwendigkeit;
Dein Name tönt von jeder Zone
Als die Blut'ge geisel deiner Zeit.
Was du wunschest, wirst du nie vollenden,
Von Begierden grausam aufgezehrt;
Nur ein Werkzeug in der Rache Händen
Wirst auch du von ihr zerstört.

A NAPOLÉON LE CONQUÉRANT (1).

Qu'un vil peuple honore d'un étonnement insensé ta puissance révérée : tu ne seras toujours que le jouet ou le favori des caprices d'un aveugle hasard. Quoique l'esclave t'adore prosterné dans la poussière, et parle de la grandeur de tes actions, crains qu'un siècle futur ne te juge avec plus de sévérité.

Dans ta férocité tu as détruit ce qui existait : de même un jour ton empire s'écroulera en ruines, et les larmes du désespoir feront pâlir la couronne qui, *maintenant*, brille sur ta tête. Souviens-toi que celui qui moissonne avec la faux de la destruction, teint la pourpre dont il se couvre, avec le sang de l'innocence, et qu'en périssant par la rage de ses ennemis, il recueillera les fruits de ce qu'il aura semé.

Tu t'es soumis une partie du monde par la force ; tu as réuni sous ton empire les pôles éloignés. — Tu t'es acquis des milliers d'esclaves ; mais aucun ami qui partage tes soins. Si un jour tu es fatigué de verser le sang, l'amitié ne te donnera pas la consolation désirée. Même la *paix*, ce mot si doux à la vertu devient un blasphème dans ta bouche.

Détesté par la race humaine, tu es assis sur ton trône comme le destin de fer. Ton nom abhorré est répété sous chaque zône comme celui du désolateur du genre humain. Rongé par ton ambition indomptable, tu ne pourras jamais exécuter ce que tu désires. Instrument de la vengeance, tu seras détruit par elle.

(1) Cette ode fut composée en 1811, lorsque Napoléon était au plus haut degré de sa puissance. L'original est remarquable par son énergie, que j'ai tâché, peut-être en vain, de rendre en français.

LANGUE ITALIENNE.

Gesta navali della Monarchia Inglese dal Grande Alfredo sino a questi tempi, etc. — Actions navales de la Monarchie Anglaise, depuis le Grand Alfred jusqu'à notre temps, poëme italien de Stephano Egidio Petroni, *membre de l'Académie italienne, de la Société Philotechnique de Paris, et d'autres Académies de l'Europe, avec des préfaces et des notes historiques et politiques, en français, par* Joseph Lavallée, *secrétaire perpétuel de la Société Philotechnique de Paris, membre de la Société royale des Sciences de Goëttingue, de l'Académie italienne, etc.* — A Londres, de l'imprimerie de Schulze et Dean, 13, Poland street, Oxford street, 1814, petit in-4°.

M. Petroni, poète italien, s'est fait connaître en France par un poème divisé en cent odes, et intitulé *la Napoléonide*, titre qui en dit assez le sujet; par des traductions élégantes et faciles des *Fables de la Fontaine*, des *Proverbes de Salomon*, de la *Phèdre* et de l'*Andromaque* de Racine; et par plusieurs autres productions qui ont obtenu du succès. Les derniers événemens lui ont inspiré le désir et fourni l'occasion de visiter l'Angleterre. Frappé de la gloire maritime de la moderne Tyr, il s'est senti le besoin de la célébrer; et, remontant jusqu'à l'origine de ses fastes, il a entrepris de les parcourir règne par règne jusqu'à nos jours, en chantant les rois sous lesquels la marine anglaise a pris le plus d'accroissemens et jeté le plus d'éclat, les grands hommes de mer que l'Angleterre a produits, et les victoires navales par lesquelles ils se sont illustrés.

Dans ce plan, l'histoire était nécessairement appelée au secours de la poésie. M. Petroni s'est associé un homme de lettres français, connu par un grand nombre d'ouvrages

en vers et en prose, et qui s'est chargé de développer dans des notes les événemens, qui ne peuvent qu'être indiqués dans le poëme. Le poète chante, l'annotateur historien raconte et explique. « Nous avons pensé, disent-ils, dans leur préface, que, par le concours peu usité de ces deux genres, notre ouvrage pourrait tout à-la-fois amuser l'imagination et tourner au profit de l'instruction..... Sans doute les combinaisons politiques préparèrent plus d'une fois les expéditions navales. Il était donc indispensable de chercher dans les événemens mêmes les motifs de ces combinaisons. De cette manière de procéder il est nécessairement résulté un abrégé de l'Histoire d'Angleterre; et cet abrégé, facilité par l'ordre chronologique que le poète a suivi, se trouve dans les notes qui succèdent aux chants, etc. »

L'ouvrage paraît par livraisons. Il doit y en avoir seize formant deux volumes, élégamment imprimés sur papier vélin, et ornés de seize portraits gravés au trait, dans le style numismatique. Le prix de la souscription est d'une guinée par livraison Il en a déjà paru la moitié; et le premier volume est complet. Il embrasse jusqu'à la fin du règne de la maison Stuart. Les cahiers se succèdent rapidement; il n'est pas douteux que l'ouvrage ne soit entièrement terminé dans deux mois.

Le premier chant (*Carme primo*) est consacré à Alfred-le-Grand. C'est lui-même que le poète y fait parler. Voici comme il le met vivement en scène dès le début de ce premier chant.

A te consacro il primo Carme, ALFREDO;
Tu sorgi 'l primo tra gl' illustri figli
De l'equorea Albion, che a me davanti
Maestoso si faccia e sciolga il labbro.
Vieni, Re grande, i sensi tuoi mi svela:
Avvezzo i' sono a contemplar gli eroi,
E a tesser lodi a i loro eccelsi fatti, etc.

« Je te consacre mon premier chant, ô Alfred! Tu es le premier des illustres enfans de la maritime Albion, qui t'éleves majestueusement devant moi, et dont la voix frappe mon oreille. Viens, grand roi! dévoile-moi tes pensées. Je

suis accoutumé à contempler les héros, et à décorer de mes louanges leurs hauts faits.

« Ecoute-moi donc, me dis-tu; oui, écoute-moi. Ne regarde ni les siècles antiques, ni les usages et les coutumes barbares des vieux Anglais, ni le faux zèle et l'hypocrisie féroce des coupables Druides, tyrans farouches d'âmes ignorantes et crédules..... Descends rapidement jusqu'à moi. Dès le printemps de mes années, je ceignis le bandeau royal, etc. » Et, dans un discours rapide, Alfred retrace toutes les merveilles de son règne; ses victoires sur les Danois; ses lois, ses sages réglemens pour le progrès des lettres et des arts, pour la prospérité du commerce, pour la discipline des armées, pour la création d'une marine. Ce dernier bienfait ramène le poète au sujet de son poème; et tels sont les derniers mots qu'il met dans la bouche d'Alfred.

L'util commercio è vostro; Angli felici,
Or co l'arti acquistate ogni ricchezza;
Or cominciate i corsi ardimentosi;
Or gite in cerca di straniere merci
Sino a l'indiche ponde.... Arbitri un giorno
Del mar sarete e de la terra. ALFREDO
Angli felici, rammentate allora.

« Le commerce vous appartient; heureux Anglais, acquérez maintenant par les arts toutes les richesses du monde; maintenant commencez vos courses audacieuses; maintenant, allez jusqu'aux rivages indiens chercher des productions étrangères..... Un jour vous serez les maîtres de la mer et de la terre ! Alors, heureux Anglais, ressouvenez-vous d'Alfred. »

Tel est le genre, et telle est la marche de cet ouvrage singulier, dont la forme sort des routes communes, et qui doit plaire aux Anglais par son air de nouveauté et d'originalité.

Les notes ne doivent pas moins les satisfaire, par la clarté avec laquelle elles sont écrites, dans une langue qui est

familière à tous les Anglais bien élevés, et par la connaissance que l'auteur montre de leur histoire.

Après toutes les jouissances que le cours de cette année a offertes à leur orgueil national, ce n'est peut-être point pour eux une circonstance indifférente, que de voir à Londres cet orgueil encensé par une lyre italienne et par une plume française.

G.

VARIÉTÉS.

NOTICE

SUR LA VILLE DE WASHINGTON.

La position de Washington est à 30° 53′ lat. du nord, et 76° 53 6 lat. 27 long. de Greenwich. Cette ville est située sur le *Botomah*, où cette rivière forme une jonction avec celle d'*Annacostia*, ou *Eastom-Brunch*.

La distance de Washington à Philadelphia est de 144 milles S. O. par O. de Baltimore, 43; de Richmond, 132; d'Annapolis, 40; de Monticillo, 124.

La ligne méridionale qui se dirige par le Capitole, fut établie par M. Ellicot, et M. Lambert calcula la longitude.

Autorisé par le congrès et l'assemblée constituante de *Maryland* et de *Virginie*, le président des Etats-Unis, dans sa proclamation datée en mars, 1791, détermina les limites du district qui doit être le siége permanent du gouvernement des Etats-Unis. Ce territoire qui s'étend sur les deux rives de Botomah, renferme un espace de dix milles quarrés. On ne peut imaginer une position plus magnifique que celle où se trouve la ville de Washington. C'est une espèce de vallée circulaire environnée de tous côtés des collines les plus pittoresques. La rivière *Botomah* traverse le milieu de cette vallée, et permet l'arrivée à Washington des frégates de la plus grande dimension. C'est un spectacle bien curieux que celui que présentent les voiles de ces bâtimens flottans au milieu des arbres magnifiques qui bordent cette rivière.

Le plan de la ville est universellement admiré. Les édifices publics ont été établis dans les lieux les plus élevés et les plus propres à leur destination. Toutes les maisons sont bâties en briques ou en pierre. Les eaux de sources et celles du *Tybre* sont conduites partout, même dans les parties les plus élevées de la ville.

Les rues sont régulières et percées du nord au sud, et de l'est à l'ouest : celles qui sont dans la direction de ces points

cardinaux, sont coupées diagonalement par de grandes rues, dont plusieurs vont d'un point de la circonférence à l'autre, et forment à différens intervalles des carrefours et des places spacieuses : elles ont cent soixante pieds de longueur; celle qui s'étend du capitole au palais du président, a un mille de longueur. Ce palais, ainsi que le Capitole, ont mérité l'admiration des voyageurs les plus distingués.

Des mains aussi barbares que celles des *Vandales*, viennent de livrer aux flammes et à la destruction, ces beaux monumens avec tous les objets curieux qu'ils renferment, telles que les bibliothèques, statues, tableaux, entre autres, un beau portrait de Louis XVI, et même les archives.

Une pareille conduite, en dévoilant jusqu'à quel degré le gouvernement anglais est jaloux de l'industrie et de la prospérité des Etats-Unis, n'a pas manqué d'exciter en Europe l'indignation de tous les hommes susceptibles d'aimer leur patrie.

Si l'Anglais cherche son excuse dans cet affreux adage. *Dolus an virtus quis in hoste requirat?* (*Virg.*) et que le droit ne soit pour lui que la loi du plus fort, il ne peut en même temps oublier que ces maximes sont condamnées par la religion, la saine politique et le droit des nations; qu'elles sont réprouvées par des jurisconsultes de tous les pays, particulièrement par ceux d'Angleterre, et que l'histoire impartiale livrera à l'opprobre les auteurs de semblables forfaits.

Quand même la guerre contre les Etats-Unis aurait été entreprise par des motifs justes et légitimes, les lois de la guerre n'autorisent que la destruction des objets militaires et ceux qui peuvent fournir des ressources à l'ennemi, tandis qu'elles prennent sous leur sauve-garde les monumens des arts et des sciences, les temples et les tombeaux.

Si, après tant de siècles et tant de révolutions, Rome antique offre à nos regards les chefs-d'œuvres de l'art et les superbes monumens respectés par le temps et la main victorieuse des hordes barbares, la nouvelle Rome du continent d'Amérique aura vu dès son aurore détruire ses palais, ses chefs-d'œuvres de l'art et ses beaux monumens qui présageaient sa grandeur et sa gloire future.

W. *Américain.*

NÉCROLOGIE.

L'ALLEMAGNE a perdu un de ses auteurs dramatiques les plus féconds et le plus grand de ses acteurs dans la personne du célèbre Ifland, mort dernièrement à Berlin. Les honneurs extraordinaires qui ont été rendus à sa mémoire, lors de son convoi funèbre, sont un noble témoignage de la grande considération dont la littérature et les arts jouissent maintenant en Allemagne; mais l'on se tromperait cependant beaucoup, si l'on jugeait par là de l'estime accordée à ses ouvrages. On convient assez généralement qu'ils jouissent bien plutôt d'une grande vogue théâtrale que d'une estime et d'une réputation véritablement littéraire, et qu'en se distinguant par une morale édifiante, mais exprimée avec trop de prolixité, et par de touchans tableaux de famille, ils manquent presque tous de force comique, et d'un intérêt soutenu. Il faut cependant excepter *les Chasseurs*, Comédie sérieuse en cinq actes, qui occupe un rang très-distingué dans le théâtre allemand. Comme acteur, Ifland laissera un vide qu'il ne sera pas de sitôt possible de remplir. Il a mérité le surnom de Garrick des Allemands. C'est à ce talent d'acteur consommé dans tous les genres, aux qualités personnelles qui le distinguaient, aux services qu'il avait rendus très-long-temps comme directeur du grand théâtre de Berlin, et enfin à l'émulation qui règne maintenant dans la monarchie prussienne, pour tout ce qui est relatif à la culture des sciences, des lettres et des arts, qu'il faut attribuer les honorables regrets exprimés sur la tombe d'Ifland, et dont on a lu les détails intéressans dans les feuilles publiques. Dans sa longue carrière dramatique, il a été constamment le rival et le compétiteur du célèbre président de Kotzebue, auquel, malgré les imperfections de son talent, les connaisseurs accordent la préférence.

Un des collaborateurs de ce Journal donnera sur Ifland une notice plus complète, lorsque les principales feuilles littéraires de l'Allemagne lui auront fourni les matériaux nécessaires pour ce travail. L'auteur a lui-même écrit l'his-

toire d'une grande partie de sa vie dans le premier volume de ses ouvrages, qui sont tous écrits en prose, et qui forment treize volumes. Ses principales pièces de théâtre sont: *le Chasseur, le Joueur, Achmet et Zetulbé, Figaro en Allemagne, la Comète, la Paix du Ménage, une Journée d'Automne, l'Etourderie, Frédéric d'Autriche, Elise de Valberg, la Conscience, le Souvenir, l'Ancien et le Nouveau Temps, les Réfugiés, l'Homme de Parole, le Voyage à la Ville, le Vétéran, la Ferme Résolution, le Désir d'obliger, le Tuteur, les Artistes, etc.*

B.

A M. le Rédacteur du Mercure Étranger.

Gironde, Bazas, le 24 octobre 1814.

MONSIEUR,

Tous vos abonnés ont sans doute lu, avec un vif intérêt, le *Traité du Droit des Gens*, extrait, par M. Œlsener, du grand ouvrage de Kant sur la jurisprudence, qui parut en 1796. M. Œlsener, ami de l'illustre philosophe, assure que ses vues philantropiques s'adaptent aux circonstances actuelles, et que les rois alliés ont porté la civilisation morale, dans la guerre et la politique, au-delà de toutes les espérances. Son cœur se flatte que le *congrès permanent* proposé ne restera pas un simple vœu; qu'une si belle *théorie* du droit des gens peut et doit avoir enfin une direction *pratique*, et que les destinées de l'Europe, entre les mains des potentats réunis à Vienne, vont bientôt se consolider sur les bases d'une *paix perpétuelle*.

Certes ce ne sera pas nous, dont la raison dédaigneuse se refuserait à croire à la possibilité de l'exécution d'un si beau plan; nous qui l'avons toujours admiré dans les écrits du vertueux abbé de Saint-Pierre, en déplorant l'aveuglement des rois ou de leurs ministres, qui, avec un souris de pitié, regardaient ce projet de *paix perpétuelle* comme le *rêve d'un homme de bien*; nous qui, depuis les révolutions et les guerres qui ont bouleversé l'Europe, sommes plus persuadés que jamais qu'enfin l'Europe, lassée de tant de massacres privilégiés, verra ce rêve sublime se réaliser, si l'homme est vraiment *perfectible*.

Mais que d'obstacles s'opposent encore à cette civilisation morale de la politique européenne! Cherchons d'abord ceux qui existaient avant la révolution de 1789, et puis nous examinerons s'il est probable que les obstacles s'aplanissent dans le congrès de Vienne de 1814.

Il faut l'avouer avec franchise, le projet de l'abbé de Saint-Pierre, si semblable dans ses résultats à celui de Kant, nous paraît plus difficile à exécuter que celui de son émule. Le philosophe allemand, le flambeau de la raison à la main, observe la nature des sociétés politiques, et fonde sur les lois générales la *théorie* du droit des gens. Le philosophe français, jetant un coup d'œil sur la situation physique, politique et morale de l'Europe, sur les intérêts qui tendent tour à tour à diviser ou à rapprocher ses états, propose un *congrès permanent*, fondé sur les *intérêts* bien entendus de chacune d'elle ; il prévient toutes les objections qu'on pourrait faire aux principaux règlemens présentés, les résout, et semble leur dire : « Mettez-les en *pratique*, si réellement vous êtes jaloux d'acquérir une solide gloire, et de faire le bonheur de vos peuples. » Au reste, pour en être convaincus, nous n'avons qu'à rapprocher de la théorie de Kant, insérée dans le *Mercure Etranger*, l'analyse du projet, bien plus ancien, qui réduit cette théorie en pratique.

L'abbé de Saint-Pierre prouve d'abord que les peuples anciens, trop admirés de nos jours, ont méconnu, bien plus que les modernes, le véritable droit des gens ; et, quoique les Grecs aient eu leurs *Amphyctions*, leur ligue Achéenne, les Latins leurs *Feries*, nulle de ces confédérations ne tendait au sage et noble but de celles du corps germanique et de la ligue helvetique. Au contraire, les républiques de la Grèce et de Rome étaient essentiellement fondées sur l'esclavage *réel* et domestique : états anti-sociaux, où l'on ne pouvait être à la fois homme et citoyen (1). Depuis la chute de l'empire romain, les peuples de l'Europe moderne, excepté les Turcs (ajoute un autre philosophe) firent quelques pas vers le droit des gens, soit par la situation géographique de leurs Etats qui, en fixant leurs bornes naturelles, établit entre eux des relations commerciales, soit par la propagation du christianisme, dont les lois ont mis une certaine conformité dans leurs mœurs, soit par les liens du sang qui unissent la plupart des rois, soit, en un mot, par une foule de circonstances, telles que les colonies, l'invention de l'imprimerie et le goût des beaux-arts, circonstances qui les ont singulièrement rapprochés les uns des autres. De sorte que ces relations multipliées ont formé entre les Européens un système d'équilibre qui les conservait dans un état stationnaire, (jusqu'à l'époque de la révolution française, dont les causes morales étaient encore trop éloignées, pour que l'abbé de Saint-Pierre l'entrevît.)

Mais le sage écrivain, en montrant l'espèce de fraternité existante dans la grande famille européenne, expose ensuite les divisions intestines qu'alimente cette complication même d'intérêts qui la rapproche. En vain des traités *partiels* entre puissances étouffent par intervalle ces germes de discorde : ce sont des trèves, et non des traités ; car où est la garantie des droits respectifs, souvent mal fixés ? Où est le chef supérieur qui, dans le cas où les droits fussent bien connus, puisse obliger à leur exécution les parties contractantes ? Où est même le Code politique

(1) L'excellente *Histoire critique de l'Etat Républicain de Rome*, par feu Pierre Lévêque, de l'Institut, prouve d'une manière évidente que ces peuples si vantés sont *capables de tous les crimes civils et politiques* des modernes Européens, et surtout des Français et des Anglais, leurs ambitieux imitateurs.

du droit des gens, encore si contradictoire, si imparfait dans les livres des philosophes, qui, sanctionné par les peuples et les rois, serve à régler leurs diverses prétentions, quand même ils voudraient être *justes* ? Il faut donc recourir aux armes, aux bronzes tonnans des batailles, d'où sort, comme on l'a dit, l'*ultima ratio Regum*. De là, dit l'auteur avec émotion, ces massacres épouvantables, ces brigandages royaux, ces usurpations révoltantes qui désolent, qui scandalisent l'Europe.

Le ver de l'orgueil ambitieux qui s'attache aux racines de l'arbre social, une fois découvert, l'abbé de Saint-Pierre s'efforce de le détruire; il en cherche les moyens dans une force coactive qui dirigeât l'action et la réaction des puissances, afin de neutraliser ou d'écraser l'ambition des conquérans; afin que cette force légale donnât aux intérêts communs, aux traités partiels la garantie et la solidité qu'ils ne sauraient avoir par eux-mêmes. Or, de tous les moyens d'atteindre à ce but, il n'en voit pas de meilleur que celui de former, de la réunion de chaque corps politique, une diète générale, un *congrès permanent*, d'où s'élèverait un tribunal JUDICIAIRE, dont toutes les puissances (2) seraient membres, sous la présidence amovible d'un souverain qu'on élirait; et ce président, d'après les lois convenues, aurait le pouvoir de contraindre chaque Etat, par la force de *tous*, à se soumettre aux délibérations suprêmes, sans qu'aucun d'eux pût se détacher de l'intérêt social, quand il le croirait contraire à l'intérêt national, qui est si souvent le masque de l'ambition.

Il faut voir, dans l'ouvrage de l'abbé de Saint-Pierre ou dans J. J. Rousseau (3), qui l'a mis dans tout son jour, les règlemens détaillés qu'il propose. Les plus essentiels sont ceux-ci : 1° Les souverains de l'Europe, ayant contracté une alliance perpétuelle et irrévocable, s'engageraient à régler et à terminer tous leurs différens par les voies d'arbitrage, devant le tribunal ci-dessus désigné. 2° L'ordre et le temps de la présidence, le nombre des juges, la quotité des dépenses nécessaires seraient ensuite fixés. 3° La Confédération garantirait, depuis les derniers traités, les possessions actuelles des divers Etats, leurs successions électives ou héréditaires, avec promesse de renoncer à toute prétention antérieure. 4° Tout allié qui refuserait d'exécuter les jugemens du tribunal, ferait des armemens, ou négocierait des traités contraires aux intérêts de la Confédération, serait mis au ban de l'empire et proscrit comme *ennemi public* : l'armée confédérée le poursuivrait comme tel jusqu'à ce qu'il eût réparé ses torts. 5° Les souverains alliés pourraient, tous les cinq ans, faire, à la pluralité des voix, des règlemens qu'il jugeraient utiles à la République

---

(2) Les noms de *souverain*, de *puissance* seraient pour la raison et la justice sociales absurdes, monstrueux, incompréhensibles, si par souverain et puissance, on n'entendait pas désigner la réunion et du prince et du peuple. Ainsi le représentant du prince et du peuple devrait être nécessairement, pour chaque Etat, un membre du Corps-Législatif ou de la Chambre des Députés nationaux : on sent bien qu'un ambassadeur ou ministre ne pourrait le suppléer au congrès. C'est, je crois, la pensée de l'abbé de Saint-Pierre.

(3) J. J. Rousseau, édit. de Genève, tom. XXIV.

Européenne; mais il leur serait interdit de rien changer aux lois fondamentales du congrès permanent.

L'abbé de Saint-Pierre, après avoir établi et organisé le tribunal suprême, cherche quels en seraient les avantages pour les peuples et pour les rois de l'Europe. Je ne jetterai qu'un coup d'œil sur les plus marquans. Nul doute que les peuples, si souvent massacrés dans des guerres qui divisent leurs rois, ne gagnassent à l'exécution du plan proposé. La suppression d'impôts excessifs, l'accroissement de la population, en ranimant les mille bras de l'agriculture encouragée et du commerce respecté, multiplieraient chaque jour les richesses des particuliers comme celles de l'Etat. Les propriétaires, riches ou aisés, pourraient donner à leurs enfans une éducation plus libérale; de là, les progrès sensibles des sciences, des lettres et des arts, l'étude plus étendue de la nature et de l'homme, la connaissance plus parfaite des droits et des devoirs respectifs entre les peuples et les gouvernans; de là la destruction totale de l'ambition conquérante et de la tyrannie, que ferait disparaître la double crainte du *ban* de l'Europe et des flots de lumière dont elles seraient poursuivies. Les rois, de leur côté, gagneraient beaucoup à cet heureux changement. Le droit de la force et des conquêtes anéanti, parce qu'il serait désormais impossible de l'exercer, même aux plus puissans Etats; leurs princes aspireraient à une gloire plus solide, celle de rivaliser entre eux, en fondant des établissemens publics utiles ou magnifiques; en favorisant le règne du travail, source de l'aisance et de la probité civile; en extirpant la lèpre ambulante de la mendicité, aussi honteuse pour l'État qui la souffre, qu'immorale pour ceux qui en font profession; en faisant, en un mot, le bonheur des peuples. Ils trouveraient encore leurs *propres intérêts* dans ce nouveau système politique : certains que tous leurs différens entre eux seraient terminés sans guerres, et qu'ils ne perdraient rien de leurs possessions garanties, ils seraient rassurés, en mourant, sur la crainte des révoltes ou des crises révolutionnaires où l'ambition d'un grand change quelquefois les dynasties, si leur couronne n'est pas élective, ou se trouve sur la tête d'un faible héritier. En supprimant d'énormes dépenses militaires, et par conséquent les impôts indirects, sortes de monopoles, leurs revenus en seraient et plus sûrs et plus considérables. C'est peu; ils s'attacheraient encore les cœurs de leurs nations par leurs faciles, mais importans bienfaits. Alors les publicistes de l'Europe, et les ministres dans leurs proclamations, pourraient, sans s'exposer au ridicule, comparer les peuples à une *grande famille*, dont les monarques ne seraient que les *pères chéris*, et les délégués visibles de la *Providence*.

Au reste, le philosophe français va lui-même au-devant des objections raisonnables qu'on peut lui faire, pour le convaincre que jamais ce beau rêve ne se réalisera. « Si la paix perpétuelle existait, lui dira-t-on peut-être, voilà les forteresses de chaque Etat désarmées, l'art militaire tombant dans l'oubli : or, l'Europe, tranquille sur sa propre sûreté, n'aurait-elle rien à craindre, pour son commerce maritime, des corsaires d'Afrique, et, pour sa puissance territoriale, de la Turquie ou de quelque nouvel Attila? Comment donc se défendrait-elle sans de redoutables forteresses, sans d'habiles généraux, sans des soldats aguerris? » A cela,

l'abbé de Saint-Pierre répond qu'il arriverait de deux choses l'une : Ou ces peuples, voisins de l'Europe, oseraient l'attaquer ; alors les armées de la Confédération, rassemblées sur les frontières communes que des forts inexpugnables défendraient contre les invasions, repousseraient bientôt le conquérant asiatique, ou les pirates africains les plus redoutés : les écoles militaires de tous les Etats alliés enfanteraient plus de Jean-Barts et de Ruyters, plus de Turennes et de Guillaumes-Tells qu'il n'en faudrait pour les réduire ; c'est, pour défendre le droit des gens, qu'il serait beau de mourir au champ d'honneur, et de célébrer la gloire des vrais héros dans des poëmes immortels. — Ou bien, ces ennemis étrangers, voyant la Confédération armée, laisseraient en paix les Etats qui la composent ; et alors de quelle utilité serait ce vaste et ruineux appareil militaire dont le vain éclat blesse partout l'œil de l'humanité ? La France *individuelle* en est-elle moins aguerrie et moins tranquille, depuis qu'on ne voit plus, comme dans les guerres féodales, les châtels comme les villes entourés de remparts, et parce que seigneurs et citadins, tout est maintenant soumis à l'unique autorité du monarque, grâce au génie du cardinal de Richelieu (dont l'utile despotisme, pour le dire en passant, favorisa en secret la liberté publique.) » — Telles sont les réponses de l'auteur aux objections les plus spécieuses contre son projet de paix perpétuelle : j'en néglige une foule d'autres qui ne me paraissent avoir rien de bien solide, comme la prétendue corruption des peuples par les sciences, les lettres et les arts ; ridicule outrage fait à l'intelligence et aux travaux de l'homme civilisé ; car les mœurs dépravées des soldats oisifs sont toujours les germes de l'avilissement et de la chute d'un Etat, ainsi qu'on le vit dans l'empire romain. Je passe également sous silence l'objection que ne manquent pas de faire quelques politiques sur les inconvéniens d'une population trop nombreuse pour la tranquillité de l'Etat ; comme si les Européens, enchaînés sur leur territoire comme les Chinois qui se détruisent quand ils se sont trop multipliés, n'avaient pas des colonies à peupler, à cultiver, en hommes sages et laborieux, à la place de ces malheureux nègres que nous allons voler sur les côtes d'Afrique.

Qu'on pèse maintenant dans la même balance les maux qui accablent, qui désolent les corps politiques, lorsqu'ils repoussent, par un aveuglement déplorable, le beau projet de l'abbé de Saint-Pierre ; qu'on les pèse, dis-je, avec les avantages qu'ils en retireraient en le mettant en pratique : on conviendra, sans doute, que la *raison sociale*, que les intérêts bien entendus des peuples et des rois, la gloire et le bonheur de tous, leur font un devoir d'essayer au moins ce grand système politique, lequel n'est, ce nous semble, que le *droit des gens* réduit en action par la *vertu du sentiment* d'une morale universelle.

Par quelle fatalité faut-il donc que, jusqu'au dix-neuvième siècle, ce projet de paix et de confédération si juste, si avantageux pour tous, n'ait jamais excité que les misérables risées de nos politiques ? Le voici ; et cela sera l'éloge de notre bon abbé de Saint-Pierre, qui, avec beaucoup de génie, avait une candeur de caractère incapable de deviner les secrets horribles du cœur humain. Notre raison, souvent erronée, produit une volonté défectueuse, qui alors préfère à un intérêt *réel* un intérêt *apparent*. Or, si l'intérêt réel des potentats se trouve dans la paix perpé-

tuelle, leur intérêt apparent, jusqu'à nos jours, l'a emporté, quand ils songeaient au vain orgueil d'une indépendance *absolue*, au triste pouvoir d'être injustes et despotes à leur gré ; de sorte qu'ils aimaient mieux être soumis aux caprices de la Fortune qui leur donne souvent de si terribles leçons, qu'à l'empire salutaire de la diète européenne. Tous les princes consentaient assurément à régner *par la grâce de Dieu ;* mais ils ressemblaient à je ne sais quel vizir, qui disait dans son cœur : « Dieu est bien haut, le sultan est bien loin, et je suis maître ici. » Ils protestaient encore dans leurs édits qu'ils s'intéressaient *au bien public, à la gloire de la nation;* mais auraient-ils souffert de soumettre leurs différens à un tribunal suprême, eux qui pouvaient en trancher les nœuds avec leurs épées? D'ailleurs, quelques bonnes guerres, faites par intervalles, n'étaient-elles pas nécessaires, selon leurs ministres, pour délivrer les Etats de ces têtes ardentes qui, comme à Rome, y eussent excité des divisions intestines? Il fallait donc pousser vers les frontières cette effervescente écume de la nation, pour l'occuper à des conquêtes. En vain l'abbé de Saint-Pierre et des sages à courte vue prétendraient-ils que les conquêtes affaiblissent les Etats, en les étendant : les ministres des princes, meilleurs calculateurs, savaient très-bien qu'elles ne ruinent que les peuples ; car des conquêtes à garder sont un excellent prétexte pour lever de nouveaux impôts, et, en rusés économistes, ils n'ignoraient pas aussi qu'avec des soldats on lève des impôts toujours croissans jusqu'au dernier écu. C'est ainsi que les décrets des rois de l'Europe ne tendaient qu'à faire la guerre par tous les moyens possibles, sans trop s'embarrasser s'ils étaient les bons ou les mauvais génies de l'espèce humaine, et si leur puissance ne serait pas tôt ou tard écrasée.

Aux calculs d'une raison pervertie, à ces intérêts personnels qui aveuglaient les rois, ajoutons une foule d'opinions erronées et de préjugés nuisibles dont se composaient les habitudes sociales des peuples européens ; on sera convaincu que cet instinct de justice et de conservation donné à l'homme porté à la sociabilité, s'était insensiblement effacé de tous les cœurs. En effet, ces peuples, et même quelques-uns de leurs philosophes, ont-ils eu une véritable idée du principe et de la fin des corps politiques? Les institutions des anciens n'ont-elles pas servi de modèles à celles des modernes, dans les Etats, soit monarchiques, soit aristocratiques, soit républicains? De tous les peuples de l'Europe, les uns courbés sous la verge d'un despote qui se dit monarque, n'obéissaient-ils pas, comme les Perses et les Assyriens, à leurs décrets arbitraires? Les autres, poursuivant les Grecs et surtout les Romains de leur admiration stupide, n'avaient-ils pas plus ou moins adopté leurs faux systèmes sur la souveraineté du peuple, la liberté et l'égalité, sur leur gloire destructrice et leur orgueilleuse grandeur? Les autres enfin, en adoptant une monarchie mixte ou un gouvernement fédératif, comme les Grecs, fanatiques comme eux de leur *exclusive* liberté, ne regardaient-ils pas les peuples voisins, avec un orgueil révoltant, comme des Barbares? Il est donc vrai de dire que, d'un côté, l'abrutissement de l'esclavage, qui fait d'un peuple de soldats d'aveugles machines, et que, de l'autre, les fausses idées et les abus de la liberté se sont opposés jusqu'à présent à ce que les nations connussent leurs véritables intérêts so-

ciaux indiqués par la *raison politique* qui a dicté à l'abbé de Saint-Pierre son projet de paix perpétuelle ; projet le plus beau, le plus utile qui soit sorti de l'esprit humain.

Mais si, pour le faire adopter, cette *raison sociale* ne pouvait rien sur la volonté égoïste des rois et sur l'esprit des peuples, corrompu par leurs préjugés, qui devait donc briser l'une, et amener l'autre à des idées plus saines ? N'en doutons pas, c'était la *force* des choses, la force des révolutions, la force de ces grands hommes qui s'élèvent pour changer la face du monde. La force des choses : la nature méconnue ne perd jamais ses droits ; elle épure tôt ou tard les préjugés des peuples dépravés dans le creuset du malheur, et cette paix qu'ils repoussaient, ils l'implorent enfin. La force des révolutions : que voyons-nous dans l'histoire de ces crises terribles ? Des peuples s'armant des débris de leurs chaînes contre leurs despotes, des palais embrasés, des trônes foudroyés, des dynasties changées ; mais ces malheureux peuples, bientôt lassés de leurs agitations et de leurs fureurs, ou retombent sous un joug plus inflexible, comme les Polonais, ou obtiennent, comme l'Angleterre, une constitution qui n'offre que le simulacre d'une liberté fondée sur un système de division et de conquêtes. La force des grands hommes peut encore violemment conduire l'Europe à un état de paix stable : il parut, au commencement du dix-septième siècle, un monarque qui, réunissant les qualités de l'âme aux dons du génie, avait conçu un grand projet (celui de la République chrétienne), dont l'heureux succès, long-temps préparé, mûri dans le silence, fondé sur les intérêts individuels de presque tous les rois de l'Europe, aurait exécuté d'avance, en rabaissant la grandeur colossale de Charles-Quint, le projet de paix perpétuelle de l'abbé de Saint-Pierre ; ce monarque, c'est le père des Bourbons, c'est le grand Henri IV. Malheureusement pour le repos du monde, le poignard d'un monstre fanatique trancha la vie de ce bon prince au moment de l'exécution de son projet, et replongea l'Europe dans des guerres interminables. Malgré ce régicide, toujours est-il certain que la triple *force* dont je parle agitera plus ou moins cette partie du monde, jusqu'à ce que sa politique, ramenée aux principes et à la fin de la société, ait pour objet la *paix perpétuelle*.

Les dernières années du dix-huitième siècle et les premières du siècle actuel, si fécondes en grands événemens, ont déjà trop prouvé ce que j'avance. Le monde, après la mort violente du meilleur des rois, a vu s'élever un Homme extraordinaire, qui a d'abord, dans l'intérieur de la France, retiré le trône des ruines de l'anarchie, brisé les tables de proscription, rétabli les cultes, indiqué de bonnes lois, créé de belles institutions, et jeté partout les bases de la grandeur nationale ; il l'a vu cet homme, au milieu de l'Europe, défendre nos droits à la tête d'une armée invincible, ôter, rendre ou donner des sceptres, et se faire élire protecteur d'une conféderation de princes, pour le rétablissement de la liberté maritime. Quels biens immenses n'en ont pas espéré les sages des nations aux premiers pas de sa carrière ! Qu'il eût été grand, s'il avait eu l'âme de Henri IV ! Pourquoi faut-il qu'une ambition vulgaire, dont le génie devrait être exempt, l'ait fait aspirer à un trône qu'il eût été si beau de céder avec un nouvel éclat, à l'exemple de Monck, à ses antiques héritiers ? Comment a-t-il pu, s'égarant dans les tortueux systèmes de Ma-

chiavel, croire des assassinats politiques, des crimes de lèze-nations *nécessaires* à l'affermissement de sa dynastie, lui qui avait bravé magnanimement les poignards de ses ennemis ? Par quel inconcevable mépris du *droit des gens* a-t-il osé, sous prétexte de faire jouir l'Espagne des lumières de la civilisation européenne, humilier son orgueil, en lui enlevant ses princes, y porter le fer et la flamme, y désoler toute une génération ? Quelle funeste imprévoyance lui a fait concevoir et entreprendre des plans gigantesques, avant de rétablir la Pologne, et sans mesurer la juste étendue de ses moyens ? Qu'est-il arrivé ? Le monde a vu ce Héros, abhorré de tous ses peuples, le front ceint de lauriers flétris, s'évader à travers les ruines de la grande-armée engloutie dans les glaces du nord; il l'a vu réunir en vain les restes dispersés de ses phalanges dans les champs de Lutzen, s'y battre encore comme un lion indigné de ses blessures, refuser une paix honorable, et tourner contre lui cette confédération que naguère il dirigeait; il l'a vu enfin repoussé vers les limites de son empire, trahi par les princes de sa famille, abandonné de quelques-uns de ses lieutenans, hors d'état de soutenir le poids de l'Europe, se dessaisir, mais trop tard, du sceptre de Henri IV; puis se retirer dans une île étroite, où la Fortune s'étonne de le voir survivre à tant de revers, et debout, comme la colonne mutilée d'un grand édifice renversé.

A la faible esquisse de cet homme extraordinaire, qui méconnaîtrait toutefois Napoléon-Buonaparte; Napoléon, dont la force politique et guerrière eût pu faire de si grandes choses, si, au lieu de se montrer le tyran des rois et l'oppresseur des peuples, il eût su ménager les intérêts des uns, et gouverner les autres avec plus de justice, afin de les faire tous concourir au bien général de l'Europe, c'est-à-dire, à la liberté maritime, et à cette paix solide, qui, selon lui, était le but définitif de ses immenses projets. Ou il n'a pas bien connu le cœur humain, ou il a voulu trop tôt achever son ouvrage, en renversant les obstacles que lui opposait la politique.

Je ne saurais, Monsieur, terminer cette longue lettre, sans me demander si, en *optimiste*, je n'étais pas dupe de mes idées, lorsqu'à l'exemple d'un écrivain célèbre, je voyais dans Napoléon, premier consul, « un de ces hommes que la Providence donne au monde *en signe de réconciliation.* » (PRÉFACE D'ATALA.) C'est bien possible, et un petit écrit sur la défense du général Moreau, dont je hasardai l'envoi (4), et qui me valut six mois de surveillance, me le persuade assez. Mais je ne pense pas aussi qu'en *pessimiste*, il soit rigoureusement juste de peindre le même homme, devenu empereur, sous les traits d'un vil despote, « dirigé par les *maximes de Néron*, armé sans aucun but, *du glaive d'Attila.* » (DE BONAPARTE ET DES BOURBONS, p. 36.) Napoléon n'a-t-il réellement aspiré qu'à la monarchie universelle ? C'est bien assez, pour l'en punir, de le faire descendre de la gloire qui lui était

(4) Cette défense manuscrite fut directement adressée à Napoléon lui-même. La police fut chargée de prendre des renseignemens sur l'auteur auprès de M. le préfet de la Gironde, etc. Qu'avais-je à craindre ? Ces renseignemens devaient m'être favorables; ils le furent, et la surveillance inutile ne gêna point ma liberté. Seulement je fus exclus de toutes les places; c'était un petit malheur.

promise, et de le ranger auprès de Charles-Quint, etc. Au reste, quelle qu'ait été l'arrière-pensée de sa politique, c'est à l'histoire impartiale à la juger. Pour nous, Français, remercions le ciel que sa chute ait rétabli, sur le trône de Henri IV, Louis le Désiré, dont la sagesse, les lumières et la fermeté raniment toutes nos espérances : félicitons-nous encore que la *force* brisée d'un guerrier redoutable ait fait sentir aux potentats effrayés de l'Europe le besoin de cette *raison sociale* qui devrait toujours maintenir l'équilibre de la balance politique. Les voilà tous rassemblés à Vienne, ces rois magnanimes : les peuples attendent, dans un respectueux silence, les oracles de ce fameux congrès, dont dépendent leurs futures destinées. Sans prétendre lever le voile qui couvre les secrets de leurs majestueuses décisions, la sage politique de Louis, l'âme généreuse d'Alexandre, et l'intérêt de l'Angleterre, tout fait présumer que ce congrès jettera les bases d'une paix durable et du bonheur social; tout donne lieu de croire qu'il en sortira un code *du droit des gens*, fondé sur les principes naturels que l'abbé de Saint-Pierre et le philosophe allemand ont rappelés dans leurs écrits d'une manière si lumineuse. Que si, au contraire, contre notre attente, on ne discute dans ce congrès que les intérêts partiels des *maisons régnantes*, en négligeant les intérêts des peuples, on ne peut trop le répéter, la triple *force* des choses, des révolutions et des grands hommes qui s'y rencontrent, va tôt ou tard lutter de nouveau contre les prétentions des princes, jusqu'à ce que l'arbre du despotisme, dont l'ombrage étouffe la vie et la chaleur, soit enfin arraché de la terre européenne.

J'ai l'honneur, Monsieur, de vous saluer, avec la considération la plus distinguée et la plus respectueuse.

CHARLES MULLOT (DE LA GIRONDE.

Gazette Littéraire.

ANGLETERRE.

Londres. — MM. A. et C. R. Aikin, ont publié, il y a quelque temps, un ouvrage important, intitulé : *An account of the most important discoveries, etc.;* c'est-à-dire : *Aperçu des découvertes et améliorations les plus importantes, faites de nos jours en chimie et en minéralogie.* 1 vol. in-4°. Cet ouvrage n'est que le supplément au Dictionnaire de chimie, publié par les mêmes auteurs, dont le zèle pour la science qu'ils professent mérite les plus grands éloges.

— M. William Hales a mis au jour un grand ouvrage très-curieux, qui a pour titre : *A New Analysis of chronology, etc.;* c'est-à-dire : *Nouvelle Analyse de la chronologie,* ou *Essais pour expliquer l'histoire et les antiquités des nations du monde primitif et les oracles qui s'y rapportent, pour rectifier et accorder les systèmes jusqu'ici adoptés.* Cet ouvrage qui forme 4 vol. grand in-4°., est imprimé d'une manière brillante; mais il coûte fort cher, comme presque tous les ouvrages anglais.

— M. Cadell, libraire distingué, a dernièrement publié le sixième volume de l'excellent ouvrage intitulé : *The Lives of the Admirals, etc.;* c'est-à-dire : *Vies des Amiraux d'Angleterre;* par W. Stephenson, *auxquelles on a ajouté les biographies des principaux héros sur mer, omises dans l'édition de* Berkenhout, *depuis la mort de la reine Anne.* Vol. in-8°. orné du portrait de l'amiral Boscawen, d'après le tableau original conservé dans le cabinet de lord Falmouth. Le septième volume de ce bel ouvrage est maintenant sous presse.

— Le révérend Joseph Berington vient de donner au public, en 1 vol grand in 4°. l'ouvrage suivant : *A Literary History of the Middle Ages, etc.*; c'est-à-dire : *Histoire Littéraire du Moyen Age, contenant un aperçu de l'etat des sciences, depuis la fin du règne d'Auguste, jusqu'à leur renaissance dans le quinzième siècle.* Cet intéressant ouvrage qui remplit 143 pages, a obtenu tout le succès qu'il mérite (1).

—M. A. J. Valpy, membre de l'université d'Oxford, et l'un des plus savans imprimeurs de Londres (2), a publié récemment un grand nombre d'excellens ouvrages, dont voici les principaux :

I. *Virgilii opera, in usum juventutis;* 1 vol in-8°. Cette édition est également jolie et correcte; M. Valpy a mis à contribution celles de Burmann, Heyne et autres.

II. *Ciceronis de Amicitiâ et de Senectute;* 1 vol. in-8°. L'éditeur a suivi le texte d'Ernesti. L'ouvrage est accompagné de toutes les notes et citations de ce célèbre philologue, de son *Index latinus*, et des observations critiques de S. Brotier.

III. *Classical and Biblical recreations, etc,;* c'est-à-dire : *Récréations classiques et bibliques*, contenant *un commentaire critique et explicatif de la Germania de Tacite; des observations sur les éditions de* MM. Monk *et* Blomhfield, *et d'autres articles de critique classique et bibliques;* par E. H. Barker, membre du collége de la Trinité, etc. 1 vol. in-8°. imprimé avec beaucoup d'élégance.

IV. *A History of Windsor, etc.;* C'est-à-dire : *Histoire du château de Windsor et de ses environs.* 1 vol. grand-in-4°. Cet ouvrage imprimé avec beaucoup de soin, fait le plus grand honneur aux presses de M. Valpy. Ce savant et ingénieux imprimeur est sans contredit le seul en Angleterre qui puisse rivaliser avec le célèbre *Didot*. L'ouvrage

(1) M. Boulard vient de traduire en français l'ouvrage de M. Berington; Le premier volume de cette traduction paraît en ce moment.

(2) M. Valpy est l'éditeur du CLASSICAL JOURNAL, ouvrage destiné à entretenir le feu sacré de la belle littérature.

est orné d'un grand nombre de gravures supérieurement exécutées.

V. *Memoirs of général Moreau, etc.;* c'est-à-dire : *Mémoires du général Moreau, publiés par John Philippart.* 1 vol. in-8°. Cet interessant ouvrage est dédié à l'épouse de ce héros de France, et il est accompagné de son portrait, d'après un tableau fait peu de temps avant sa mort. Il contient une copie exacte de sa dernière lettre à Madame Moreau; une carte, et un plan du fameux siège de Kehl, et du passage du Rhin en 1796. La biographie offre encore la relation de la grande retraite faite en 1796 avec l'armée du Rhin et de la Moselle; et plusieurs circonstances de la vie de ce grand capitaine, depuis son départ de l'Amérique jusqu'à la bataille de Dresde.

VI. *Geographical and historical Dictionary, etc.;* c'est-à-dire : *Dictionnaire géographique et historique de l'Amérique des Indes occidentales, entièrement traduit de l'espagnol du colonel don Antonio de Alcedo, et accompagné d'un grand nombre d'additions extraites des voyages et rapports authentiques, modernes;* par G. A Thompson, 5 vol. in-4°. Cet important ouvrage, qui honore la littérature espagnole, a obtenu dans toute l'Angleterre, un grand succès. Les additions du traducteur sont généralement fort intéressantes.

— Le célèbre James Forbes a publié, il n'y a pas longtemps la relation de ses voyages sous ce titre : *Oriental Memoirs : Selected and abridged from a series of familiar letters written during seventeen years residence in India : including observations on parts of Africa and South America, and a narrative of occurences in four India voyages.* 4 vol. grand in-4°. Ce magnifique ouvrage est enrichi de planches d'une beauté parfaite. L'auteur résidait en France, il y a quelques années, comme prisonnier de guerre. Il témoigne dans sa préface beaucoup de reconnaissance à l'Institut qui, sous le gouvernement de Napoléon, avait puissamment contribué à sa liberté, accordée par un décret spécial de l'ex-empereur.

— Voici quelques détails sur la colonie écossaise de Karras, près du Caucase : ils nous sont transmis par un

voyageur qui a visité, depuis peu, les sources minérales de cette chaîne de montagnes :

« La colonie écossaise qui, suivant quelques-uns, porte le nom de Carres, village tartare voisin, est située sur le penchant d'une colline près du mont Betschtow. Elle a plus de 7000 *dessœtines* de terres labourables, qui sont arrosées par trois rivières, le *Podkumot*, la *Schimucha* et le *Tchiprak*, et trois ruisseaux d'une eau limpide, qui descendent du Betschtow. Il y a dans la colonie trente-cinq maisons et une église. Elle compte cent quatre-vingt-huit habitans des deux sexes, parmi lesquels se trouvent six familles écossaises, trente allemandes; six familles circassiennes baptisées, et une famille tartare. Quoique les habitations des colons ne se distinguent pas des chaumières des paysans du pays, elles sont cependant propres et pourvues de tout ce qui est nécessaire pour le ménage. Presque toutes ont des jardins où se trouvent des cerisiers, des pruniers et d'autres arbres, qui, bien que plantés depuis peu de temps, portent déjà des fruits. La vigne y réussit aussi assez bien, de même que le mûrier; cependant on n'a pas encore essayé d'élever des vers à soie : ce qui serait, si l'on peut y parvenir, d'une grande utilité, tant pour la colonie que pour tout le pays. A la demande des Écossais, le conseiller d'état Malansky, gouverneur civil des contrées caucasiennes, a fait venir pour eux, le printemps dernier, de Kislar, toutes sortes de semences qui ont fort bien réussi, surtout celle du coton. Depuis que les colons allemands se sont joints aux Ecossais, on leur a assigné un terrain fort étendu pour cultiver le tabac, les pommes de terre et les choux. En 1803, il a été vendu beaucoup de pommes de terre, de légumes, et deux mille *puds* de tabac, produit par ces plantations. Depuis quelque temps on commence à y cultiver celui de Virginie avec succès. La colonie a maintenant cinq cents bêtes à cornes, soixante-sept chevaux, et plus de cinq cents ruches, qui donnent un miel dont le goût et l'odeur sont fort agréables. On a établi depuis 1807 des fabriques en cotons, laines de Circassie, toiles, etc. Le beurre et le fromage se font à la manière anglaise. Enfin, les Ecossais ont une imprimerie qu'on leur a envoyée d'Edimbourg; ils impriment en turc, en tartare,

en anglais et en allemand. Dans le premier de ces idiomes, ils ont imprimé cinq cents exemplaires de l'Evangile de S. Mathieu, deux mille cinq cents exemplaire du Nouveau-Testament, et plus de cinq mille exemplaires du Catéchisme. On a distribué beaucoup de ces différens exemplaires aux Mahométans du voisinage et de la Crimée. »

RUSSIE.

— Il s'est formé depuis quelque temps, à Pétersbourg, une *société médico-philantropique* composée d'un président, de six membres ordinaires qui ne reçoivent point d'appointemens. Le but de cette société est, 1°. de soigner à domicile les malades de tout rang, âge, sexe et religion; 2°. de venir au secours en cas d'accidens malheureux dans les rues; 3°. de combattre la superstition et les préjugés nuisibles; 4°. de répandre l'usage de la vaccine; 5°. de prévenir la propagation des maladies contagieuses; et 6°. de former des établissemens d'instruction pour les sourds-muets, et autres institutions de bienfaisance. Un médecin, chargé de venir au secours des malades, est placé dans chaque quartier de la ville, avec 600 roubles d'appointemens.

Cette société est sous la protection immédiate de l'Empereur, qui donne une somme 24,000 ronbles par an pour subvenir aux frais; le surplus est fourni par des contributions volontaires qui se montent ordinairement de 10 à 12,000 roubles par an.

ITALIE.

La comédie le *Pygmalion italien* par M. *Apostoli*, a été représentée avec succès à Milan sur le théâtre de la *Canobiana*. On a conseillé à l'auteur d'y supprimer quelques longueurs et quelques scènes languissantes. Le dialogue et le style ont surtout obtenu des éloges.

— M. *Biamini* a publié les premiers chants d'un poëme épique intitulé *Camillo*.

— L'*Oreste* d'Alfiéri a été récemment donné à Florence, avec beaucoup de succès. C'est la pièce la plus dramatique, la plus rapide, la mieux coupée du grand tragique italien.

— Les *Martyrs* de M. de Châteaubriand vont enfin être offerts, dans une traduction, au public religieux et littéraire de l'Italie. L'éditeur est le libraire *Giambattista Orci*, de Bergame.

— M. *Michel Léoni*, de Parme, a commencé à publier à Florence une traduction nouvelle des *Tragédies de Shakespeare.*

(*Lo Spettatore.*)

SUÈDE.

Extrait d'une lettre de M. Ayel Silverstolpe, *membre de l'académie des sciences de Stockholm, à* M. Catteau Calleville, *membre de la même académie.*

Stockholm, 12 septembre 1814.

Vous savez peut-être qu'un de vos amis, le baron de *Rosenhane* est mort; son dernier ouvrage intitulé : *Mémoires pour servir à l'académie des sciences de Stockholm*, en suédois, vous sera envoyé par cette académie. Pour moi, malgré de nombreuses occupations étrangères à la littérature, je ne suis pas resté entièrement oisif dans ce dernier genre. Les ouvrages de ma composition, qui ont paru depuis l'année 1809, sont, 1° *Etudes pour s'exercer à traduire du français en suédois, d'après une méthode nouvelle;* 2° *un volume de poésies suédoises;* 3° *Théorie d'un nouvel alphabet pour la langue suédoise;* 4° *Traduction de la Constitution*, ou Forme de gouvernement de Suède en français; 5° *Discours sur la vérité et la justice considérées comme les bases principales de l'éducation morale* de l'homme, en suédois, lu dans une séance publique de l'académie des sciences; 6° *Développemens des principes fondamentaux de la constitution suédoise*, en français et en suédois; 7° *Développement nou-*

veau des principes fondamentaux de la Grammaire générale en suédois; 8° *Traduction de la Vie d'Agricola de Tacite*, en suédois. Ce qui m'occupe pour le moment, c'est une grammaire française pour les Suédois, d'après une méthode nouvelle et basée sur mes principes de grammaire générale..... Les mauvaises traductions de mauvais romans, qui nous inondaient il y a quelques années, commencent visiblement à disparaître, et des traductions d'ouvrages historiques en prennent la place; ce qui est un excellent échange. Mais ce qu'on a publié le plus, ce sont des livres élémentaires pour les jeunes gens, surtout depuis que le gouvernement a établi une commission pour proposer des réformes dans l'instruction publique. Mon frère, principal du collége de Norkœping (*M. G. A. Silverstolpe*, auteur d'un *Abrégé de l'histoire de Suède*), continue ses travaux dans ce genre. Mais l'ouvrage le plus marquant est une *esquisse de l'Histoire générale*, en deux volumes, avec une carte sans noms du Monde Ancien, et un tableau indiquant au moyen de lignes plus ou moins larges et coloriées, l'origine et les vicissitudes des Etats. L'auteur de cet ouvrage est le comte *Schwerin*, doyen de l'église de Sala, en Westmanie. On parle beaucoup de deux ouvrages nouveaux de M. *Berzelius*, membre de l'Académie des sciences, qui continue ses expériences avec beaucoup de zèle et de succès... L'Académie *suédoise des dix-huit* découvre quelquefois des poëtes, et en dernier lieu, elle a donné des encouragemens à MM. *Thegner*, *Granberg* et *Gravander*. L'évêque *Lehnberg* est mort il y a quelques années; ses sermons qui ont paru en trois volumes, sont extrêmement recherchés. Le Recueil des Mémoires de l'Académie suédoise est maintenant complet jusqu'à l'année 1801 inclusivement; les matières qui restent, formeront un nouveau volume, qui s'étendra jusqu'à l'année 1813.... Depuis l'année 1801, où le journal de mon frère cessa, nous n'avons pas eu de journal permanent littéraire jusqu'à l'année dernière. Depuis cette année, il en paraît un à Upsal. Quoiqu'il soit rédigé par des hommes instruits, il ne pourra obtenir un succès général, tant qu'il continuera sur le ton *exclusivement* allemand en philosophie et littérature Les rédacteurs semblent cependant commencer à devenir plus équitables.

Extrait d'une lettre de M. Bioerkegren, *bibliothécaire du roi de Suède à* M. Catteau-Calleville.

Stockhom, septembre 1814.

L'année passée, le prince royal a acheté la collection des manuscrits de feu l'évêque *Nordin*, et en a fait présent à la bibliothèque de l'Université d'Upsal. Cette collection précieuse pour l'histoire du Nord, forme 2400 volumes. Le catalogue de la bibliothèque d'Upsal vient d'etre imprimé en deux volumes. M. A. *Zelius*, démonstrateur de botanique à Upsal, a été nommé professeur de médecine : c'est le même qui a fait le voyage à Sierra Léona, dont la relation est achevée en manuscrit. Il a été remplacé comme démonstrateur, par M. *Wahlenberg*, connu par ses *Voyages en Laponie*, et qui, en dernier lieu, a voyagé en Suisse. La faculté de philosophie vient de perdre le professeur *Hoyer*, qui a écrit plusieurs ouvrages sur la philosophie de *Kant*. M. *Sioeborg*, professeur à l'université de Lund, a été chargé de faire un voyage dans ce pays pour examiner les anciens monumens, et pour prendre les mesures nécessaires pour leur conservation.

AMÉRIQUE.

Extrait d'une lettre adressée à M. D. B. W. *à Paris, par M. le* docteur Mitchill, *de New-York, datée le* 13 *juillet* 1814.

« Je me suis occupé depuis quelque temps de faire une description des poissons de New-York, et des parties voisines de l'Amérique au nord. Quoique presque toute ma vie j'aie habité une région maritime, et beaucoup aimé la pêche, je n'avais aucune idée qu'il y eût tant d'espèces de poissons que j'en ai constatées. On ne pouvait pas espérer de trouver dans une colonie établie, il y a deux siècles, tant d'espèces inconnues des naturalistes de la mère-patrie. Les espèces et les variétés montent à cent vingt-quatre, et il y en a beau-

coup que nous n'avons pas encore trouvées. Je promets qu'il y en a cinquante que je ne pourrais trouver ni dans l'ouvrage de *Bloch* (collection de Paris), ni dans la *Zoologie* générale de *Shaw*.

« Je me propose d'étendre mes recherches sur le même sujet. Déja j'ai fait une esquisse de nos animaux *cétacés* : j'ai commencé les *crustacés*, et ce qui sera plus difficile, je décrirai ensuite nos *testacés* et nos *mollusques*. Déjà j'ai recueilli environ soixante-dix espèces de ces derniers.... Je publierai, dans le courant de l'hiver prochain, le résultat de toutes mes recherches ».

— On publie à New-York un ouvrage périodique, intitulé : The *Analictic Magazine*, qui contient la critique des journaux d'Angleterre. Le rédacteur y ajoute quelquefois des articles nouveaux relatifs aux Etats-Unis, et particulièrement aux combats sur mer, d'après lesquels il fait voir que les Anglais ont été battus à forces égales.

Le rédacteur qui est aussi probablement l'auteur de ces articles, est M. *Izving* de New - York, jeune homme plein de talents, ainsi que l'ont reconnu les Anglais mêmes dans l'ouvrage périodique, qui a paru pendant quelque temps à New-York, intitulé : *Salmagundi*. L'*Analectic Magazine*, a commencé en janvier 1813, et paraît tous les mois. Il est très-bien imprimé.

— *Muhlenberg*, ministre protestant, à Lancastre, en Pensylvanie, dans les Etats-Unis, vient de publier un catalogue des plantes de l'Amérique du nord, classées d'après le système sexuel de Linné. *Catalogus plantarum Americæ septentrionalis hùcusque cognitarum indigenarum, etc.*, in-8° pet. p. 112.

Ce savant botaniste, né en Allemagne, et connu par les botanistes de toute l'Europe, a fini cet ouvrage en 1809. Chaque page est divisée en cinq colonnes : la première contient la description du *calice;* la deuxième, celle de la *corolle;* la troisième, le nom systématique; la quatrième, le nom anglais, en vulgaire; la cinquième renferme le nom du pays où la plante croît, ainsi que le temps de sa floraison.

— Le *Medical Repository* de New-York se continue avec succès. Les rédacteurs sont MM. les docteurs *Mitchill*, *Raocalis* et *Ahesly*. Cet ouvrage a commencé en 1797, et depuis cette époque, il en a paru un numéro tous les trois mois. Le prix est de trois piastres par année. Cet ouvrage comprend non seulement la *Médecine*, mais encore la *Chimie*, et l'*Histoire Naturelle*.

— Monsieur Rodman, avocat distingué, à New-York, dans les Etats-Unis, vient de publier une traduction en anglais du *Code de Commerce* de France, avec les motifs, ou les discours des conseillers d'état prononcés devant le Corps-Législatif pour éclaircir les principes et les règles de ce Code. Pour plus de lucidité, il y a ajouté des notes et une table des matières. Cet ouvrage est sorti de la presse de M. B. Willey, en 1814. 583 pages in-8.

Dans sa préface, le traducteur observe que, quelle que soit l'opinion des individus sur le gouvernement actuel de la France, sa stabilité et sa durée; quel que soit le résultat définitif de la puissante coalition actuellement formée contre elle, et quoique l'étoile de sa gloire ait perdu de son éclat, néanmoins aussi long-temps que la société civilisée existera; tant que la raison, la vérité et la justice seront appuyées, les Codes de l'Empire français, ces monumens honorables de la jurisprudence, qui sont établis par les talens et la sagesse de cette nation, dureront et répandront sur leurs auteurs la gloire la plus durable.

Dans un siècle éclairé, où l'amour des sciences, des lettres s'est conservé, ce sentiment d'admiration et de reconnoissance dû à ceux qui ont eu part à cette conservation, et qui ont fait naître en dépit des troubles dont ce siècle est fécond, le bonheur public et particulier, et qui, par leurs exemples, ont maintenu la morale et les mœurs; ceux-là, dis-je, mériteront dans tous les temps et chez tous les peuples, un tribut d'éloges qu'il sera doux de payer à leur mémoire lorsqu'ils ne seront plus.

Si le *Code* qui se présente à nous, est celui de *Georges*, de *Napoléon*, de *Frédéric* ou d'*Alexandre*, pourquoi n'examinerions-nous pas ses principes et son but? Il peut contenir quelques découvertes, quelques réglemens importans qui,

au lieu d'être incompatibles avec nos lois, pourraient servir à les enrichir et à les améliorer? Qui osera affirmer que notre jurisprudence est déjà élevée à sa perfection? Qui la jugera suffisante pour les demandes de la justice et les besoins de la société? »

La traduction de ce Code est très-bien exécutée : elle est fidèle, et indique que ce littérateur distingué a bien profité de son séjour à Paris, pour acquérir une connaissance profonde de la langue française.

Le texte est imprimé en regard pour donner la facilité aux avocats d'avoir recours à l'original, et aussi pour l'utilité de ceux qui ne sont pas dans la langue française.

Si le travail de M. Rodman est approuvé (ce que nous ne pouvons mettre en doute), il se propose de publier le *Code Napoléon* et le *Code de procédure civil* avec les *motifs*.

— On a publié à New-Brunswic (Amérique septentrionale), une seconde édition de l'ouvrage de M. Charles *With*, intitulé :

Essay on the causes of the variety of complexion and figure in the human species, etc. Essai sur les causes de la variété de la constitution et de la forme humaine, vol. de 412 pages gr. in-8°.

L'ouvrage se compose de plusieurs lectures faites à la société littéraire, philosophique de Menchester. La nouvelle édition a été augmentée de quelques fragmens du discours de lord *Kaim* sur la variété primitive du genre humain, et d'un appendix de Samuel *Stanhope Smith*, président du collége de New-Yersey.

— M *Hugh Williamson* a publié à New-York en 1811, un ouvrage contenant des observations sur le climat des différentes parties de l'Amérique, vol de 200 pages in-8°.

Cet ouvrage doit servir d'introduction à l'*Histoire de la Caroline septentrionale* que l'auteur se propose de publier. Le climat de l'Amérique y est considéré sous différentes latitudes, et comparé avec les latitudes correspondantes de l'ancien contiuent. L'auteur a ajouté des observations sur la différence de la constitution physique du genre humain, et une notice sur les habitans primitifs de l'Amérique.

TABLE

DU TOME TROISIÈME. — 1814.

MERCURE ÉTRANGER.

LANGUE ALLEMANDE.

Pages

Léonora, poëme allemand de M. Burgher. 38
Traité du Droit des gens; par *Kant*. 183
Alexis et Dora, élégie de *Goethe*. 195
Traduction de deux odes de Schiller : *la Résignation*, et *l'Entrée du dix-neuvième siècle*. 269
Elegie sur la mort d'une jeune fille, traduite de *Hoelty*. 276
La Dignité des Femmes — *L'Esperance*. — Morceaux traduits de Schiller. 324
Sur les rapporrs des forces organiques entre elles, dans la série des differentes organisations, ainsi que sur les lois et les conséquences de ces rapports; par *Charles-Frederic Klemeyer* 382
A Napoléon le conquérant; ode traduite de l'allemand. . . 408-409

LANGUE ANGLAISE.

Coup d'œil sur les temples circulaires, etc.; extrait d'un ouvrage anglais de John Britton 17
Revue de quelques ouvrages nouveaux, publiés en Angleterre. . 27
Plainte à l'Amour; de *Waller*. 260
Revue de quelques journaux littéraires anglais. 261
Observations sur la topographie de la plaine de Troie. 316
Mémoires du Prince de Galles. 320

LANGUE ESPAGNOLE.

La Prophétie du Tage, par François-Louis de Léon. 92
Lettre insérée dans *la Sentinelle de la Manche*, traduite de l'espagnol. 257

LANGUE ITALIENNE.

Abrégé de l'histoire d'Italie. 96

Pages

De l'immortalité de l'âme. 97
Mémoire sur la terre de Montecatini, etc. 98
Le Paradis perdu; traduit par *Felice Mariottini*. 165
De quelques auteurs de *Nouvelles*, peu connus hors de l'Italie. 168
Nouvelle de *Pietro Fortini*. . . . . *Ibid*
Traduction de l'*Amore Fugitivo* du Tasse 171
Les Noces d'Asclusa et de Ragnar; poëme de *Giuseppe Romani*. 245
L'Origine de la Poésie; fable par le même. 248
La Camilléide; poëme de M. *Carlo Botta*. 302
A Egérie; imitation de Métastase. 312
Traduction de quelques sonnets 313
Actions navales de la Monarchie anglaise, depuis le grand Alfred jusqu'à ces derniers temps; poëme italien de Stephano Egidio *Petroni*. 410

LANGUES ORIENTALES.

Langue chinoise — Notice sur une traduction inédite de Confucius, par M. *Abel Remusat*. 3
Plan d'un Dictionnaire chinois, par le même. 73
Dictionnaire chinois-français, par M. *de Guignes*. 79
Mémoire sur l'origine et les progrès des Turcs, des Kurdes, etc; extrait d'un ouvrage manuscrit de l'Histoire Arménienne; par M. *Cirbied*, professeur d'arménien. 368

Littérature grecque moderne. — Notices de quelques ouvrages de littérature indienne, publiés au Bengale. (Suite.) . . . 146-298
La Diomédiade, poëme épique. 12
Rhétorique d'après les plus célèbres rhéteurs; par *Néophytos Bambas*. 85

Langue persane. — Gazel, ou chanson érotique de Sady. . . 17
Traduction de diverses poésies d'*Hafiz*. 80

Littérature arabe. — Poésies fugitives. 85
L'Amour fraternel; traduction de l'arabe. 161
Observations sur les Mille et une Nuits. 217

LANGUE HÉBRAÏQUE.

Grammaire hébraïque; par *L. P. Sétier*. 362

Littérature hébraïque. — Traduction du prologue d'un poëme hébreu. 289

LANGUES DU NORD.

Traits remarquables de la vie de Gustave Wasa; extraits des auteurs suédois. 49
Analyse d'un drame suédois, intitulé : *Suzanne à Babylone*. . 123
Notice sur *Jean Robeck*, auteur d'un ouvrage sur le suicide. . . 206

Pages

Fragment d'un poëme en langue russe. 227

Littérature slave. — Les Colombes d'Eulizame; poëme imité du slave. 242

Amours de Hawgard et de Signild, fragment d'un ouvrage sur les Skaldes. 328

LANGUE HOLLANDAISE.

Extrait du dernier compte rendu par les quatre classes de l'Institut d'Amsterdam. 112-174

VARIÉTÉS.

Sur les voyages d'Ali-Bey en Afrique et en Asie. 127

Notice sur le plus grand quadrupède du monde. 279

Notice sur la bibliothèque et les collections de M. Banks. . . . 335

Notice sur Joseph White, docteur en théologie, et professeur d'arabe dans l'université d'Oxford. 339

Notice sur Benoît Solari, évêque de Noli. 344

Notice sur les principaux ouvrages de Savary. 346

Notice sur la ville de Wasingthon. 414

Nécrologie. — Notice sur la vie et les ouvrages d'Ifland, auteur allemand. 416

Lettre de M. Mullot (de la Gironde) à M. le rédacteur du *Mercure Etranger.* 417

GAZETTE LITTÉRAIRE.

ALLEMAGNE. — Eloge de La Grange, prononcé dans l'académie de Berlin. 70

Ouvrages nouveaux. 70, 140, 287, 357

Liste des ouvrages de Kant. 209

AMÉRIQUE. — Publication à Philadelphie d'un poëme intitulé : *Le Rôdeur Suisse.* 360

ANGLETERRE. — Ouvrages publiés, en 1813, à Londres, Edimbourg, etc. 64, 135, 311

Notice sur le major Ouseley. 283

Annonce d'une traduction, en chinois, de l'Evangile de Saint-Marc et des Actes des Apôtres. 355

Extrait d'une lettre relative à Mungo-Parck. 356

Ouvrages publiés en 1814. 360

SUISSE. — Ouvrages nouveaux. 71

Exposition des objets des beaux-arts à Zurich. 142

RUSSIE. — Ouvrages nouveaux. 71, 360

Acquisition faite, par S. M. l'empereur Alexandre, du cabinet d'histoire naturelle du célèbre Pallas. 359

Pages

Formation, à Pétersbourg, d'une société *médico-philantropique*. 428

ITALIE. — Ouvrages nouveaux. 71, 360
Jugement du concours dramatique institué par le roi de Naples. 143
Programme d'un concours ouvert par l'académie della Crusca. 144
Productions dramatiques. 430

SUÈDE. — Mort du célèbre sculpteur suédois Sergel. 357
Ouvrages nouveaux publiés dans cette ville . . . . . *Ibid*
Découverte faite à Skara, en Westrogothie, d'un grand nombre de tombeaux. 359
Extrait d'une lettre de M. Ayel Silverstople à M. Catteau-Calleville. 431
Extrait d'une lettre de M. Bioerkegren au même. 433

AMÉRIQUE. — Extrait d'une lettre de M. le docteur Mitchill. . *Ibid*
Ouvrages nouveaux publiés à New-York et à Lancastre. . . 434

FIN DU TOME TROISIÈME.

DE L'IMPRIMERIE D'A. ÉGRON.